BIBLIOTECA POPULAR

Estante..... 12
Tabla..... 1
Número..... 245

R. 25. 233

SERMONS
DU PERE
DE LA RUË,

de la Compagnie de JESUS.

POUR LE CARESME.

TOME SECOND.

Premiere Edition.

Es de la Libreria del Colegio de la Comp.a de Jhs de S.t Ambrosio

A PARIS,
Aux dépens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Es de la Biblioteca de la Real Universidad de Valladolid.

A PARIS,

Aux dépens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le Vendredy de la ſeconde ſemaine : *Sur la verité de la religion Chreſtienne.* Page 1.
Pour le Samedy de la ſeconde ſemaine : *Sur l'Enfant prodigue & les ſouffrances des pecheurs.* p. 38.
POUR le III. Dimanche de Careſme : *Sur l'impureté.* p. 72.
Pour le meſme jour : *Autre Sermon ſur le meſme ſujet.* p. 108.
Pour le Lundy de la troiſiéme ſemaine : *Sur l'aumône.* p. 142.
Pour le Mardy de la troiſiéme ſemaine : *Sur le pardon des injures.* p. 178.
Pour le Mercredy de la troiſiéme ſemaine : *Sur la fauſſe conſcience.* p. 216.
Pour le Jeudy de la troiſiéme ſemaine : *Sur le bon uſage des maladies.* p. 252.
Pour le Vendredy de la troiſiéme ſemaine : *Sur la grace.* p. 291.

POUR le IV. Dimanche de Careſme : *Sur la providence.* p. 323.
Pour le meſme jour : *Second Sermon ſur l'aumône.* p. 364.
Pour le Lundy de la quatriéme ſemaine : *Sur l'avarice.* p. 398.
Pour le Mardy de la quatriéme ſemaine : *Sur les jugemens temeraires.* p. 431.
Pour le Mercredy de la quatriéme ſemaine : *Sur l'aveuglement.* p. 466.
Pour le Jeudy de la quatriéme ſemaine : *Sur l'eſtat du pecheur mourant.* p. 501.
Pour le Vendredy de la quatriéme ſemaine : *Sur l'eſtat du pecheur mort.* p. 534.

SERMON
POUR LE JOUR
DES CENDRES.

Sur la penſée de la mort.

Pulvis es, & in pulverem reverteris.

Vous eſtes poudre, & vous retournerez en poudre. Au Chap. 3. de la Geneſe.

CEs paroles humiliantes que le Preſtre, la cendre à la main, prononce aujourd'huy ſur l'homme ſoumis à ſes pieds, ſont les propres termes de l'arreſt porté contre le premier homme, en punition de ſon péché. De ces paroles du Souverain juge, il eſt toûjours reſté dans le cœur des vrais fidelles une impreſſion de terreur; & la cendre leur eſt devenuë un ſym-

bole de pénitence, en leur rappellant le ſouvenir du chaſtiment de leur crime & de leur mortalité.

Que faiſons-nous donc aujourd'huy, quand nous mettons la cendre ſur nos teſtes ? Nous faiſons ce que faiſoit Joſué ; quand pour appaiſer le Dieu des armées, & réparer le larcin des dépoüilles de Jéricho, luy & les anciens d'Iſ-
Joſue 7. 6. raël ſe couvroient la teſte de pouſſiére : *Miſerunt pulverem ſuper capita ſua.* Nous faiſons ce que le Prophete Jérémie recommandoit aux Princes de Juda, dans la déſolation de leur pa-
» trie par Nabuchodonoſor : Couvrez-vous de
» cendres, leur diſoit-il, parce que voſtre fin ap-
Jerem. 25. 34. » proche : *Aſpergite vos cinere, quia completi ſunt dies veſtri.* Nous faiſons ce que faiſoit Eſther & Judith, & Mardochée, & le Roy de Ninive, & Judas Machabée, & tout le peuple accablé des malheurs publics. Nous faiſons enfin ce que dans la loy meſme de grace Jeſus-Chriſt nous a dit que Tyr & Sidon euſſent fait ; s'il eut opéré à leurs yeux les meſmes prodiges, qu'aux yeux
Matth. 11. 21. des habitans de Bethſaïde & de Coroſaïm : *Olim in cinere & cilicio pœnitentiam egiſſent.*

Ce que nous faiſons, n'eſt donc pas une cérémonie ſuperſtitieuſe. Plaiſe à Dieu, Chreſtiens Auditeurs, que ce ne ſoit pas une vaine cérémonie ; & que noſtre ſoumiſſion à cette pratique

relig euſe, qui nous eſt enſeignée par tant de Saints, ſoit une ſincére expreſſion de nos propres ſenti ens.

Q el eſt donc le deſſein de l'Egliſe, en nous mettant la cendre ſur le front ! C'eſt de nous exciter à la pénitence, au mépris de nous-meſmes & de tous les biens créés ; par la veuë de ce foible reſte, où ſe terminent tous nos biens, où nous-meſmes enfin nous ſerons réduits. C'eſt de porter nos eſprits à la penſée de la mort. Bien loin de prendre cette penſée, nous ne fuïons rien plus vivement : nous nous en faiſons un objet de crainte : nous oſons meſme nous flatter que cette crainte eſt toute naturelle, & n'a rien de criminel. Contre cela je dis deux choſes qui feront le partage de ce diſcours.

Quelque répugnance que nous ſentions à nous repréſenter ce dernier moment ſi faſcheux à la nature : cependant s'obſtiner à n'y point penſer : premierement, c'eſt la marque d'une mauvaiſe vie, ce ſera le premier poinct : ſecondement, c'eſt le préſage d'une mauvaiſe mort, ce ſera le ſecond poinct. Faites, Seigneur, que cette cendre ſtérile produiſe en nous la honte & l'averſion de ce dangereux oubli ; & qu'elle ſoit la ſemence de tous les fruits, que vous attendez de nous dans cette ſaiſon de grace. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

IL faut que la penſée de la mort ait une grande vertu, puiſque Dieu la voulut d'abord graver dans l'eſprit de l'homme, comme un préſervatif naturel contre le peché : Dés que vous » me déſobéïrez, luy dit le Seigneur, vous mour- *Gen. 2. 17.* » rez : *Morte morieris.* Et puiſque le tentateur ne put porter l'homme au peché, qu'aprés luy *Gen. 3. 4.* avoir arraché cette penſée : *Nequaquam moriemini.* L'homme fut innocent, tandis que cette penſée fut préſente à ſon eſprit ; il devint criminel, auſſi-toſt qu'il l'eut perduë : ſigne évident des déſordres que produit l'oubli de la mort. Cet oubli en effet eſt la marque d'une vie laſche, & la marque d'une vie mondaine. Premierement, c'eſt la marque d'une vie laſche, incapable des devoirs de la religion & de la vertu. Secondement, c'eſt la marque d'une vie mondaine attachée aux biens & aux vices de la terre. On s'expoſe à ces deux périls en fuïant l'idée de la mort.

I. SI la mort eſtoit une eſpece de mal qui n'arrivât que rarement, ou en des temps déterminés, ou à de certaines perſonnes ; ou qui nous fut indifférent, ou qui fût éloigné de nous, ou que nous pûſſions éviter, ou qui n'eût aprés ſoy nulle ſuite : on pourroit excuſer ceux qui n'y

penſent jamais. Mais la mort eſt un mal ſi connu & ſi certain, que non ſeulement noſtre foy, mais nos ſens nous empeſchent d'en douter; mal ſi fréquent que chaque jour nous en offre de nouveaux ſpectables; mal ſi généralement répandu, que nulle condition, nul pays, nul âge n'en eſt exempt; mal ſi touchant & ſi intereſſant, qu'il attaque le fondement de tous nos biens qui eſt la vie; mal ſi prés de nous & ſi attaché à nous, que nous en renfermons les principes dans nous-meſmes, dans la ſtructure de noſtre corps, & dans les qualitez de noſtre tempérament; mal ſi abſolument inévitable, que plus nous vivons, & plus nous en approchons; mal ſi important par ſes ſuites, qu'il ne traiſne aprés ſoy rien moins qu'une éternité de bonheur ou de malheur. Ne pouvoir ſupporter la ſeule penſée d'un mal ſi conſiderable en tant de facons; ne pouvoir ſe réſoudre à y ſonger, par la ſeule raiſon que l'idée en eſt faſcheuſe; n'eſt-ce pas une extrême laſcheté!

Pour en eſtre perſuadé, conſiderez ce que c'eſt que la force oppoſée à la laſcheté! La force eſt une vertu qui nous anime aux choſes difficiles, & qui nous ſouſtient contre la crainte du péril; par conſequent contre l'idée de la mort, qui eſt de tous les périls, qui nous peuvent allarmer, le plus terrible à la nature. En

effet tout ce qu'il y a de force, répandu dans tous les cœurs, en toute ſorte de conditions, ſe meſure préciſément au mépris qu'on fait de la mort. Sans ce mépris de la mort on n'eſt propre à rien de grand dans nulle profeſſion de la vie. Comment donc le ſeroit-on dans la profeſſion du Chreſtien!

Mais quel doit eſtre ce mépris, & juſqu'où doit-il aller! Dans la pluſpart des conditions ce mépris de la mort conſiſte à n'y point penſer, à fermer les yeux au péril. Regardez les braves, & ce qui fait leur valeur dans les occaſions de la guerre: ils ne ſe ménagent point, ils vont aux coups & au feu, ils ſe perdent dans la meſlée; c'eſt qu'ils s'étourdiſſent au bruit; c'eſt qu'ils ſont emportez par la foule & par le torrent de l'exemple; c'eſt qu'ils comptent ſur le hazard & ſur leur prétendu bonheur; c'eſt qu'il ſe forme enfin dans leur eſprit une certaine yvreſſe de gloire, qui offuſque la lumiere & empeſche les réflexions. Mépriſer la mort par conſequent dans la pratique du monde, c'eſt en détourner ſa veuë, c'eſt l'oublier. Sans cela combien de fameux guerriers ne ſeroient que des hommes ordinaires.

Mais dans la pratique du vray Chreſtien, mépriſer la mort, c'eſt ne ſe rien diſſimuler de ce qu'elle a de terrible; c'eſt en approfondir de

ſens froid les ſuites inévitables & les triſtes accompagnemens ; c'eſt s'appliquer à ſoy-meſme en particulier les ſurpriſes, les accidens que l'on voit arriver aux autres ; c'eſt rappeller toutes les actions de la vie à ce terme & à cette fin ; c'eſt s'eſtudier à cette vraye ſageſſe que Moïſe ſouhaittoit aux Hébreux, lorſqu'il diſoit : Plût à Dieu qu'ils ſentiſſent & qu'ils compriſſent leur fin ; qu'ils allaſſent au devant par une généreuſe prévoyance : *Utinam ſaperent & intelligerent, & noviſſima providerent.* Deuter. 32. 29.

Allons-y donc ; montrons un courage vrayment Chreſtien. Je ne vous dis pas : Allons au-devant des buchers & des tortures ; allons braver la fureur des tyrans. Il a bien fallu cependant que les Chreſtiens appellez par la grace à la couronne du martyre, ayent trouvé cette force dans leur cœur. Je vous dis ſeulement : Allons au-devant de la mort par la penſée ; penſons à la mort. Je vous dis, mon cher Auditeur, ce que les ſœurs de Lazare diſoient à noſtre Seigneur, en le menant au tombeau de leur frere : *Veni & vide ;* venez & voyez ; mais voyez attentivement, & non pas légérement. *Veni & vide.* Jo. 11. 34. Contemplez les divers degrez de l'humiliation de l'homme ; d'abord eſtendu ſur ce lit funeſte, où il vient de rendre l'eſprit ; la paſleur, la difformité ; ce viſage flétri, ces yeux

eſteints ; ce corps un moment auparavant objet de tant de ſoins & de tant de complaiſances, maintenant objet de pitié pour les uns, objet de crainte & d'horreur pour les autres : on l'appréhende, on l'abandonne, on le fuït : *Veni & vide.* Contemplez-le enſuite enfermé dans le tombeau ; la corruption, la diſſolution des chairs, les vers, la pourriture, l'infection, l'odeur peſtilente ; encore plus dans le corps humain, que dans le corps des plus vils animaux. Appliquez-là vos yeux, vos ſens : *Veni & vide.* Contemplez enfin les oſſemens, la pouſſiere ; cette terre informe où nous rentrons ; ce dernier élément, où ſe réduiſent tous les autres ; ce terme ſi prés du néant, où tout noſtre orgueïl aboutit : *Veni & vide.* Ne vous contentez pas au reſte de conſiderer ces miſeres dans tous les morts qui vous ont précédé ; regardez-les comme vos propres miſeres ; cet eſtat comme voſtre eſtat ; regardez-vous vous-meſme ſur ce lit, dans ce cercueïl : cherchez-vous dans cette cendre. *Veni & vide.*

Vous fuïez ; vous détournez les yeux ; vous avez horreur de l'image que je vous fais ; vous me ſçavez mauvais gré de mon peu de ménagement pour voſtre délicateſſe ; vous cherchez dans voſtre eſprit d'autres penſées pour effacer celle-cy ; le cœur & la force vous manquent.

Ah ! vous n'en avez pas aſſez pour ſouffrir la ſimple repréſentation de voſtre condition mortelle : en aurez-vous aſſez pour ſouſtenir le poids de voſtre religion ! Je ne m'eſtonne plus qu'il y ait tant de Chreſtiens infidelles à leurs devoirs ; il n'y a par tout que des ames laſches.

Quoy ! vous ne pouvez porter dans voſtre mémoire l'image de cette mort, où vous eſtes aſſujetti par la néceſſité commune de la nature : comment porter en voſtre corps & ſur vos ſens la croix & la mort de Jeſus-Chriſt, comme ſon Evangile vous l'ordonne ! Vous ne pouvez penſer que voſtre chair pourrira : comment vous réſoudre à mortifier cette chair, à luy faire la guerre, à la haïr, à la dompter par le jeuſne & la pénitence ! Vous ne pouvez apprivoiſer voſtre imagination volage aux humiliations du tombeau, vous mettre au-deſſus de l'horreur qui vous ſaiſit à la veuë d'un cadavre ou d'un cercuëil : comment vous mettre au-deſſus de l'orguëil, de la volupté, de l'avarice, de l'ambition, de tant d'autres paſſions délicates & violentes, dont le combat eſt l'exercice ordinaire & néceſſaire du Chreſtien !

Je dis plus ; comment croire, comment eſperer ce que le Chreſtien eſt obligé de croire & d'eſperer ; ſi l'on n'a pas plus d'attention à la mort que ſi on ne la croyoit pas. C'eſt, dit Tertul-

lien, par l'image de la mort que l'on s'accouſtume à la foy, que l'on s'attache à l'eſperance : *Per imaginem mortis fidem initiaris, ſpem meditaris.* Lib. de anima.

En effet, puis-je croire d'une vive foy que cette vie n'eſt qu'un paſſage à une plus heureuſe vie, un exil, une priſon, un gouffre de maux; qu'il y a un Dieu qui fait le bonheur de cette ſeconde vie; que ce Dieu m'en offre la poſſeſſion; qu'il me l'a méritée par ſa mort; que je ne puis moy-meſme y parvenir que par ma mort! puis-je croire, eſperer & déſirer tout cela; croire en Dieu, eſperer en Dieu, aimer Dieu : & ne point penſer à la mort, ſans laquelle je ne puis jamais voir Dieu!

Ceux qui ont la force de croire & de vivre ſelon leur foy : *Fortes in fide,* dit l'Apoſtre; ont auſſi la force de ſentir les miſeres de la vie, de s'y ennuyer, de s'en dégouſter, de ſe préparer au départ. Ce n'eſtoit pas ſeulement dans le temps des afflictions, mais tous les jours depuis qu'il eſtoit ſur la terre, que Job enviſageoit l'heure d'en ſortir. : *Cunctis diebus quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea.* C'eſtoit à chaque moment qu'il ſe tenoit attentif à ce moment où Dieu devoit l'appeller; & qu'il ſe diſpoſoit à luy rendre compte : *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi.* Job. 14. 15.

Ce n'eſtoit pas un homme oiſif & ſans affaire ; mais David, un grand Roy, chargé des ſoins d'un Eſtat, qui ſupputoit le nombre de ſes années, qui en méditoit la fin, qui ſouhaittoit que Dieu la luy fit connoiſtre : *Notum fac mihi finem meum, & numerum dierum meorum quis eſt :* non pour en abuſer par une fauſſe ſécurité ; mais pour mettre à profit le peu qui luy en reſtoit : *Ut ſciam quid deſit mihi :* perſuadé que tout homme vivant n'eſt qu'un amas de fragilitez, de vanitez : *Univerſa vanitas omnis homo vivens :* & que quelque figure qu'il ſemble faire dans le monde ; quelque mouvement & quelque peine qu'il ſe donne, il n'eſt luy-meſme qu'une figure, une ombre qui paſſe & qui diſparoiſt : *In imagine pertranſit homo, ſed & fruſtrà conturbatur.* *Pſ. 38. 5. & 8.*

Un vray Chreſtien s'éléve encore plus haut : il va, comme Saint Paul, juſqu'à déſirer la mort, comme le ſeul moyen de s'unir à Dieu : *Deſiderium habens diſſolvi & eſſe cum Chriſto.* Il regarde la mort comme un avantage & un gain, parce qu'il regarde Jeſus-Chriſt comme ſa véritable vie : *Mihi vivere Chriſtus eſt & mori lucrum.* La nature y répugne, j'en conviens ; ce déſir de la mort n'eſt pas naturel : mais la foy eſt-elle naturelle ! a-t-elle rien d'agréable à la nature ! Dés-là que vous avez dompté vos ſen- *Philip. 1. 21. 23.*

timens naturels, juſqu'à vous ſoumettre à croire ce que vous croyez; vous devez vous rendre aſſez maiſtre de voſtre eſprit & meſme de voſtre cœur, pour vous réduire à déſirer la mort; à y penſer du moins ſans répugnance; ou tout au moins à y penſer malgré voſtre répugnance. Autrement où eſt voſtre foy! que produit-elle en vous! quelle force tirez-vous de voſtre Chriſtianiſme! On a veu des Empereurs, des guerriers dans la pompe de leurs triomphes & de leurs couronnemens, ſouffrir que, pour réprimer l'orgueïl de leurs proſpéritez, on les fit ſouvenir qu'ils eſtoient ſujets à la mort; on portaſt devant eux des cendres, des oſſemens, les trophées de la mort meſlez avec les trophées de leurs victoires. On a veu de ſages nations, idolâtres cependant, aller prendre leurs réſolutions, & délibérer de leurs affaires ſur les tombeaux de leurs parens; comme appellant la mort meſme à leur conſeil, & rapportant toutes leurs veuës à la veuë ſérieuſe de leur fin.

On voit meſme des libertins s'exciter à la débauche par la penſée de la mort. Le temps eſt court, diſent-ils, la vie n'eſt qu'une vapeur, une étincelle; haſtons-nous de nous divertir; nous mourrons peut-eſtre demain: *Manducemus & bibamus, cras enim moriemur:* Tout amollis qu'ils ſont par le plaiſir, ils ne ſont point ef-

1. Corinth. 15. 32. Iſa. 22. 13. Sap. 2. 2.

frayez par cette ſombre penſée ; ils y trouvent au contraire une reſſource de force pour s'encourager au peché. Quelle eſt donc la laſcheté, l'imbécillité du Chreſtien, qui dans la penſée de la mort ne trouve qu'un ſujet de frayeur & d'abbattement ; qui n'oſe ſe la propoſer pour s'animer à la vertu, non pas meſme au mépris des biens & des vanitez du monde ! Ah ! Saints Martyrs, généreuſes Vierges, à qui les feux & les tortures & les lions rugiſſans & toutes les horreurs de la mort n'ont pû inſpirer le moindre effroy, n'ont pû arracher le reſpect & l'amour de la religion ! Que diriez-vous d'une femme élevée dans la meſme foy que vous, cent fois le jour s'approchant de ſon miroir ; & n'ayant pas le courage de penſer, que cette chair qu'elle y voit avec tant de complaiſance, eſt condamnée & deſtinée aux vers ! Hélas ! ceux qui y penſent, qui s'attachent à cette triſte réflexion, qui s'éloignent du ſiécle exprés pour en faire leur eſtude, ont tant de peine à réprimer par là les ſaillies de leurs paſſions. Comment les peuvent réprimer ceux qui ne fuïent rien plus que cette penſée !

Saint Jeroſme dans le déſert ne s'occupant que de ces idées lugubres, ayant toûjours à l'oreille la trompette du jugement & le tombeau devant les yeux, ne laiſſoit pas de ſe ſentir agité

par les fantoſmes du monde ; & quoy qu'à force d'auſtéritez il eut fait de ſon corps un ſpectre de mort, il avoit à combattre nuit & jour le ſouvenir des délices de Rome & la révolte de ſes déſirs : *Pallebant ora jejuniis & mens deſideriis æſtuabat.* Cette penſée, jointe aux rigueurs du cilice & de l'abſtinence, ne le mettoit pas abſolument à couvert des aſſauts de la volupté. Qui pourra vous en préſerver, vous qui bien loin de chercher la ſolitude & de vous ſoumettre au jeuſne, avez tant d'horreur pour tout ce qui contraint les inclinations de la chair, que la ſeule image de la mort vous paroiſt inſupportable ! à quel excés de foibleſſe eſtes-vous réduit ! Fuïr la penſée de la mort, ſigne évident d'une vie laſche & molle, incapable des devoirs de la religion & de la vertu : mais en ſecond lieu ſigne évident d'une vie mondaine & libertine, attachée à la terre & au peché.

II. CAR ſi nous en eſtions véritablement détachez, nous ferions par vertu ce que font par dépit les pauvres, les malheureux, qui ne poſſedent rien ſur la terre ; nous déſirerions d'en ſortir, du moins nous penſerions au départ ſans trouble & ſans peine.

Nous imiterions Abraham, qui par l'ordre exprés de Dieu, changeant ſouvent de pays, eſtoit eſtranger par tout. Il luy prit envie enfin

d'avoir quelque terre en propre & de s'acheter un champ. Il aſſemble pour cela les notables du pays, il les prie, il ſe jette à leurs pieds, il met le prix à leur diſcrétion. Nul marché ne s'eſt jamais fait d'une maniére plus ſolemnelle, ni avec plus d'empreſſement. Quel eſtoit donc ce champ ſi important, ſi digne de la convoitiſe d'un homme, qui faiſoit gloire de ne poſſéder aucun fond! C'eſtoit un champ pour y faire ſon tombeau & celuy de ſa famille: *Ager in poſſeſſionem monumenti.* Rare détachement, s'écrie Saint Jean Chryſoſtome! Un riche comblé de biens, qui ne veut rien poſſéder ſur la terre que dans la veuë de la mort: *Qui ſolo mortis intuitu terram poſſidebat!* Il eſt rempli de cette idée, que de toute l'eſtenduë de la terre rien n'eſt proprement à luy que l'eſpace de ſon tombeau: que ſes troupeaux, ſon or & ſon argent paſſeront en d'autres mains; qu'il ne luy demeurera que ce ſeul champ, où ſon corps pourrira, & ſera réduit en cendre. Il ne ſe contente pas de s'imprimer cette forte idée de la mort; il la veut laiſſer à ſa poſtérité pour héritage: & tandis que les autres peres ne croyent pas mourir heureux, ſi par bons ou mauvais moyens ils ne laiſſent à leurs enfans des terres, qui leur donnent de grands titres & qui ſervent à les diſtinguer; le fidelle Abraham ne laiſſe aux

Geneſ. 23. 20.

ſiens nul fond à partager que ſon tombeau, pour y prendre chacun leur place.

Ainſi ſont les vrais enfans d'Iſraël, fort oppoſez aux enfans du monde, qui ne ſongent à la mort, que pour éviter la mort; & qui en étouffent la penſée, pour s'appliquer aux intéreſts de la terre avec autant d'ardeur que s'ils eſtoient immortels.

Ainſi, dit ſagement Séneque, vos craintes & vos déſirs; vos réflexions ſur la mort, & voſtre oubli de la mort; font voir également voſtre attachement à la terre : *Omnia*, dit-il, *tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiſcitis.* Vous paroiſſez, dit-il, mortels dans vos craintes, mais immortels dans vos déſirs. Vous fuïez les moindres périls, tout ce qui peut nuire à voſtre vie, la peine, le travail, le chagrin, le mauvais air : en cela vous vous ſentez mortels, & vous penſez à la mort malgré voſtre répugnance : *Omnia tanquam mortales timetis.* Cependant au lieu d'agir conformément à cette idée, & de regler vos deſſeins ſur voſtre mortalité; vous étendez vos déſirs au de-là de toutes les bornes; rien ne peut arreſter voſtre avidité; on diroit que vous avez des ſiécles entiers à vivre, qu'il n'y a point de fin pour vous, que vous vous croyez immortels : *Tanquam immortales concupiſcitis.* Ah! Chreſtiens, accordons-nous avec nous-meſmes; leyons

Lib de brev. vit& cap. 4.

levons cette contradiction qui confond nos ſentimens. Si nous amaſſons avec tant d'ardeur les biens de la vie, comme des gens qui n'en doivent jamais ſortir; négligeons donc auſſi tous les périls de la vie, comme des gens qui n'en doivent jamais ſortir: ou bien par un ſentiment oppoſé, ſi nous prenons tant de ſoin d'éviter les moindres périls de la vie, comme des gens qui peuvent mourir; détachons-nous avec le meſme ſoin de l'amour des biens de la vie, comme des gens qui peuvent & qui doivent bientoſt mourir.

Conſiderez l'aveuglement de Nabuchodonoſor; ce ſonge myſterieux qui luy fit conſulter en vain tous les ſages de ſon royaume; cette ſtatuë, or par la teſte, argent, cuivre & fer par les bras & par le corps, terre & argile par les pieds: cette ſtatuë qui, ſelon l'interprétation de Daniel, marquoit à Nabuchodonoſor la puiſſance de ſon empire & en meſme temps ſa fragilité, frappa tellement ce Prince orgueïlleux, que, pour ſe tromper luy-meſme & s'oſter de l'eſprit cette importune idée de foibleſſe attachée à ſa grandeur, il ſe fit faire une ſtatuë, non pas de pluſieurs métaux differens, comme celle que Dieu luy avoit montrée en ſonge, mais toute d'or & la teſte & les pieds. Sous cette figure il ſe faiſoit adorer, il recevoit l'encens des peuples: il s'imaginoit par ce ridicule artifice avoir *Daniel. cap. 2. & cap. 3.*

changé de deſtinée; & parce qu'il s'eſtoit donné des pieds d'or, il ſe figuroit que ces pieds de terre que Dieu luy avoit donnés, avoient perdu leur fragilité naturelle. Il s'aveugla; nous nous aveuglons comme luy. Préoccupez de l'amour de nous-meſmes & de nos biens, nous ne voulons pas voir la fragilité du fondement qui nous porte : nous oublions noſtre foibleſſe, & ne ſongeons qu'à noſtre pouvoir : nous nous occupons continuellement de ce que nous pouvons faire avec cette teſte d'or, avec ces bras d'argent, avec cette force imaginaire ; & nous ne conſiderons point ce que nous allons devenir avec ces pieds de terre inutiles & impuiſſans; qu'avec de ſi foibles appuis nous ne pouvons pas aller loin; qu'au premier pas cette maſſe chancelante fondra néceſſairement en elle meſme, & manquera par l'argile & la terre qui la ſouſtient. Pour nous délivrer du chagrin de ces penſées, nous nous cachons ces pieds de terre, nous nous faiſons tout d'or & tout d'argent ; nous fermons les yeux à la mort; nous nous dépeignons à nous-meſmes toûjours heureux, toûjours floriſſants, toûjours ſains, toûjours vivans & immortels. De-là que s'enſuit-il ! l'orgueïl & la corruption de la vie, une vie ſenſuelle & brutale, une vie de beſte, ſans regle & ſans raiſon. Ce fut le chaſtiment de Nabuchodonoſor : il fut chaſſé de la

ſociété des hommes ; il fut réduit à ramper ſur la terre, à paiſtre avec les animaux : *Ex homi-* Dan. 40. 3.
nibus abjectus eſt, & fœnum ut bos comedit.

Il en arrive autant à ceux qui taſchent comme luy de s'aveugler ſur leur fin ; non ſeulement par un effet des juſtes jugemens de Dieu, mais par un enchaiſnement naturel du déréglement des mœurs avec cet aveuglement. Parce qu'ils ne ſongent point que la chair qui couvre leurs os, doit ſe diſſoudre un jour en pourriture : *Ideò.* Pſ. 72. 7.
Pour cela, dit le Prophete, ils tirent de leur « force & de leur ſanté préſente un ſurcroiſt de « confiance, qui les autoriſe à pecher : *Prodiit* « *quaſi ex adipe iniquitas eorum.* Parce qu'ils ne « ſongent point que les paſſions abrégent la vie ; « ils paſſent tout entiers dans les paſſions de leur « cœur ; c'eſt-à-dire, ils ne ſont plus rien que ce « que la paſſion leur dicte : *Ideò tranſierunt in* « *affectum cordis.* Parce qu'ils ne ſongent point à ce ſilence, à ces ténebres, à ce néant du tombeau : *Ideò ;* pour cela meſme ils ſont gloire de leurs « crimes, ils s'en vantent, ils les publient, ils en « prennent droit d'inſulter avec hauteur au bon ſens « & à la vertu : *Locuti ſunt iniquitatem in excelſo.* « Parce qu'ils ne ſongent point au compte rigoureux qu'il faut rendre aprés la mort : pour cela « leur impiété s'étend juſqu'au ciel & s'éleve contre Dieu leur Souverain & leur Juge. *Poſuerunt* «

in cœlum os ſuum. Parce qu'enfin ils mépriſent » le ciel, ou ne le regardent qu'avec chagrin; ils » promenent leur langue par toute la terre: c'eſt l'expreſſion du Prophete: *Lingua eorum tranſivit in terra;* & ſelon la verſion de Saint Jeroſme, *Perambulavit in terra.* C'eſt-à-dire, ils n'ont pour matiere d'entretien, que les intereſts, les plaiſirs & les bagatelles de la terre. Et comment parleroient-ils d'autres choſes! Ils ne ſont *Joan 3. 31.* que terre, dit Jeſus-Chriſt. *Qui eſt de terra, de terra loquitur.* Ils n'ont de ſentimens & d'affections que pour la terre, dit Saint Paul, *Philip. 3. 19.* *Qui terrena ſapiunt.*

Et bien puiſque vous n'eſtes que terre; puiſque vous avez dégradé & abruti voſtre eſprit, juſqu'à le rendre charnel, & ſenſuel & terreſtre: Terre, terre, dit Jérémie; écoutez, terre, écoutez la voix *Jerem. 22. 29.* du Seigneur; *Terra, terra, terra, audi ſermonem Domini.* Non pas cette voix flatteuſe & trompeuſe qui vous dit que la terre eſt à vous, & que tous ſes biens ſont pour vous; non pas cette voix qui vous dit, que vous avez encore long-temps à vous divertir ſur la terre; mais la voix du Seigneur qui ne flatte & ne trompe point; qui vous dit, à vous, & à tous ceux qui vivent comme vous; non ſeulement que vous eſtes ſorti de terre & que vous y retournerez; mais que voſtre race y eſt déja retournée, que vos

peres vous y attendent, que voſtre place vous eſt marquée & déterminée parmi eux; que voſtre corps y panche & y tend de jour en jour; que dans les veuës de Dieu vous eſtes déja jetté, étendu & pourri dans cette terre, que vous ſemblez ignorer, que vous affectez d'oublier, dont vous rejettez la penſée: *Abjecti ſunt, ipſe & ſemen ejus, & projecti in terram quam ignoraverunt.* Voſtre ignorance & voſtre oubli n'empeſcheront pas voſtre mort & ne la retarderont pas; ils ne ſerviront au contraire qu'à vous plonger les yeux fermez, dans une vie laſche & mondaine, c'eſt-à-dire dans une mauvaiſe vie; & qu'à vous conduire inſenſiblement à une mauvaiſe mort. C'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie. *Jerem. 22. 29.*

II. PARTIE.

LE Prophete nous dit que la mort des pecheurs eſt trés-mauvaiſe: *Mors peccatorum peſſima.* Or comme j'ay diſtingué les pecheurs en deux eſpeces, en laſches & en mondains; je dis auſſi que la mort des pecheurs eſt mauvaiſe en deux manieres. Mort impréveuë, c'eſt la mort des laſches. Mort douloureuſe, c'eſt la mort des mondains. Car tel eſt l'enchaiſnement de la vie & de la mort: la vie des laſches eſt mauvaiſe par la négligence des devoirs de la religion & de la vertu; donc leur mort ſera mauvaiſe par *Pſ. 33 22.*

la ſurpriſe & le défaut de préparation : mort impréveuë. La vie des mondains eſt mauvaiſe par l'attachement aux biens & aux déſordres de la terre ; donc leur mort ſera mauvaiſe par la ſéparation & le dépoüillement des meſmes biens : mort amere & douloureuſe. Deux grands maux, dont l'oubli de la mort eſt le préſage infaillible. Appliquez-vous à vous-meſme ces deux terribles véritez.

I. RIEN ne nous allarme plus dans la mort que la ſurpriſe : auſſi eſt-ce par là que le Seigneur nous en
Matth. 24. 43. a voulu imprimer le ſouvenir. Tantoſt il nous la
Ibid. 24. 27. répréſente comme un larron qui vient de nuit : tantoſt comme un éclair qui frappe ſubitement la veuë, & paſſe en un inſtant de l'Orient à l'Occi-
Eccl. 9. 12. dent : tantoſt comme un peſcheur qui prend les poiſſons à l'appaſt ſous un hameçon imperceptible:
Luc. 17. 26. tantoſt comme le déluge, qui prévint au temps de Noë toutes les précautions du genre humain :
Ibid. 17. 29. tantoſt comme l'embraſement qui dévora les habitans de Sodome, lorſqu'ils ne ſongeoient qu'à leurs plaiſirs. Pourquoy toutes ces images terribles ! Pour appuyer cette ſeule vérité, que
Matth. 25. 13. la vigilance eſt abſolument néceſſaire : *Vigilate ergo* : veillez. Pourquoy ! parce que le Fils de l'homme viendra, à l'heure que vous ne ſçavez
Matth. 24. 44. Luc. 12. 40. pas ; à l'heure que vous n'y penſerez pas : *Quâ neſcitis horâ : quâ horâ non putatis.*

Ecoutez-moy donc, pecheurs ; c'eſt pour vous perſonnellement que cette menace eſt faite ; pour vous qui par laſcheté ne penſez point à la mort. Si vous y penſiez quelquefois, en la maniere qu'il convient au vray fidelle ; il ſe pourroit faire que Dieu vous priſt dans ce temps de vos réfléxions : mais n'y penſant preſque jamais, comment éviterez-vous le malheur de la ſurpriſe ! Il eſt donc indubitable que le malheur tombera ſur vous ; & qu'il tombe en effet ſur la plus grande partie du monde.

Car ſans parler d'une infinité de maladies & d'accidens qui nous accablent : ſans compter les funeſtes avantures & les paſſions violentes qui jettent les jeunes gens en foule dans le tombeau : ſans examiner les illuſions que la vieilleſſe oppoſe à l'idée d'une mort prochaine ; l'un s'appuyant ſur l'habileté du médecin ; l'autre ſur le ſouvenir des périls dont il s'eſt déja tiré ; l'autre ſe meſurant à l'âge de ſes parens, & ſe faiſant quelquefois à quatre-vingt ans un droit héréditaire ſur la vie, parce que ſon pere a vécu encore plus long-temps ; l'autre dans le ſein meſme de la mort ſentant renaiſtre en ſon cœur l'eſperance de la vie par deux ou trois heures de ſommeil : ſans venir au détail de tant d'imaginations frivoles, qui eſloignent la penſée de ſe préparer à la mort ; je maintiens que rien n'eſt

plus commun que de mourir ſubitement, meſme dans le loiſir des plus lentes maladies. Et voicy ce qui m'en convainc.

Toutes les perſonnes du monde ou peu s'en faut, meurent ſubitement par rapport à leurs affaires temporelles. Donc, & à plus forte raiſon elles meurent ſubitement par rapport à l'affaire de leur ſalut. Vous le ſçavez ſi bien, Meſſieurs, vous en voyez tous les jours tant de preuves convaincantes, & tant d'exemples publics. Quel eſt le mourant qui ne trouve le temps trop court pour donner aux affaires de ſa famille un ordre ſeur & prudent ! qui ne ſoit obligé de remettre alors à la diſcretion de ſes amis ; ou de trancher légérement par un, *je veux* & *j'entends*, des difficultez qui juſques-là luy avoient paru inſurmontables ; de décider enfin des intereſts domeſtiques & eſtrangers, à l'aveugle, & d'une maniere qu'il n'eut pû ſe pardonner à luy-meſme en tout autre temps qu'à la mort ! A tous ces poincts là cependant, à toutes ces ſortes d'affaires cet homme eſtoit accouſtumé. C'eſtoit dans ces ſoins là qu'il avoit paſſé ſa vie, à compter, à calculer, à recevoir, à dépenſer, à veiller ſur ſes intereſts & ſur ceux de ſa famille : il eſt néanmoins ſurpris à la derniere heure & forcé de tout précipiter ; quoy qu'il y ait paſſé vingt & trente années : c'eſt ainſi com-

munément que l'on meurt. Comment donc ne mourroit-on pas dans la derniere ſurpriſe à l'égard des intereſts de l'ame, où l'on n'a jamais bien penſé, dont les obligations ont paſſé pour indifferentes, où l'on ne s'eſt porté qu'avec laſcheté!

Je dis plus, quelque ſoin que prenne un mourant, de régler avant que d'expirer, les intereſts de ſa famille; & quelque ſujet qu'il ſemble avoir d'eſtre content de ſes ſoins: preſque toûjours l'événement fait voir que ſes meſures ont eſté fauſſes. Les procés & les diviſions domeſtiques ſurviennent aprés ſa mort, dévorent ſon héritage, emportent ſon bien toute autre part qu'il ne l'avoit deſtiné, reveſtent de la ſucceſſion ceux qu'il en avoit dépoüillez, rendent enfin ſon teſtament & ſes précautions inutiles. On s'étonne parmi les vivans des illuſions du défunt, de l'ignorance des gens d'affaires qu'il a faits dépoſitaires de ſes dernieres volontez. Et ceux qui en jugent ainſi, ſont des hommes ſujets à l'erreur, qui y tomberont à leur tour; & qui prendront eux-meſmes à la mort de fauſſes meſures, aprés avoir blaſmé les vains ménagemens de la prudence d'autruy. Mais ce Dieu qui nous voit mourir, qui ne ſe peut tromper dans le jugement qu'il fait des diſpoſitions de l'ame; quel jugement fait-il des mouvemens

que l'on ſe donne en mourant pour ſe préparer à la mort, aprés l'indifference & l'oppoſition de la vie entiere aux ſoins & aux penſées de la mort.

Non, Meſſieurs, pour mourir d'une mort ſubite, il n'eſt pas beſoin que la foudre nous écraſe, ni que les toits des maiſons fondent ſur nous : il ne faut ſimplement que vivre comme nous vivons, dans le meſme eſloignement des penſées de noſtre fin, dans la meſme averſion des devoirs de la religion & principalement de la pénitence. Noſtre Seigneur le diſoit ſi bien au ſujet des Galiléens, que Pilate avoit fait maſſacrer au milieu d'un ſacrifice, & de ces dix-huit malheureux qui avoient eſté écraſez ſous les ruines de la tour de Siloë : il le diſoit ſi bien aux Juifs, qui luy parloient de ces deux funeſtes avantures : Qu'il ne falloit pas s'imaginer que la juſtice Divine eut choiſi exprés ces gens là pour les punir avec éclat, comme les plus criminels des hommes ; mais que ce qu'ils devoient ſe bien mettre dans l'eſprit, c'eſtoit qu'infailliblement ils mourroient tous de la meſme mort, s'ils ne faiſoient pas pénitence. Or Jeſus-Chriſt prononce encore à tous les pecheurs le meſme arreſt. *Si pœnitentiam non egeritis, omnes ſimiliter peribitis.*

Luc. 13. 5.

Ah ! Seigneur, ils s'en croyent bien à couvert : tant de riches dorment en paix ſous des lambris magnifiques ; tant de femmes environ-

nées de flatteurs, ne craignent point les aſſaſſins ni la chute de leurs maiſons. Le maſſacre des Galiléens, le renverſement de la tour de Siloë, ne ſont pas des menaces qui les regardent. Mais ces gens là ſi fiers contre les ſurpriſes de la mort, ſongent-ils à la pénitence, aux obligations de leur âge & de leur eſtat ! Ils ne ſongent qu'à leurs plaiſirs ; ils ne ſongent pas meſme à leur condition mortelle : ils mourront donc tous & ſans exception comme les Galiléens : *Omnes ſimiliter :* non par le fer ni par le feu, ni égorgez ni écraſez : mais ſurpris d'une mort impréveuë ; & par-là plus ſévérement punis, que par une mort violente & par les accidens les plus affreux : *Omnes ſimiliter peribitis.*

Et comment ne mourroient-ils pas de cette eſpece de mort ! où auroient-ils appris à mourir d'une autre maniere ! Ils ne veulent pas ſonger meſme qu'il faut mourir ; comment ſçauroient-ils bien mourir ! Ne s'agit-il alors que de s'abandonner à la foibleſſe naturelle, aux efforts de la douleur. C'eſt mourir de la mort des brutes. Mais mourir avec les ſentimens & les diſpoſitions d'un Chreſtien, cela ſe fait-il par hazard ! cela ſe trouve-t-il en nous-meſmes ! cela s'acquiert-il du premier coup ! cela s'apprend-t-il par l'experience ! On ne peut, bien ou mal, mourir qu'une ſeule fois. Pour bien mourir, on

a donc beſoin des réfléxions les plus profondes ; & des précautions les plus ſolides : on ne ſçauroit trop y penſer, ni trop toſt, ni trop ſouvent. Vous n'y penſez que rarement, ou lentement, ou foiblement ; pouvez-vous manquer de mal mourir ! Mort des laſches, mort impréveuë, mauvaiſe mort. Venons à la mort des mondains ; mort amere & douloureuſe ; encore plus mauvaiſe mort : *Mors peccatorum peſſima.*

II. Il y a long-temps que le ſage s'eſt récrié ſur la difference de la mort des fidelles & des mon-
» dains. O mort, dit-il, que tu es douce à celuy
» qui manque de biens ! mais que ta ſeule idée
» eſt amere à celuy qui vit en paix dans les biens !
Eccli. 41. 1. *O mors quàm amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Si ta ſeule idée en eſt ſi affreuſe, quelle horreur doit-elle produire en effet ! quand cette ame dévoüée au monde, qui ſentoit ſa joye s'évanoüir à la ſeule image du tombeau, ſentira ces liens ſi forts & ſi tendres, qui l'attachoient icy bas, ſe rompre & ſe briſer malgré elle : quand elle entendra ce
Dan. 4. 11. Dieu ſaint & toûjours veillant : *Ecce vigil & ſanctus*, crier comme autrefois dans le Prophete Daniel, à la veuë de cet arbre orgueïlleux qui faiſoit ombre à la terre : *Succidite, ſuccidite :* coupez, coupez : *Præcedite ramos ejus :* abbat-

tez branches, feüilles, fruits : *Excutite folia ejus, diſpergite fructus ejus.*

Ah ! funeſte dépoüillement, cruelle ſéparation ! l'homme mourant déchiré par deux mouvemens, par l'amour de la vie & par la crainte de l'éternité. Triſtes adieux ! famille, enfans, domeſtiques en pleurs ; meubles précieux, maiſons pompeuſes ; mille & mille commoditez, ſociétez agréables, jeux & plaiſirs, douces eſperances ! tout abandonner, tout quitter ! jetter des regards languiſſans ſur mille objets qui affligent le cœur ; & ſentir qu'un moment aprés on n'emportera de tant de biens qu'un ſuaire & un cercueïl ! Eſt-ce ainſi que la mort nous ſépare ! « *1. Reg. 15. 32.* s'écrioit un Roy preſt à mourir !

Oüy, c'eſt ainſi qu'elle vous ſépare de vos biens, ames molles & voluptueuſes. Ah ! vous preniez tant de plaiſir à penſer que ces maiſons eſtoient à vous, cette charge à vous, ces biens à vous. Vous connoiſtrez que ces biens n'eſtoient pas à vous, mais au monde ; qu'il faut donc les laiſſer au monde ; qu'il n'y a plus que la terre qui ſoit à vous : parce que vous en eſtiez ſorti, & qu'il vous y faut rentrer ; ſelon cet oracle du Prophete : *Auferes Domine, ſpiritum eorum, & in pulverem ſuum revertentur.* Seigneur, vous « *Pſ. 103. 29.* enleverez leur eſprit, & ils retourneront dans « leur pouſſiere. C'eſt donc là, pecheur, voſtre «

poſſeſſion, terre & pouſſiere; c'eſt là ce qui vous reſtera de tout ce que vous poſſedez. O! ſi dans tous vos biens vous ſçaviez maintenant bien démeſſer cette terre, cette pouſſiere; vous n'auriez pas à la mort tant de peine à les quitter. Quelle difference alors entre les mondains & les fidelles!

Quelle difference, chers Auditeurs, dans la peinture que l'Ecriture nous fait de deux des plus grands hommes du monde; Iſaac le modéle de la pieté, & Alexandre le modéle de la vanité mondaine. Iſaac plein de jours & de mérite appelle ſon fils aiſné: Vous voyez, dit-il, que je ſuis vieux, & que j'ignore le jour de ma mort. *Vides quod ſenuerim & ignorem diem mortis meæ.* Il vécut encore cependant quarante-trois ans. Il prévient ce temps là pour ſe repréſenter ſa mort. Et ſon motif, c'eſt l'incertitude & l'ignorance où il eſt ſur ce dernier jour. Une mort préveuë de ſi loin ne pouvoit plus eſtre amere. Il n'en eſt pas ainſi de cet Alexandre, qui, comme dit l'hiſtorien ſacré, s'eſtant enrichi des dépoüilles des nations, ayant fait les Roys ſes tributaires, ayant forcé toute la terre à ſe taire devant luy, tomba luy-meſme enfin dans les infirmitez humaines: & couché ſur le lict fatal, il connut qu'il alloit mourir. *Et decidit in lectum, & cognovit quia moreretur.*

Gen. 27. 2.

2. Mach. 1. 6.

Quelle difference entre ces deux hommes!

l'un ignore le jour de ſa mort, l'autre le connoiſt & le voit. Mais l'un l'ignore, & y fait réfléxion quarante-trois ans avant ſa mort; & dés-lors ſon ignorance excite ſa vigilance. L'autre le connoiſt ſeulement au poinct que ce jour arrive; & ſa connoiſſance eſt alors ſon déſeſpoir. Cet homme inſenſé, cet Alexandre a voulu paſſer pour un Dieu, il a crû pouvoir toûjours vivre; il n'a plus qu'une heure à vivre: & dans cette derniere heure il connoiſt qu'il va mourir: *Et cognovit quia moreretur.* C'eſtoit bien là le temps d'entrer dans ce ſentiment & de connoiſtre ſa foibleſſe, au moment du départ & de la ſéparation. Il falloit l'avoir reconnuë & s'en eſtre bien convaincu dans l'éclat de ſa gloire, au milieu de ſes grands ſuccés, à la veuë des reſpects & des ſoumiſſions du monde. Alors cette penſée auroit empeſché ſon cœur de s'enfler, de s'élever, de ſe rendre eſclave de ſa fortune. Elle auroit ſervi de reméde au poiſon de l'orguëil, de l'inſolence & ſur tout de l'attachement. Maintenant tout preſt de mourir, il voit, il ſent qu'il va mourir: *Et cognovit quia moreretur.* A quoy luy ſert alors cette connoiſſance ſtérile, qu'à le déchirer, qu'à noyer ce cœur orguëilleux & voluptueux dans une cruelle amertume; qu'à luy faire entendre, qu'il n'a travaillé que pour autruy, que d'au-

tres vont joüir du fruit de toutes ſes peines!

Il vous en arrivera tout autant, mes chers Auditeurs, ſi dés-à-préſent vous ne vous rendez ces réfléxions familieres. A l'amertume du dépoüillement des biens préſens, vous joindrez l'appréhenſion des maux futurs. Il faudra ſortir de la vie & rentrer dans une autre vie. Vous eſtiez ſi heureux en celle-cy; qu'allez-vous eſtre en celle-là! Ce Juge, ce tribunal, ces témoins, ces accuſateurs, ces ſupplices tout préparez, ces crimes que vous connoiſſez, cette conſcience qui parle & qui crie contre elle-meſme, cette effroyable éternité! Je tiendray bon, dites-vous; je ne feray point de baſſeſſe; on me verra conſtant & tranquille juſqu'à la fin. Miſerable! Ah! peut-eſtre, il eſt vray, vous pourrez feindre; vous pourrez impoſer à ceux qui vous verront mourir: & vous croyant trop mal auprés de Dieu pour trouver grace auprés de luy, vous prendrez peut-eſtre le party de cacher voſtre déſeſpoir ſous un faux maſque de conſtance. Mais quand pour cela vous ſeriez aſſez maiſtre de voſtre front; le ſeriez-vous aſſez de voſtre eſprit & de voſtre cœur; pour vous empeſcher au moins de douter, de balancer, de voir ce que vous riſquez, à quoy vous vous expoſez. Tranquille au dehors; déchiré, tremblant au dedans: vous aurez trompé les yeux des hommes; aurez-vous trompé

pé ceux de Dieu ! vous ſerez-vous trompé vous-meſme ! *Ipſa ad ſepulchra ducetur, & in congerie mortuorum vigilabit.* Toute ſa vie volontairement endormi, volontairement endurci, volontairement ſtupide ; on va dans un moment le traiſner parmi les morts. A la veuë de cet appareil du tombeau, de la pourriture, *In congerie mortuorum :* A cette veuë, à ce moment, il ouvre les yeux, il ſe réveille : *Vigilabit.* Job. 21. 32.

Triſte & funeſte réveil ! Jonas dort au fond d'un vaiſſeau : on le réveille, mais pour le jetter dans la mer. Holopherne eſt aſſoupi par la débauche, étendu mollement ſur ſon lit : on le réveille ; mais par le fer dont il eſt égorgé. Vous dormez toute voſtre vie à la pénitence, à la religion, à la juſtice, à l'honneur : vous vous réveillerez à la mort, vous connoiſtrez voſtre erreur & voſtre malice. Et maintenant vous vous trouvez heureux de ne point ſonger à la mort. Vous mettez voſtre repos à écarter cette penſée. Le bonheur & le repos, dites-vous, n'eſt-ce pas de ſe croire heureux ! le faux bonheur, j'en conviens ; le bonheur d'un eſclave, d'un criminel, qui dort condamné au ſupplice, & qui ne ſe réveille que pour marcher à l'échafaut : il ſe croit heureux ; il eſt-il !

Ce fameux Baltazar qui ſe noyoit dans les plaiſirs d'un feſtin, tandis que l'Ange de Dieu
Dan. 5. 24. écrivoit du doigt ſa ſentence ; ce Baltazar ſe croyoit heureux : l'eſtoit-il ! ce fameux Aman, qui entroit dans le palais, fier de ſon crédit, tan-
Eſth. 7. 1. dis qu'Aſſuerus méditoit l'arreſt de ſa mort ; cet Aman ſe tenoit heureux : l'eſtoit-il ! Cette ſcan-
4. Reg. 9. 30. daleuſe Jeſabel qui ſe montroit aux feneſtres de ſon palais, éclatante de fard & brillante de pierreries, tandis que Jehu s'avançoit pour la faire jetter aux chiens ; cette femme ſe croyoit heureuſe ; l'eſtoit-elle ! vous croiriez-vous heureux & heureuſe à ce prix là ! voudriez-vous l'eſtre à ce prix là ! Tous ces miſerables ne s'occupoient que de leurs feſtins, de leurs pompes, de leurs richeſſes, des biens qui les environnoient. Ils ne ſongeoient point au coup qui leur pendoit ſur la teſte. Vous n'y penſez point non plus qu'eux ; vous ne voyez point ce doigt de Dieu qui écrit voſtre ſentence : ce Dieu ennemi qui va vous jetter en proye aux vers. Vous ne le voyez point : ne ſuffit-il pas qu'il vous voye ! vous ne ſçavez pas le moment où il vous prendra : ne ſuffit-il pas qu'il le ſçache ! vous n'avez point encore eſté frappé : n'eſt-ce pas aſſez pour troubler voſtre repos, que de ſçavoir & de ſentir que vous méritez de l'eſtre ! Et vous n'y voulez pas penſer : vous vivez mal ; vous mourrez mal !

Ce n'eſt qu'en y penſant que vous pouvez éviter le triſte effet de ces funeſtes préſages, & les changer en préſages heureux d'une ſainte éternité. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDY D'APRE'S LES CENDRES.

Sur l'eſtat du pecheur abandonné de Dieu.

Multi ab Oriente & Occidente venient & recumbent cum Abraham in regno cœlorum: filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.

Pluſieurs viendront d'Orient & d'Occident & ſe repoſeront avec Abraham dans le royaume des cieux : tandis que les enfans du royaume ſeront jettez dehors dans les ténébres. En Saint Matthieu Chap. 8.

L'Oracle prononcé dans l'Evangile de ce jour s'eſt accompli tant de fois, & s'accomplit encore tous les jours ſi ſenſiblement; que rien ne nous fait mieux comprendre la force & la ſageſſe du gouvernement de Dieu. Le Centenier par l'éclat de ſa foy, tout infidelle qu'il eſtoit par ſa naiſſance, attire ſur luy

l'admiration du Sauveur ; & luy donne lieu de prédire la vocation des idolâtres à la lumiere de l'Evangile : *Venient & recumbent in regno cœlorum.* L'aveuglement au contraire & l'infidelité des Juifs le porte à leur annoncer, que quelque droit qu'ils euſſent par leur naiſſance au royaume du Pere celeſte, ils ſeroient déshéritez & abandonnez de Dieu : *Filii autem regni ejicientur in tenebras.* Oracle rendu certain par mille événemens répandus dans tous les ſiécles ; & meſme évident aux pecheurs par l'obſtination de leur cœur, dés que Dieu a porté contre eux l'arreſt d'abandonnement.

C'eſt le malheur de cet eſtat que je veux vous expoſer aujourd'huy, pour vous engager à l'éviter, par une attention docile & fidelle à toutes les véritez que Dieu vous apprendra par ma bouche dans ce ſaint temps. Sçachez donc d'abord ce que c'eſt en général qu'eſtre abandonné de Dieu.

C'eſt, dit Jérémie, eſtre rejetté de Dieu, comme objet de ſa fureur : *Projecit Dominus generationem furoris ſui.* C'eſt, dit Oſée, eſtre oublié de Dieu comme objet de ſon mépris : *Oblivione obliviſcar eorum.* C'eſt, dit Moïſe, eſtre vomi de Dieu comme objet de ſon horreur : *Ne & vos ſimiliter evomat.* Quels ſont les effets & les ſuites de cet abandonnement ! C'eſt,

Jerem. 7. 29.

Oſée. 1. 6.

Levit. 18. 28.

dit Iſaye, d'avoir les oreilles, les yeux & le
Iſa. 6. 10. cœur fermé au bien : *Excœca cor populi hujus, & aures ejus aggrava, & oculos ejus claude.* C'eſt, dit David, d'eſtre livré à ſes propres dé-
Pſ. 80. 11. ſirs & à ſes propres paſſions : *Dimiſit eos ſecundùm deſideria cordis eorum.* C'eſt, dit Saint Paul, aprés le Prophete Elie, d'eſtre vendu au
Rom. 7. 14. peché, ſoumis en eſclave au peché : *Venumdatus ſub peccato.* C'eſt enfin, dit Salomon, d'eſtre incorrigible, & moralement incapable de
Eccl. 7. 14. converſion : *Nemo poſſit corrigere, quem ille deſpexerit.*

Tous ces malheurs ſont prédits & annoncez par Jeſus-Chriſt aux pecheurs Chreſtiens, auſſi-bien qu'aux Juifs, par ces redoutables paroles : *Filii regni ejicientur in tenebras exteriores.* Nous nous croyons, comme eux, enfans de Dieu ; que nous ſommes appellez par droit à ſon héritage, & que le ciel n'eſt que pour nous. Oüy, ſi nous l'aimons comme pere, & ſi nous vivons comme ſes enfans : mais ſi nous luy ſommes rebelles, il ne ſera plus pour nous qu'un Maiſtre ſévére, il nous rejettera de ſon ſein comme des enfans ſuppoſez, il nous abandonnera.

Voyons en premier lieu combien cet eſtat eſt terrible, & marque ſenſiblement la hauteur de ſon empire. En ſecond lieu, combien cet eſtat

eſt juſte, & marque ſenſiblement la ſageſſe de ſon empire. Ajoutons en troiſiéme lieu, pour nous rendre ces deux poincts plus touchans & plus perſonnels, combien ce terrible & juſte eſtat eſt fréquent & ordinaire. Abandonnement de Dieu terrible, juſte & fréquent. Trois parties de ce diſcours : Prions Dieu que nous ne ſoyons jamais aſſez malheureux pour en faire l'expérience. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

POur fondement de ce diſcours, il faut ſuppoſer d'abord que l'homme ne peut rien pour ſon ſalut ſans le ſecours de la grace. Il faut ſuppoſer d'ailleurs que Dieu ne diſtribuë ſa grace qu'avec ordre, poids & meſure : *Omnia in numero, pondere & menſura :* qu'il connoiſt par conſequent & le nombre de ſes graces, *in numero ;* & le poids, la valeur de chacune de ſes graces : *in pondere :* & le temps, l'occaſion, le moment de les donner : *in menſura.* Il faut encore ſuppoſer que ce temps & ce nombre & cette qualité des graces eſt réglée pour chacun de nous, & ne va pas à l'infini. A l'Ange rebelle un ſeul & premier peché fut le dernier terme. Aux hommes, plus long ou plus court ; à quelques-uns juſqu'à la mort ; à tous ce nombre & ce temps eſt fixé, mais cependant inconnu. *Sap. 11. 21.*

Ces principes eſtablis, tels qu'ils le ſont par l'Ecriture & par les Peres, il eſt aiſé de comprendre ce que c'eſt que l'abandonnement. C'eſt une réſolution de Dieu par laquelle il ſe détermine à priver le pecheur des graces fortes & puiſſantes, aprés un certain eſpace de temps; au de-là duquel il n'y a plus pour luy que les graces ordinaires. Tel eſtoit l'arreſt prononcé par Jeſus-Chriſt contre l'ingrate Jeruſalem, en » Saint Luc chap. 19^e. Que n'as-tu reconnu ton » jour, jour de grace & de paix pour toy : *Si cognoviſſes & tu, & quidem in hac die tua quæ ad* » *pacem tibi.* D'autres jours, d'autres temps vien- » dront : *Venient dies in te :* temps de ruine & de » miſere; parce que tu n'as pas profité du temps » de la viſite & de la grace de Dieu : *Eò quod non cognoveris tempus viſitationis tuæ.* Il y a donc des jours de grace, aprés leſquels il n'y a plus que des jours de ſévérité; & ces jours de ſévérité ſont le chaſtiment du mépris que l'on a fait des jours de grace.

On va me faire cette queſtion : Quoy! le pecheur abandonné n'a-t-il donc plus de jour, de temps, de moyen de ſe ſauver! le ſalut luy devient-il impoſſible! Il faut vous répondre en deux mots. Non, le ſalut ne luy eſt pas impoſſible; il peut encore, il eſt vray, tout abandonné qu'il eſt, ſe convertir juſqu'à la mort : mais ſça-

vez-vous ce que c'eſt que ce pouvoir ! quelles en ſont les deux effroyables ſuites ! les voicy. C'eſt que ce pecheur pouvant encore ſe ſauver, ſe conduira de maniere qu'il ne ſe ſauvera jamais. Bien plus, c'eſt que ce pouvoir qu'il aura eu de ſe ſauver, ne ſervira, par l'abus qu'il en aura fait, qu'à le rendre plus coupable & plus digne de damnation. Concevez-vous un eſtat plus affreux, une plus profonde miſere ! Ecoutez l'éclairciſſement de ces deux triſtes véritez.

I.

Le pecheur abandonné pouvant encore ſe ſauver, ne ſe ſauvera jamais. Voilà le premier effet de ſon abandonnement. Il pourra ſe ſauver, parce qu'eſtant encore vivant, il eſt encore dans le chemin, dans la courſe, dans la voye, dans le jour où l'on marche, où l'on agit : *Ambulate dum lucem habetis.* Joan. 12. 35. Il n'eſt pas encore au terme ni dans la nuit, où l'on ne peut ni marcher ni agir : *Venit nox quando nemo poteſt operari.* Jo. 9. 4. Et c'eſt la difference de la vie qui eſt le chemin ; & de la mort qui eſt le terme. Il peut, dis-je, ſe ſauver, puiſque Dieu luy commande, à luy tout endurci qu'il eſt, de ſortir de ſon peché ; puiſqu'il l'exhorte à en ſortir ; puiſqu'il le blaſme & le reprend & le chaſtie, s'il ne veut pas en ſortir : *Cervicem veſtram ne induretis amplius.* Deuter. 10. 16. N'endurciſſez point voſtre front, dit-il aux Juifs ; n'appeſantiſſez pas vos cœurs ; ne

faites pas de vos cœurs des pierres de diamant :
2. Paralip. 30. *Nolite indurare cervices veſtras.* Dieu qui fait ces commandemens, ces exhortations, ces reproches au pecheur abandonné, voit donc qu'il eſt au pouvoir du pecheur abandonné, de ſortir de ſon eſtat, d'amollir ſa dureté, de ſe faire un cœur nouveau. *Facite vobis cor novum.* Car comment Dieu juſte & ſage comme il eſt, exigeroit-il du pecheur ce que le pecheur ne pourroit faire !

Entendez-le parler au Prophete Ezechiel de l'endurciſſement des Juifs, & cependant redoubler ſes inſtances & ſes coups pour les amollir. Fils de l'homme, luy dit-il, où es-tu ! parmi quelles gens ! parmi des endurcis dont le cœur eſt
Ezech. 2 4. indomptable. *Indomabili corde :* parmi des ſcorpions toûjours preſts & prompts à picquer : *In medio ſcorpionum tu habitas.* Va cependant, ne laiſſe pas de leur parler, pour voir s'ils te voudront entendre : *Loqueris ad eos, ſi fortè audiant.* Allez Moïſe, Aaron ; courez demander à Pharaon la délivrance de mon peuple : éclatez, menacez, frappez. Je ſçay bien cependant qu'il ne
Exod. 3. 19. vous écoutera pas : *Ego ſcio quod non dimittet vos.* Mais ſi vous le ſçavez, Seigneur, que ce Pharaon, ce pecheur ne vous écoutera pas ; pourquoy luy parler, le preſſer, l'exhorter, l'intimider ! Pourquoy ! pour ne rien oublier de ce

que peut faire un bon pere à des enfans dénaturez. S'ils manquent à leur devoir, en s'attachant obſtinément au mal, quoy qu'ils en puiſſent ſortir ; Dieu ne manque point au devoir que ſa bonté paternelle luy impoſe, qui eſt de les preſſer toûjours, & de les aider à en ſortir.

Avec ce pouvoir cependant, ce pecheur n'en ſortira pas ; il pourra ſe ſauver & ne ſe ſauvera pas. Voilà l'événement terrible. Et comment cet événement s'accorde-t-il, mes Freres, avec ce pouvoir du pecheur ! Rien n'eſt plus facile à concevoir. C'eſt que ce pouvoir du pecheur dépend pour l'execution de la volonté du pecheur. C'eſt que cette volonté du pecheur ne ſe réſoudra jamais à conſentir à la grace qui luy ſuffit pour ſe ſauver. C'eſt que Dieu a préveu qu'il n'y conſentira pas : *Ego ſcio quod non dimittet.* Je ſçay, dit Dieu, qu'il peut chaſſer, renvoyer cette perſonne, arracher ce fol amour de ſon cœur : mais je ſçay qu'il n'en fera rien : *Scio quod non dimittet.* C'eſt qu'eſtant au pouvoir de Dieu de donner au pecheur des graces extraordinaires, auſquelles il conſentiroit, par leſquelles il ſe ſauveroit : Dieu s'eſt déterminé juſtement en punition de ſon opiniaſtreté volontaire, à ne les luy pas donner, mais à les luy retrancher ; à l'abandonner en un mot au cours de ſa providence générale & des événemens

communs. En cet eſtat, Meſſieurs, comment ſe ſauvera-t-il ! comme les Pharaons, les Judas & les Hérodes ; comme ces pecheurs d'habitude, à qui Jérémie reprochoit qu'il leur eſtoit auſſi peu poſſible de faire le bien, qu'au Leopard & à l'Ethiopien de changer les couleurs naturelles de leur peau : *Si mutare poteſt Æthiops pellem ſuam, & Leopardus varietates ſuas ; & vos poteritis benefacere, cum didiceritis malum.* Ce changement, tout impoſſible qu'il paroiſt, leur ſeroit cependant poſſible, s'ils vouloient écouter la grace qui leur parle au cœur ; & qui, toute foible qu'elle eſt, les conduiroit par degrez à leur ſalut. Mais parce qu'ils la négligent, & que Dieu a préveu qu'ils n'y conſentiroient pas, & qu'en conſequence de cette veuë Dieu a déterminé de les laiſſer à eux-meſmes & à leur opiniaſtreté, ſans les en relever par de plus puiſſantes graces : il en réſulte contre eux, mais par leur faute, une impoſſibilité de ſalut.

Jerem. 13. 23.

Ils verront la vérité ſans la ſuivre : ils ſeront touchez d'un Sermon ſans en profiter : ils ſeront picquez de leurs remords, & ne voudront pas s'y laiſſer vaincre : ils ſe réſoudront à la pénitence, & n'auront pas le cœur de la ſouſtenir : ils ſeront réveillez par la crainte, & chercheront incontinent à ſe rendormir dans le plaiſir : ils marqueront un terme à leurs déſordres, un temps

à leur converſion ; & ce temps leur ſera coupé par une mort impréveuë : ils rechercheront à la mort le ſecours des Sacremens, & ne trouveront point qui les leur donne. Ils tomberont au lit de la mort entre les mains d'un parent intereſſé, qui ne ſongeant qu'à ſe jetter ſur la proye de l'héritage, aura les yeux fermez au péril de leur ſalut. Dieu permettra qu'ils confient leurs derniers ſoupirs, & les triſtes ſecrets de leur conſcience ulcerée, à des Confeſſeurs ignorans, imbécilles ou timides ; qui les laiſſeront mourir ſans réparation, ſans reſtitution, ſans contrition.

Tous ces événemens ſi communs & ſi déplorables, arrivent-ils par hazard ! Il n'y a point de hazard à l'égard de Dieu. Tous ces malheurs ſont des effets de ſa providence irritée, & l'execution de l'arreſt d'abandonnement porté contre le pecheur dans ces paroles du Sauveur : *Quæretis me ;* vous me chercherez ; *& non invenietis ;* & vous ne me trouverez pas. Voilà le premier coup de ce formidable arreſt : ajoutons le ſecond qui n'eſt pas moins redoutable. C'eſt que ce pouvoir du pecheur, inutile pour le ſauver, n'aura point d'autre effet que de le rendre plus coupable & plus digne de chaſtiment.

CE ne ſont point là, Meſſieurs, de ces ima- II.

ginations, dont les eſprits outrez ſe ſervent quelquefois pour frapper les eſprits foibles. Il n'y a rien d'expliqué dans l'Evangile en termes plus clairs & plus forts. Rappellez avec attention les menaces lancées par le Fils de Dieu ſur les villes de Judée obſtinées dans leur peché : » *Væ tibi Coroſaïm, væ tibi Bethſaïda.* Malheur » à vous, Bethſaïde & Coroſaïm ! malheur à » vous, Capharnaüm ! Vous élevez la teſte juſ- » qu'au ciel ; vous ſerez humiliée juſqu'aux en- *Matth. 11. 23.* » fers : *Uſque in infernum deſcendes.* Pourquoy ! c'eſt que ſi les œuvres que j'ay faites pour vous toucher, avoient eſté faites aux yeux de Sodome, aux yeux de Tyr & de Sidon ; ſi ces villes idolâtres avoient vû ce que vous voyez, avoient entendu ce que je vous preſche ; elles auroient fait pénitence, *in ſacco & cinere ;* non pas en paroles ni en ſoupirs, mais ſous le ſac & la cendre. Et de-là quelle concluſion ! qu'au jour du jugement Sodome, Tyr & Sidon ſeront plus doucement traitées ; & les villes de Judée plus ſévérement, plus durement : *Terræ Sodomorum remiſſius erit in die judicii, quàm tibi.* Pourquoy plus durement ! pourquoy ſur les villes de Judée cet excés de ſévérité ! ſinon pour l'excés des bienfaits dont Dieu les avoit comblées, & dont elles ont abuſé. Car à comparer les pechez avec les pechez, ſans doute ceux des idolâtres l'em-

portoient ſur ceux des Juifs ; & par cette comparaiſon c'eût eſté vers les Juifs, qu'auroit dû pancher la douceur. Mais à comparer les bienfaits avec les bienfaits, les graces avec les graces, combien les Juifs en avoient-ils receu par-deſſus les idolâtres ! & combien par conſequent doivent-ils eſtre au-deſſous d'eux dans les enfers, par l'abus qu'ils ont fait de cette abondance de graces ! La profuſion eſtoit pour eux ; la rigueur ſera donc pour eux. La profuſion n'a donc ſervi qu'à augmenter leurs crimes & leurs ſupplices. *Remiſſius erit terræ Sodomorum in die judicii, quàm tibi.*

Joignez à cet arreſt du Fils de Dieu cette inſtance de Saint Paul ſi vive & ſi pénétrante. Eſt-ce ainſi, dit-il au pecheur, que vous mépriſez les richeſſes de la bonté, & de la longanimité de Dieu ! Ignorez-vous que c'eſt ſa bénignité qui vous ſollicite à la pénitence ! Mais ignorez-vous qu'oppoſant à ſa bonté l'impénitence & la dureté du cœur ; vous vous amaſſez pour le dernier jour un tréſor de colere & de vengeance ! *Thesaurizas tibi iram in die iræ.* Comprenez-vous bien ces paroles, mon cher Auditeur ! Ah ! vous mépriſez les graces de voſtre Dieu. Ce ſont les richeſſes de ſa bonté, les talens qu'il vous diſtribuë pour travailler à ſa gloire & pour opérer voſtre ſalut ; à l'un dix, à l'autre cinq, à l'autre Rom. 2. 4.

un : *Divitiæ bonitatis ejus.* Ces graces & ces talens ne peuvent eſtre ſans effet ; ils retourneront néceſſairement à ſa gloire : & s'il ne tire pas ſa gloire de voſtre ſanctification, il la tirera malgré-vous de voſtre condamnation. Vous n'avez pas voulu placer ces graces, utilement & heureuſement pour vous, dans le tréſor de ſa miſericorde, en les faiſant ſervir à voſtre ſalut ; vous les placerez par voſtre abus dans le tréſor de ſa colere ; à voſtre perte & à voſtre confuſion. Plus par conſequent vous aurez receu de graces ; & plus vous en aurez rempli le tréſor de ſa fureur, qui vous accablera de ſon poids au jour de la derniere ſentence : *Theſaurizas tibi iram in die iræ.*

Quelle eſt donc la condition d'un Chreſtien rejetté de Dieu ! plus malheureuſe & plus affreuſe que celle de l'infidelle & du barbare & du payen. Oſeray-je dire de luy ce que le Fils de Dieu diſoit du traiſtre Judas : Qu'il eut bien mieux valu pour luy, qu'il n'eût jamais eſté au monde : *Bonum erat ei, ſi natus non fuiſſet homo ille.* Qu'il eut bien mieux valu pour vous, pecheur ſourd, pecheur endurci, que vous ne fuſſiez point Chreſtien : vous ne porteriez pas au tribunal de voſtre Dieu le caractere du bapteſme, pour y eſtre puni de l'avoir déshonoré. Qu'il eut bien mieux valu que vous ne fuſſiez point Catholique : vous ne ſeriez point chargé

Matth.26.24.

du

du reproche ſanglant, d'avoir receu les Sacremens, & profané les Sacremens. Qu'il eut bien mieux valu que vous n'euſſiez jamais ni vû, ni lû, ni compris, ni entendu la parole de Dieu : vous n'y trouveriez pas contre vous autant de ſentences, qu'elle a fait d'impreſſions inutiles ſur voſtre cœur. Que venez-vous donc faire icy à la face des autels ! Venez-vous éprouver, pecheurs, ſi voſtre cœur eſt encore tendre à la grace, ou s'il y eſt endurci ! S'il ſera touché du Sermon, ou s'il ne le ſera pas ! Si vous tenez encore à Dieu par quelque lien de miſericorde, ou ſi vous en eſtes abandonnez ! Frappez, frappez à voſtre cœur ; que vous répond-il ! que dit-il ! Ah ! vous n'oſez le conſulter. Vous craignez qu'il ne ſe condamne, & qu'il ne porte contre luy ſon arreſt d'abandonnement. Vous ſentez trop que la vie que vous menez, voſtre aſſoupiſſement aux devoirs de la vertu, voſtre attachement aux plaiſirs, l'emportement de vos paſſions, ſont des préjugez contre vous. Vous aimez mieux fermer les yeux au préſent & à l'avenir, vivre là-deſſus dans les ténébres ; y vivre, & peut-eſtre y mourir. Avoüez qu'en cet eſtat vous eſtes bien malheureux ; que l'abandonnement eſt un eſtat bien terrible ; mais avoüez en meſme temps qu'il eſt juſte : matiere du ſecond poinct.

II. PARTIE.

C'EST un article défini dans le Saint Concile de Trente, Seſſion 6e. Chap. 11. *Numquam Deus deſerit hominem, niſi priùs ab homine deſeratur:* Dieu n'abandonne jamais l'homme, que l'homme n'ait abandonné Dieu. Le chaſtiment n'eſt-il pas juſte ! il ſeroit juſte entre égaux, & d'homme à homme. Encore plus entre l'homme & Dieu. Il ſeroit juſte, eſtant réciproque & mutuel ; vous vous éloignez, je m'éloigne. Encore plus, ſi l'éloignement & l'abandonnement de l'homme a précedé celuy de Dieu. Dieu ne rejette & ne mépriſe, qu'aprés avoir eſté rejetté & mépriſé: *Non deſerit, niſi priùs deſeratur.* Quelle juſtice par conſequent dans cet abandonnement: ſoit par rapport à l'ingratitude de l'homme ; ſoit par rapport à la grandeur de Dieu. Diſtinguez bien les divers degrez de cette énorme ingratitude.

I. POUVEZ-VOUS murmurer contre ce charitable médecin : lors qu'aprés avoir appliqué tous les remedes de ſon art les plus forts & les plus doux, les proſperitez & les diſgraces, à convertir Babylone ; il l'abandonne enfin à ſa léthargie & à ſon infidelité. Nous avons voulu guérir Babylone, a-t-il dit par Jérémie ; elle s'eſt renduë incurable : abandonnons-la, laiſſons-la :

Curavimus Babylonem & non eſt ſanata, derelinquamus eam. Jerem. 51. 9.

Pouvez-vous blaſmer ce ſage pere de famille : lorſqu'aprés avoir mis ſon plaiſir à planter & à cultiver une vigne, eſperant recuëillir le fruit de ſes ſoins ; il la trouve ingrate & ſtérile : a-t-il tort d'appeller alors ſes voiſins ! de leur dire : venez, parlez, jugez entre moy & ma vigne. Qu'ay-je dû faire, que je n'aye fait ! *Quid eſt, quod debui facere vineæ meæ, & non feci !* Isa. 5. 5. A-t-il tort d'y laiſſer croiſtre les ronces, & de la laiſſer fouler aux pieds des paſſans !

Pouvez-vous condamner ce pere attentif à l'éducation de ſon enfant, juſqu'à le porter dans ſes bras ! C'eſt la peinture que Dieu nous fait de ſes ſoins pour la tribu d'Ephraïm. Quand aprés cette profuſion de tendreſſe, il voit ce fils dénaturé s'échapper, le mépriſer, s'abiſmer dans la débauche, affecter de feints repentirs, inſulter à ſa bonté, ſe joindre à ſes ennemis. A quoy peut-on imputer la colere & l'indignation du pere, qu'à l'opiniaſtreté de la révolte du fils. Oſée. 11. &c.

Que peut faire un époux paſſionné pour une femme qu'il a comblé de douceurs & de biens ; lorſqu'il la voit manquer de foy, ſe perdre & le deshonorer par des commerces infames ! Il diſſimule, il fuït l'éclat ; il taſche de l'attendrir, de luy ouvrir les yeux ſur ſon déſordre. Il eſſaye

par degrez le reproche, la menace, la froideur, la douceur, l'épargne, la profuſion, tout, ſans pouvoir fixer ſa légéreté libertine & la rappeller à ſon devoir. Vous eſtonnez-vous qu'il s'en ſépare, & la livre à toute l'horreur de ſon déteſtable penchant! *Ipſa non uxor mea, & ego non vir ejus.* Oſée. 2. 2.

Jugez donc, Chreſtiens, prononcez entre le pecheur & Dieu. C'eſt ſous ces diverſes figures que Dieu nous juſtifie ſa rigueur en cent endroits des livres ſaints. Appliquons ces figures à noſtre eſtat perſonnel. Nous approuvons cette rigueur & cet abandonnement, du médecin à l'égard de ſon malade intraitable; & du maiſtre à l'égard de ſa vigne infructueuſe; & du pere à l'égard de ſon fils dénaturé; & de l'époux à l'égard de ſa femme incorrigible. N'y aura-t-il que Dieu qui ſoit obligé de tout ſouffrir: ſans pouvoir rien oppoſer que ſa ſeule patience à l'ingratitude opiniaſtre des pecheurs! Avoüons donc que Dieu nous abandonne juſtement par rapport à noſtre ingratitude; encore plus juſtement par rapport à ſa grandeur.

II. Le haut poinct de la grandeur de Dieu; ce qui le fait le premier grand, le ſeul grand; c'eſt de n'avoir beſoin de perſonne: & c'eſt par là qu'il eſt Dieu. Un Roy qui eſt en danger de voir périr ſon armée par la déſertion de ſes ſol-

dats, eſt obligé de tempérer la rigueur de la diſcipline. Un maiſtre, pour ſe conſerver un domeſtique néceſſaire, étend ſouvent l'indulgence trop loin. Un pere qui n'a qu'un enfant, à force de le ménager, luy fait bien-toſt ſentir qu'il eſt unique. Il a beſoin de ce fils; & ce maiſtre a beſoin de ce domeſtique; & ce Prince a beſoin de ſes ſoldats. Il n'en eſt pas ainſi de Dieu. Que perdra-t-il, quand il aura retranché de ſa famille un ingrat, un rebelle, un incorrigible pecheur, cent pecheurs, mille pecheurs, un monde entier de pecheurs! Il s'en paſſera. Sommes-nous autre choſe à ſes yeux que de la pouſſiere & des atômes, & rien! *Quaſi pulvis exiguus.... quaſi nihilum & inane.* Ne s'eſt-il pas paſſé de nous une éternité entiere! Il s'en peut paſſer, s'il le veut, encore une éternité. *Iſa. 40. 16.*

Mais il n'étend pas juſques là la rigueur de ſa juſtice; il ne nous deſtruira pas tous. Que fait-il! il tempere tellement ſa juſtice & ſa bonté, que du malheur des uns il fait le bonheur des autres. Ah! pecheur, vous luy refuſez par voſtre opiniaſtreté la gloire qui luy eſt deuë; il s'en dédommagera doublement; en vous chaſſant de ſon ſervice, & ſe choiſiſſant d'autres ſerviteurs; en vous abandonnant au ſupplice que vous méritez, & tranſportant à d'autres la couronne que vous pouviez mériter. Il ne ſera pas

dit que le feſtin de ce Roy ſera perdu, ſes préparatifs inutiles. Vous y eſtiez invitez, & vous
Matth 22. 5. l'avez négligé: *Neglexerunt:* Vous vous en eſtes
Luc. 14. 18. excuſez: *Cœperunt omnes excuſare:* Vous avez tourné vos pas & vos ſoins ailleurs: *Abierunt:*
Matth. 22. 5. Vous avez payé ſes invitations d'un refus: *Nolebant venire.* Allez, vous n'eſtiez pas dignes de l'honneur qu'il vous faiſoit: *Non fuerunt digni:* Vous en ſerez privez pour toûjours & juſtement; jamais vous ne paroiſtrez à ſa table: *Ne-*
Luc. 14. 24. *mo virorum illorum guſtabit cœnam meam:* Sa table pour cela demeurera-t-elle déſerte, & ſon feſtin ſans conviez! Non. Courez, dit-il à ſes gens; faites entrer tous ceux que vous trouverez ſous vos pas, dans la ville, hors de la ville: ils profiteront du mépris & du refus de ces ingrats: *Ite ad exitus viarum & vocate ad nuptias.*

C'eſt ainſi, dit Saint Paul, que le dommage
Rom. 11. 12. des Juifs a fait les richeſſes des nations: *Diminutio eorum, divitiæ gentium:* que l'abandonnement des Juifs a produit la converſion du mon-
Ibid. de: *Amiſſio eorum reconciliatio eſt mundi.* C'eſt ce que Paul & Barnabé reprochoient aux Juifs d'Antioche. Il eſt vray, diſoient les Apoſtres; c'eſt à vous autres Juifs que nous devions d'abord preſcher: mais puiſque vous nous rebutez; puiſque vous vous jugez vous-meſmes indignes de la ſainte parole & de la vie éternelle:

Sed quia indignos vos judicatis vitæ æternæ : Act. 13. 46.
Pour cela nous paſſons aux nations ; nous leur allons porter vos refus & voſtre rebut.

Et par où Dieu pouvoit-il mieux venger ſa parole rejettée, que par ce terrible tranſport, qui ſubſtituë les eſtrangers à l'héritage des enfans ! Eſt-ce Dieu, pecheurs ! eſt-ce Dieu, qui vous en a jugez indignes ! Au contraire il vous y avoit appellez, il vous y avoit invitez. Il vous avoit envoyé ſes Prophetes & ſes Apoſtres, pour vous rendre attentifs à cette heureuſe vocation. Il vous avoit d'âge en âge ouvert les yeux, ſur le malheur inévitable à ceux qui négligent ce bonheur. Au mépris de tant de lumieres & de vos propres remords, vous avez crû le monde & ſes plaiſirs, & ſes pompes, & ſes richeſſes, & ſes jeux, & ſes excés, plus propres à vous rendre heureux que les couronnes du ciel. Vous avez jugé les biens du temps plus dignes de vous, que les biens de l'éternité. Quel tort Dieu vous fait-il de vous juger tels que vous vous jugez vous-meſmes, indignes, incapables des biens du ciel. Ce n'eſt pas Dieu ; c'eſt vous qui portez ce jugement, & qui vous réprouvez vous-meſmes. Il ne vous abandonne, qu'aprés que vous l'avez abandonné : *Quia indignos vos judicatis vitæ æternæ.* Donc quelque rigueur qui ſoit jointe à cet abandonnement, recon-

noiſſez qu'il eſt auſſi juſte que terrible. Apprenez, en troiſiéme lieu, que ce malheur eſt trés-fréquent.

III. PARTIE.

QUAND il n'y auroit jamais eu qu'un ſeul homme abandonné de Dieu ; un ſeul en chaque ſiécle, en chaque famille, en chaque condition, en chaque nation : ne ſeroit-ce pas aſſez pour faire trembler tous les hommes ! Où doit donc aller la frayeur, quand nous répréſentant ce qui s'eſt paſſé dans tous les ſiécles, & ce qui ſe paſſe encore à nos yeux dans celuy-cy ; nous voyons que ſouvent Dieu abandonne les familles, les conditions, & les nations entieres !

1. OUY, mes Freres, il y a des familles abandonnées, où l'on ne ſemble naiſtre qu'aſſujetti au peché ; des familles où la probité, la pudeur, & la piété ſont inconnuës : ſoit par la contagion du mauvais exemple des peres ; ſoit par la corruption du ſang, impur dés ſa ſource, & portant les pechez des peres dans les veines des enfans. Tel eſtoit le ſang de Chanaan, le ſang d'Eſaü, d'Iſmaël. Que de gémiſſemens dans tous les livres ſacrez contre ces ſouches empeſtées. *Radices immundæ.* Contre ces oyſeaux de proye qui naiſſent, dit Iſaye, de la racine des

Eccli. 40. 15.

ſerpens : *De radice colubri egredietur regulus.* *Iſa. 14. 29.*
Contre ces générations perverſes, incrédules &
adulteres : *Generatio mala & adultera, per-* *Matth. 17. 17.*
verſa & incredula. Le Fils de Dieu luy-meſme
en gémiſſoit ; comment n'en gémirions-nous
pas ! comment ne redoutons-nous pas ce meſ-
me jugement de Dieu ſur des conditions en-
tieres !

II. JESUS-CHRIST n'a-t-il pas crié : Malheur
à vous riches, malheur à vous ! *Væ vobis divitibus !* Malheur à vous, faux ſages du monde,
faux politiques, faux ſçavans ; *Væ vobis, legiſ-* *Luc. 11. 52.*
periti, qui habetis clavem ſcientiæ. Qui ſont ceux
que Saint Paul reconnoiſt appellez de Dieu,
choiſis de Dieu pour le ſalut ! peu de puiſſans,
peu de nobles, dit-il : *Non multi potentes, non* *1. Cor. 1. 26.*
multi nobiles. Donc le plus grand nombre des
nobles, & des puiſſans, & des riches, & des ſça-
vans, que devient-il ! en quel rang eſt-il devant
Dieu ! Comptez tous les Roys de Juda : pour
quatre ou cinq fidelles & pieux, combien d'im-
pies ! Comptez les Roys d'Iſraël. Un ſeul Je-
roboam montant le premier ſur le troſne, y at-
tacha pour toûjours l'impiété. Privé d'héritiers
de ſon ſang, il eut tous ſes ſucceſſeurs pour hé-
ritiers de ſes crimes. Jehu tout zélé qu'il eſtoit
pour la gloire du Seigneur dans une condition
privée, n'eut pas pluſtoſt détroſné les Roys im-

pies ; qu'ayant envahi leur troſne, il embraſſa auſſi-toſt leurs erreurs ; il devint auſſi rebelle à Dieu, que ceux dont il avoit puni la révolte. *A peccatis Jeroboam non receſſit.* 4. *Reg.* 10. 29.

Ne ſemble-t-il pas en effet qu'à meſure que l'on s'approche de ces flatteuſes conditions, qu'on s'éléve, qu'on s'enrichit ; du meſme pas on s'éloigne de Dieu ; on perd le ſoin du ſalut ; on oublie que l'on ſoit Chreſtien, qu'il y ait une autre vie ; on ne ſonge qu'à celle-cy, qu'à s'y plonger dans le plaiſir, y mettre ſa derniere fin, négliger Dieu, l'abandonner ; conſequemment s'en faire abandonner ! malheur ſouvent tombé ſur les nations entieres ; y pouvons-nous réfléchir ſans gémir.

III. QUELLE image nous fait Salomon des mœurs des nations qui occupoient la Paleſtine » avant le peuple de Dieu ! Le mal, dit-il, eſt naturaliſé & comme incarné avec elles : *Naturalis* » *malitia ipſorum :* Leur eſprit & leur cœur ſont » incapables de converſion : *Non poterat mutari* » *cogitatio illorum in perpetuum ;* La malédiction » de Dieu eſt fixée ſur elles dés leur eſtabliſſement : *Semen maledictum ab initio.* Ce qu'il y a de ſurprenant ; c'eſt que bien loin de nous intimider ſur cette rigueur de Dieu ; Salomon nous fait au contraire admirer l'excés de ſa clémence. *O quam bonus*, dit-il, *& ſuavis eſt, Domine, ſpi-* Sap. 12. 20. Ibid. 12. 1.

ritus tuus ! En quoy cet excés de clémence ! En ce que n'ignorant rien de la malice de ces peuples & de leur obſtination : *Non ignorans quoniam nequam eſt natio :* Dieu cependant ne les accabloit pas tout d'un coup, comme ils l'euſſent mérité : mais les chaſtiant par degrez & à diverſes repriſes ; pluſtoſt pour les avertir que pour les exterminer ; il leur donnoit le temps de ſonger à la pénitence, s'ils euſſent voulu ſe repentir : *Partibus judicans dabas locum pœnitentiæ.* Ibid. 12. 10.

Mais ce peuple chéri, le peuple Juif, choiſi de Dieu pour punir ces idolâtres, qu'en fit-il, lorſqu'il le vit payer ſes bienfaits d'ingratitude ! Il leur envoya ſes Prophetes ; il fit naiſtre au milieu d'eux le Sauveur ; il employa pour les toucher, les ſuccés & les diſgraces, la victoire & la captivité. Le moment vint enfin de faire éclater ſa colere : elle éclata, ſur qui ! ſur le temple, & ſur la ville, & ſur le peuple, & ſur la loy : Elle y éclate encore de nos jours, par l'incurable dureté du cœur de ceux qui en reſtent : *Donec aſcenderet furor Domini in populum, & eſſet nulla curatio.* 2. Paralip. 36. 16.

Et nous Chreſtiens que ſa miſericorde a ſubſtitué en la place des Juifs, n'avons-nous pas éprouvé le triſte effet des menaces de Saint Paul ! Craignez, diſoit-il aux premiers fidelles. «

» Les branches naturelles de l'arbre ont eſté coupées, pour vous y enter en leur place, eſtrangers comme vous l'eſtiez. On ne leur a pas pardonné leur ingratitude & leur incrédulité ;
Rom. 11. 21. » vous pardonnera-t-on la voſtre ! *Si naturalibus ramis non pepercit ; time, ne forte nec tibi parcat.*

En effet a-t-il pardonné aux Grecs, à toute l'Aſie, aux nations d'Orient, qu'il avoit d'abord éclairé des premiers rayons de la foy ! Cette foy, ſi vive autrefois & ſi brillante parmi eux, n'y eſt-elle pas aujourd'huy eſteinte par l'héréſie étouffée par l'ignorance, accablée depuis mille ans ſous le joug des Mahometans !

A-t-il eſté plus indulgent aux excés des peuples d'Occident ! Combien en a-t-il retranché de ſon Egliſe ! A combien d'erreurs a-t-il livré la pluſpart des eſtats & des royaumes du Nord ! Cherchez-y l'ancienne foy, l'ancienne ſoumiſſion d'eſprit, l'ancienne union des cœurs. L'indépendance eſt devenuë leur loy, la curioſité leur religion, le commerce & l'intereſt leur Dieu. *Hi ſunt Dii tui.* Voilà vos Dieux, vos Roys, vos maiſtres, peuples abandonnez de Dieu. Vous n'eſtes plus ſes peuples, il ne vous faut plus d'autres Roys, d'autres loix, ni d'au-
Oſée. 1. 9. tre Dieu : *Vos non populus meus, & ego non ero veſter.*

» De combien ces gens-là ſont-ils éloignez de

nous ! ou pluſtoſt de combien ſommes-nous éloignez d'eux ! non pas d'eſpace & de lieu ; car hélas ! ce ſont nos voiſins ; mais de conduite, de ſentimens ; & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, d'eſtat & de deſtinée ! Avons-nous oublié quel péril nous avons couru depuis deux cens ans, d'eſtre emportez comme eux par le torrent de l'héréſie ! Ignorons-nous les diviſions qui ont penſé nous déchirer, nous arracher du centre de la foy ! mais pouvons-nous diſſimuler l'impiété, l'irréligion qui ſe gliſſe parmi nous & qui ne s'y étend que trop ; non ſeulement dans les cœurs corrompus par les paſſions de la jeuneſſe ; mais encore parmi les ſçavans ; parmi ceux que leur gravité, leur âge, leur crédit autoriſe à ſervir de régle & de guide à tous les autres ! A quoy tient-il donc, ô mon Dieu ! que vous ne vous laſſiez de nous, que vous ne nous oſtiez le flambeau de voſtre foy, que vous ne nous abandonniez à l'hypocriſie de nos cœurs ! *Tu autem fide ſtas, ſed time.*

Que ſi ce jugement de réprobation, d'abandon, n'eſt pas encore porté contre la nation entiere : eſt-il parmi nous un pecheur, un ſeul pecheur, qui ne doive le craindre pour luy ; à la veuë de ſa dureté, de ſon inſenſibilité, de ſes rechutes continuelles ! Quoy, Dieu n'aura pas épargné des familles, des conditions & des na-

tions entieres ! Et vous, pecheur, qui n'eſtes qu'un atôme aux rayons de ce ſoleil, entre tant de millions d'ames; vous vous croirez aſſez digne de ſes regards, pour eſtre ménagé dans la foule des réprouvez ; pour eſtre préſervé d'un abandonnement ſi fréquent & ſi commun ! Vous luy ſerez plus précieux que les Judas, les Caïns, les Eſaüs, les Hérodes, les Pharaons, toute la nation des Juifs, toute la Gréce & l'Orient; tant de provinces autour de nous dépoüillées des dons de ſa grace, & replongées dans les ténébres de leur aveugle liberté.

Vous vous eſtes, dites-vous, déja relevé tant de fois : c'eſt pour cela que vous devez trembler, qu'il n'y ait plus pour vous de retour à la pénitence. Ah ! ſi vous n'eſtiez tombé ou retombé qu'une fois, vous pourriez peut-eſtre eſperer quelque accés plus facile au troſne de ſa clémence. Mais aprés tant de pechez, & de rechutes au peché, de combien eſtes-vous plus prés du dernier peché qui doit mettre le comble aux autres ! Que ſçavez-vous ſi ce dernier peché n'eſt point arrivé ; s'il n'eſt point déja paſſé ; ſi la meſure n'eſt point comblée ! Et ſi la meſure eſt comblée, quelle reſſource avez-vous pour le ſalut ! Vous dites comme Samſon aſſailli par les Philiſtins : *Egrediar ſicut ante feci & me excutiam.* Je me tireray bien d'affaire ; & pourquoy

Jud. 16. 20.

non! je m'en ſuis tant de fois tiré; j'ay rompu tant de fois mes chaiſnes; j'ay tant de fois confeſſé mes pechez: je les confeſſeray encore: ſi ce n'eſt maintenant, ce ſera dans quelque temps; ce ſera du moins à la mort: *Egrediar ſicut ante feci, & me excutiam.* Samſon parloit comme vous; mais Samſon comptoit-il bien avec Dieu? Samſon comptoit qu'il avoit encore la meſme force, que quand Dieu eſtoit avec luy: Samſon ne ſçavoit pas, dit l'Ecriture, que Dieu s'eſtoit retiré de luy; que Dieu l'avoit abandonné à ſa foibleſſe naturelle: *Neſciens quod receſſiſſet ab eo Dominus.* Vous n'y penſez pas non plus que luy: vous y ſerez trompé, ſurpris & accablé comme luy: *Neſciens quod receſſiſſet ab eo Dominus.*

Hé bien, me direz-vous, ſi Dieu s'eſt éloigné de moy; s'il s'eſt retiré d'avec moy: que me ſervira donc de travailler à mon ſalut! Avec tout mon travail, mes prieres, ma pénitence, je ne me ſauveray pas. Si je ſuis abandonné de Dieu; je n'ay qu'à m'abandonner moy-meſme à tous mes déſirs; qu'à vivre en déſeſperé. Quel eſtrange raiſonnement! Non, mon Frere. Non, mon cher Frere. Au contraire; plus vous craignez d'eſtre abandonné de Dieu; plus vous devez travailler à diſſiper cette crainte, à ranimer en vous le déſir & le ſoin de vous ſauver.

Dieu, j'en conviens, a fixé le nombre & la meſure de ſes graces : ſi ce nombre eſt rempli pour vous, il n'y a rien à prétendre pour vous. Mais n'a-t-il pas auſſi fixé la meſure & le nombre de nos jours, au de-là deſquels on ne peut plus vivre ! Et cependant en tout temps, en tout moment, juſques dans l'extrême vieilleſſe & meſme au dernier moment, n'eſpere-t-on pas toûjours pouvoir prolonger la vie ! On craint de mourir, il eſt vray, parce qu'on eſt infirme, & vieux, & deſtiné enfin naturellement à la mort. On ſçait que ſi l'heure eſt venuë, il n'y a plus à reculer : mais on doute toûjours que cette heure ſoit venuë. Avec la crainte de mourir, on ſe ſouſtient toûjours par l'eſperance de vivre : & pour mieux appuyer l'eſperance contre la crainte, on prend les alimens, les remedes les plus faſcheux. Quand le mal ſeroit extrême & juſqu'au dernier ſoupir, on ne croit point ſa vie déſeſperée malgré tous les décrets de Dieu, tandis que l'on tient en ſes mains quelque remede apparent contre la mort. Que n'avez-vous, pecheur, le meſme amour, la meſme confiance à l'égard de voſtre ſalut ! Craignez que vos pechez ſcandaleux, inveterez, ne vous ayent dépoüillé du droit que vous aviez ſur le ciel. J'y conſens ; & c'eſt cette crainte que j'ay voulu vous graver dans le cœur par ce diſcours. Mais en craignant d'eſ-

tre

tre damné, ne perdez point l'eſperance d'eſtre ſauvé. Faites, pour maintenir cette eſperance de ſalut, pour vous rendre certain ce qui vous eſt ſi incertain, ce que font les vrais fidelles : évitez comme eux le peché ; pratiquez comme eux la vertu ; priez, gémiſſez devant Dieu. Qu'eſt-ce qui ſçait ſi Dieu ne vous exaucera pas !

Sur ce doute Jonas convertit les Ninivites. Il venoit leur annoncer la mort, comme un poinct décidé par un arreſt abſolu. Dans quarante jours, « diſoit-il, Ninive ſera deſtruite. Et cependant, « jeuſnez, pleurez. Qu'eſt-ce qui ſçait, ajoûtoit-il, ſi Dieu ne changera pas ſa colere en indulgence, s'il ne vous pardonnera pas ! *Quis ſcit ſi convertatur & ignoſcat Deus !* Daniel par ce meſme doute encourageoit Nabuchodonoſor à bien eſperer de Dieu, malgré la prédiction de tous ſes malheurs prochains. Roy, diſoit-il, faites l'aumoſne, exercez la charité : peut-eſtre, peut-eſtre que Dieu vous pardonnera vos crimes : *Forſitan ignoſcet Deus delictis tuis.* *Jon. 3. 9.* *Dan. 4. 24.*

Pourquoy ne le dirois-je pas à chaque pecheur qui m'entend : moy qui ne ſuis point envoyé pour porter à pas un l'arreſt de réprobation ! Pourquoy Dieu ne feroit-il pas pour vous, ce qu'il fit alors pour les Ninivites & pour Nabuchodonoſor ! Pourquoy n'éprouveriez-vous pas enfin que l'arreſt d'abandonnement n'eſtoit pour

vous & pour eux qu'une menace ! Imitez donc ces pecheurs dans leur changement de vie, ſi vous voulez eſtre traitez comme eux au tribunal de Dieu. Rien ne marque plus certainement une maladie incurable, une mort inévitable, infaillible & déterminée ; que le refus obſtiné des remedes & des alimens. Rien ne marque plus clairement une réprobation certaine, un abandonnement de Dieu fixe & abſolu, que l'averſion de la vertu, le renoncement aux bonnes œuvres. Jugez là-deſſus, chers Auditeurs, de l'eſtat préſent de voſtre ame & de celuy de voſtre éternité. Puiſſiez-vous vous la rendre heureuſe, en vous laiſſant toucher à la crainte & à l'amour de Dieu. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDY D'APRE'S LES CENDRES.

Sur l'amour du prochain.

Audiſtis quia dictum eſt : diliges proximum tuum.

Vous avez appris qu'il a eſté dit : vous aimerez voſtre prochain. En Saint Matthieu Chap. 5.

QUI nous l'a dit, Meſſieurs, qu'il faut aimer le prochain ! La nature nous l'a dit : ſa lumiere dés le berceau nous fait diſtinguer ceux qui nous aiment, & nous engage à les aimer. La raiſon nous l'a dit : le beſoin que nous avons du commerce de l'amitié, nous apprend à mériter celle d'autruy par la noſtre. La loy du monde nous l'a dit : la meſme autorité qui a réglé le plan des ſociétez humaines, a eſtabli l'amitié pour fondement de toute ſociété. La loy

de Moïſe nous l'a dit : le meſme Légiſlateur qui
Levitic. 19.18. ordonnoit aux Hébreux d'aimer Dieu de tout leur cœur, leur ordonnoit auſſi d'aimer leur prochain comme eux-meſmes.

Tant de loix, la pluſpart auſſi anciennes que le monde, ont fait à tous les hommes un devoir & un plaiſir de s'entr'aimer. Pour n'y eſtre pas ſenſible, il faut ou n'eſtre pas homme, ou avoir étouffé tout ſentiment d'humanité.

Pourquoy donc le Sauveur du monde en a-t-il fait aux hommes un commandement nou-
Jo. 13. 44. veau ! *Mandatum novum de vobis, ut diligatis invicem.* Sans doute pour nous montrer l'inutilité, l'inconſtance & le péril de toute amitié humaine; ſi elle n'eſt ſouſtenuë par la dilection de la charité; *Ut diligatis invicem.*

Non, ce n'eſt pas à nous aimer que le Fils de Dieu nous invite ; il n'y auroit là rien de nouveau : mais c'eſt à nous aimer comme il nous a
Jo. 13. 14. aimez luy-meſme : *Sicut dilexi vos :* comme
Matth. 5. 45. noſtre Pere céleſte aime ſes enfans : *Ut Filii ſitis patris veſtri qui in cœlis eſt :* comme il a luy-meſ-
Joa. 17. 21. me aimé ſon pere, & comme il en eſt aimé ; *Sicut tu pater in me, & ego in te.*

Voilà ce que toutes les loix naturelles & politiques avoient ignoré juſqu'alors ; ce que la loy meſme de Dieu n'avoit point preſcrit à ſon peuple : un commandement ſi ſublime eſtoit réſer-

vé à Jeſus-Chriſt. C'eſt ce qui fait la perfection de l'Evangile, & qui doit former auſſi la perfection de l'amitié, en l'uniſſant à la charité Chreſtienne. Employons ce diſcours à vous apprendre cette union.

Dans l'amitié, qui eſt l'objet de nos ſoins & de nos déſirs, nous avons toûjours trois ſujets de plainte. Le premier, ſur la rareté. Le ſecond, ſur ſon inconſtance. Le troiſiéme, ſur ſes excés. Sa rareté, peu d'amis. Son inconſtance, peu d'amis qui le ſoient long-temps. Ses excés, peu d'amis qui ne ſe portent à des extrémitez dangereuſes. Quel remede à ces trois défauts! il eſt dans la charité.

C'eſt elle, qui nous preſcrivant d'aimer noſtre prochain pour Dieu, donne à l'amitié, premierement, ſon eſtenduë: ſecondement, ſa fermeté: troiſiémement, ſes juſtes bornes. Son eſtenduë, par l'immenſité de ſon motif, qui eſt Dieu: ce ſera mon premier poinct. Sa fermeté, par l'éternité de ſon motif, qui eſt Dieu: ce ſera mon ſecond poinct. Ses juſtes bornes, par la ſainteté de ſon motif, qui eſt Dieu: ce ſera mon troiſiéme poinct. Dieu de paix, Dieu de charité, donnez-nous cet eſprit qui eſt le voſtre, & dont vous avez fait le caractere de vos enfans, auſſi-bien que de voſtre Sainte Mere, à qui nous diſons. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

TOUTES les amitiez du monde eſtant généralement fondées ſur l'intereſt, le mérite ou l'inclination ; de là s'enſuit que trois ſortes de perſonnes ſont ordinairement excluës de noſtre amitié : les perſonnes indifferentes, à qui nous ne prenons nul intereſt ; les perſonnes imparfaites, en qui nous ne voyons nul mérite ; les perſonnes déſagréables, pour qui nous ne ſentons nulle inclination. Trois cauſes de la rareté des amitiez dans le monde. Appellons à nous la charité ; que fait-elle ! ce qu'elle fit entre les premiers Chreſtiens, dés qu'elle parut dans le monde. Elle y fit de tous les cœurs un meſme cœur, de tous les eſprits un meſme eſprit : *Cor unum & anima una ;* dit Saint Luc dans les actes des Apoſtres ; mettant généralement dans tous les hommes, un meſme lien d'intereſt ; un meſme fond de mérite ; un meſme attrait d'inclination. Et comment ! par le commandement nouveau, qui nous oblige d'aimer Dieu dans le prochain, d'aimer le prochain pour Dieu meſme. Et c'eſt-là ce qui fait l'eſtenduë de la charité.

Act. 4. 32.

I. SAINT AUGUSTIN, l'oracle de la charité, auſſi-bien que de la grace, demande quel eſt ce prochain, que l'on nous commande d'aimer ! Eſt-ce voſtre parent, dit-il, voſtre frere,

De diſcipl. Chriſt. c. 3.

voſtre allié ! Bien plus, le prochain de l'homme, c'eſt l'homme. En vain le pere & le fils, le frere & la ſœur ſe croyent fort proches entr'eux ; rien n'eſt ſi proche que l'homme & l'homme : *Nihil tam proximum, quàm homo & homo.* En effet les autres unions que nous croyons plus étroites, en meſme temps qu'elles ſemblent nous approcher, nous éloignent du reſte du monde : elles mettent entre nous & tous les autres une eſpece d'inégalité, une certaine diverſité d'intereſts, qui fait la déſunion : peres & enfans, Souverains & ſujets, femmes & maris : c'eſt par la multiplication de ces diverſes qualitez, auſſi-bien que par la multiplication des langues, que le monde eſt diviſé, qu'une famille n'eſt pas l'autre, qu'un ſang n'eſt pas un autre ſang. Pour ſe réünir, il faut ſe rapprocher de ſa ſouche, ſe réduire à l'unité, remonter au premier auteur de noſtre eſtre ; à ce Dieu qui a tout fait, qui veut eſtre aimé dans tout ce qu'il a fait & dans l'homme ſinguliérement le plus noble de ſes ouvrages. Là nous verrons la vérité de ce grand mot : *Nihil eſt tam proximum quàm homo & homo.* Là nous reconnoiſtrons noſtre ſeul & meſme intereſt ; meſme origine, la création ; meſme ouvrier, le Seigneur ; meſme matiere, un peu de terre ; meſme forme, l'image de Dieu ; meſme promeſſe, meſme héritage, meſme fin, meſ-

me éternité. Dieu voulant maintenir entre nous cette union, n'a point choiſi pour former les Grands & les petits deux ſortes de bouë differentes. Il nous a tous produits, non pas de deux peres differens, mais d'Adam ſeul. Il n'a pas meſme tiré la mere qu'il nous a donnée d'une autre matiere que du meſme Adam, comme remarque Saint Jean Chryſoſtome : afin qu'il nous fût impoſſible de nous traiter comme eſtrangers ; & que la diverſité des nations, qui nous inſpire quelquefois tant d'averſion, ne pût nous empeſcher de nous reconnoiſtre pour freres.

Hom. 24. in 1. ad Cor.

» Comment donc pouvons-nous oublier noſtre » origine, juſqu'à nous regarder avec mépris, s'é- » crioit le Prophete Malachie ! *Quare ergo deſ- » picit unuſquiſque noſtrûm fratrem ſuum !* N'a- » vons-nous pas tous un meſme pere, un meſme » Dieu pour créateur : *Numquid non pater unus omnium noſtrûm ? numquid non Deus unus crea- » vit nos.* Là nous ne trouvons, dit Saint Paul, » point de Gentil, ni de Juif ; point de circoncis, » ni d'incirconcis ; point de Barbare ni de Scythe ; » point d'eſclave ni de libre ; mais le meſme Dieu » en tous : *Ubi non eſt Gentilis & Judæus, circumciſio & præputium, Barbarus & Scytha, ſervus & liber ; ſed omnia & in omnibus Chriſtus.* Ces diſtinctions ſont venuës la pluſpart, ou de la corruption de la nature, ou des caprices

Malach. 2.

Coloſſ. 3. 11.

de la fortune, ou des maximes politiques, ou de la convoitiſe & de l'ambition. Si nous attachons là nos yeux, ſi nous enviſageons ce que nous ſommes & ce que nous paroiſſons par ces ſortes de qualitez; nous y trouverons de quoy nous préferer aux uns, de quoy ramper devant les autres, de quoy conteſter entre nous, de quoy nous porter envie, nous mépriſer, nous haïr, déchirer la charité. Mais ſi nous regardons préciſément ce que nous ſommes en Dieu; nous ne trouverons entre nous qu'une égalité parfaite, un intereſt uniforme, une alliance mutuelle, qui nous engagera néceſſairement à nous aimer. Meſme lien d'intereſt entre tous les hommes. Bien plus, meſme fond de mérite entre tous les hommes. Autre conſideration.

II. S'IL y a dans le monde quelques véritables amitiez, c'eſt le mérite qui les forme: toutes les autres amitiez n'en ont que l'ombre & le nom. Peu de vrayes amitiez par conſequent, parce qu'il y a peu de vray mérite: ainſi en jugeons-nous avec les yeux de la chair. Servons-nous des yeux de l'eſprit; que verrons-nous dans nos freres! ce que Jeſus-Chriſt y a veu: c'eſt-à-dire, qu'au travers de leurs défauts, de leurs mauvaiſes qualitez, de leurs baſſeſſes, de leurs crimes, il a veu dans tous & chacun des hommes, de quoy le porter à vouloir mourir

pour eux. L'homme ce ſerviteur fugitif qui s'eſtoit jetté dans l'eſclavage, luy a paru aſſez digne de ſes ſoins, pour eſtre racheté par ſon ſang : *1. Cor. 6. 20.* *Empti pretio magno.* Cette perle brute & obſcure luy a paru d'aſſez haut prix, pour eſtre acquiſe aux dépens de tous ſes biens : *Vendidit* *Matth. 13. 46.* *omnia quæ habuit, & emit eam.* Il a eu pour objet tous les hommes dans ſon bienfait, il n'a rebuté perſonne : eſt-ce à moy d'en rebuter un ſeul ! de ne luy pas trouver aſſez de mérite pour me porter à l'aimer ! Il a tout le poids qu'il faut dans la balance de Dieu, pour eſtre capable des dons de Dieu ; dans la mienne, il manque de poids. Dieu l'eſtime aſſez pour l'aimer ; moy loin de l'aimer, je le mépriſe. Ah ! diſoit le Sauveur, prenez garde à ne pas mépriſer un *Matth. 18. 10.* ſeul de ces petits enfans : *Videte ne contemnatis unum ex his puſillis :* pourquoy ! parce que leurs Anges voyent toûjours la face de Dieu mon pere ; ils ont les Anges pour ſurveillans, pour protecteurs & pour vengeurs. Et comment mépriſer, non pas un enfant, mais un ſeul homme ! y en a-t-il un ſeul qui n'ait le Fils de Dieu pour Sauveur ! S'il y avoit dans l'homme quelque ſorte d'indignité, c'eſtoit au Fils de Dieu qu'elle devoit eſtre ſenſible. Maintenant que Dieu a paſſé par-deſſus cette indignité, qu'il n'y a point trouvé d'obſtacle à la profuſion de ſes graces :

de cette indignité reveſtuë des bienfaits de Dieu, il s'eſt formé à mon égard dans tous les hommes un fond de dignité, qui me défend d'en mépriſer aucun, qui me fait un devoir de l'aimer, de le ſervir; de mourir, s'il le faut, pour luy; de faire enfin pour ſon ſalut, ce que Jeſus-Chriſt a fait luy-meſme.

Et cela, dit Saint Paul, c'eſt une debte, dont le Chreſtien ne ſe peut diſpenſer. Mes Freres, « nous dit-il, ne nous devons rien l'un à l'autre, ſi ce n'eſt de nous entr'aimer : *Nemini quicquam debeatis, niſi ut invicem diligatis.* Debte au reſte ſi eſtenduë, que Saint Paul s'en trouvoit chargé envers les Grecs & les Barbares, les ſages & les inſenſez : c'eſt-à-dire, envers tous, fidelles & infidelles, gens d'eſprit & gens ſans eſprit : *Græcis & Barbaris, ſapientibus & inſipientibus debitor ſum.* Il y a donc dans tous les hommes un meſme fond de mérite commun, ſuffiſant pour les faire aimer. Quelque choſe encore de plus. Quoy donc ! un meſme attrait, capable d'attirer ſur chacun noſtre inclination.

« *Rom. 13. 8.*

Rom. 1. 14.

III. Ce qui fait la douceur de l'amitié, c'eſt l'inclination qui s'y meſle. Aimer par intereſt, c'eſt une affaire. Aimer par la force du mérite, c'eſt un devoir. Mais aimer par inclination, c'eſt un plaiſir. Ainſi peu d'amitiez, parce qu'il y a peu de ces innocentes ſympathies qui lient ſin-

cérement les cœurs. Si quelque choſe eſt capable d'y ſuppléer, c'eſt uniquement le motif de la charité Chreſtienne, la conſideration de la tendreſſe d'un Dieu dans tout ce qu'il a fait pour nous, du plaiſir qu'il y a trouvé, de la joye qu'il s'en eſt formée ; attribuant luy-meſme ſes travaux à l'amour qu'il avoit pour nous : *Sic Deus dilexit mundum.* Et nous engageant luy-meſme à cette commune affection, ſur le modéle de la ſienne : *Ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.*

Joan. 3. 16.

Joan. 15. 12.

Il eſt bien eſtonnant, Meſſieurs, qu'un Dieu élevé au-deſſus de nous par tant d'excellentes perfections, dans cette diſproportion infinie, ait ſenti quelque choſe en nous capable d'attendrir ſon cœur ; & que nous ne ſentions dans nos freres, de meſme nature & de meſme ſang que nous, rien qui nous attendriſſe pour eux : que ce qui a touché le cœur de Dieu, ne puiſſe toucher le noſtre : que tous les jours par déférence à ceux qui ſont au-deſſus de nous, nous faſſions entrer dans nos cœurs leurs paſſions, nous prenions leurs inclinations, nous nous réglions ſur leur gouſt, nous aimions enfin ce qu'ils aiment : & que l'amour d'un Dieu pour tous les hommes en général, ne puiſſe nous bien perſuader que tous les hommes ſont aimables.

Saint Paul en eſtoit bien perſuadé. Quel attrait falloit-il pour l'attacher ſi tendrement au

ſalut de tant de nations barbares ! Au milieu des priſons de Rome il promenoit ſon cœur par tout l'univers ; il l'eſtendoit, dit Saint Chryſoſtome, aux Macédoniens, aux Ephéſiens, aux Galates, au de-là des mers, des montagnes ; embraſſant l'Europe & l'Aſie ; appliqué nuit & jour au ſoin des nations entieres, & de chaque particulier : comme ſi chaque néophyte eut eſté ſon ſeul ouvrage, & le ſeul objet de ſa charité. Voyons-le chargé de fers écrire au bout du monde une lettre à Philémon, baigner la lettre de ſes larmes : pourquoy ! pour obtenir la grace d'un ſeul eſclave fugitif. Voyons-le attendri ſur le peché d'un ſeul Corinthien, comme ſur le peché de tout un peuple. Ecoutons-le plein de ce zéle & de cet amour univerſel, s'écrier aux Corinthiens : Mes Freres, ma bouche eſt ouverte ; mais mon cœur l'eſt tout autrement. Je le ſens s'élargir pour vous, vous n'y eſtes point à l'eſtroit, il y a place pour tout le monde : c'eſt vous dont le cœur eſt reſſerré. *Dilatatum eſt cor* 2. Cor. 6. 11. *noſtrum : non anguſtiamini in nobis, anguſtiamini autem in viſceribus veſtris.* Cœurs eſtroits, petites ames, ouvrez-vous, élargiſſez-vous : à peine avez-vous un ami, & vous eſtes nez pour tout le monde.

C'eſtoit là la voix d'un Saint Paul : mais cette voix d'indifference, de froideur & de mé-

pris ; ces paroles de rebut ſi ordinaires parmi nous, ſi mortifiantes pour nos freres ; c'eſt la voix du cruel Caïn : Ton frere Abel où eſt-il, luy dit le Seigneur ! Que m'importe à moy, répond-
Geneſ 4. 9. t-il ! Suis-je le gardien de mon frere ! *Numquid cuſtos fratris mei ego ſum.* C'eſt la voix du farouche Nabal : Qu'eſt-ce que David, diſoit-il, qu'eſt-ce que le Fils d'Iſaï, pour me demander du ſecours ! Je donneray mes biens à des inconnus ! je ne ſçay pas meſme d'où ils viennent.
1. Reg. 25. 11. *Tollam ergo panes meos, & dabo viris quos neſcio undè ſint.*

Ce ſont là vos diſcours, & vos plus communs ſentimens, ſur l'eſtime & les égards que vous devez à vos freres : ils vous ſont inconnus, & vous ne ſçavez d'où ils viennent : *Neſcio undè ſint.* Mais vous-meſme d'où venez-vous ! du néant, ils en viennent auſſi ; de la terre, ils en viennent auſſi ; des mains de Dieu, du ſein de Dieu, ils en viennent comme nous. Par là vous les devez connoiſtre. Il n'y a point entr'eux & vous un nüage aſſez épais pour vous les défigurer. Tout pauvres, tout humiliez & tout dépoüillez qu'ils ſont, ce ne ſont là que des traits de la fortune, qui ne peuvent effacer les couleurs de la nature, ni l'impreſſion de la main de Dieu : *Neſcio undè ſint.* Malgré tout cela, vous ne ſçavez pas d'où ils viennent : mais ſça-

vez-vous où ils iront ! Eux & vous ſortis du meſme fond, vous allez à la meſme fin, vous devez poſſeder le meſme héritage; & par là vous eſtes encore pareils. La fortune vous a fait Grands & les a laiſſez dans la baſſeſſe. Ah ! Dieu peut mettre entr'eux & vous une autre inégalité; les faire entrer dans l'héritage, eux qui ſont dans l'obſcurité; & vous qui eſtes dans l'éclat, vous exclure de l'héritage; les recevoir dans ſon ſein, comme il y receut Lazare, & vous jetter dans les ténébres, comme le riche y fut jetté. Vous direz alors avec luy & ſes ſemblables : *Hi ſunt quos habuimus aliquando in deriſum.* Voilà ces gens que nous avons mépriſez : pourquoy les mépriſiez-vous ! C'eſtoient vos freres, vos égaux, les amis, les enfans de Dieu. Cachez ſous ces baſſes apparences, en eſtoient-ils moins les objets de voſtre amitié ! Si l'amitié naturelle s'en rebutoit, n'avez-vous pas dû l'appuyer par la charité Chreſtienne ! Elle ſeule peut donner à l'amitié ſa véritable eſtenduë; elle ſeule en ſecond lieu luy peut donner ſa conſtance & ſa fermeté; ſujet de mon ſecond poinct.

II. PARTIE.

LA fermeté eſt ſi néceſſaire dans l'amitié, que Saint Jeroſme a crû pouvoir dire, qu'une amitié dont on voit la fin, n'a jamais eu de com-

Epiſt. ad Ruſtic. mencement, n'a jamais eſté véritable. *Amicitia quæ deſinere potuit, numquam fuit.* Il faut, dit Pierre de Blois, que pour eſtre véritable, elle ſoit non ſeulement un modéle de ſtabilité, mais une image de l'éternité : *Sit in ea non ſolum ſtabilitatis, ſed quoddam æternitatis exemplum.* Or parmi nous tout eſtant ſoumis au temps & à ſes variétez, il faut néceſſairement pour affermir l'amitié, luy chercher hors de la nature un principe de fermeté. Nous le trouvons dans la charité Chreſtienne; dans la veuë de ce Dieu éternel, qui eſtant toûjours digne d'eſtre aimé, nous rend noſtre prochain toûjours aimable, quelque changement qu'il puiſſe arriver. Trois changemens, oppoſition d'intereſt, diminution de mérite, réfroidiſſement d'inclination. Rien de tel dans la charité Chreſtienne : car voicy ſes obligations. Premierement, nul intereſt particulier qui doive jamais l'éteindre. Secondement, nul défaut particulier qui doive jamais le rebuter. Troiſiémement, nulle froideur, nulle offenſe meſme qui doive jamais l'alterer. Examinons ces trois devoirs.

I. NUL intereſt qui puiſſe éteindre la charité; nul intereſt d'honneur, la charité n'eſt point
1. Cor. 13. 4. ambitieuſe; *Non eſt ambitioſa :* elle n'eſt point jalouſe; *Non æmulatur :* elle ne s'enfle point d'orgueïl; *Non inflatur.* Nul intereſt de biens; elle

ne

ne cherche point ce qui luy eſt propre ; *Non quærit quæ ſua ſunt.* Nul intereſt meſme de la vie ; elle expoſe la ſienne pour ſon prochain ; *Et nos debemus pro fratribus noſtris animas ponere.* C'eſt pour cela qu'il nous eſt preſcrit de nous dépoüiller de nos biens, du moins ſuperflus ; pour ſubvenir aux néceſſitez de nos freres. C'eſt en ce ſens qu'il eſt non ſeulement conſeillé, mais ordonné d'abandonner ſon manteau, pluſtoſt que de conteſter pour ſa robe, au péril de la charité : *Dimitte ei & pallium.* Non qu'il ne ſoit permis au Chreſtien de ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſes biens par les voyes douces & pacifiques ; ou meſme, s'il en eſt beſoin, par les voyes juridiques du procés. Il eſt permis de ſe faire rendre juſtice, mais il eſt défendu de perdre la charité ; & s'il arrive, qu'on ne puiſſe obtenir juſtice, qu'en perdant la charité ; ſoit en tombant dans la haine, dans la colere, & dans les autres excés attachez communément à la pourſuite des procés ; ſoit en engageant le prochain dans les faux ſermens, la vengeance, la calomnie, la pauvreté, le déſeſpoir, ſuites ordinaires des mauvais procés : c'eſt alors qu'il eſt ordonné au Chreſtien de renoncer meſme à la juſtice ; parce que le droit général de la charité entre les hommes eſt ſupérieur à tout autre droit, meſme à celuy de la juſtice particu-

1. Joan. 3. 16.

Matth. 5. 40.

Coloſſ. 3. 14. liere : *Super omnia*, dit Saint Paul, *charitatem habete.*

Qu'eſt devenu, Meſſieurs, ce déſintereſſement, ce mépris du propre intereſt ! Il eſtoit dans le cœur des premiers fidelles. Je les vois abandonner toutes ces amorces de diviſion, de querelles, de procés ; jetter tous ces biens dangereux aux pieds des Apoſtres ; les conſacrer à la charité publique. C'eſt de ces premiers fidelles que nous avons receu le ſacré dépoſt de la foy, & avec celuy de la foy celuy de la charité. Nous nous vantons d'avoir conſervé la foy ; mais la charité où eſt-elle ! Il eſtoit ce dépoüillement dans le cœur de Jonathas, uni tendrement à David par le rapport de l'âge, de l'humeur, des vertus qui mettoient entr'eux quelque ſorte d'égalité. Quand il s'apperçût que cet ami s'approchoit inſenſiblement du troſne, & que Dieu luy en ouvroit les chemins : quelle grandeur d'ame falloit-il pour s'aveugler en faveur de l'amitié, ſur un intereſt auſſi précieux que celuy de la couronne ! Au mépris cepen-
1. Reg. 23. 17. dant d'un ſi preſſant intereſt : *Tu regnabis ſuper Iſraël, & ego ero tibi ſecundus :* Vous regnerez, luy diſoit-il ; je ſeray trop content d'eſtre aprés vous. Auſſi leur amitié avoit bien d'autres liens que les ſentimens de la nature : Dieu meſme en
1. Reg. 20. 42. eſtoit le lien. *Dominus inter me & te.* Le Sei-

gneur eſt entre vous & moy, ſe diſoient-ils l'un à l'autre.

Mais pourquoy vous citer des Saints & des héros pour modéles ! vous les croyez au-deſſus de vous. Eh bien, Meſſieurs, il eſtoit encore ce déſintereſſement généreux, dans le cœur payen d'un Sénéque. Eſtes-vous moins généreux & moins Chreſtien qu'un payen ! Pourquoy, diſoit ce philoſophe, pourquoy cherchay-je des amis ! C'eſt pour avoir quelqu'un que je puiſſe ſuivre en exil, pour qui je puiſſe abandonner mes biens & donner ma vie ; *Ut habeam pro quo mori poſſim.* Allez rougir à l'école des payens, ſi les leçons des Saints & de Jeſus-Chriſt vous paroiſſent trop élevées. Ce n'eſt pourtant là que la premiere leçon, qui regarde l'intereſt ; voicy la ſeconde qui regarde le mérite & les défauts de nos amis. *Epiſt. 9.*

II. NUL défaut particulier ne doit jamais rebuter la charité. Sommes-nous les plus forts, les plus parfaits ! ne nous en prévalons pas, dit Saint Paul ; ne nous en faiſons pas un ſujet de complaiſance ; ni un droit qui nous autoriſe à mépriſer ceux de nos freres, qui nous ſemblent plus foibles & plus imparfaits que nous. Qu'au contraire l'avantage que nous avons par-deſſus eux, & la ſuperiorité de noſtre propre mérite, nous engage à ſupporter leurs défauts. C'eſt un

devoir aux plus forts, que de ſouſtenir les plus
Rom. 15. 1. foibles : *Debemus nos firmiores infirmitatem infirmiorum ſuſtinere, & non nobis placere.*

Conſiderons la conduite de Jeſus-Chriſt à l'égard de ſes Diſciples. Il les voyoit prévenus des idées du monde, groſſiers, durs à la vérité, peu capables de démeſler la difference de ſon royaume d'avec les royaumes temporels. Il ne ſe rebutoit de rien : mais avec douceur & condeſcendance il leur ouvroit inſenſiblement les yeux ſur la fauſſeté de leurs idées, ſur l'illuſion de leurs deſſeins, ſur l'imperfection de leur humeur. On ne le voyoit point changer de Diſciples & d'Apoſtres, à meſure qu'ils oublioient ſes leçons & leur devoir. Et vous, vous changerez d'amis, dés que vous leur trouverez des défauts, qui s'eſtoient dérobez à voſtre veuë.

Quand vous avez fait choix d'un ami, avez-vous prétendu qu'il fut exempt de foibleſſe; qu'il n'y auroit jamais de caprices dans ſon humeur, d'irrégularité dans ſes manieres, d'enteſtemens, de ſoupçons, d'ombrages, de délicateſſes ; aucune de ces miſeres où l'humanité nous rend ſujets ! Vous meſme en eſtes-vous exempt ! N'avez-vous pas vos chagrins, vos fantaiſies, vos bons & vos mauvais jours ! Vous vous dégouſtez des autres, on ſe dégouſte de vous : vous vous plaignez, on ſe plaint : vous

murmurez, on murmure. Ce que l'on vous demande pour les autres ; que vous diſſimuliez, que vous ſupportiez : on le demande aux autres auſſi pour vous. N'eſtes-vous pas aſſez dédommagé de la contrainte qu'il faut vous faire, en réprimant voſtre humeur en faveur de voſtre ami ; par celle qu'il faut qu'il ſe faſſe en voſtre faveur, en forçant auſſi la ſienne ?

Entrez tous deux dans ce combat, ou pluſtoſt dans ce concert d'amitié, que Saint Paul recommandoit ſi inſtamment aux Chreſtiens d'Ephéſe & de Coloſſe : Mes freres, diſoit-il, « ſupportez-vous les uns les autres avec patience « & douceur ; *Supportantes invicem :* l'avantage « en ſera commun, comme le beſoin & la peine. « Avoüons-le ſincérement : nous peſons tous les uns aux autres ; c'eſt un poids qu'il faut partager. *Coloſſ. 3. 13. Epheſ. 4. 2.*

Voyez, dit Saint Auguſtin, deux hommes occupez à porter un meſme fardeau : s'ils ſont bien d'accord, s'ils ſont amis, ils ne ſeront point embarraſſez : non ſeulement ils s'ayderont l'un l'autre à ſe rendre le poids léger ; mais ils s'empreſſeront à prendre à l'envi chacun ſur ſoy la plus grande part de la charge. Rien, dit Saint Auguſtin, ne marque mieux l'amitié, que cette émulation ſecourable, à qui ſe fera plus d'effort pour ſoulager ſon ami : & celuy qui s'en fait le

S. Aug. in Apoc. plus, c'eſt celuy qui aime le plus. *Nihil æquè amicum probat quàm oneris portatio : tantùm quiſque portat, quantùm amat.* Si vous voulez laiſſer à voſtre prochain toute la charge & tout le ſoin de corriger ſes défauts, ſans prendre aucun ſoin de travailler ſur les voſtres; vous perdez tout l'avantage de la ſociété & de l'amitié.

C'eſt par là que le monde entier eſt rempli de diviſions & de partialitez. Toute la communauté des hommes ne devroit naturellement compoſer qu'un meſme corps : & ſi les membres de ce corps n'eſtoient point armez l'un contre l'autre par leurs propres paſſions ; s'ils pouvoient ſe réduire à cette condeſcendance & à ce ſupport mutuel, tout l'univers ſeroit en paix : & la face de la terre, qui n'eſt qu'une image de l'enfer, ſeroit une image du ciel.

Or c'eſt à ce bonheur inconnu à la nature corrompuë, que nous ſommes rappellez par la grace de Jeſus-Chriſt. L'Apoſtre à tout moment nous preſche cette unité, reſtablie par l'Evangile entre Jeſus-Chriſt & nous. Nous ne ſommes tous, dit-il, qu'un meſme corps en Jeſus-Chriſt; il eſt noſtre chef, nous ſes membres : *Rom. 12. 5.* *Unum corpus ſumus in Chriſto.* Voyez, dit-il, l'attention de tous les membres à s'entre-ſecourir dans leurs beſoins, à s'entre-ſupporter avec compaſſion dans leurs foibleſſes, à ſe faire tous

un mal commun de l'infirmité d'un ſeul, un plaiſir commun du plaiſir d'un ſeul : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* Si le pied ſouffre, l'œil ne dit point : « C'eſt ſon affaire, qu'il y penſe, il n'y va de rien « pour moy. L'œil, la teſte, les mains, le corps « entier s'intereſſe au péril d'une partie ; qui toute « baſſe qu'elle eſt, mérite l'inquiétude & l'application du tout, parce qu'elle en fait partie : *Pro invicem ſollicita ſunt membra.* 1. Cor. 12. 26.

Ne dites point ; mais cette partie me bleſſe & me déplaiſt par ſa difformité : dés-là qu'elle vous appartient, qu'elle eſt une partie de vous-meſme & de voſtre propre corps : *Unum ſumus :* vous luy devez dés-là voſtre affection ; c'eſt à vous de la ménager, de la ſouffrir ; de cacher du moins, de diſſimuler ce que vous ne pouvez changer : de la traitter, non pas comme le chirurgien, qui travaille avec dureté ſur une chair eſtrangere ; mais comme le malade meſme attentif à travailler ſur la ſienne, & à ne ſe faire de douleur qu'autant qu'il faut pour guérir.

Par cette ſage tolérance & cet utile ménagement pour les défauts de vos amis, l'amitié s'affermit contre les dégouſts qui la rebutent. Elle eſtend meſme encore plus loin ſon courage & ſa fermeté ; juſqu'à ſe roidir contre l'offenſe, & l'ingratitude, & l'injure : & c'eſt un troi-

ſiéme effort ſi ſublime & ſi parfait, qu'il n'y a que la force de la charité divine qui nous y puiſſe élever.

III. Si vous ne conſultez que les maximes du monde, & les ſentimens humains; ils ne vous inſpireront que dépits, que reſſentimens: ils vous diront qu'il ne faut pas perdre ſes ſoins, ni ſemer en terre ingrate, ni obliger les gens malgré eux; qu'eſtre ami, n'eſt pas eſtre eſclave; que voulant faire un ami, il ne faut pas faire un ingrat; qu'il vaut mieux ſe quitter, & ſe ſéparer amis, que devenir ennemis. Cent autres pareilles idées, qui vous paroiſſant juſtes aux lumieres du bons ſens, ne peuvent nous paroiſtre injuſtes & vicieuſes qu'aux lumieres de l'Evangile. A ces lumieres éternelles on apprend que ce grand Dieu, qui veut que l'on rende bien pour mal, meſme aux ennemis déclarez; ne permet pas aux amis de ſe rendre mal pour mal.

Il nous a dit; faites du bien à ceux qui vous marquent de la haine: *Benefacite his qui oderunt vos.* Il ne vous dira pas; faites du mal à ceux qui ne vous marquent plus d'amitié. Il a donné ſa vie pour nous, lorſque bien éloignez d'eſtre ſes amis, nous eſtions ſes ennemis, & l'avions toûjours eſté: *Cum inimici eſſemus:* dit Saint Paul. Quels égards de douceur, de patience &

Matth. 5. 44.

Rom. 5. 10.

de bonté devons-nous donc garder pour de fragiles amis ; qui en changeant de cœur pour nous, n'ont fait que ſuivre le penchant de la foibleſſe naturelle ! Eſt-ce une honte pour nous d'avoir le cœur plus ferme qu'eux ! Rien, diſoit un payen, n'eſt ſi honteux entre les hommes, que de ſe déchirer, aprés avoir eſté unis ; de faire ſucceder la guerre à la familiarité : *Nihil turpius quàm cum eo bellum gerere quicum familiariter vixeris !* Et partant quel ſujet de honte à des amis, à des parens Chreſtiens, de ſe faire un poinct d'honneur, de ce qui faiſoit rougir la philoſophie payenne ! Un Chreſtien doit plus faire qu'un payen. *Cicero de amic.*

Vous aimiez vos amis, parce qu'ils eſtoient vos amis, qu'ils vous ſembloient dignes de l'eſtre, que vous vous eſtiez liez par mille offices mutuels : vous les devez encore aimer, parce que vous les avez aimez, parce qu'ils ont ceſſé de vous aimer, parce qu'ils ſont devenus vos ennemis. Vous devez, dis-je, les aimer, non plus pour leurs bienfaits, leurs ſervices, leurs complaiſances ; mais plus héroïquement pour leurs duretez, leurs outrages, leurs ingratitudes, leurs mépris. Tout cela entre dans les motifs de l'amitié ſolide & ſincére d'un vray Chreſtien. Quoyque vous faſſiez, diſoit Saint Bernard à des amis qui luy avoient manqué ; je vous *Epiſt. ad Abb. Præmonſtr.*

aimeray meſme ſans retour : vous eſtes en colere contre moy, je ſeray en paix avec vous ; vous me vaincrez en diſputes, en conteſtations, en duretez ; je vous vaincray en ſoumiſſions & en ſervices : *Vincar jurgiis, vincam obſequiis :* vous n'en attendrez point de ma part ; je vous préviendray malgré vous : *Invitis præſtabo, ingratis adjiciam :* vous me couvrirez de mépris ; je vous accableray d'honneur : *Honorabo & contemnentes me.* Miracle de la charité qui s'enflamme & ſe fortifie par les meſmes mouvemens, qui rompent entre les hommes les nœuds les plus doux & les plus forts : *Quæ ſæculares amicitias tollunt, ſpiritualem amorem confirmant*, diſoit Saint Jean Chryſoſtome.

Homil 61. in Matth.

Enfans du ſiécle, ah ! vous ne gouſtez point ces ſentimens, vous ne les comprenez point ; accouſtumez comme vous l'eſtes, aux illuſions de la chair & du ſang : vous les comprenez, enfans de Dieu. S'il y a quelque raiſon qui vous puiſſe faire renoncer à l'amour de voſtre frere, il faut qu'il y ait quelque raiſon qui vous puiſſe faire renoncer à l'amour de voſtre Dieu : puiſque c'eſt d'un meſme amour que vous devez aimer voſtre Dieu & voſtre frere. Oüy, le meſme commandement qui vous oblige d'aimer Dieu plus que vous-meſme & par-deſſus tout, vous oblige d'aimer voſtre frere comme vous-meſ-

me : *Secundum autem ſimile huic :* le commandement eſt tout pareil, la raiſon toute la meſme. Hé ! quelle eſt la raiſon qui me puiſſe autoriſer à manquer d'amour pour Dieu ! Toûjours bienfaiſant, toûjours aimable & toûjours parfait comme il eſt ! Il faut, mon Dieu, que je meure avec voſtre amour, que je le porte avec moy dans le ciel. Toutes les propheties ſeront enfin abolies ; toutes les langues ceſſeront ; toutes les ſciences périront : *Sive prophetiæ evacuabuntur, ſive linguæ ceſſabunt, ſive ſcientia deſtruetur.* 2. Cor. 13. 8. Vertus, eſperance, foy, tout ceſſera dans l'heureuſe éternité. *Charitas nunquam excidit :* La charité ſeule ſubſiſtera, regnera dans les cœurs de tous les Saints. J'aimeray Dieu éternellement ; j'aimeray donc en Dieu mes freres éternellement : comment donc ceſſerois-je un ſeul moment de les aimer ſur la terre ! Y a-t-il intereſt, défaut, ingratitude, injure, qui m'y puiſſe autoriſer ! Non ; je puis me ſauver ſans bien, ſans honneurs, ſans fortune, ſans plaiſir. Je ne le puis ſans amour, je ne le puis ſans amis ; ſi je n'ay tous les hommes pour amis ; ſi je n'ay de la charité pour tous les hommes : parce qu'enfin, je ne puis me ſauver, ſi je n'ay Dieu pour ami ; & jamais je ne l'auray pour ami, ſi je n'aime en luy & pour luy ſans exception tous les hommes : *Super omnia charitatem habete.* Mais

cette charité ſi eſtenduë & ſi conſtante, n'a-t-elle point d'excés à redouter; l'amitié, oüy, non pas la charité. Car c'eſt la charité qui met des bornes aux engagemens de l'amitié. Nous l'allons voir dans la 3^e. partie.

III. PARTIE.

RIEN n'eſt plus commun que d'aimer par intereſt, juſqu'à donner dans les faux intereſts; que d'aimer pour le mérite, juſqu'à flatter le faux mérite; que d'aimer par inclination, juſqu'à s'engager dans les folles paſſions. C'eſt à ces trois excés, que la charité met des bornes. Elle eſt, dit l'Apoſtre, la perfection du commandement: 1. Tim. 1. 5. *Finis præcepti charitas:* mais pour cela elle doit avoir trois qualitez; *de corde puro, & conſcientiâ bonâ, & fide non fictâ:* Elle doit naiſtre d'un cœur pur, d'une bonne conſcience, & d'une foy dépoüillée de toute feinte. C'eſt-à-dire, qu'il faut que la vraye amitié ſoit juſte & droite, contre le dévouëment aux faux intereſts; *de conſcientiâ bonâ:* qu'elle ſoit ſincére, contre la flatterie du faux mérite; *de fide non fictâ;* qu'elle ſoit pure & retenuë, contre l'emportement ſenſuel & paſſionné; *de corde puro.* C'eſt à quoy l'amitié ne peut parvenir, que par la charité Chreſtienne; qui nous apprend à n'aimer qu'en veuë de Dieu & pour Dieu.

SACRIFIER tout à l'amitié, vos biens meſmes & voſtre vie, c'eſt le ſublime & l'héroïque de l'amitié : mais luy ſacrifier voſtre conſcience, à Dieu ne plaiſe, chers Auditeurs ; c'eſt là l'écueïl de l'amitié. La premiere loy de l'amitié, c'eſt de ne rien demander, de ne rien accorder, de quoy l'on puiſſe rougir : *Hæc prima lex in amicitiâ, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati.* Vous croyez entendre parler les Auguſtins, les Chryſoſtomes : non, c'eſt un Orateur qui ne croyoit pas en Jeſus-Chriſt. Cependant où en ſommes-nous ! Le ſacrifice le plus commun, que l'on a moins de peine à faire, & qui paroiſt moins couſter c'eſt celuy de la conſcience : & le ſacrifice de l'intereſt, eſt au contraire ce qu'il y a de plus rare dans l'amitié. S'il ne faut pour un ami hazarder que le ſalut, on fait gloire d'eſtre prodigue ; mais s'il faut riſquer la fortune, les biens, les commoditez, on fait gloire d'eſtre circonſpect. On n'y compte point les pechez ; on y compte les dépenſes : on ne rougit point d'y eſtre avare ; on rougit d'y eſtre ſcrupuleux. Un ſcelerat a-t-il jamais manqué d'amis, diſpoſez à le ſervir dans ſes projets criminels ! Un honneſte homme en manque ſouvent, pour l'ayder à ſortir de ſa diſgrace, à porter le poids de ſon affliction. Abſalon diſgracié ne trouva qu'un ſeul ami, qu'un Joab aſſez zélé

I.

Cicer. de amicitiâ.

2. Reg. 14. 21.

pour le réconcilier avec ſon pere : il trouva des
2. Reg. 15. 12. milliers d'amis, quand il voulut le détroſner.
1. Reg. 20. 1. David proſcrit par Saül trouva-t-il aucun azile ; aucun qui voulut riſquer ſa fortune, en luy donnant retraite en ſa maiſon ? Il ne trouva que trop de miniſtres de ſes paſſions, quand il voulut ſé-
2. Reg. 11. 3. duire Bethſabée, & faire mourir ſon époux.

C'eſt, dites-vous, l'autorité, la menace, la violence qui extorque ce dévouëment des ames d'ailleurs les plus droites. Et c'eſt cela meſme qui fait voir le beſoin des veuës éternelles & des régles de la charité, pour retenir l'amitié dans les bornes de la juſtice, & ne la pas rendre l'inſtrument des déſordres de la vie, elle qui en doit faire le repos & la douceur. Vous craignez un ami puiſſant, ſi vous ne preſtez la main à ſes injuſtes deſſeins ; craignez un Dieu plus puiſſant
De verb. Domini ſerm. 6. n. 8. que vous vous rendrez ennemi : *Contemne poteſtatem*, dit Saint Auguſtin, *timendo poteſtatem.* De quoy peuvent murmurer toutes les puiſſances de l'univers, ſi vous dévoüez à leurs intereſts tout ce qui peut tomber ſous leur pouvoir, honneurs, biens, liberté, voſtre ſang & voſtre vie ! Laiſſez à Dieu ce qui n'appartient qu'à Dieu, voſtre conſcience & voſtre ame ! elles n'y ont aucun droit : renoncez à leur amitié pour ne pas renoncer à celle de Dieu ! *Si hunc dimittis, non es amicus Cæſaris*, diſoient

les Juifs à Pilate : Si tu délivres Jeſus, tu n'es point ami de Céſar. Mais je le livre à la mort, je ne ſuis point ami de Dieu. Si je n'entre dans ce projet, ſi je ne conſens à cette cabale, ſi je ne preſte mon nom à ce myſtére d'iniquité, ſi je ne favoriſe les plaiſirs de ce jeune homme paſſionné ; je perds ſa faveur, ſa confiance, par conſequent ma fortune & mon crédit. Mais ſi je me rends à ſes inſtances, ſi je céde à ſon emportement, ſi je plie ſous ſes menaces ; il n'y a plus de ſalut ni de Dieu pour moy. Quelle comparaiſon pour un homme raiſonnable, qui ſe picque d'amitié, d'honneur, de bon ſens, mais ſur tout de conſcience & de religion !

II. Ce n'eſt pas aſſez de ne pas céder, de réſiſter meſme aux caprices & aux injuſtices des amis : il faut les leur faire connoiſtre ; & ne pas s'enteſter de leur mérite, juſqu'à s'aveugler ſur leurs défauts, juſqu'à les leur cacher, ſe les cacher à ſoy-meſme, les idolâtrer, les leur faire idolâtrer. Miſerable flatterie ! autre écuëil funeſte à l'amitié ! Peſte mortelle à l'amitié ! *Peſtis in amicitiis !* Flatteurs, pernicieux amis, plus cruels que les ennemis ! Car, dit Saint Auguſtin, les « ennemis par averſion, par emportement, par « vengeance ; au milieu de cent calomnies vous « diront quelquefois des véritez : vous pouvez ti- « rer de leurs reproches au moins quelque idée « Cicero. *Epiſt. ad Hier. von. 15.*

» de vos défauts : *Dicunt aliquandò vera quæ corrigamus.* Mais quel fruit tirez-vous d'une amitié laſche & flatteuſe, qui vous voit tomber dans le précipice, & vous diſſimule le péril ! Miſere des grandes fortunes ! on dit communément que les Grands n'ont point d'amis ; parce qu'ils n'en ont point en effet d'aſſez ſincéres, pour leur dire la vérité. Mille gens autour d'eux attachez à leur ſervice, eſclaves de leurs ſentimens, victimes de leurs intereſts, à qui la vie n'eſt rien pour avoir l'honneur de leur plaire : mais des gens aſſez généreux pour leur découvrir les écueils de leur conduite & de leur réputation ; leur montrer le chemin de la vertu ; ſervir leur ame enfin, les exciter au ſoin de leur ſalut : c'eſt ce qu'ils ne peuvent acheter, ni par les dons, ni par les graces, ni par les confidences, ni par la liberalité. Toute la terre retentit du bruit de leurs déréglemens ; & nulle de ces voix plaintives ne peut parvenir juſqu'à eux : parce que les avenuës ſont bouchées par la flatterie. En vain on ſe repoſe de ce ſoin ſur ceux qui veillent, dit-on, à la conſcience de ces perſonnes : tout ami porte caractére pour travailler au ſalut de ſon ami. Je vous parle avec liberté, diſoit Saint Auguſtin à un célébre Magiſtrat ; non pas comme Eveſque, mais comme ami : *Tantò liberior, quantò amicior.* Ce qui doit

Ep. 52 ad Maced.

inſpirer

inſpirer au Chreſtien cette hardieſſe, c'eſt la ſainteté de ce Dieu qui préſide à l'amitié. Car devez-vous laiſſer dans l'éloignement de Dieu celuy que vous aimez pour Dieu ! Pouvez-vous aimer voſtre ami comme vous-meſme, ſi vous ne luy voulez le bien que vous devez vous vouloir à vous-meſme, c'eſt-à-dire, la vertu & le ſalut ! Si vous n'aimez pas ce vray bien pour voſtre ami & pour vous-meſme ; vous n'aimez pas voſtre ami comme vous vous aimez vous-meſme, mais comme vous vous haïſſez : *Non quomodo teipſum diligis, ſed quomodo te ipſum odiſti.* Plus criminel encore, ſi tombant de l'inclination dans les déſordres de la paſſion, vous vous ſervez de piége l'un à l'autre. Troiſiéme danger de l'amitié. *Aug. de diſcip. Chriſt. cap. 6.*

III. Vous le ſçavez ſi bien, chers Auditeurs, que comme il n'y a point d'amitié qui ne commence par l'eſtime ; auſſi n'y a-t-il point de fol amour qui d'abord ne s'appelle amitié. L'amour le plus charnel eſt celuy qui fuit le plus de porter ſon propre nom. On veut que ce ne ſoit que ſympathie, reconnoiſſance, honneſteté toute pure, attachement reſpectueux. C'en eſt aſſez pour ſervir de fondement aux ſéductions ordinaires entre les deux ſexes ; à tant de ſoins que l'on prend pour ſe plaire, & pour ſe perſuader que l'on ſe plaiſt innocemment ; à ces maudi-

tes affectations de douceur & de fierté, d'empreſſement & de retenuë, que l'on pratique avec tant d'art pour ſe tromper.

Si l'on pouvoit bien démeſler les replis de deux cœurs qui commencent à s'attendrir ; on auroit peine à diſtinguer celuy qui eſt le ſéducteur, d'avec celuy qui eſt ſéduit. On verroit que tous deux s'ennuyant inſenſiblement de leur vertu, s'invitent à la quitter par tous les ménagemens d'une ſecrette hypocriſie ; & qu'il arrive preſque toûjours dans cette eſpece de ſéduction, ce qui arrive communément dans la ſéduction d'un Juge : où la principale difficulté conſiſte à trouver le poinct, d'exercer en honneſtes gens ce commerce d'injuſtice ; & d'acheter ou de vendre la juſtice, en ſe faiſant valoir l'un à l'autre ſa probité. Diſons le meſme, & n'en diſons pas davantage, des premiers commerces de volupté. Convenons qu'ordinairement la moitié du monde ſe flattant d'avoir de quoy s'attirer les yeux de l'autre ; & l'autre eſtant ſi curieuſe de trouver où porter ſes yeux : la vérité eſt, que de part & d'autre on ſe ſéduit à communs frais ; & que par tant de détours & de réſerves eſtudiées, on ne cherche que le faux honneur, de n'avoir pas eſté le premier à lever le maſque, & à trahir l'innocence de l'amitié.

Contre tant de périls comprenez, Chreſ-

tienne jeuneſſe, que rien ne vous peut affermir, qu'une attention ſévére & continuelle aux devoirs de l'amitié Chreſtienne & ſurnaturelle; c'eſt-à-dire, de la charité. Il n'eſt pas meſme infaillible que cette charité, ſi elle n'eſt bien fidelle & bien épurée, ſouſtienne toûjours avec ſuccés le penchant naturel de vos perverſes inclinations. N'a-t-on pas veu ſouvent, ſelon l'expreſſion de Saint Paul, finir par la chair, ce qui avoit commencé par l'eſprit; & des engagemens de piété dégénérer en commerces d'infamie! Ceux par conſequent qui ne commencent pas meſme par l'eſprit, qui ne conſultent jamais Dieu ſur les engagemens que la ſympathie leur fait prendre; qui ſe répondent de leur vertu ſur l'attachement qu'ils ont à l'honneur, ſur la force de leur raiſon, ſur la honte & la pudeur que la nature leur inſpire: comment ſe fieront-ils à de ſi foibles appuis contre une paſſion violente, entretenuë par l'habitude & la familiarité! Pour ſauver l'amitié de tant d'écuëils, il faut des forces divines. Il faut donc avoir recours à celles de la charité, qui donne à l'amitié ſes bornes auſſi-bien que ſon eſtenduë: *Super omnia charitatem habete.* Coloſſ. 3. 14.

Recherchons donc, chers Auditeurs, avant tout & par-deſſus tout ce don ſi précieux du ciel, cet eſprit d'union, de charité; que nos be-

ſoins communs & perſonnels nous rendent ſi néceſſaire, & dont noſtre Seigneur a formé le caractere qui doit diſtinguer ſes enfans. Nous ſommes-nous jamais aſſez fortement attachez à cette importante réflexion ! Que ce commandement de nous aimer en eſprit de charité, eſt la clauſe la plus touchante & la plus eſſentielle du teſtament de Jeſus-Chriſt. Allant ſe livrer à la mort, faiſant pour la derniere fois une inſtruction à ſes Diſciples & une priere à ſon Pere, toutes deux dignes de la tendreſſe d'un Dieu Sauveur : c'eſt cette pure dilection qu'il s'y propoſa pour objet : Mes enfans, leur dit-il, c'eſt par là que l'on connoiſtra que vous eſtes mes Diſciples, s'il y a de l'union & de l'amour entre vous : *In hoc cognoſcent omnes, quia Diſcipuli mei eſtis, ſi dilectionem habueritis ad invicem.* Joan. 13. 35. Mon Pere, s'écrie-t-il, à Dieu ; ce n'eſt pas ſeulement pour eux, mais auſſi pour tous ceux qui croiront en leur parole ; je vous prie qu'ils ne ſoient tous qu'un, comme vous & moy nous ne ſommes qu'un : afin que tout le monde croye que c'eſt vous qui m'avez envoyé : *Ut omnes unum ſint : ut credat mundus quia tu me miſiſti.* Joan. 17. 21. Voilà de toute ſa priere & de toute ſon inſtruction, ce qui frappoit plus vivement & plus tendrement ſon cœur. Répondez-moy, Meſſieurs, du fond du voſtre. Ce caractere ſi ſpé-

cial de la vérité de ſa religion ; cet eſprit d'union & de charité, qui devoit diſtinguer ſes enfans d'avec les enfans du monde ; eſt-il encore parmi nous ! Où le trouvons-nous maintenant ! dans les familles, dans les cours, dans les palais, dans les cloiſtres, ſur les tribunaux, ſur les troſnes, dans le Sanctuaire, à l'autel ! Nous gémiſſons de l'en voir preſque banni : rougiſſons-en devant Dieu les uns pour les autres.

On ſe picque de doctrine, on ſubtiliſe, on approfondit, on critique ; on combat, dit-on, pour la pureté de la foy. Ne nous y trompons pas, Meſſieurs, un combat plus néceſſaire eſt celuy de la charité & de la concorde ; à qui fera plus pour la maintenir où elle eſt, pour la reſtablir où elle n'eſt pas, pour l'eſtendre par tout le monde. Portons la charité aux extrémitez du monde, & nous y porterons la foy. Les Apoſtres eſtoient ignorans, pauvres, groſſiers ; cependant ils convertiſſoient les philoſophes, les ſçavans, les peuples, les Roys : parce qu'en preſchant la foy, ils preſchoient la charité ; non ſeulement par leurs diſcours, mais bien mieux par leur exemple. On voyoit au milieu des guerres qui déchiroient alors tout l'univers, s'élever un peuple nouveau, diſtingué de tous les autres par la profeſſion publique & ſincére de s'entr'aimer. La croix de Jeſus-Chriſt, ſcandale aux yeux des

Juifs, folie aux yeux des payens, n'avoit point de plus forte apologie. Et avant que les Tertulliens, les Arnobes, les Juſtins euſſent écrit pour ſa défenſe : elle eſtoit ſortie du mépris, par l'admiration qu'inſpiroit l'affection mutuelle des Chreſtiens. Voyez, diſoit-on, comme ils s'entr'aiment : *Videte ut ſe invicem diligant.*

Que verroient-ils maintenant, & que voyent en effet dans nos mœurs & dans nos cœurs, ceux qui ſans eſtre idolâtres, ne croyent pas en Jeſus-Chriſt de la meſme foy que nous ! Qu'y voyent-ils d'aſſez convaincant pour ſe croire dans l'erreur & nous dans la vraye lumiere ! Ils voyent la magnificence de nos temples, la richeſſe de nos autels, l'autorité de ceux qui y préſident ; la pompe de leur train, la grandeur de leurs revenus. Tout cela n'eſt point fait pour attirer à la foy les incrédules : *Ut credat mundus.* Tout cela n'eſt point fait pour leur perſuader que de toutes les religions la noſtre ſeule eſt la vraye voye du ſalut. Au contraire tout ce brillant & faſtueux appareil, n'eſt propre qu'à les rebuter & qu'à les ſcandaliſer. Tout cela la pluſpart du temps n'eſtant par noſtre malice & noſtre perverſité qu'une amorce d'avarice, un attrait d'orgueïl & d'ambition, une ſource de diviſions, de jalouſie, de diſcorde : Or le deſſein de Jeſus-Chriſt dans le plan qu'il nous a tracé par la con-

verſion du monde, eſt que nous ſoyons tous d'accord, tous amis, tous unis, tous un. *Omnes unum ſint, ut credat mundus, quia tu me miſiſti.*

Mais comment ſerions-nous capables de porter ailleurs la foy ! qu'en reſte-t-il parmi nous ! Le flambeau bruſle encore, mais il eſt à ſon dernier bout. Quelle fumée obſcurcit ſa lumiere ! combien de vents orageux ſouffient de toutes parts pour l'étouffer ! nous rougiſſons de la ſimplicité de ceux qui nous ont donné la foy, nous les déſavoüons, nous les cenſurons. Comment aurions-nous de la foy ! nous n'avons plus de charité. Comment nous connoiſtroit-on pour Diſciples de Jeſus-Chriſt ! nous n'avons plus le caractere attaché par luy-meſme à ſes Diſciples. On vous connoiſtra, diſoit-il, parce que vous vous aimerez. *In hoc cognoſcent, ſi dilectionem habueritis.* Joan 13. 35. On ne vous connoiſt plus, nous ne nous connoiſſons plus ; parce que nous n'aimons plus que nous-meſmes, nos intereſts, nos plaiſirs, nos opinions : mais nous n'aimons plus nos freres. Et comment Dieu nous aimera-t-il ! luy qui nous traitera comme nous traiterons nos freres. Pouvons-nous nous réſoudre à n'eſtre point aimez de Dieu ! comment donc nous réſoudre à ne point aimer nos freres ! Pouvons-nous conſentir nous-meſmes à ne nous pas aimer ! mais comment nous aimer ſans les aimer ! puiſque

Dieu nous a commandé de les aimer comme nous-meſmes. En trois mots, mes chers Auditeurs, ne pas aimer noſtre prochain; c'eſt ne nous pas aimer nous-meſmes, c'eſt ne pas aimer noſtre Dieu, c'eſt nous mettre en péril de n'en eſtre jamais aimez. Seigneur, préſervez-nous de ces trois funeſtes malheurs: en nous faiſant haïr tout ce qui nous empeſche de vous aimer; & d'aimer en vous tout ce qu'il y a d'aimable, pour le temps & l'éternité. Ainſi ſoit-il.

PREMIER SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

Sur l'amour de Dieu.

Vade Sathana : ſcriptum eſt enim : Dominum Deum tuum adorabis, & illi ſoli ſervies. Tunc reliquit illum diabolus.

Retire-toy, Sathan : car il eſt écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & ne ſerviras que luy ſeul. Alors le diable le quitta. En Saint Matthieu Chap. 4.

SIRE. Quelque pouvoir qu'ait ſur nos ſens le charme de ces créatures à qui nous donnons vainement le nom de biens ; quelque effort que faſſe le démon pour nous en inſpirer l'amour, & pour aſſujettir nos cœurs à la honteuſe ſervitude, où ce fol amour nous réduit : il

nous ſeroit aiſé de repouſſer le tentateur, ſi nous avions ſoin d'oppoſer à ſes illuſions ce principe dominant : Que le Seigneur noſtre Dieu doit eſtre ſeul adoré, ſeul ſervi & ſeul aimé : *Dominum Deum tuum adorabis, & illi ſoli ſervies.*

Ce fut à ces paroles de Jeſus-Chriſt, que le démon prit la fuite : *Tunc reliquit illum diabolus.* Et ces paroles alors victorieuſes dans la bouche du Sauveur, auroient le meſme effet dans la noſtre, ſi elles partoient de noſtre cœur ; & que nous fuſſions vivement pénétrez de ce ſentiment : Qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit un Maiſtre aſſez grand, pour mériter noſtre amour.

Car nous nous trompons, Meſſieurs, ſi nous nous imaginons qu'il ſoit poſſible d'adorer & de ſervir Dieu, ſans l'aimer. La premiere leçon que donnoit Saint Auguſtin à un ſçavant catéchuméne qui déſiroit ſçavoir le fond de la religion ; c'eſtoit que le culte du vray Dieu conſiſte dans ſon amour, & qu'on ne le ſert qu'en l'aimant : *Pietas Dei cultus eſt, nec colitur ille niſi amando.*

Ad Honoratum Epiſt. 140. num. 4. E. B.

Il ſeroit bien honteux pour nous, qu'ayant receu la foy preſque auſſi-toſt que la vie ; ayant appris à connoiſtre Dieu, en meſme temps qu'à connoiſtre nos parens ; nous l'euſſions aſſez mal connu pour ignorer qu'il faut l'aimer ; ou

qu'ayant eu le bonheur d'eſtre inſtruits de ce grand principe, nous euſſions eu le malheur de l'oublier.

C'eſt cependant l'ignorance ou l'oubli de ce devoir, eſſentiel à tout homme & à tout Chreſtien, qui ouvre nos cœurs à l'amour d'autant de faux biens, que le démon tentateur nous en préſente. Il faut donc pour nous préſerver de ce charme ſéducteur, nous bien imprimer cette vérité dans l'eſprit : Que tout ce qui n'eſt point Dieu, ne mérite point noſtre amour ; & que nous reconnoiſſant obligez à le ſervir ſeul, nous devons nous ſentir obligez à l'aimer ſeul : *Diliges Dominum Deum tuum.*

En voicy trois motifs dans ces trois meſmes paroles. Il eſt Seigneur. Il eſt Dieu. Il eſt noſtre Seigneur & noſtre Dieu. Seigneur par ſa ſuprême autorité. Dieu par ſes perfections infinies. Noſtre & à nous par ſes bienfaits continuels : *Dominum Deum tuum.* Par ſa ſuprême autorité il veut eſtre aimé. Nous devons donc l'aimer, parce qu'il le veut : c'eſt le premier poinct. Par ſes perfections infinies il mérite d'eſtre aimé. Nous devons donc l'aimer, parce qu'il le mérite : c'eſt le ſecond poinct. Par ſes bienfaits continuels il nous engage à l'aimer. Nous devons donc l'aimer, parce qu'il nous y engage : c'eſt le troiſiéme poinct. Il veut noſtre

cœur ; il mérite noſtre cœur ; il engage & attire noſtre cœur : pouvons-nous le refuſer à un ſi grand, ſi parfait & ſi bon Maiſtre. Il eſt à vous, mon Dieu ; daignez le recevoir par les mains & l'interceſſion de voſtre trés-ſainte Mere. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

UNE preuve des plus conſolantes de la vérité de noſtre religion, c'eſt l'idée qu'elle nous donne & qu'elle nous retrace inceſſamment, d'un Dieu qui veut eſtre aimé. Toutes les autres religions ont, ou trop mal jugé de la majeſté de Dieu, pour ſe le figurer ſenſible à l'amour de l'homme ; ou trop mal jugé du cœur de l'homme, pour le croire capable d'aimer ce qu'on ne peut voir ni toucher. La Théologie des payens s'eſt bornée à nous inſpirer la crainte d'un Dieu qui leur ſembloit au-deſſus de noſtre amour ; ou s'il leur eſt quelquefois échappé de nous le répréſenter aimable, c'eſtoit par de trop foibles traits pour nous le perſuader.

Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob, Dieu des fidelles, Dieu des Chreſtiens ; vous avez bien montré que tous les Dieux des nations ne ſont que des phantoſmes impuiſſans, imaginez par le démon pour épouvanter les hommes. Ah ! vous eſtes le ſeul vray Dieu : n'y en eut-il

point d'autre preuve, que le ſoin que vous avez pris de vous faire connoiſtre à nous comme noſtre pere, & de nous reconnoiſtre pour vos enfans. Ce titre que vous préférez à tous ceux de voſtre puiſſance, nous la fait beaucoup mieux ſentir que les foudres & les éclairs; & vous nous mettez hors d'eſtat de vous refuſer l'obéïſſance, en vous montrant aſſez bon pour éxiger noſtre amour.

En effet, toute idée de Dieu qui ſépare ces deux devoirs, de le ſervir & de l'aimer, ne peut eſtre qu'une fauſſe idée, comme le prouve Tertullien contre l'hérétique Marcion. La vraye idée de Dieu renferme toute perfection; la ſuprême bonté par conſequent, auſſi-bien que la ſuprême puiſſance. Or il eſt auſſi impoſſible de refuſer l'amour à ce qui eſt ſouverainement bon; que de refuſer le reſpect, le ſervice & l'obéïſſance à ce qui eſt ſouverainement puiſſant. La meſme loy qui nous dit: *Tu adoreras le Seigneur*, nous crie en meſme temps: *Tu aimeras le Seigneur.* Elle eſt écrite cette loy dans le livre de la nature, au fond de noſtre raiſon; avant que de l'avoir eſté dans les tables de Moïſe & dans celles de Jeſus-Chriſt: *Scriptum eſt: adorabis.* Et nous ne pouvons ignorer l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, qu'en affectant d'ignorer que nous ſommes hommes, & que

Tertull. in Marc. lib. 1.

Dieu eſt Dieu. Comment donc nous en défendre. Il le veut, il le commande; il punit ſévérement quiconque n'obéït pas. Autant de conſiderations qui nous forcent, pour ainſi dire, à luy livrer noſtre cœur.

I. SI Dieu avoit borné ſa bienveillance à nous donner ſeulement la permiſſion de l'aimer : ne ſeroit-ce pas aſſez pour nous attacher à luy, nous qui mettons à ſi haut prix la fragile faveur des Princes, & qui croyons voir tout ouvert à noſtre ambition, dés qu'ils nous ont permis d'approcher de leurs perſonnes ! Où porterions-nous nos déſirs & nos projets, s'ils eſtendoient leur faveur juſqu'à nous laiſſer eſperer quelque part dans leur affection ! Leur cœur eſt un tréſor qu'ils ferment à tout le monde ; ils ne craignent rien tant que de l'ouvrir par la familiarité: parce que la familiarité ſuppoſe ou produit la reſſemblance, & met entre ceux qui s'aiment une eſpece d'égalité. Or c'eſt cette égalité que les Grands ne ſouffrent point.

C'eſt cependant ce que Dieu nous permet : non ſeulement ce qu'il permet, mais ce qu'il veut & qu'il déſire. Il ne ſe contente pas d'aimer, il veut encore eſtre aimé ; que nous répondions à ſon amour ; & que par là nous luy » devenions ſemblables. L'amour eſt le ſeul mou» vement par lequel, dit Saint Bernard, il eſt au

pouvoir de l'homme de reſſembler à ſon Dieu, « de luy rendre la pareille & d'aller en quelque façon de pair avec luy. S'il eſt irrité contre moy, « luy rendray-je colere pour colere ! s'il me reprend, qu'ay-je à luy reprocher ! s'il prend l'aſcendant ſur moy, puis-je le prendre ſur luy ! « Je n'ay qu'à plier, qu'à me taire & me ſoumettre. Il n'en eſt pas ainſi de l'amour de Dieu : s'il « en a pour moy, dit Saint Bernard, je puis en « avoir pour luy, luy rendre amour pour amour : « il ne m'aime qu'afin que je l'aime. *Cum amat* « *Deus ; nihil aliud vult quàm amari.* *Serm. 83. in Cant.*

Quelle eſt la trempe de noſtre cœur ! nous voudrions luy reſſembler en puiſſance & en ſageſſe ; eſtre comme luy maiſtre des événemens, des fortunes, des ſaiſons, de la vie & de la mort. Or c'eſt par là qu'il eſt inacceſſible à nos déſirs : & loin de pouvoir aſpirer à cette ſorte de reſſemblance, nous n'en approcherons jamais. Ce n'eſt que par le cœur que nous pouvons faire ce qu'il fait, en l'aimant comme il nous aime. Il nous le permet, il le veut : bien plus, il nous le commande, & tous ſes commandemens ſe réduiſent à celuy là, ſont compris dans celuy là, nous conduiſent tous à l'aimer.

II. RÉPONDEZ-MOY, diſoit Moïſe aux douze « tribus d'Iſraël : Que vous demande le Seigneur, « ſi non que vous le craigniez & que vous l'ai- «

» miez ; mais que vous l'aimiez de tout voſtre
Deuter. 10. 12. » cœur : *Quid Dominus petit à te, niſi ut timeas & diligas eum in toto corde.* La crainte meſme qu'il demande, eſt une crainte qui tend & qui conduit à l'amour. Vous qui craignez le Seigneur, dit le Sage, n'en demeurez pas là ; ſon-
Eccli. 2. 10. gez à l'aimer : *Qui timetis Dominum, diligite illum.* Jamais Dieu n'a dit préciſément : Craignez-moy de tout voſtre cœur ; mais il a dit cent fois : Aimez-moy de tout voſtre cœur. Si c'eſt l'amour qui doit occuper tout noſtre cœur ; la crainte n'y peut entrer qu'enveloppée dans l'amour, ou pour introduire l'amour & s'abiſmer dans l'amour.

Matth. 22. 38. C'eſt le premier commandement, le plus grand commandement ; de qui toute la loy & tous les Prophetes dépendent. Il eſt pour tous les hommes ; aucun n'en peut eſtre exempt par aucune qualité, par aucune infirmité. Pour y eſtre ſoumis d'une maniere indiſpenſable, il ſuffit d'avoir un cœur. N'ayez ni force, ni ſanté, ni ſcience, ni biens, ni voix ; vous avez un cœur, il faut aimer.

C'eſt pour tous les temps, tous les ſiécles & pour toute l'éternité. Tous les autres commandemens, toutes les autres vertus, tous les autres mouvemens auront leur fin. Dans le ciel on ne connoiſtra ni foy, ni crainte, ni déſir, ni pénitence,

tence, ni eſperance ; on n'y reſpirera qu'amour & que charité.

Quand donc commencerons-nous, mes Freres, à remplir nos cœurs de ce feu qui doit vivre éternellement ! Sera-t-il temps de l'allumer, quand il nous faudra ſortir du monde ! Alors pareils aux Vierges folles, aurons-nous recours à nos amis pour mandier ce feu éteint dans nos lampes, & pour les ſolliciter de nous apprendre à aimer Dieu ! Portes du ciel, vous ſerez fermées pour jamais à ces indignes conviez que l'Eſpoux ne connoiſtra plus : *Neſcio vos.* Nous nous dérobons durant la vie à ſa voix, qui nous ordonne de l'aimer. Nous déroberons-nous alors à la voix de ſa colere & aux rigueurs de l'arreſt, qui nous plongera dans l'enfer, ſi nous ne l'avons aimé ! *Diliges :* tu aimeras ; c'eſtoit ſa premiere loy. Vous l'avez regardée, pecheurs, comme un joug inſupportable, un joug violent & forcé : vous n'avez pas voulu vous y ſoumettre : hé bien vous ſerez bruſlez, damnez ; c'eſt une ſeconde loy, l'une ou l'autre inévitable : l'amour ou l'enfer : choiſiſſez & prenez voſtre party.

III. Dieu a pris le ſien ; quel eſt-il ! C'eſt de nous rendre heureux, en nous uniſſant à luy par un amour éternel ; ou de nous ſéparer de luy par une haine & des peines éternelles. Et par où pouvoit-il nous convaincre plus fortement de

l'excés de ſon amour, que par cet excés de rigueur contre ceux qui ne l'aiment point. O, dit Saint Auguſtin, quel excés de bonté dans cet excés de rigueur! *Ut niſi amem te mineris ingentes miſerias : parva-ne eſt iſta miſeria, ſi non amem te!* Ne point vous aimer, ô mon Dieu, n'eſt-ce pas une aſſez grande miſere! quelles miſeres y joignez-vous, pour nous obliger à vous aimer! Cœurs ingrats! Le ciel & l'enfer, le monde entier, tout eſt plein des bienfaits de Dieu, tout nous invite à l'aimer. Helas! & tout eſt plein de nos crimes.

Confeſſ. lib. 1. 5.

Pouvoit-il mieux déployer aux Hébreux ſes entrailles paternelles, que par cette effuſion de bonté, qui mettoit à leur choix tous les biens, toutes les douceurs & les grandeurs de la terre; à cette ſeule condition, qu'ils l'aimeroient luy, leur Seigneur, & leur Maiſtre ſouverain. *Ut diligas Dominum.* Oüy, Meſſieurs, quelque choſe encore de plus fort pour marquer ſon empreſſement; ce ſont les chaſtimens terribles dont il menaçoit ceux qui refuſeroient de l'aimer. Si vous ne me ſervez dans la joye & dans l'affection de voſtre cœur; ſi vous vous en laiſſez détourner par les charmes de l'abondance & de la proſperité : vous ſervirez malgré vous vos ennemis dans la faim & dans la ſoif, dans toutes ſortes de miſeres. Le plaiſir que je me ſuis fait de

Deuter. 30. 16.

Deuter. 28. 48. &c.

vous combler de faveurs, je le mettray à vous « perdre & à vous deſtruire ; je vous accableray « d'un joug de fer ; je vous attireray des perſecu- « teurs des extrémitez du monde.... En vain « vous prétextez la difficulté du commandement ; « il ne faut point pour l'accomplir, parcourir la « terre ni les mers ; il ne s'agit que de m'aimer. « Cela ſe trouve en vous-meſme & dans voſtre « propre cœur : *Juxta eſt in ore tuo, & in corde tuo.* « *Deuter. 30. 11. 12.*

Suivant ces paroles du Seigneur, je fais aujourd'huy, Meſſieurs, ce que faiſoit Moïſe en les annonçant aux Hébreux : J'atteſte, diſoit-il, « la terre & le ciel, que je vous ay mis devant les « yeux la vie & la mort : *Teſtes invoco cœlum & terram, quod propoſuerim vobis vitam & mortem.* « *Deuter. 30 19.*

Tout le ciel vous dit, qu'il n'eſt rempli que de ceux qui ont aimé Dieu. Tout l'enfer vous dit, qu'il n'eſt rempli que de ceux qui n'ont pas aimé Dieu. Toute la terre vous dit, qu'elle n'a de malheureux, qu'autant qu'elle a d'ingrats, qui négligeant d'aimer Dieu, ſe ſont livrez à l'amour des créatures.

Mais je vous atteſte vous-meſmes : Eſtes-vous aſſez aveuglez par vos paſſions, pour ne pas voir, ne pas ſentir & ne pas vouloir avoüer : que tout le malheur de voſtre vie ; ce qui vous la rend difficile, ennuyeuſe, fatigante, inſupportable ; c'eſt d'avoir attaché voſtre cœur à

» d'autre choſe qu'à Dieu. Parce qu'enfin tout
» autre amour que le ſien, bien loin de vous con-
» tenter, ne fait qu'irriter vos paſſions, les ren-
» dre indociles & emportées. Il n'y a que l'amour
» de Dieu qui puiſſe les moderer, les ſoumettre à
» la raiſon, leur imprimer ſon onction, ſa douceur,
» & vous en rendre les maiſtres.

» Adorons donc, chers Auditeurs, l'immenſe
» bonté de Dieu dans l'uſage qu'il a fait de ſon
» autorité ſuprême, en nous commandant de l'ai-
» mer. Quelle honte pour nous d'avoir beſoin
» d'un commandement, ſur ce que la nature meſ-
» me & la raiſon nous preſcrivent, envers le pre-
» mier auteur de noſtre eſtre & de nos biens!
» Quelle honte ſur tout d'eſtre inſenſible à cette
» honte; & ſans crainte & ſans remords ſur noſtre
» inſenſibilité!

Quelque mauvais cœur me dira : L'amour ne ſe commande point, c'eſt un pur mouvement du cœur qui doit ſe donner librement, ſans effort & ſans contrainte. Il eſt vray, l'amour n'eſt point du reſſort de l'autorité : quelque abſoluë qu'elle ſoit, elle n'a point de droit ſur le cœur de l'homme. Mais quand le mérite eſt joint à l'autorité; que le mérite eſt connu, parfait, infini; le cœur peut-il refuſer à cette ſorte de mérite, ce qu'exige l'autorité! Ne va-t-il pas alors de luy-meſme au-devant de l'autorité pour ſe li-

vrer au mérite ! Auſſi eſt-ce là le ſecond droit que Dieu a ſur noſtre amour ; il veut eſtre aimé, ce n'eſt pas tout ; il mérite d'eſtre aimé. Il le veut comme Souverain par ſa ſuprême autorité : *Diliges Dominum ;* mais il le mérite comme Dieu par ſes perfections infinies : *Diliges Dominum Deum*, ſecond motif & ſecond poinct.

II. PARTIE.

L'IDÉE de Dieu porte en ſoy, chez les payens auſſi-bien que chez les Chreſtiens, l'idée du premier auteur de toutes ſortes de biens. Ce n'eſt pas à Moïſe ſeul que Dieu a dit : *Je ſuis* celuy qui eſt, je ſuis tout bien. C'eſt auſſi aux Platoniciens qu'il a fait connoiſtre par la raiſon, qu'il eſt le bien, la bonté & la beauté meſme. Or ſans vous citer là-deſſus les merveilleuſes expreſſions des ſçavans & des Saints de tous les ſiécles ; il eſt évident & certain, que le bien, c'eſt-à-dire, la bonté & la beauté eſtant le ſeul objet capable de toucher & d'attirer noſtre cœur ; Dieu mérite noſtre affection préférablement à tous les biens & à toutes les beautez du monde. Taſchons de rendre cette vérité plus ſenſible, en la développant par propoſitions.

« *Exod.* 3. 14.
« *Ibid.* 33 19.

Aug. lib. de cogn. Dei & anima c. 1.

Dieu eſt le bien pur & ſimple, il eſt le bien de tout ce qui eſt bien, il eſt le bien qui ne ceſſe

point d'eſtre bien : en trois mots, il eſt le bien originel, le bien univerſel, le bien éternel. S'il eſt le bien originel, pur & ſimple, il eſt donc aimable par luy ſeul, par luy-meſme & par-deſſus tout. S'il eſt le bien univerſel, le bien de tout ce qui eſt bien ; rien n'eſt donc aimable que par luy, en luy & pour luy. S'il eſt le bien éternel, le bien qui eſt toûjours bien ; il eſt donc toûjours aimable, & jamais on ne doit ceſſer de l'aimer.

I. LA PREMIERE propoſition, c'eſt que Dieu eſt le bien originel ; par conſequent bien ſimple & pur, bien unique, bien par luy-meſme : *De Trinit. l. 8. cap. 3.* *Deus, non alio bono bonum,* dit Saint Auguſtin. Car s'il eſtoit bien par un autre, il tireroit ſa ſource & ſon origine d'un autre ; & cet autre ſeroit le vray bien. S'il n'eſtoit pas ſimple & pur, il ſeroit compoſé de divers biens ; & cette diverſité entrant dans ſa compoſition, marqueroit le défaut & l'indigence de chaque partie de ce tout, & deſtruiroit en luy l'eſſence de premier bien : *Deus, non hoc & illud bonum, ſed ipſum bonum.*

C'eſt pour cela que l'unité de Dieu ſert de fondement à la loy de l'aimer de tout noſtre cœur. Ecoute Iſraël, dit Moïſe : le Seigneur *Deuter. 6. 4.* ton Dieu eſt le ſeul Dieu : *Dominus Deus tuus unus eſt.* Il faut donc l'aimer de tout ton cœur :

Diliges ex toto corde. L'unité de Dieu emporte néceſſairement la totalité de noſtre amour. Car ſi la Divinité eſtoit partagée, le partage de la Divinité devroit eſtre ſuivi du partage de noſtre cœur : chaque Dieu prétendroit y exercer ſon domaine. Et de-là vient qu'au commandement d'aimer un Dieu ſeul, eſt jointe immédiatement la défenſe de ſervir les Divinitez eſtrangeres : *Non ibitis poſt Deos alienos :* par la raiſon, que Dieu eſt un Dieu jaloux, qui ne veut point d'égal ni d'aſſocié dans noſtre affection ; comme il n'a point d'égal ni d'aſſocié dans ſon eſtre : *Quoniam Deus æmulator.* *Ibid. 6. 14.* *Ibid. 6. 15.*

De quel œil voit-il donc le tranſport injurieux que nous faiſons de noſtre cœur à d'indignes créatures, qui bien loin d'approcher du rang de la Divinité, ſont ſouvent au-deſſous du rang & de la nobleſſe de l'homme ; indignes amuſemens de l'avarice, de l'orgueïl & de la ſenſualité ! vous n'en faites pas vos idoles, dites-vous ; vous ne les adorez pas. Qu'importe que vous leur portiez voſtre encens ou voſtre cœur ; que vous les ſerviez ou les aimiez ! Dieu ne veut eſtre voſtre Dieu que pour cela, moins pour eſtre adoré que pour eſtre aimé. Tous vos hommages luy ſont inutiles, ſans celuy de voſtre cœur.

A qui le portez-vous donc ! à de foibles

biens qui ne ſont rien par eux-meſmes ; qui ne tirent leur prix & l'empire qu'ils ont ſur vous, que de l'aſſemblage trompeur de mille autres petits biens, ſans leſquels ils vous ſeroient mépriſables : à de fragiles beautez qui ne ſont ce qu'elles ſont, que par l'illuſion de la couleur, des ajuſtemens & du fard : à de l'or & de l'argent qui n'eſt eſtimable que par le caprice & la fantaiſie des hommes : à des viandes & des liqueurs, qui doivent tout leur agrément à l'artifice qui les déguiſe, pour les rendre ſupportables à voſtre gouſt dépravé. Biens encore plus à craindre, qu'ils ne ſont à mépriſer : puiſqu'il n'y en a pas un qui ne renferme ſon poiſon dans ſon charme & dans ſon appaſt ; qui ne porte l'ennuy, le chagrin, le dégouſt, le repentir à ſa ſuite ; en un mot qui ne vous tuë, en vous amuſant & en vous flattant.

Voilà cependant, pécheur, ce qui attire vos ſoins, voſtre empreſſement, voſtre amour, au préjudice de Dieu. C'eſtoit à des Divinitez de bois, de pierre & de métail, que Dieu ſe plaignoit autrefois qu'on oſaſt le comparer : *Iſa. 40. 25.* *Cui aſſimilaſtis me, & adæquaſtis ?* A des idoles inanimées qui ne tenoient leur éclat, & tout ce qu'elles eſtoient, que de l'art & des mains de l'ouvrier. Ces idoles du moins impuiſſantes à faire aucun bien, l'eſtoient également à mal

faire. Elles n'empoiſonnoient point & ne ruinoient point leurs adorateurs. Si elles ne contribuoient point à leur ſanté, à leur fortune; elles ne la ruinoient point & ne la deſtruiſoient point. Elles ne rendoient point miſérables, ceux qu'elles ne pouvoient rendre heureux. Nous inſenſez, nous comparons & nous préférons à Dieu les idoles de noſtre cœur : de faux biens, non pas compoſez d'autres menus biens, mais pétris de biens & de maux : biens au dehors, à nos yeux & à nos ſens; maux ou néant dans leur ſubſtance & dans leur fond naturel. Telles ſont, Seigneur tout puiſſant, les idoles d'or & d'argent, les idoles de plaſtre, & de bouë, & de chair que nous adorons, que nous aimons du moins au mépris de voſtre amour.

Saint Paul reprochoit aux Atheniens qu'ils adoroient des Dieux qui leur eſtoient inconnus. Nous, pécheurs, nous adorons & nous aimons des idoles dont la vanité, la baſſeſſe & les autres défauts nous ſont connus ; dont nous ſentons les malignes influences & les funeſtes effets. Le Dieu qui a tout fait, n'a rien de ce mélange impur; il ne tient point ſon eſtre, ſon pouvoir, ſa beauté de la main des hommes; il n'a beſoin de rien & tout a beſoin de luy: *Non humanis manibus colitur indigens aliquo,* Act. 17. 25.

cum ipſe det omnia. Digne de noſtre amour par-deſſus tout : non ſeulement parce qu'il produit tous les biens, comme bien originel : mais encore parce qu'il contient & renferme tous les biens, comme bien univerſel.

II. DIEU eſtant le bien primitif & originel, eſt conſequemment le bien général & univerſel, le bien de tout ce qui eſt bien : *Deus omnis boni bonum :* dit encore Saint Auguſtin. Par une ſuite néceſſaire, il n'y a dans aucun bien créé rien d'utile, d'éclatant, d'agréable ni d'important ; aucun trait, aucun caractere de bonté ni de beauté qui ne ſoit plus parfaitement en Dieu, qu'il n'eſt dans la créature meſme, & qu'il ne paroiſt à nos yeux.

De Trinit. l. 8. c. 3.

Car comment ce bien qui attire noſtre attention, ſouvent noſtre admiration, ne ſeroit-il pas en Dieu ! puiſque Dieu en eſt le producteur, & que nul ne produit, ne communique & ne met hors de ſoy, que ce qu'il a, ce qu'il poſſede & ce qu'il contient en ſoy ! Comment ce bien que Dieu produit, ne ſeroit-il pas plus exquis, plus éminent & plus parfait en Dieu, qu'il n'eſt & ne paroiſt en luy-meſme ! puiſque Dieu en eſt l'inventeur, qu'il le porte dans ſon idée ; & que tout ouvrage quel qu'il ſoit, terreſtre & groſſier au dehors, eſt dans l'eſprit de l'ouvrier, ſpirituel & vivant de

la vie meſme de l'ouvrier. L'ouvrage de Dieu par conſequent, produit de l'idée de Dieu, eſt Divin dans l'idée de Dieu, vivant de la vie de Dieu. Quoy de plus beau, de plus charmant que les aſtres, que le ſoleil! vous les admirez, dit Saint Auguſtin: ce ſont des corps lumineux, mais materiels en eux-meſmes: Admirez-les en Dieu leur ouvrier; c'eſt-là qu'ils ſont eſprit & vie: *Solem & lunam vides: foris corpora ſunt, ſed in arte vita ſunt.* Il l'avoit appris de Saint Jean: Tout ce qui s'eſt fait, nous dit-il, eſtoit vivant, eſtoit vie dans le Verbe; *Quod factum eſt, in ipſo vita erat.* Cela, Meſſieurs, vous paroiſt trop ſpéculatif: voicy l'évident & le ſenſible: il y aura pour vous dequoy rougir.

Aug. Tract. 1. in Joan.

Joan. 1. 4.

C'eſt qu'eſtant touchez & frappez comme vous l'eſtes, de l'éclat des biens que vous voyez; eſtant convaincus qu'ils ne ſe ſont pas faits eux-meſmes, & qu'ils tiennent tout ce qu'ils ſont de la fécondité de Dieu; vous ayez peine à concevoir combien le producteur de ces éclatantes merveilles, eſt plus merveilleux, plus parfait que toutes ces productions de ſon art. C'eſt que, ſi vous le concevez, vous y faſſiez ſi peu de réfléxion. C'eſt que ſi vous y faites réfléxion, vous en rendiez ſi peu de gloire à cet admirable ouvrier; vous le négligiez juſqu'à l'oublier, juſqu'à ne point penſer à luy, juſqu'à

trouver mauvais que l'on vous y faſſe penſer ; juſqu'à regarder ces réfléxions comme contraires à voſtre eſtat & peu convenables aux gens du monde. A qui donc peuvent-elles convenir, à qui ſont-elles néceſſaires ; ſinon aux gens qui comme vous, engagez au milieu des biens, n'ouvrent jamais les yeux pour en reconnoiſtre & pour en aimer l'auteur ! Hommes vains, crioit Salomon, quelque ſçavans & puiſſans que vous ſoyez, vous portez en vain le nom d'hommes, ſi vous n'avez la ſcience de Dieu:
Sap. 13. 1. 2. 3. *Vani homines, in quibus non ſubeſt ſcientia Dei.* Vous ſçavez les propriétez, les vertus de toutes choſes ; & les admirant, les aimant ; vous en ignorez & n'en aimez pas l'auteur : *Operibus attendentes, non agnoverunt quis eſſet artifex.* Vous vous laiſſez enſorceller par le charme de leurs beautez; & vous eſtes aſſez ſtupides pour ne pas comprendre que leur auteur, dés-là qu'il eſt leur auteur, doit avoir ſans comparaiſon plus de beauté qu'elles, & plus dequoy vous rendre heureux, & plus dequoy ſe faire aimer.
Ibid. Comprenez-le donc bien : *Sciant quantò his dominator eorum ſpecioſior eſt : Speciei enim generator hæc omnia conſtituit.*

Mais comprenez en meſme temps l'excés de voſtre ingratitude. Il vous a permis non ſeulement de poſſeder cette immenſe eſtenduë de

biens, de les employer à voſtre uſage & d'en diſpoſer à voſtre gré ; mais encore d'y porter, dit Saint Auguſtin, vos ſoins, voſtre eſtime & voſtre affection, par rapport à l'uſage & à la fin légitime que vous vous y propoſez. Vous aimez la ſanté, l'honneur, la réputation, la vie : les biens par conſequent qui vous y peuvent ſervir. Tous ces amours particuliers ſont juſtes ſelon cet ordre & dans cette moderation. Dieu l'auteur de ces biens les approuve & les permet. Mais parce qu'il en eſt l'auteur, & qu'il en renferme comme auteur les plus éminentes qualitez ; il exige de nos cœurs la plénitude de noſtre amour : que comme nous aimons le ſommeil, les viandes, l'or & l'argent, non pas préciſément en eux-meſmes, ni pour eux-meſmes ; mais par rapport à noſtre vie, à noſtre fortune & à noſtre honneur, qui ſont des fins légitimes ; auſſi nous n'aimions noſtre vie, noſtre fortune, noſtre honneur, que par rapport à Dieu, premier auteur & fin derniere de l'homme & de tous ces biens. Eſt-ce trop exiger de l'homme, & n'eſt-il pas inexcuſable, s'il ne ſe rend pas avec joye à un ſi juſte devoir.

In Epiſt. Joan. Tract. 2. num. 11.

Quand Dieu vous demande tout voſtre cœur, il ne prétend donc pas que vous le fermiez à vos amis, à vos parens, à toute affection pour les biens ſenſibles ; mais il veut qu'ils n'y entrent

qu'aprés luy, qu'avec luy, ſelon luy, pour luy. Voulez-vous voir ſi l'amour que vous ſentez pour les richeſſes & meſme pour les plaiſirs, eſt légitime ou criminel! l'épreuve en eſt ſeure & facile : examinez l'effet qu'il produit dans voſtre cœur. N'en derobe-t-il rien à Dieu! luy en laiſſe-t-il toûjours l'empire abſolu! ne vous porte-t-il à rien qui vous endurciſſe à ſa loy! vous laiſſe-t-il dans la diſpoſition d'aller comme Abraham par tout où Dieu vous envoye; de chaſſer de chez vous Agar & ſon Iſmaël; d'immoler, s'il le faut, voſtre unique & cher Iſaac! Alors au milieu des biens & des douceurs de la vie, vous ſerez comme Abraham, fidelle à l'amour de Dieu. Mais dés que la poſſeſſion de ces biens & de ces douceurs introduira chez vous, comme chez le mauvais riche, un penchant ſecret au peché, l'indifference & la froideur pour Dieu, le mépris des devoirs de la juſtice & de la charité, la négligence & l'oubli de voſtre ſalut : dés-lors Dieu n'eſt pas plus dans voſtre cœur que dans celuy du mauvais riche; vous n'aimez plus ce Dieu créateur de tous les biens, ce Dieu bien univerſel ; vous n'aimez que les biens fragiles & non pas le bien éternel.

3^e. perfection de Dieu, qui nous le doit rendre toûjours aimable.

III. VOUS eſtes immortel, mon cher Frere,

vous avez une ame qui ne périra jamais, dont tout le bonheur eſt d'aimer, qui ne peut eſtre ſans amour, qu'elle ne ſe ſente miſérable ; parce que la haine eſt naturellement ſon ſupplice, & l'amour tout ſon plaiſir. Vous ne pouvez donc eſtre heureux, qu'en choiſiſſant pour objets de voſtre affection, des biens que vous ne puiſſiez jamais perdre & jamais haïr. Or il n'y a que Dieu qui ſoit un bien de ce rang là : bien éternellement aimable, & qui ne peut ceſſer ni d'eſtre, ni d'eſtre aimé.

Que devons-nous aimer, demande Saint Auguſtin ! rien, répond-t-il, que ce qui peut eſtre éternel avec nous. *Quid amandum, quod nobiſcum poteſt eſſe æternum !* D'où Saint Chryſoſtome conclut, qu'il faut nous détacher des biens périſſables, & n'aimer que Dieu ; puiſqu'il eſt le ſeul bien éternel. : *Caducis relictis, eum qui æternus eſt, amemus.* *Hom. 37. de ſa.* *In pſal. 41.*

Car entrons avec réfléxion dans le fond du néant des créatures, que nous aimons au préjudice de Dieu. Contemplons ce coloſſe d'orgueïl & de vanité, qui frappe & ſéduit nos ſens ; cuivre, fer, or, argent ; toutes les richeſſes de la terre raſſemblées en maſſe pour nous tenter : quelle en eſt la baſe & le fondement ! des pieds de terre : un ſouffle de vent briſera tout. *Dan. 2. 33.*

Conſiderez ces idoles à qui vous avez porté

voſtre encens & vos ſoupirs, depuis que vous eſtes au monde; que ſont-elles devenuës! mais de quelle matiere eſtoient-elles compoſées! de chair, ou de bois, ou de métail; matiere ſujette aux vers, à la pourriture, au feu: partie d'entre elles, dit Iſaye, eſt desja paſſée en cendres: & cependant l'homme inſenſé ſe plaiſt à les adorer: *Pars cinis eſt, vir inſipiens adoravit illud.* Iſa. 44. 20. De tout ce que vous y trouviez de plus touchant & de plus aimable, que vous reſte-t-il maintenant, que la honte & le regret d'y avoir mis vos complaiſances & attaché voſtre cœur! *Et amantiſſima eorum non proderunt eis!* Iſa. 44. 9.

Combien de fois voſtre cœur meſme a-t-il changé d'inclinations par les divers changemens arrivez dans les objets, qui vous attiroient par leurs charmes, & qui en meſme temps vous rebutoient par leurs défauts! combien vous ont trompé! combien vous ont trahi! combien vous ont échappé! combien vous ont eſté enlevez par la fortune & la mort!

Dans cette agitation continuelle de voſtre cœur, tranſporté tantoſt vers les richeſſes & tantoſt vers les plaiſirs; enfin viendra le moment où vous leur échapperez vous-meſme, où vous ſerez obligé de quitter tout. Et dans ce moment quel amour reſtera dans voſtre cœur! Tout luy aura manqué par degrez; il manquera tout d'un coup

coup luy-meſme à tout ; il ne luy reſtera que Dieu qu'il n'a point aimé, qu'il n'a jamais ſçû aimer, qu'il n'a point voulu aimer, qu'il a crû meſme impoſſible d'aimer. Que fera-t-il !

C'eſt-là, Meſſieurs, l'allarme d'un mourant & le déſeſpoir d'un damné ; d'avoir eu un cœur fait uniquement pour aimer ; de ne l'avoir rempli durant la vie que de l'amour des biens ſujets à la mort ; & de ne trouver à la mort qu'un Dieu immortel, éternel ; dont l'amour négligé & mépriſé ſera transformé tout entier en indignation & en colere.

Que fera ce cœur dépoüillé de tout amour, n'ayant plus rien qu'il puiſſe aimer, ni dont il puiſſe eſtre aimé ! que deviendra-t-il ! ſinon le foyer éternel d'une ardente & cruelle haine, & contre tous les objets qu'il a follement aimez, & contre luy-meſme, & contre Dieu.

Faites-vous, mes chers Auditeurs, une image ſérieuſe de ce déplorable eſtat. Pour avoir paſſé la vie à mal placer noſtre amour ; paſſerons-nous l'éternité dans le déſeſpoir & dans la haine ! Eſt-il poſſible qu'un intereſt ſi réel & ſi perſonnel n'ait pas la force de nous toucher, ni de nous perſuader la néceſſité d'aimer Dieu ! Que nous ne puiſſions nous réſoudre à luy dire comme David, non pas des lévres, mais avec ſincérité : Qu'ay-je à prétendre que vous ſeul, ô mon «

» Dieu ! dans le ciel & ſur la terre ! Je vois tout
» périr autour de moy : je ſens tout défaillir en
» moy : mes ſens, mon eſprit, mon corps, & mon
Pſ. 72. v. 25. » propre cœur : *Defecit caro mea & cor meum.* Souſtenez-moy, Seigneur, vous eſtes le Dieu de mon cœur ; vous eſtes donc ſon ſeul amour. Tous les autres biens ne me ſont rien, parce qu'en eux-meſmes ils ne ſont rien. Vous ſeul eſtes mon partage & mon bien pour l'éternité ; parce que tout eſt périſſable, & que vous eſtes
Ibid. v. 26. éternel : *Deus cordis mei, & pars mea Deus in æternum.*

Nous ne pouvons donc refuſer d'aimer ce Dieu ſouverain, qui veut eſtre aimé par ſon autorité abſoluë : ce Dieu tout parfait qui mérite d'eſtre aimé par ſes perfections infinies. Pouvons-nous refuſer d'aimer ce Dieu tout à nous, qui nous engage à l'aimer par ſes bienfaits continuels. Troiſiéme & dernier motif : *Diliges Dominum Deum tuum.*

III. PARTIE.

LE Prophete ſe faiſoit un ſujet de complaiſance
Pſ. 55. 10. d'avoir connu que Dieu eſtoit ſon Dieu : *Cognovi quoniam Deus meus es tu.* Cette connoiſſance en effet eſt, dit Saint Auguſtin, une éminente ſcience : non pas de ſçavoir ſimplement que Dieu eſt Dieu ; mais de ſçavoir & de bien

pénétrer, qu'il eſt noſtre Dieu : *Magna ſcientia : non ait ; ſcivi quia Deus es, ſed quia Deus meus es.* Il eſt tellement à nous, qu'il ſemble, pour ainſi dire, qu'il ne ſoit Dieu que pour nous. Il nous a donné tout ce qu'il a fait. Il nous a donné tout ce que nous ſommes. Il nous a donné tout ce qu'il eſt. Si ces trois excés de profuſion ne ſuffiſent pas pour nous engager à l'aimer ; le marbre & l'airain ſont-ils plus durs & plus inſenſibles que nous le ſommes ! *Aug. in pſ. 55*

I. L'IDÉE des perfections de Dieu que je vous ay repréſentées, eſt peut-eſtre plus propre à le faire admirer, qu'à le faire aimer. Je me vois au milieu du monde, environné d'une infinité de créatures, dont les propriétez, les beautez, l'ordre, le concert me jettent dans l'eſtonnement, dans l'admiration de l'auteur de ce prodigieux ouvrage. Je ſuis à cet aſpect comme la Reine de Saba, tranſportée hors d'elle-meſme à la veuë des richeſſes du palais de Salomon : je comprens par là ſa grandeur, ſa magnificence, ſa ſageſſe ; & j'en ſuis épouvanté pluſtoſt que touché : *Videns domum & ordines miniſtrantium.... non habebat ultra ſpiritum.* Mais ſi on eut dit à cette Reine eſtonnée, que ce palais n'eſtoit conſtruit que pour elle ; ces riches meubles, ces jardins délicieux préparez pour ſon plaiſir ; ce nombre infini d'officiers diſpoſez pour la ſervir : quelle *3. Reg. 10. 5.*

eût eſté ſa ſurpriſe, & quels les mouvemens de ſon cœur pour Salomon!

Or c'eſt ce qu'on nous dit à nous : & qui! ce meſme Dieu qui nous a tirez du néant ; & ne nous en a tirez, qu'aprés avoir formé ce monde entier, pour eſtre ſoumis à nos ordres & ſervir à tous nos beſoins. Rempliſſez la terre, » nous a-t-il dit ; ſoumettez-la ; dominez ſur tout
Gen. 1. 28. » ce qu'elle contient : *Replete terram, & ſubjicite eam, & dominamini cunctis animantibus.* Je vous ay tout donné, tout eſt à vous : *Ecce dedi vobis.* Et mon cœur, ô mon Dieu, ne ſeroit pas » tout à vous. J'ay pour maiſtre un Dieu qui n'a beſoin ni de ſoleil pour l'éclairer, ni de maiſons pour le loger, ni d'alimens pour le nourrir. C'eſt moy qui ay beſoin de tous ces ſecours : & c'eſt uniquement pour moy, pour ſubvenir à mes beſoins, que ſa providence a formé tous ces excellens ouvrages. Il en a fait encore plus pour mon plaiſir que pour mes beſoins. Cette inconcevable variété de fleurs, de fruits, d'oyſeaux, de poiſſons, d'odeurs, de couleurs : tout cela n'eſt produit que pour me mettre à tout moment ſous les yeux & ſous les ſens, de quoy m'obliger à l'aimer. Comment ne l'aimeray-je pas! comment laiſſeray-je paſſer toutes ces merveilles devant moy ; ſans attacher ma penſée ni à l'auteur, ni au deſſein de l'auteur ; ſans eſtre

touché du moindre ſentiment d'amour ! Qui ſuis-je donc ! qui ſommes-nous !

II. Non ſeulement il a formé ce monde pour nous le donner ; mais par un autre excés de ſa tendreſſe, il nous a donnez à nous-meſmes, en nous mettant en poſſeſſion de noſtre propre liberté : *Subter te erit appetitus, & tu dominaberis illius.* De tous les eſtres mortels qu'il a créés pour eſtre ſes eſclaves & pour obéïr aveuglément, il n'a créé que nous pour eſtre ſes ſerviteurs & pour luy obéïr librement. Il a voulu nous tenir de nous-meſmes, & nous mettre en eſtat de luy donner noſtre cœur ; c'eſt-à-dire, de luy faire un vray don de ſon propre bien. Quel aveuglement par conſequent & quelle folie, de tourner noſtre amour vers nous & les biens mortels ! La meſme folie, dit Saint Auguſtin, que « ſeroit celle d'une eſpouſe qui porteroit l'amour « qu'elle doit à ſon eſpoux, à l'anneau qu'il luy a « donné pour gage de ſon amour ! qui aimeroit « l'anneau juſqu'à négliger l'eſpoux ! *Si ſponſa plus* « *diligeret annulum à ſponſo datum, quàm ipſum ſponſum, quis non deteſtaretur amentiam !* Gen. 4. 7. Tract. 2. in Ep. Joan. n. 11.

Ah ! mon ame, eſpouſe infidelle, ingrate, inſenſible, inſenſée ! Les bienfaits de ton Dieu t'empeſchent d'aimer ton Dieu. Le premier uſage que tu fais du cœur, qu'il t'a formé libre, & qu'il t'a donné tel, pour avoir le plaiſir d'eſtre

l'objet de ton choix ; c'eſt au contraire de choiſir ſes créatures, ſes eſclaves, pour premiers objets de ton amour. Tu voudrois qu'il te forçaſt à l'aimer ; qu'il t'enlevaſt malgré toy ton propre cœur ; qu'il l'arrachaſt au monde, à toy-meſme, à tes paſſions, pour l'enchaiſner & ſe l'attacher à luy ſeul ; qu'il ne fuſt pas en ton pouvoir de le porter à nul autre qu'à Dieu, d'aimer autre choſe que Dieu. Voilà, Meſſieurs, noſtre caprice, & ce que nous ſouhaitterions. Mais c'eſt manquer préciſément au premier devoir de l'amour, qui eſt de donner ſon cœur, & non pas de le laiſſer prendre. Aimer, c'eſt choiſir ſon objet & s'y livrer librement ; c'eſt pouvoir dire » à Dieu, comme l'Eſpouſe des Cantiques : Vous » eſtes mon bien-aimé ; je vous ay choiſi entre
Cant. 5. 10. » mille & vous ay préféré à mille. *Dilectus meus, electus ex millibus.* Aimer autrement, c'eſt ne point aimer.

III. AIMER autrement enfin, c'eſt fermer les yeux au modéle d'amour que Dieu nous donne, en ſe donnant à nous luy-meſme, & tout ce qu'il eſt, par un dernier excés de ſa bonté. Mais en combien de manieres, inconcevables à tout autre qu'au Chreſtien ! Par un premier bienfait, il nous avoit honorez, juſqu'à nous créer ſemblables à luy : c'eſt la création. Par un ſecond, il s'eſt abbaiſſé, juſqu'à ſe rendre ſemblable à

nous : c'eſt la rédemption. Par un troiſiéme, il s'eſt avili, juſqu'à ſe rendre ſemblable aux alimens communs du pain & du vin, pour faire ſervir ſon corps & ſon ſang à la nourriture de nos ames : c'eſt la communion. Par un quatriéme bienfait qui doit combler tous les autres, il veut n'eſtre qu'un dans le ciel avec nous, nous rendre vivans de ſa vie, heureux de ſon bonheur, glorieux de ſa gloire, immortels de ſon immortalité.

Croyons-nous de bonne foy tous ces miracles de ſon amour ! Sommes-nous bien perſuadez qu'il les a faits pour nous, ſans que nous les euſſions méritez ; depuis meſme que nos pechez nous en ont rendus indignes ; eſtant meſme encore ſes ennemis : *Cum adhuc inimici eſſemus*, dit Saint Paul. Si nous n'en croyons rien, je ne ſuis plus ſurpris de noſtre froideur pour Dieu : je ſuis meſme en quelque façon ſurpris, que nous ne rougiſſions pas d'adorer un Dieu, capable de tant d'excés de tendreſſe pour des ſujets ſi indignes & ſi ingrats. Mais ſi nous ſommes Chreſtiens ; ſi ces foibleſſes apparentes paſſent dans noſtre eſprit pour conſtantes véritez : par où pouvons-nous excuſer noſtre indolence & noſtre inſenſibilité ! Comment trouvons-nous tant de peine à nous faire un devoir & un plaiſir de l'aimer ! Il ne nous doit rien, & nous donne *Rom. 5. 10.*

tout ; nous luy devons tout, & nous ne luy donnons rien. Il ſe donne à nous, il eſt tout à nous ; nous ne nous donnons pas à luy, nous ne voulons pas eſtre à luy. Nous avons horreur du nom d'ingrat, à l'égard de quiconque nous fait du bien ; & nous n'en ſentons point la honte à l'égard de Dieu. Si quelqu'un de nos Souverains, ou meſme de nos pareils, avoit fait pour nous ce que Dieu a fait ; nos biens, noſtre liberté, noſtre vie, rien en nous qui ne luy fuſt dévoüé. Dieu n'a nul beſoin de nous, & ne ceſſe point de nous aimer : nous avons eſſentiellement & continuellement beſoin de Dieu, & nous ne voulons point l'aimer.

Chryſoſt. hom. 5. in epiſt. ad Rom. ſub finem.

Réveillons-nous donc à ſa voix : ſortons de l'aſſoupiſſement qui nous attache aux biens fragiles, ſur leſquels nous nous roulons comme ſur un lit de repos, enyvrez des vapeurs d'un ſommeil funeſte, & ſourds à la voix qui nous crie : *Aime ton Dieu.* N'attendons pas que ce ſommeil ſoit rompu par la nature ; il ne ſera plus temps de commencer à la mort d'aimer Dieu. N'attendons pas que ce ſommeil ſoit rompu par la fortune, & que les malheurs de la vie nous forcent de confeſſer la vanité des biens que nous chériſſons : Dieu nous la fait aſſez ſentir par l'amertume qu'il répand tous les jours ſur nos délices : ne l'obligeons pas à redoubler de nouveaux coups pour

nous en oſter le gouſt. Diſons avec Saint Auguſtin : Malheur à l'ame téméraire, qui en s'éloignant de Dieu, a pû ſe flatter d'eſtre heureuſe ; & de trouver hors de luy quelque choſe de meilleur que luy ! *Væ animæ audaci quæ ſperavit, ſi à te receſſiſſet, ſe melius aliquid habituram !* Malheur à quiconque aime avec vous quelque choſe, ô mon Dieu, qui ne conduit point à vous, & qu'il n'aime pas pour vous ! *Væ homini qui tecum aliquid amat, quod propter te non amat.*

« *Confeſſ. l. 6. c. 16.*

Comment ne le dirions-nous pas ? n'éprouvons-nous pas ſur nous l'effet de cet anathéme & de cette malédiction ; dés que nous portons aux créatures l'amour que nous devons à Dieu ! Ne comprenons-nous pas que tous nos malheurs viennent d'avoir trop aimé, ce qu'il ne falloit pas aimer ! Que ſi ces attachemens frivoles nous flattent quelques momens ; ce n'eſt que pour nous affliger tout le reſte de la vie, par la honte, le repentir & les ſuites déplorables où nous entraiſnent nos paſſions. Concluons donc par cette parole de Moïſe au peuple d'Iſraël : *Ama itaque Dominum Deum tuum :* Aime donc le Seigneur ton Dieu : Il le veut comme ton Seigneur, & c'eſt tout ce qu'il veut de toy. Il le mérite comme ton Dieu, & c'eſt luy ſeul qui le mérite. Il

Deuter. 11. 1.

t'y engage par ſes bienfaits en ſe donnant tout à toy : peux-tu n'eſtre pas tout à luy. Soyons donc à luy dans la vie, à la mort, aprés la mort, dans l'éternité bienheureuſe. Ainſi ſoit-il.

SECOND
SERMON
POUR LE
PREMIER DIMANCHE
DE CARESME.

Sur les tentations.

Tunc dicit ei Jeſus : vade Sathana : ſcriptum eſt enim: Dominum Deum tuum adorabis, & illi ſoli ſervies.

Alors Jeſus luy dit : retire-toy Sathan : car il eſt écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & ne ſerviras que luy ſeul. En Saint Matthieu Chap. 4.

SIRE. Le nom de vainqueur, ſi glorieux aux Princes de la terre, eſt, ſelon Saint Jean Chryſoſtome, un titre injurieux à Dieu : parce qu'il n'y a point de victoire qui ne ſoit précédée du combat, que le combat ſuppoſe la réſiſtance, & que Dieu eſt ſi grand qu'on ne peut luy réſiſter : *Contumelia eſt Deitati dicere : Vici.* Le

Homil. de ſpiritu ſancto.

ſeul nom digne de Dieu c'eſt celui de dominateur: parce qu'il prévient & deſtruit tous les moyens de réſiſtance, dés qu'il veut agir en Dieu : *Nunquam vincitur, neque vincit; ſed prævalet & dominatur.*

Ce n'eſt donc pas proprement Dieu, c'eſt l'homme uni à Dieu qui triomphe aujourd'huy dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas avec les armes de Dieu, mais avec les armes de l'homme, qu'il repouſſe le démon. S'il ſe fût ſervi contre luy des armes de la Divinité, qui ſont la force & la puiſſance; qu'euſſions-nous fait, foibles mortels ! à quoy nous eût ſervi ſa victoire, qu'à nous oſter l'eſperance de la pouvoir imiter ! Mais il voulut ſe ſervir des armes de l'humanité, qui ſont la fidelité, la vigilance, la ſoumiſſion à ſes devoirs : parce qu'il vouloit nous animer à combattre ſur ſon exemple ; & nous apprendre que le démon n'eſt pas invincible à l'homme, puiſque le Fils de l'homme l'a vaincu.

Ce n'eſt pas tout : pour mettre cet exemple à noſtre portée, & nous le rendre plus facile à imiter ; il a voulu que toutes les eſpéces de tentations dont nous pouvons eſtre attaquez, fuſſent alors la matiere de ſon combat. Il fut tenté par la faim ; tentation de néceſſité. Il fut tenté par la veuë des biens de la terre ; tentation de

cupidité. Il fut tenté par l'eſperance de la tolérance de Dieu dans les actions criminelles & téméraires ; tentation d'impunité. Et ce ſont auſſi là, Meſſieurs, les trois ſources de tentation qui nous font communément tranſgreſſer la loy Divine.

Car lorſque nous ſommes tentez ; ou c'eſt en premier lieu par quelque mal qui nous menace, & que nous voulons éviter contre la volonté de Dieu : tentation de néceſſité. Ou c'eſt en ſecond lieu par quelque bien qui nous flatte, & que nous voulons poſſeder contre la volonté de Dieu : tentation de cupidité. Ou c'eſt en troiſiéme lieu par quelque eſperance d'impunité, qui nous enhardit à fuir ce mal, ou à rechercher ce bien contre la volonté de Dieu : tentation d'impunité.

Contre ces trois tentations générales & capitales, nous prétendons en vain nous ſouſtenir par la force de noſtre eſprit, par les maximes naturelles de l'honneur & de la pudeur. Tous ces ſecours n'ont nul effet, ſans la conviction abſoluë de l'obéïſſance que nous devons à l'autorité de Dieu. C'eſt cette ſeule conviction ſouſtenuë du ſecours de Dieu, qui nous peut rendre invincibles. Imprimons-nous donc fortement dans l'eſprit & dans le cœur ce principe général, que l'homme eſt une eſpéce de créature uniquement

deſtinée à ſervir Dieu. Principe qu'il a gravé luy-meſme dans noſtre eſprit par ſa loy, dans noſtre cœur par ſa grace : *Scriptum eſt enim ; illi ſoli ſervies.* Principe que noſtre Seigneur oppoſe dans cet Evangile à tous les ſophiſmes du démon. Combattons, Meſſieurs, ſur cet exemple, & la victoire eſt à nous. Pour cela demandons les lumieres du Saint Eſprit par l'interceſſion de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

LE démon voyant que Jeſus-Chriſt avoit prolongé ſon jeuſne juſqu'au terme de quarante jours, & qu'il avoit égalé par cet effort la ferveur de Moïſe & d'Elie : le regarda plus que jamais comme un homme extraordinaire, choiſi de Dieu pour de ſublimes deſſeins ; & ſe confirma dans le ſoupçon que ce pouvoit eſtre le Meſſie. Il ſe ſert pour s'en éclaircir de la faim dont il le voit preſſé. Il luy ſuggére un moyen facile » de ſubvenir à ſes beſoins : *Si Filius Dei es ;* Si » vous eſtes le Fils de Dieu, luy dit-il : *Dic ut* » *lapides iſti panes fiant :* Commandez que ces » pierres deviennent pains. Non, répond le Sauveur : ce n'eſt pas ſeulement par le pain que l'homme vit ; mais par toute parole, & par tout autre effet de la volonté de Dieu : *Non in ſolo pane vivit homo, ſed in omni verbo quod pro-*

cedit de ore Dei. Faire la volonté de Dieu, obéïr à ſa parole, préférer la parole & la volonté de Dieu à nos propres néceſſitez; c'eſt là le premier devoir de l'homme, & la premiere préférence qu'il doit à ſon Dieu.

Souvenez-vous-en bien, Meſſieurs, dans toutes les occaſions, où ce poids de néceſſité prétenduë peut vous entraiſner au peché. Je ne puis, dit-on, faire autrement: il y va de mon honneur, de ma vie: il faut périr, ou déſobéïr à Dieu. Contre ces perſuaſions ſi communes & ſi injuſtes, ſouſtenez voſtre vertu par ces trois ſolides réfléxions. La premiere eſt, que nos néceſſitez ne ſont la pluſpart qu'imaginaires. La ſeconde eſt, que quand nos néceſſitez ſeroient de vrayes néceſſitez; offenſer Dieu n'eſt pas toûjours un moyen ſeur pour en ſortir. La troiſiéme eſt, que quand l'offenſe de Dieu ſeroit un moyen ſeur pour ſortir de la néceſſité; la néceſſité d'obéïr à Dieu doit l'emporter ſur toutes les néceſſitez des créatures: ſelon ce principe dominant, que la vie, le bonheur & l'eſtre de l'homme, n'eſt pas d'avoir du pain, mais d'obéïr à la parole & à la volonté de Dieu: *Scriptum eſt: non in ſolo pane vivit homo; ſed in omni verbo, quod procedit de ore Dei.*

CE mauvais fermier, dont il eſt parlé au Chap. 16e. de Saint Luc, ſe voyoit ſur le poinct I.

d'eſtre dépoüillé de ſa ferme, & par ſuite en péril d'eſtre ruiné : que fait-il ! De ce péril il ſe fait une néceſſité de ſouſtenir ſon eſtat, en trompant ſon maiſtre : *Scio quid faciam :* Je ſçay bien, dit-il, ce que je feray : j'aſſembleray les débiteurs de mon Maiſtre & je traiteray avec eux, à ſon dommage & à mon profit. Mais avant que d'en venir à ce moyen frauduleux, n'avoit-il pas d'autres moyens pour ſubvenir à ſa miſere ! Ne pouvoit-il pas ſe réduire à travailler ! ne pouvoit-il pas mendier ! Ces moyens luy eſtoient connus : mais ces moyens eſtant au-deſſous de luy, luy ſembloient impraticables : *Fodere non valeo, mendicare erubeſco.* » Remuer la terre, je ne le puis ; » mendier, j'en aurois honte. Et de cette fauſſe honte il ſe fait une néceſſité, de ſouſtenir ſa vie par la fraude & par le peché : *Scio quid faciam.* Voilà ce qu'il ſçavoit faire & ce que nous faiſons comme luy.

Ne nous formons-nous pas tous les jours des néceſſitez, de ce qui n'eſt ſouvent qu'un enteſtement de noſtre eſprit, gaſté par les idées du monde ; un attachement à nos plaiſirs & à nos commoditez ; une honteuſe délicateſſe ; un excés d'orgueïl & d'ambition ; un défaut de force & de fermeté, contre les vains reſpects & les baſſes complaiſances ; un laſche dévouëment à noſtre propre intereſt. Oſtez toutes ces paſſions, auſſi-toſt

auſſi-toſt vous verrez, dit Saint Auguſtin, toutes ces néceſſitez diſparoiſtre. *Tunc finiuntur iſtæ neceſſitates, quando vincuntur illæ cupiditates.* *Epiſt. 220. ad Bonif. n. 10. E. B.*

En effet, mes chers Auditeurs, quelle néceſſité de pouſſer avec éclat le reſſentiment & la vengeance! un pardon généreux déshonore-t-il un homme de cœur! Quelle néceſſité de donner dans la licence & la dépenſe des modes! un peu plus de gravité, de ſimplicité dans vos habits vous pourroit-il dégrader! Quelle néceſſité d'accumuler biens ſur biens par la concuſſion & l'injuſtice! un eſtat moins brillant vous rendroit-il moins heureux! Quelle néceſſité de vous laiſſer entraiſner à tant d'excés par le torrent des compagnies! vous eſtes ſi prompt à les quitter, dés qu'elles ne vous plaiſent pas; en ſerez-vous eſclaves, quand elles déplairont à Dieu! Quelle néceſſité d'eſtre avare à tout, pour eſtre prodigue au jeu! ce hazardeux plaiſir peut-il endurcir voſtre cœur aux devoirs les plus honorables, & les plus indiſpenſables! Quelle néceſſité de fuir la pauvreté par des actions infames! le poids de l'infamie n'eſt-il pas plus peſant que celuy de la pauvreté! Toutes ces néceſſitez vous paroiſſent invincibles, à vous qui n'avez ni humilité, ni mortification, ni patience, ni fermeté, ni équité; qui vous laiſſez gour-

mander par des paſſions toutes contraires. Domptez ces paſſions, vous vaincrez ces néceſſitez. *Tunc finiuntur iſtæ neceſſitates, quando vincuntur illæ cupiditates.*

II. MAIS les néceſſitez ſont vrayes, preſſantes & inévitables : voſtre réputation, voſtre fortune, voſtre vie ſont, dites-vous, en péril : & pour ſortir de ce péril, vous n'avez point d'autre iſſuë que le peché. Quel aveuglement, mes Freres ! Ah ! ſi Suſanne & Joſeph euſſent fait le meſme raiſonnement : que pour ſe tirer du péril de la calomnie, ils euſſent crû néceſſaire de conſentir aux ſollicitations de l'impureté. Si David proſcrit par Saül, eut fait le meſme raiſonnement : que pour ſauver ſa vie des perſécutions de ce Prince, il eut jugé néceſſaire d'attenter ſur l'oinct du Seigneur ; quand il le tint en ſon pouvoir : ne ſe fuſſent-ils pas privez du ſecours de la providence ! ne ſe fuſſent-ils pas attirez les rigueurs de la juſtice de Dieu ! N'éprouverent-ils pas, en luy demeurant fidelles, que le Pere céleſte a dans ſes tréſors d'autres biens, d'autres moyens de ſubvenir aux beſoins de ſes enfans, que ceux de la prudence charnelle ! Attendez, eſperez comme eux ; vous ſerez ſecourus comme eux : *Non in ſolo pane vivit homo.*

Pourquoy penſez-vous que le peché ſoit un ſecours plus certain que la patience, & que l'o-

béïſſance à Dieu ! Combien de pecheurs malheureux dans leurs deſſeins ! Pour un pecheur à qui le crime réüſſit, combien n'y trouvent que leur ruine ! Tous ceux qui par le larcin veulent ſe délivrer des miſeres de l'indigence ; ou qui par l'ambition veulent s'élever au-deſſus de leur eſtat ; arrivent-ils toûjours au terme de leurs déſirs ! Toutes les cours, toute la terre enfin n'eſt-elle pas remplie de ſcélérats malheureux, de fourbes décréditez, d'hypocrites diffamez, d'orgueïlleux humiliez, d'ambitieux déconcertez, de voluptueux languiſſans, de mauvais riches dépoüillez ! Ah ! vous voulez par d'injuſtes moyens, contre la volonté de Dieu, changer vos pierres en pain, voſtre obſcurité en éclat, voſtre pauvreté en richeſſes ! *Ut lapides iſti panes fiant.* Et Dieu changera malgré vous vos richeſſes en pauvreté, voſtre gloire en obſcurité, voſtre pain en pierres, dit Salomon. *Suavis eſt homini panis mendacii, & poſtea implebitur os ejus calculo.* Prov. 20. 17.

III. Enfin quand vos néceſſitez ſeroient véritables, & le peché le ſeul moyen capable de vous en tirer ; de-là que s'enſuit-il ! ſinon qu'en cette extrémité, ſi preſſante qu'elle puiſſe eſtre, l'ordre & la volonté de Dieu doit l'emporter ſur voſtre néceſſité : *Scriptum eſt enim.* Car il eſt ainſi écrit ; il eſt ainſi ordonné. Non pas, dit

Saint Grégoire le Grand, que vous ſoyez riche, honoré, content, floriſſant, puiſſant, ni meſme vivant ſur la terre : il n'y a point là de néceſſité. Mais ce qui eſt écrit, ordonné & néceſſaire, c'eſt que la volonté de Dieu ſe faſſe en tout & par tout. *Scriptum eſt enim.*

Cela eſt bien dur : pourquoy ! vous demande-t-on là pour voſtre ſalut & pour Dieu, rien que vous ne faſſiez tous les jours pour les intereſts de la terre ! Attaché par devoir au ſervice des Roys & de l'Eſtat, ou dans la guerre, ou par d'autres employs hazardeux & laborieux : on ne délibere point s'il faut obéïr ou non. Mais il m'en couſtera mes biens, ma vie, la fortune & la vie de mes enfans. Oſe-t-on mettre en conſideration ces manieres d'intereſt ! Il ſuffit qu'il y va de la volonté du Prince, & de l'intereſt de l'Eſtat : c'eſt là l'intereſt dominant. Tous les autres intereſts de l'honneur particulier, des biens, du ſang, de la vie : vains & foibles intereſts. Un ordre du Prince en trois mots, ou de bouche ou par écrit, vous fera tout abandonner pour courir au bout du monde. Il faut partir ; il faut marcher ; l'ordre eſt donné : *Scriptum eſt.* On vit ainſi dans le monde ; on ſe croiroit indigne de la vie, ſi l'on avoit d'autres ſentimens : ſi lorſqu'il s'agit d'aller à un poſte périlleux, ou dans la meſlée d'un combat, on eſtoit retenu par la

crainte de la mort ou par l'amour de ſa famille. On ne connoiſt point là d'autre devoir ni d'autre néceſſité, que la néceſſité d'obéïr. Il eſt ainſi écrit dans le cœur de tous les braves, & dans le cœur de tous les ſages, & dans le cœur de tous les hommes dociles à la raiſon : *Scriptum eſt.* Le Chreſtien ſeul eſt-il inſenſible à cette raiſon ! n'a-t-elle aucun pouvoir ſur luy ; quand il s'agit d'obéïr à l'ordre de Dieu, d'accomplir ſon commandement & ſa loy ! N'en comprend-t-il pas la néceſſité abſoluë, indiſpenſable ; dés qu'il comprend qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu eſt le premier Souverain !

Appellons donc cette vérité au ſecours de noſtre foibleſſe : dés que nous nous ſentons preſſez par le poids de nos vaines & fauſſes néceſſitez. Mais ſi l'attrait de la cupidité forme une ſeconde tentation, comment y faut-il réſiſter ! Nous l'apprendrons dans la 2^e. partie.

II. PARTIE.

SATHAN par le pouvoir que les eſprits ſupérieurs ont ſur les corps, tranſporte Jeſus-Chriſt ſur une haute montagne ; & de là luy montrant tous les royaumes du monde, leurs richeſſes & leurs honneurs : Je vous donneray tous ces biens-là, luy dit-il : *Hæc omnia tibi dabo :* ſi vous vou- «

lez vous proſterner pour m'adorer : *Si cadens adoraveris me.*

Quel ennemi plus puiſſant ſur le cœur humain, que cette cupidité ; ce déſir effrené d'avoir ce que l'on n'a pas, d'avoir encore plus que l'on a, d'avoir ſans borne & ſans meſure ! De quoy ne vient-on pas à bout par ces funeſtes paroles : Je te donneray : *Tibi dabo.* Je te donneray tout. *Omnia tibi dabo.* Je te donneray tout ce que tu vois, préſent & brillant à tes yeux : *Hæc omnia tibi dabo.* Par là la juſtice eſt venduë, la fidelité trahie, la pudicité corrompuë, les familles & les Eſtats renverſez. Et c'eſt auſſi l'aſſaut le plus commun, que le tentateur livre à l'homme, aprés l'avoir livré à l'homme Dieu. Examinons les paroles du tentateur & les paroles du vainqueur. Nous y trouverons de quoy fortifier noſtre courage contre tous les attraits de noſtre cupidité.

Tous ces royaumes, que le démon faiſoit voir à Jeſus-Chriſt, dans toute leur gloire, en un moment : *Omnia regna orbis terræ in momento temporis :* Eſtoit-ce en effet les provinces & les pays qui partagent l'univers, que le démon approchoit & déployoit ſous les yeux du Fils de Dieu ! Non, ce n'eſtoient, diſent les Peres, que des eſpéces vaines & fauſſes, dont il luy formoit un objet capable de réveiller l'avidité du

Luc 4. 6.

cœur humain. Voilà l'illuſion de la paſſion qui nous tente : *Hæc omnia tibi dabo.* Mais à quelle condition luy promettoit-il ces faux biens ! A condition que tout Fils de Dieu qu'il eſtoit, il s'abbaiſſeroit juſqu'à ſe jetter à ſes pieds, l'adorer, le reconnoiſtre pour Dieu. *Si cadens adoraveris me.* Voilà la tyrannie du démon, quand il ſe ſert contre nous de noſtre cupidité. Dans ces deux conſiderations deux motifs pour luy réſiſter. Le premier, c'eſt l'illuſion de cette cupidité ; le ſecond, c'eſt ſa tyrannie.

Y penſez-vous, pecheurs ! & comment n'y pas penſer ! Avez-vous jamais regardé quelque bien temporel que ce puiſſe eſtre, avec les yeux de la cupidité ; qu'elle ne vous l'ait repréſenté comme une ſource infinie de repos & de bonheur, un amas de tous les plaiſirs, un parfait acquieſcement des mouvemens inquiets de voſtre cœur. *Omnia :* tout enfin. Ce faux bien vous tient lieu de tout : cette charge à l'ambitieux, cet or & cet argent à l'avare, cette femme au voluptueux, luy paroiſt toutes les richeſſes & tous les royaumes du monde. Il ne connoiſt point d'autre bien. Sa réputation, ſa fortune, & ſon ſalut, & ſon Dieu, tout cela ne luy eſt rien. S'il peut parvenir à ce qu'il prétend, il ſe conſolera de la perte de tout le reſte. I.

Il y parvient enfin. Que trouve-t-il ! Rien.

moins que ce qu'il s'eſtoit figuré ; rien que menſonge & qu'illuſion. Ce qu'il s'eſtoit repréſenté comme un bien ſolide & réel, ne luy paroiſt plus qu'un fantoſme, une vapeur, un ſonge, un rien. Le plaiſir qu'il s'y propoſoit, devient ennuy, dégouſt, chagrin. Le repos qu'il y attendoit, ſe change en inquiétude, en dépit de ſe voir trompé ; de ſentir ſon cœur, non ſeulement auſſi vuide qu'auparavant, mais encore plus alteré, tourmenté d'une ſoif de plaiſir & de repos plus picquante & plus ardente. Il éprouve la vérité de ce que le Sage avoit dit : que le plaiſir eſt meſlé de douleur, & que la fin de la joye eſt le commencement de la triſteſſe : *Riſus dolore miſcebitur, & extrema gaudii luctus occupat.*

Prov. 14. 13.

II. A cette illuſion continuelle de noſtre cupidité, joignons, pour ſecond ſujet de réflexion, ſa cruelle tyrannie ; l'humiliation prodigieuſe où la paſſion nous réduit ; les laſches ſoumiſſions qu'elle nous arrache ; les ténébres épaiſſes qu'elle répand dans noſtre eſprit ; la corruption qu'elle jette dans noſtre cœur ; la honte & le mépris où elle nous livre. Ah ! ſage Reine de Saba, vous admiriez Salomon ſur le troſne, au milieu de cette cour ſi magnifique, & ſi charmée de l'honneur de luy obéïr. Venez-le voir aux pieds d'une idole, au milieu des femmes qui le gouvernent, rampant

l'encenſoir à la main. C'eſt de cet oracle du monde, & de ce modéle des Roys, que la cupidité a formé ce vil eſclave. Il n'y a point de ſi haut degré d'honneur, de ſageſſe, de piété; d'où elle n'enleve le pecheur, pour le plonger dans l'opprobre & l'ignominie: *Si cadens adoraveris.*

On en vient là tous les jours par l'enteſtement de la paſſion: juſqu'à s'abbaiſſer par la flatterie ſous les pieds les plus dignes de mépris; comme il arrive à l'ambitieux: juſqu'à ſe rendre dépendant de ſes propres ſerviteurs; comme il arrive au voluptueux: juſqu'à ne ſe pas connoiſtre ſoymeſme; comme il arrive au furieux: juſqu'à ſe refuſer ſes beſoins les plus preſſans; comme il arrive à l'avare: juſqu'à manquer de tout; comme il arrive au prodigue. Que faudroit-il de plus à l'homme tenté, pour l'affermir dans ſon devoir; que de bien ouvrir les yeux ſur ces deux abiſmes de miſeres, ſur l'illuſion & ſur la tyrannie de ſon inſatiable cupidité; que de ſe laiſſer pénétrer à ces paroles du Sauveur, paroles victorieuſes: Tu adoreras, il eſt vray, tu ſerviras; « mais tu m'adoreras & ne ſerviras que ton Dieu: « *Et illi ſoli ſervies.*

Ces paroles nous font comprendre en effet, qu'il n'y a que Dieu ſeul, qui ſoit un maiſtre aſſez grand, pour remplir tous nos déſirs; un

maiſtre aſſez abſolu, pour exiger toutes nos ſoumiſſions. Luy ſeul peut me dire avec vérité : Je te donneray tout : *Omnia tibi dabo :* parce qu'il poſſede tout. Luy ſeul peut me dire avec droit : Proſternes-toy pour m'adorer : *Cadens adoraveris me:* parce qu'il peut tout & ſur tout. Il n'y a donc jamais ni d'illuſion dans les promeſſes qu'il fait ; ni de tyrannie dans les ſoumiſſions qu'il exige. Il n'y a que lui qui mérite d'eſtre ſervi: *Et illi ſoli ſervies.*

Oüy, Meſſieurs, Dieu poſſedant tout par ſon domaine abſolu, peut effectivement vous donner tout : & c'eſt ce qu'il fera dans ſon royaume éternel ; en ſe donnant luy-meſme ſans partage à chacun des bienheureux : *Erit omnia in omnibus.* Cupidité digne de l'homme, & qui devroit eſteindre en luy toutes les vaines cupiditez qui le dévorent icy-bas. Mais icy-bas où tous les biens ſont bornez ; & tout bornez qu'ils ſont, ſont deſtinez par le Pere commun pour ſuffire aux beſoins de tous les hommes : en quoy ce Pere commun met-il maintenant noſtre bonheur ! Ce n'eſt pas en nous offrant à chacun la poſſeſſion de tous les biens naturels. Une offre ſi injuſte & ſi remplie d'illuſion n'appartient qu'au démon, pere du déſordre & du menſonge : *Omnia tibi dabo.* Dieu juſte & ſage comme il eſt, ſçait remplir les déſirs des hommes & les rendre tous heureux ; en les portant à régler

leurs déſirs, à ſe borner à leurs beſoins, à retrancher de leurs cœurs tous les excés paſſionnez. Et pour mieux nous faire ſentir que le vray bonheur de la vie conſiſte dans ces bornes & dans cette modération : pour cela ſa providence a pris ſoin d'attacher exprés l'inquiétude & l'amertume à tous les déſirs exceſſifs. Vous l'avez ordonné, Seigneur, & nous ne l'éprouvons que trop, diſoit Saint Auguſtin ; que tout cœur paſſionné, déréglé & emporté, eſt luy-meſme ſon ſupplice. *Ut ſua ſibi pœna ſit, omnis inordinatus animus.* Ah ! nous mettons noſtre bonheur à porter aux derniers excés noſtre fortune & nos plaiſirs ; nous croyons trouver là ce plein contentement, néceſſaire ſelon nous au repos de noſtre vie. Il n'y eſt pas : il ne peut eſtre que dans les bornes & les meſures, réglées & déterminées par la ſageſſe de Dieu. *Confeſſ. lib. 1. cap. 12.*

Non, ce n'eſt point l'opulence qui rend heureux ; ce n'eſt pas meſme l'opulence qui rend riche. Avec d'immenſes richeſſes, non ſeulement on eſt rongé de ſoucis & de chagrins ; ſouvent meſme on manque de tout, ſi l'on ne ſçait faire de ſes richeſſes un uſage moderé. Ce ne ſont point les honneurs qui font honneur : pour en eſtre trop chargé, l'on ſuccombe ſous le poids ; & par trop d'élévation, l'on devient odieux & mépriſable. Ce ne ſont point les plaiſirs qui font

le plaiſir : leur affluence & leur durée les rend ennuyeux & inſipides. Il faut pour rendre nos paſſions utiles à noſtre bonheur, il faut les rendre dociles ; en retrancher l'emportement ; les tenir ſous le frein de la raiſon, de l'ordre & de la loy de Dieu.

Or c'eſt à quoy le démon ne les réduira jamais. Il ne cherche au contraire qu'à les irriter, les rendre plus inſatiables : parce qu'il ne cherche qu'à nous rendre malheureux ſous l'appas d'un faux bonheur ; & qu'à nous tromper pour nous perdre. Telle eſt ſa malice & ſon illuſion.

Vous me direz que vous réduire à cette modération, brider ainſi voſtre cupidité ; c'eſt vous faire une eſtrange violence, & tenir vos paſſions ſous un joug bien rigoureux. J'en conviens : mais ſongez que Dieu le mérite bien ; que meſme il le mérite ſeul : puiſque ſon domaine abſolu luy donne ſur vous & ſur tout une pleine autorité : *Dominum adorabis ; & illi ſoli ſervies.*

Donc ſi nous nous faiſons honneur de la grandeur des maiſtres & des Roys à qui la naiſſance nous a ſoumis, tout mortels qu'ils ſont comme nous ; ſi noſtre fidelité, noſtre zéle à les ſervir, les contraintes & les efforts où nous nous réduiſons pour leur plaire, les ſacrifices que nous couſtent leurs intereſts, ſont pour nous des ſujets de complaiſance & meſme de vanité : combien

nous doit-il eſtre glorieux de plier ſous la loy de Dieu, de ſacrifier à l'honneur de luy obéïr, nos commoditez, nos intereſts, nos plaiſirs & nos paſſions ! Aimons-nous mieux ramper ſous la tyrannie de noſtre humeur ; nous laiſſer gourmander par nos appetits ; céder à noſtre foibleſſe, à noſtre délicateſſe, à noſtre ſenſualité : que nous rendre maiſtres de nous-meſmes & de nos mouvemens déréglez, en les ſoumettant à l'empire abſolu de Dieu.

Laiſſons, chers Auditeurs, les eſclaves du démon & de la cupidité s'applaudir de leur eſclavage, & railler les gens de bien de leur ſoumiſſion à Dieu. Diſons leur ce que repliquoit David aux inſultes de ſa femme, qui blaſmoit ſon humilité devant l'arche du Seigneur : Oüy, je m'abbaiſſeray, je m'aviliray à ſes yeux encore plus que je n'ay fait : *Ante Dominum vilis fiam, plus quàm factus ſum.* 2. *Reg.* 6. 22. Et je me tiendray plus honoré de m'anéantir devant luy avec la populace & les eſclaves ; que d'eſtre ſur le troſne, où il m'a mis en la place de voſtre pere Saül : *Et cum ancillis glorioſiùs apparebo.* Parce qu'enfin la gloire du peuple & des Roys, auſſi-bien que leur repos, n'eſt pas à ſuivre les mouvemens déréglez & emportez de leur folle cupidité : mais à la ſoumettre à la régle eſtablie par le ſouverain Seigneur ; digne ſeul d'eſtre ſervi, craint, aimé

& adoré. C'eſt là, Meſſieurs, le reméde infaillible à la ſeconde eſpéce de tentation, qui vient de la cupidité : *Dominum Deum tuum adorabis & illi ſoli ſervies.* Venons à la 3^e. eſpéce, qui eſt celle de l'impunité.

III. PARTIE.

SATHAN ne pouvant perſuader à Jeſus-Chriſt, ni de faire aucun miracle pour ſe tirer de la néceſſité, ni de ſe proſterner devant luy pour ſatisfaire à la cupidité ; taſche de l'engager à tenter la bonté de Dieu par une confiance déréglée, en ſe jettant du haut du temple en bas. Il oſe meſme luy prouver par le témoignage des ſaints livres, non ſeulement que Dieu ne punira point cette préſomption ; mais qu'il le favoriſera d'une protection particuliere, & que les Anges viendront à ſon ſecours : *Scriptum eſt : Angelis ſuis mandavit de te.* C'eſt ſelon l'ordre de Saint Luc, la troiſiéme des tentations que ſouffrit le Fils de Dieu. Comment la repouſſa-t-il ! par une ferme réſolution, non ſeulement de ne point irriter la juſte colere de Dieu, mais encore de ne point tenter ſon indulgence & ſa clémence : *Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Luc. 4. 10.

Et c'eſt, Meſſieurs, cette eſpéce de tentation ſur l'impunité du peché, qui donne la force aux deux autres : à celle de la cupidité, à celle de la néceſſité.

La beauté du fruit défendu n'eut tenté qu'en vain nos premiers peres, ſi l'idée de la colere & des chaſtimens de Dieu fut demeurée gravée dans leur eſprit. N'eſt-ce pas cette meſme idée d'indulgence & d'impunité, qui fait pancher tous les jours noſtre cœur du coſté du vice, & qui nous entraiſne au peché. N'eſt-ce pas cette flatteuſe & trompeuſe perſuaſion ! Dieu eſt bon, Dieu n'eſt point cruel ; Dieu ne me punira point ; Dieu me pardonnera, comme il pardonne à tant d'autres ; un temps viendra qu'il touchera mon cœur. Que nous ſommes habiles à nous armer de ces ſortes de penſées contre les menaces de Dieu ; pour nous enhardir à la déſobéiſſance, & meſme à l'impénitence !

Or comment repouſſer cette eſpéce de tentation ſi funeſte & ſi commune ! Ecoutez, mes chers Auditeurs, ces paroles du Fils de Dieu, la victoire y eſt attachée : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. La meſme Ecriture qui vous dit d'eſperer toûjours en Dieu ; vous défend de tenter jamais Dieu : *Scriptum eſt : non tentabis.* Or qu'eſt-ce que tenter Dieu ! C'eſt préciſément ce que vous faites ; quand ſous cette idée trompeuſe de pardon & d'impunité, vous tombez dans le peché, vous différez d'en ſortir, & vous continuez à le commettre. Car développons

cette idée ; voyons ce qu'elle contient. Si je commets ce peché, ſi je perſévére dans ce peché, Dieu me le pardonnera. Qu'avez-vous alors dans l'eſprit ! que voulez-vous dire !

Ou bien vous prétendez en général que Dieu eſt ſi bon ; qu'il eſt difficile que ſa bonté s'accorde avec ce que l'on dit des peines de la vie future & de la rigueur des chaſtimens du peché. Vous voulez donc éprouver au péril de voſtre ſalut, ſi ce que l'on en dit eſt vray ; c'eſt-à-dire, que vous tentez Dieu ſur la vérité de ſes paroles.

Ou bien vous prétendez que Dieu eſt ſi bon pour vous, que les chaſtimens du peché, quelque véritables qu'ils ſoient, ne vous regardent point en perſonne ; que Dieu aura pour vous des égards tout particuliers ; que les menaces intentées à tous les pecheurs, les chaſtimens exercez par effet ſur tant & tant de pecheurs, ne ſont point pour vous des menaces ni des exemples. Vous voulez éprouver à vos périls, ſi Dieu vous traitera comme les autres pecheurs : c'eſt-à-dire, que vous tentez l'équité de ſa juſtice.

Ou bien vous prétendez que les chaſtimens du peché nous menaçant tous également, Dieu eſt ſi bon, que pour vous en garantir, il vous accordera, malgré vos délais & voſtre oubli, la grace de la pénitence en quelque moment impréveu

préveu. Vous voulez donc éprouver ſi ſa patience ira plus loin que voſtre opiniaſtreté : c'eſt-à-dire, que vous tentez ſa miſericorde & ſa patience.

Ou bien enfin vous prétendez que ſi Dieu n'eſt pas aſſez bon pour vous prévenir de ſa grace, au milieu de vos pechez ; au moins vous ſçaurez à la mort changer ſi bien voſtre cœur, en tirer un repentir ſi ſincére & ſi éclatant ; que vous forcerez le cœur de Dieu à vous faire miſericorde, & à vous convertir à voſtre dernier moment. Vous voulez donc éprouver, ſi Dieu fera pour vous un miracle tout pareil à celuy de la converſion du larron : c'eſt-à-dire, que vous voulez tenter le dernier effort de ſa puiſſance ; & luy marquer pour ceſſer de pecher, le jour & l'inſtant de voſtre mort.

Injurieux en toutes ces manieres à la parole, à la juſtice, à la puiſſance & à la bonté de Dieu, vous le tentez comme autrefois les habitans de Béthulie, qui s'eſtoient déterminez à livrer leur ville à l'ennemi, ſi Dieu ne les ſecouroit dans cinq jours. Que vous diray-je, pecheurs, ſinon ce que diſoit Judith à ce peuple téméraire : Qui eſtes-vous pour tenter le Seigneur ! *Qui eſtis vos qui tentatis Dominum !* « *Judith. 8. 11.* Quoy vous fixez un temps à la miſericorde Divine ; & ſelon voſtre fantaiſie vous luy préſcri-

vez ſon jour : *Poſuiſtis vos tempus miſerationis Domini ; & in arbitrium veſtrum diem conſtituiſtis ei.*

Combien de jours, combien d'années Dieu vous a-t-il prodiguées, pour vous donner le loiſir de vous rapprocher de luy ! vous n'avez pas eſté d'humeur à vous en ſervir : vous attendez un autre jour ; & quel jour ! voſtre dernier jour. Ce jour que vous ne voyez point, que vous ne connoiſſez point, que vous ſouhaitteriez eſtre auſſi eſloigné de vous que la fin de l'éternité. Voilà le jour que vous marquez à Dieu, pour ſonger à la pénitence & pour luy demander pardon ! Que ferez-vous donc des autres jours de voſtre vie ! à quoy les deſtinez-vous ! A multiplier vos pechez, à inſulter à ſa bonté, ſous prétexte de ſa bonté ; à vous rendre indigne de pardon, ſous eſperance de pardon. Vous voulez donc employer à l'irriter tous les jours de voſtre vie, qui ſont en voſtre pouvoir : & vous réſervez à l'appaiſer, le ſeul jour de voſtre vie qui n'eſt point en voſtre pouvoir, ni meſme en voſtre connoiſſance. Indigne abus de la bonté de Dieu ! Mais encore, diſoit Judith, qui eſtes-vous pour tenter ainſi ſa bonté ! *Qui eſtis vos, qui tentatis Dominum !*

Si vous luy eſtiez ſi important qu'il ne pût ſe paſſer de vous ; que ſa gloire & ſa grandeur

dépendît de vos ſervices : il auroit intereſt à ne vous pas perdre ; & à quelque extrêmité que ce pût eſtre, il luy ſeroit avantageux de vous ſauver. Mais quel beſoin a-t-il de vous & de toutes les créatures ! autant que des ſables de la mer & des atômes de l'air. Qui eſtes-vous donc ! *Qui eſtis vos !*

Encore ſi vous eſtiez aſſez maiſtre de voſtre vie pour oſer dire : elle ira juſques-là : j'ay encore trente ans & quarante ans devant moy : je ſuis jeune, & la mort ne s'addreſſe point à la jeuneſſe : je ſuis vieux, mais la mort frappe longtemps à la porte des vieillards : en ce cas vous pourriez vous flatter d'une impunité, au moins de quelques années ; & faire une eſpéce de tréve avec la juſtice de Dieu. Mais vous eſtes mortel à toute heure, à tout moment : vous portez voſtre mortalité & voſtre mort en vous meſme. Non ſeulement vingt ans d'impunité ne vous aſſeurent pas de l'impunité du lendemain ; mais un clin d'œil, un battement de cœur ne vous répond pas qu'il doive eſtre ſuivi d'un autre. En ce moment vous eſtes vivant & content : vous pouvez eſtre damné dans le moment qui va ſuivre. Et qui eſtes-vous donc pour oſer tenter la juſtice, la ſageſſe, la bonté, la puiſſance de voſtre Dieu ! *Qui eſtis vos qui tentatis Dominum.*

Ah ! pluſtoſt, ajouſtoit la ſage Judith ; prenez pluſtoſt une réſolution toute oppoſée. Dieu eſt bon ; mais de ſa bonté, de ſa longanimité tirez cette concluſion : que c'eſt dans ce meſme inſtant & par cette meſme raiſon qu'il faut faire pénitence : *Sed quia patiens eſt, in hoc ipſo pœniteamus.* Plus il a ſuſpendu le chaſtiment de nos pechez, plus nous devons haſter noſtre converſion. Plus il nous a prodigué ſes bontez, plus nous devons appréhender que la meſure n'en ſoit comblée. Plus nous avons exercé ſa patience, plus nous devons craindre de la rebuter : *Quia patiens eſt Dominus, in hoc ipſo pœniteamus.*

Vous ne pouvez vous repréſenter ſans horreur l'inſolence du démon, d'avoir oſé tenter Jeſus-Chriſt ; ni voir ſans eſtonnement la patience de Jeſus-Chriſt, d'en avoir ſouffert l'inſolence. Comment donc pouvez-vous ſans eſtonnement & ſans horreur vous voir & vous ſouffrir vous-meſme, accouſtumé comme vous l'eſtes à tenter Dieu ! Le démon vouloit éprouver s'il eſtoit vraiment Fils de Dieu. *Si Filius Dei es !* ſi ſon cœur eſtoit different de celuy des autres hommes, exempt des baſſes paſſions d'avarice & de vanité : cette curioſité eſtoit tout ſon attentat. Le voſtre, pecheur, c'eſt de vouloir voir ſi Dieu, le peché, l'enfer, l'éternité

ſont en effet ce que l'on vous en a dit : ſi Dieu vous traitera comme les autres pecheurs : ſi vous ne tenez point parmi eux un rang aſſez diſtingué, pour mériter qu'il recherche voſtre amitié, quand vous aurez employé à l'offenſer tout le cours de voſtre vie : s'il n'attendra point pour vous couronner, le moment meſme de la mort qu'il a marqué, pour porter le dernier arreſt contre le commun des damnez. Voilà les épreuves où vous mettez la clémence & la Majeſté de Dieu.

De combien voſtre audace & voſtre témérité eſt-elle donc au-deſſus de celle du tentateur ! mais pluſtoſt de combien augmente-t-elle vos crimes ! Car quand vous en auriez commis autant que la cupidité, & meſme la néceſſité vous en peuvent ſuggérer ; vous les pouvez encore effacer par la pénitence : au lieu que fermant voſtre cœur au ſoin de la pénitence, & vous y endurciſſant par l'idée de l'impunité ; ce dernier attentat met le comble à tous les autres : il vous en oſte le reméde, & vous rend indigne de pardon.

C'eſt auſſi ce que Moïſe & David reprochoient aux Juifs, comme un peché héréditaire, ſource de leur réprobation. *Cur tentatis Dominum !* pourquoy tentez-vous le Seigneur, diſoit Moïſe ! N'irritez point le Seigneur, diſoit *Exod. 17. 2.*

David, en vous obſtinant à le tenter comme
Pſ. 94. 8. vos peres dans le déſert : *Nolite obdurare corda veſtra ſicut in irritatione, ſecundùm diem tentationis in deſerto.* Saint Paul rappellant aux Hébreux le ſouvenir de la vengeance Divine, en fait auſſi la menace aux Chreſtiens. Je vous la fais avec luy, chers Auditeurs. N'imitez point ces tentateurs de la miſericorde de Dieu. Si vous eſtes aſſez heureux pour entendre aujourd'huy ſa voix : *Hodie ſi vocem ejus audieritis :* ne ſoyez pas aſſez téméraires pour y endurcir vos cœurs :
Hebr. 3. 8. &c. *Nolite obdurare corda veſtra :* Profitez de ce jour préſent, tandis qu'il eſt encore préſent : *Donec hodie cognominatur.* N'attendez point que ce jour ſoit paſſé, qu'il ait fait place au lendemain : ce lendemain ne ſera qu'une continuation de voſtre audace à tenter Dieu, une nouvelle inſulte à ſa clémence.

Ah ! ſi ma voix, celle des Prophetes & de Saint Paul, s'efforce en vain de vous rendre attentifs à celle de Dieu, de vous exhorter à luy obéïr : exhortez-vous, ajouſte Saint Paul, encouragez-vous vous-meſmes : *Adhortamini voſmetipſos.* Négligez nos diſcours, pourveu que vous n'étouffiez point la voix de voſtre conſcience. En combien de façons vous parle-t-elle ! Il vous échappe ſi ſouvent au milieu meſme de vos plaiſirs, des ſoupirs qui diſent tant de cho-

ſes. Ecoutez-les, développez les ſentimens qu'ils renferment ; ennui de voſtre eſtat, honte du paſſé, dégouſt du préſent, incertitude de l'avenir ; crainte d'un Dieu, d'un Dieu vengeur. Tous ces mouvemens ſont enveloppez dans ces ſoupirs qui vous échappent. Profitez-en pour réſiſter aux attaques du tentateur, & pour n'eſtre point vous-meſmes les tentateurs de voſtre Dieu. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE LUNDY DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARESME.

Sur le jugement général.

Tunc ſedebit ſuper ſedem majeſtatis ſuæ, & congregabuntur ante eum omnes gentes, & ſeparabit eos ab invicem.

Alors le Fils de l'Homme s'aſſeyra ſur le ſiége de ſa majeſté, & tous les peuples ſeront raſſemblez devant luy, & il les ſéparera les uns des autres. En Saint Matthieu Chap. 25.

SIRE, Quand le nombre des Elûs ſera rempli, que les méchans auront comblé la meſure de leurs crimes, que les créatures ſeront laſſes de porter le joug des pecheurs, que la patience de Dieu ſera parvenuë à ſon dernier terme; alors, *Tunc*, en ce moment là : les hommes déſabuſez des illuſions du menſonge, ouvrant

enfin les yeux à la vérité, verront éclater au-deſſus des nuës la majeſté de leur Juge ſouverain : *Tunc ſedebit ſuper ſedem majeſtatis ſuæ.*

Juſques-là le regne des nations, le temps & le jour des hommes : *Tempora nationum.* Là commencera le regne & le jour du Seigneur : *Dies Domini.* Jour du Seigneur, parce que ce ſera la fin du temps, inconſtant, changeant comme l'homme ; & le commencement de l'éternité, qui par ſa ſtabilité immuable & uniforme, eſt proprement le temps de Dieu. Jour du Seigneur, parce que tous les autres jours ſont abandonnez à l'uſage commun des hommes ; ce jour ſera le premier & le ſeul, où ſans égard aux intereſts des hommes, on n'aura pour unique affaire que l'intereſt de la gloire de Dieu : *Dies Domini.* *Luc. 21. 24.* *Iſa. 2. 12.*

Y penſez-vous, mes Freres, à ce redoutable jour, cenſeur de tous les autres jours ; & cette penſée réveille-t-elle en vous celle de voſtre ſalut ! Que n'operoit point cette penſée dans le cœur des anciens fidelles, tout dignes qu'ils eſtoient des miſericordes de Dieu ! Mais que n'operoit-elle point dans le cœur meſme des impies, tout endurcis qu'ils eſtoient aux menaces de la juſtice de Dieu !

Que devint Baltaſar, quand il vit une main ſans corps eſcrire en trois mots ſon arreſt de

mort ſur la muraille de ſon palais ! Eſtonné, moins de la veuë de ce prodige, que de l'explication de ces trois mots; toutes ſes penſées ſe confondirent : *Cogitationes ejus conturbabant eum :* ſes genoux luy manquoient & ſe frappoient de frayeur. *Genua ejus collidebantur ad invicem.* Il n'avoit pour garand du triſte ſens de ces trois mots, que le témoignage d'un ſeul homme, l'interprétation de Daniel. Nous, pour garands de la certitude & de la ſévérité du jugement, nous avons le témoignage de Jeſus-Chriſt & la foy de tous les ſiécles. Ce n'eſt la main ni d'un homme, ni d'un Ange; c'eſt la main meſme de Dieu, qui eſcrit contre nous, comme contre Baltaſar, ces trois funeſtes paroles : *Manè, Thecel, Phares.* Comprenez-les bien, mes chers Freres; elles contiennent toute la forme de voſtre dernier jugement : *Numera, pondera, divide :* c'eſt-à-dire, *comptez, peſez, ſéparez.*

Maintenant durant la vie nous ignorons le nombre de nos pechez, nous diminuons le poids de nos pechez, nous confondons nos pechez avec nos vertus apparentes. Au tribunal de Dieu tous nos pechez ſeront mis dans leur jour. Premierement, nous en ignorons le nombre. Comptez, dira le Juge : *Numera :* nous connoiſtrons le vray nombre de nos pechez. Secondement, nous en diminuons le poids. Peſez, dira le Juge :

Pondera : nous en connoiſtrons le vray poids. Troiſiémement, nous les confondons avec nos vertus, pour couvrir les uns par les autres. Séparez, dira le Juge : *Divide :* nous connoiſtrons nos pechez en eux-meſmes, démaſquez, dépoüillez de l'apparence des vertus. Cela mérite-t-il voſtre attention, voſtre précaution, voſtre crainte ! Elle eſt utile & néceſſaire maintenant : alors à quoy ſervira-t-elle ! Addreſſons-nous à la Sainte Vierge pour obtenir ce don de Dieu. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

JOB ſans eſtre éclairé des lumieres de la loy, ni de celles de l'Evangile, a connu cette vérité ; qu'il y a un Juge aprés la mort, & que ce Juge n'oublie rien de tous les pechez de l'homme. Le « pouvez-vous croire, diſoit-il, que l'homme « mort puiſſe revivre : *Putaſne mortuus homo rurſum vivat !* « *Job. 14. 14.* A contempler ce qui ſe paſſe à nos yeux, ne ſemble-t-il pas que l'homme fuit & diſparoiſt de la terre ; comme un flot qui ſe perd & fait place à d'autres flots : *Quomodo ſi recedant aquæ, & fluvius vacuè factus areſcat.* Il n'en eſt pas ainſi de nous ; ô mon Dieu ! Vous m'appellerez, quand je ſeray dans le tombeau : tout deſſéché, tout en pouſſiere, il faudra que j'entende voſtre voix ; j'en ſeray frappé ;

j'y répondray par une prompte obéïſſance : *Vocabis me & ego reſpondebo tibi.* Mes os ſeront ſans nerfs & ſans reſſorts pour m'élever hors de terre : mais voſtre main qui ſent la foibleſſe de ſon ouvrage, & que vous avez eſtenduë autrefois pour me former, s'eſtendra encore en ce moment, pour rendre le mouvement & la conſiſtence à ma cendre : *Operi manuum tuarum porriges dexteram.* Me voilà donc hors du tombeau confus, tremblant, meſlé dans la foule des nations, au pied de voſtre tribunal, ſous vos yeux, pour y rendre un compte public : & de quoy ! de tous mes pechez. Combien d'années ont paſſé par-deſſus ! Ils ſont ſortis hors de la mémoire des hommes, hors de ma mémoire ; il eſt vray : mais non pas hors de la mémoire de Dieu. Non ſeulement, dit Job, Dieu a compté tous mes pas, tous mes pechez : *Tu quidem greſſus meos dinumeraſti :* mais il les a, dit-il, ſerrez & ſcellez de ſon cachet : *Signaſti quaſi in ſacculo delicta mea :* mais, dit l'Apoſtre Saint Jean, il en tient un régiſtre exact ſur lequel nous ſerons jugez : *Libri aperti ſunt, & judicati mortui ex his quæ ſcripta ſunt in libris.*

Job. 14. 17.

Apocal. 20. 12.

Toutes ces expreſſions nous repréſentent Dieu comme un créancier ſévére, qui ne laiſſe rien échapper. Nous cependant débiteurs négligens, inſenſez, de mauvaiſe foy ; de jour en jour nous

accumulons nos debtes ; nous meſurons l'eſtenduë de l'eſprit de Dieu à la foibleſſe de noſtre eſprit : parce que nous perdons la mémoire de nos pechez ; nous nous figurons que Dieu les oublie : il compte tout, il nous fera compter tout, à la face de l'univers : *Numera.* Comptons donc aujourd'huy avec nous-meſmes, avant que de compter avec Dieu. Nous confeſſons communément nos grands pechez, nos pechez propres, nos pechez effectifs & poſitifs : mais trois eſpéces de pechez échappent à noſtre attention & à noſtre confeſſion ; les pechez légers, les pechez d'omiſſion, les pechez d'autruy. Ce ſera donc alors la matiere de ſa recherche : aurons-nous la force de la ſouſtenir !

PREMIEREMENT, vous n'aviez égard qu'aux grands pechez, qui portoient directement la mort éternelle à voſtre ame : aviez-vous égard aux petits pechez ! le ſeul nom de veniel ne ſembloit-il pas vous donner la licence de le commettre, en vous préſentant l'idée de la facilité du pardon ! N'aviez-vous pas l'eſprit rempli de cette funeſte illuſion ; que Dieu eſt trop grand pour s'arreſter aux bagatelles ! On vous fera voir qu'il n'y en a point dans ſon ſervice ; & que tout devient grand, dés qu'il ſe rapporte à Dieu : *Nihil ad Deum pertinens leve eſſe ducendum :* dit Salvien. On vous fera ſouvenir que l'abſtinen- I. *De gubern. l. 6.*

ce d'un ſeul fruit ayant eſté la matiere de ſon premier commandement & l'écuëil du ſalut du monde ; il n'y a rien de ſi bas ſelon nous, qui ne puiſſe eſtre important devant Dieu, qui ne puiſſe attirer ſur vous ſes vengeances éternelles. On vous fera ſouvenir de l'aſſiduité que vous apportiez vous-meſme à prévenir les moindres volontez de ceux à qui vous eſtiez ſoumis, & dont vous croyiez l'appui néceſſaire à voſtre fortune. Ils exigeoient, non ſeulement que vous expoſaſſiez pour eux & vos biens & voſtre ſang ; mais que vous euſſiez meſme une attention particuliere à contenter leurs fantaiſies, leurs caprices & leurs humeurs. C'eſtoit de ces petits ſoins que dépendoit l'agrément de vos ſervices. Oſiez-vous dire : Ils ſont trop grands Seigneurs, pour attendre de moy ces légéres complaiſances ! Au contraire plus ils eſtoient grands, plus vous eſtiez ſcrupuleux à ne leur déplaire en rien. N'y avoit-il que Dieu, qui ne méritaſt pas le meſme égard, à fuir les petites fautes, & à vous acquitter des petits devoirs.

Vous ne pouviez croire qu'il en tint compte avec une ſi exacte rigueur. Pourquoy ne le croyiez-vous pas ! il vous l'avoit dit en termes ſi clairs : Qu'au jour du jugement il faudroit rendre un compte exact de toute parole inutile : *Matth. 12. 36. Omne verbum otioſum quod locuti fuerint homi-*

nes, reddent rationem de eo in die judicii. Le voilà venu ce grand jour ! que de paroles & d'actions inutiles, vaines, oiſives ! Sur quel fondement avez-vous crû que tout cela s'évanoüiroit & ſeroit compté pour rien ! Quelle raiſon pouvoit affoiblir dans voſtre eſprit la vérité de ſa parole, qui vous déclaroit expreſſément qu'il en tireroit raiſon ! Comptez, comptez les petits pechez avec les grands : *Numera.*

SECONDEMENT, vous ne comptiez que vos II.
pechez propres & perſonnels : avez-vous eu le meſme ſoin pour les pechez d'autruy, dont vous vous eſtes rendus coupables, par conſeil, par commandement, par complaiſance, par tolérance, par approbation, par ſéduction, ſur tout par exemple & par ſcandale. Repréſentez-vous ceux à qui vous avez donné quelque occaſion de peché ; ſoit vos ennemis, en leur mettant l'amertume & la vengeance dans le cœur ; ſoit vos amis, en exigeant de leur amitié des condeſcendances criminelles ; ſoit les riches & les Grands, en les confirmant par flatterie dans leurs pernicieux deſſeins ; ſoit les pauvres & les petits, en les excitant par vos duretez à l'impatience & aux murmures ; ſoit vos domeſtiques & vos ſujets, en abuſant de leur obéïſſance à des ſervices honteux ; ſoit vos enfans, en leur donnant par vos mauvaiſes mœurs des leçons de li-

bertinage ; ſoit enfin les eſtrangers, les inconnus, tout un peuple, tout le public ; qui trouvoit dans vos diſcours, dans vos airs, dans vos parures, des écuëils à ſon innocence & des piéges à ſa religion. Maintenant il n'y a point de tribunal ſur la terre où leurs cris ſoient écoutez. Il y en aura un à la fin des ſiécles ; & ce ſera celuy de Jeſus-Chriſt.

Là tous ces malheureux dont vous aurez fait le malheur, ſe trouveront réünis contre vous : malheureux amis d'un perfide ami ; malheureux enfans d'un mauvais pere ; malheureuſe femme d'un eſpoux débauché ; malheureux ſerviteurs d'un maiſtre ſans conſcience. Tous reclamans contre vous la rigueur du Juge ; tous crians d'une meſme voix : Sans luy, Seigneur, ſans luy nous n'aurions pas peché contre vous ; nous n'aurions pas mérité voſtre colere. Ah ! Job s'allarmoit des témoins que Dieu ſuſcitoit contre luy : Vous produiſez vos témoins contre moy, Seigneur, diſoit-il : *Inſtauras teſtes tuos contra me.* *Job. 10. 17.* Quels témoins, pecheur ! vos complices, vos confidens : des villes & des royaumes qui auront pris ſur vous l'exemple d'offenſer Dieu : des ſiécles entiers corrompus par vos erreurs. On ſe ſera damné ſur vos pas & ſur vos maximes, peut-eſtre encore mille ans aprés voſtre mort. A la veuë de tous ces témoins intereſſez

à

à voſtre punition, Dieu vous accorderoit-il la couronne des élûs. Vous auriez fait tomber dans les enfers tant d'ames qui luy eſtoient cheres, & vous trouveriez place dans le ciel ! Non, vous avez allumé l'incendie qui les a perduës : vous eſtes reſponſable de leur perte, puiſque vous en eſtes l'auteur : *Numera.*

III. TROISIÉMEMENT, vous comptiez vos pechez effectifs & poſitifs : les pechez d'omiſſion, bien loin d'eſtre comptez, paroiſſoient-ils ſeulement à voſtre veuë ! Vous n'avez point fait, dites-vous, tout le mal que vous pouviez faire, avez-vous fait tout le bien que vous deviez faire ? vous n'avez point peché par malice ni par deſſein ; n'avez-vous point peché par une ignorance affectée, par une négligence obſtinée de vos devoirs ! Il y a de quoy damner ceux qui ſe croyent les plus ſeurs de leur ſalut. C'eſt moins l'infraction des devoirs que l'omiſſion des devoirs qui fait le déſordre du monde : l'infraction ne convient qu'aux méchans ; l'omiſſion échappe aux plus fidelles : tout cela n'eſtoit rien pour vous.

N'eſt-ce donc rien que l'omiſſion de la vigilance domeſtique, ordonnée aux peres, aux meres, aux maiſtres, aux ſupérieurs ; appliquez ſouvent mal-à-propos aux intereſts de l'honneur & des biens ; ſans yeux & ſans ſouci ſur les

mœurs de leur famille ! Et de-là la débauche des enfans, l'insolence des serviteurs, le déréglement des affaires, la discorde & la division des femmes & des maris. N'est-ce rien que l'omission du zéle du bien public, dans les personnes élevées : attentives sans mesure aux prérogatives de leur rang ; sans égard aux fonctions qui en font l'importance, la nécessité & la dignité ! De-là l'inutilité des charges & des honneurs ; les gémissemens de l'Estat sous l'orgueïl de la puissance, & sous la foiblesse de l'autorité. N'est-ce rien que l'omission de l'estude & du travail dans les Magistrats, dans les Juges : amateurs de la justice, mais encore plus du plaisir ; protecteurs & vengeurs des loix, mais sans application pour les connoistre, & sans vigueur pour les faire observer ! De-là les jugemens iniques, précipitez, ambigus & captieux ; l'immortalité des procés, la désolation des familles ! N'est-ce rien que l'omission des œuvres de piété, des pratiques de religion, dans les Eccléſiastiques & dans les bénéficiers : scrupuleux à recueïllir les revenus de l'autel, sans aucun soin d'en soustenir la gloire & la sainteté ! De-là l'oisiveté, la vie molle & délicieuse, l'indolence au péril des ames, l'abandon du sanctuaire au pillage de l'avarice & aux assauts de l'ambition ! N'est-ce rien enfin que l'omission de l'aumosne,

elle eſt d'obligation pour toutes ſortes d'eſtats. A conſiderer cependant le nombre infini de pauvres abandonnez & déſolez, qui ſemblent à chaque pas ſortir de terre, & ſe multiplier à tout moment ſous nos yeux ; il faut que la pluſpart des riches, la pluſpart meſme des Chreſtiens, manquent à cette obligation. Mais à qui vient-il dans l'eſprit de s'examiner ſérieuſement ſur une omiſſion ſi importante ! On meſure ſes charitez ; à quoy ! communément à la plus légere monnoye qui ſoit dans l'uſage public. On croit avoir rempli l'eſtenduë de ſon devoir, quand deux ou trois fois par jour on s'eſt laiſſé arracher ce foible tribut par l'importunité des pauvres. Ah ! c'eſt bien là qu'il faut meſurer vos charitez : c'eſt à vos parures, à vos coëffures, à vos meubles, à vos caroſſes, à voſtre table, à voſtre jeu. Ces excés odieux, ſcandaleux & pernicieux ; c'eſt-là voſtre ſuperflu : c'eſt donc là la meſure de vos debtes envers le pauvre, & des droits du pauvre ſur vous.

Déſordre incroyable, Meſſieurs ! Jeſus-Chriſt dans ſon Evangile envoye tous les damnez en enfer, parce qu'ils n'ont pas fait l'aumoſne : Allez, j'ay eu faim, j'ay eu ſoif ; vous n'avez eu nulle pitié de ma faim ni de ma ſoif : *Eſurivi, ſitivi ; diſcedite.* Et pas un homme, pas un Chreſtien ne ſe croit en péril de ſe damner par ce cri- *Matth. 25. 41.*

me ; aucun ne s'en fait un crime ; aucun n'ouvre les yeux ſur cette affreuſe omiſſion dont les ſuites ſont ſi funeſtes. Et quelles ſuites ! les murmures, les gémiſſemens, les cris, les imprécations, les blaſphémes, le ſang, la mort, le déſeſpoir & la damnation des pauvres : & des riches par conſequent : & la voſtre par conſéquent & celle de la pluſpart des hommes en toute ſorte d'eſtats. Quiconque n'eſt pas pauvre, eſt riche à l'égard du pauvre ; obligé par conſequent de remplir ce grand devoir, ou d'en expier l'omiſſion : vous avez négligé de l'expier ſur la terre ; vous la porterez criante & ſanglante au tribunal du Sauveur. Là les livres ſeront ouverts, les feüilles, les replis de voſtre propre conſcience : *Libri aperti ſunt.* On n'y voyoit rien, quand vous viviez ; on y verra tout malgré-vous : vous aviez tout confondu ; tout y ſera mis par ordre : vous aviez tout caché ; tout y paroiſtra dans ſon jour : vous aviez tout oublié ; tout reviendra préſent à voſtre mémoire : *Numera, numera ;* comptez. Ce n'eſt encore que le premier devoir : peſez, *Pondera :* connoiſſez le poids de vos crimes, c'eſt le ſecond.

II. PARTIE.

ADMIREZ, je vous prie, Meſſieurs, la fer-

tilité de noſtre eſprit en vains prétextes, pour taſcher de nous diminuer à nous-meſmes la peſanteur de nos pechez. Tantoſt nous nous en prenons à Dieu. Pourquoy, diſons-nous, m'a-t-il donné ce penchant au mal, ces paſſions? pourquoy m'ayant fait tel, ne me ſouſtient-il pas par la force de ſa grace! Tantoſt nous nous en prenons au monde. Il m'entraiſne par ſes exemples & par ſes mauvaiſes couſtumes; il m'engage dans les occaſions & dans la néceſſité de pecher. Tantoſt nous allons chercher l'excuſe de noſtre peché en luy-meſme, dans la légereté de ſa matiere, ou dans la bréveté de ſa durée. Ce n'eſtoit rien, diſons-nous: ce n'eſtoit qu'un ſeul moment. Tantoſt enfin nous nous défendons par nos propres diſpoſitions, par noſtre ignorance, ou par noſtre inapplication. Je ne le ſçavois pas, diſons-nous; ou bien je n'y penſois pas.

Quand tout cela nous paſſe par l'eſprit, nous nous croyons bien diſculpez: nous croyons meſme avoir là de quoy répondre à tous les reproches des ſages, à tous les avis des gens de bien. Nos pechez ainſi déchargez de leur malignité naturelle & de leur énormité, ne nous péſent point ſur la conſcience: on en ſent peu le remord. Sera-ce de meſme au jugement & dans la balance de Dieu! Propoſons luy dés-main-

tenant toutes ces meſmes excuſes, & voyons en détail ce qu'il nous y répondra.

I. D'ABORD le pecheur s'en prend à Dieu. Seigneur, dit-il, vous eſtes l'auteur de mon eſtre : vous m'avez formé tel que je ſuis. Ce n'eſt pas moy qui me ſuis donné cette humeur emportée, inſociable ; cette inclination violente à tout ce qui fait plaiſir ; cette invincible averſion de tout ce qui fait de la peine ; ce tempérament ſi fragile & ſi contraire à la vertu. Si j'avois eſté maiſtre de mon ſort, je me ſerois autrement partagé. Voilà voſtre apologie, libertins ! Selon vous on n'y peut répondre, & Dieu ſera forcé de ſe taire devant vous !

Mais je vous prie, eſt-il bien vray que Dieu vous ait fait tel que vous eſtes, & que vous ſoyez ſorti de ſes mains rempli de ces honteuſes & turbulentes paſſions ! Eſtiez-vous tel, avant que vous euſſiez gouſté l'air du grand monde, avant que la fortune eut aveuglé voſtre eſprit, avant que l'opulence eut endurci voſtre cœur ! Eſtiez-vous tel il y a vingt & trente ans ! Eſtiez-vous tel dans voſtre premiere jeuneſſe ! En un mot quand la raiſon a commencé d'éclater dans voſtre eſprit, a-t-elle trouvé ces mauvais hoſtes eſtablis desja dans la maiſon ! n'a-t-elle pû les en chaſſer, les apprivoiſer du moins, les rendre capables de quelque régle & de quelque modération !

Peut-eſtre aviez-vous le principe de tous ces vices dans voſtre tempérament; qui naturellement eſt pour ainſi dire, le foyer des inclinations de l'ame. Il eſt vray. Mais n'eſt-il pas auſſi vray que dans ce meſme tempérament on a la ſource des infirmitez, des maladies, & de la mortalité du corps. Cependant par le ſoin de la ſanté; par les précautions que l'on prend de bonne heure & à propos, pour éviter les excés qui luy ſont contraires, on vient à bout de la ſouſtenir & meſme de l'affermir. Que n'avez-vous eu le meſme ſoin pour la ſanté de voſtre ame, en retranchant les excés où la portoient ſes paſſions! Un libertin qui ſent ſon corps énervé par la débauche, a-t-il droit de dire à Dieu, pourquoy m'avez-vous fait ainſi! Eſt-ce Dieu, malheureux, qui vous a réduit à ce degré de langueur & de miſere! Eſt-ce luy qui a fait de voſtre corps l'inſtrument ou pluſtoſt la victime de la volupté! C'eſt voſtre emportement, c'eſt voſtre indocilité, c'eſt voſtre abandonnement aux déſirs dépravez de voſtre cœur; qui a ruiné voſtre corps & précipité vos jours. Jugez le meſme de voſtre ame & du ravage qu'y ont fait vos paſſions. Ce n'eſt point Dieu qui les a renduës intraitables: c'eſt voſtre négligence à les retenir ſous le joug, à les réprimer de bonne heure, à les aſſujettir aux régles de la raiſon.

Vous-meſme, quand il a fallu pour quelque intereſt preſſant, les cacher aux yeux du monde : avec quel ſoin n'avez-vous pas ſçeu les empeſcher d'éclater ! Quelle violence ne vous eſtes-vous pas faite, pour diſſimuler voſtre avarice, voſtre impudicité, voſtre ambition ! vous paroiſſiez la modeſtie, la douceur & la raiſon meſme. Il vous a preſque autant couſté pour eſtre hypocrite, qu'il vous eut couſté pour vous rendre vrayment vertueux. C'eſt ce que font les ſages, & ce que les Saints ont fait par l'intereſt capital du ſalut, & pour le bonheur de leur ame. Ils n'ont point imputé à Dieu le déréglement de leur cœur : ils ont reſpecté en eux-meſmes ſon ouvrage ; & leur attention continuelle à travailler ſur leurs défauts, a produit leur ſainteté. Leur exemple condamnera l'injuſtice de voſtre murmure. Aurez-vous plus de ſujet de vous plaindre en ſecond lieu du retardement de la grace !

II. Il n'eſtoit pas en mon pouvoir de vaincre mes paſſions ſans le ſecours de ſa grace ; il ne tenoit qu'à Dieu de me la donner ; je l'attendois pour obéïr. Vous, Chreſtien, dont toute la vie, la naiſſance, l'éducation, la proſpérité, l'adverſité, la ſanté, la maladie, la mort meſme, ont eſté autant de faveurs & de moyens de ſalut. Avez-vous manqué d'inſtructions, d'e-

xemples, de conſeils, de reproches, de corrections! graces extérieures. Avez-vous manqué de lumieres, d'inſpirations, de ſcrupules, de remords! graces intérieures. Laiſſez cette plainte & ce prétexte aux barbares & aux payens. Dieu ſçaura bien leur juſtifier ſa conduite & leur faire ſentir leur tort. Mais un Chreſtien, que la grace eſt allé chercher au berceau; qu'elle a conduit par la main juſqu'au tombeau; qui n'avoit qu'à ſuivre les pas qu'elle luy traçoit ſur la terre, pour arriver ſeurement au terme de ſon ſalut: que peut-il reprocher à Dieu! Que ſa grace eſtoit trop foible! inutile prétention. Quelque forte que ſoit la grace, il faut toûjours que l'on agiſſe avec elle; non pas pour la prévenir, mais pour la ſuivre & pour luy obéïr. Or c'eſt ce que le pecheur ne veut pas entendre. Il voudroit que la grace de Dieu l'arrachaſt à ſon peché ſans oppoſition, ſans combat, ſans difficulté, ſans travail; qu'il ſe trouvaſt tranſporté d'un ſeul vol, de l'abiſme du vice à la cime de la vertu. Or c'eſt ce que Dieu n'entend pas: la pareſſe & l'orgueïl en rendent le pecheur indigne. Il n'a donc rien ſur cet article à reprocher à ſon Dieu. *Job. 29. 3. &c.*

III. Il rejettera ſon peché ſur l'exemple & la couſtume du monde qui l'y engageoit. Troiſiéme illuſion. Non, ce n'eſtoit pas la couſtume

que vous ſuiviez en vous abandonnant au mal; mais vos inclinations perverſes: & vous ne vous rendiez complaiſant à la couſtume, que pour les autoriſer. Car enfin cette couſtume a-t-elle eu ſur vous le moindre crédit, quand vous l'avez trouvée contraire à vos meſmes inclinations!

Ce monde tel qu'il eſt, vicieux & corrompu, crie ſi ſouvent contre les excés où portent les paſſions. Ces cris avoient-ils la force de vous picquer, de vous en faire ſentir l'infamie, l'extravagance, le péril! combien voſtre conduite eſtoit oppoſée à voſtre fortune, à voſtre ſanté, à voſtre honneur! Conſidérations inutiles à tous les gens paſſionnez.

Bruits du monde, exemples du monde, uſage & couſtume du monde: on vous écoute: on vous obéït, on plie ſous voſtre autorité, quand vous flattez les déſordres du cœur! Y eſtes-vous contraires! les blaſmez-vous! vous ne pouvez rien, vous n'eſtes rien. Comment donc alléguerons-nous pour excuſe de nos pechez la contagion de l'exemple, & noſtre complaiſance aux couſtumes de noſtre temps! Le Juge aura-t-il oublié que nous n'en ſommes les eſclaves, que parce que nous le ſommes de nos propres paſſions! C'eſt donc à nos paſſions, & non pas à la couſtume, qu'il imputera nos pechez.

OSERONS-NOUS les imputer au poids de la nécessité qui nous y aura forcez ! Quatriéme excuse, ordinaire aux gens pressez des besoins communs, vivans dans la dépendance, intimidez par la menace, allarmez du péril de leurs biens ou de leur honneur. A toutes ces nécessitez si pressantes selon nous, on opposera *cet unique nécessaire* qui nous est proposé pour fin, pour lequel nous sommes nez, sans lequel nous ne pouvons estre heureux ; on nous rappellera la veuë de ce salut éternel, dont alors nous comprendrons l'importance & que nous aurons négligé pour de vaines nécessitez. Hé bien vous auriez perdu la vie, les biens ; il est vray : mais enfin que sont devenus ces biens ! combien les avez-vous gardez ! qu'est devenuë cette vie ! plustost, plustard, n'a-t-il pas fallu la quitter ! Mais vostre salut où est-il ! Vous auriez perdu vos amis, vos appuis, vos protecteurs ; vous auriez offensé vos maistres. Vous les avez ménagez en offensant vostre Dieu : vous avez perdu vostre Dieu : que sont devenus vos maistres ! Qu'ils viennent maintenant, qu'ils parlent, qu'ils vous justifient devant luy, qu'ils vous appuyent contre sa colere, qu'ils vous tirent de ses mains. IV.

Qu'estoit-il nécessaire, hélas ! que vous fussiez riche, puissant, accrédité, protégé, consi-

déré ſur la terre ! que vous y fuſſiez meſme au rang des vivans ! Mais y eſtant, vous n'y eſtiez que pour faire voſtre ſalut : c'eſtoit là voſtre fin, voſtre principal employ, voſtre unique néceſſaire : *Unum neceſſarium :* Vous ne l'avez pas fait ; nulle autre néceſſité ne vous en peut excuſer.

V. Rendrez-vous en cinquiéme lieu voſtre peché plus ſupportable & plus digne de pardon, par la légereté de ſa matiére. Ce n'eſtoit rien que ce plaiſir, & la peine en eſt éternelle : où eſt la juſtice de Dieu ! mais où eſt la voſtre, pécheur ! Eſt-ce vous qui tenez la balance de la juſtice & la meſure de la raiſon, pour décider entre vous & Dieu du prix des ſervices & des offenſes. Il ſe tient offenſé de ce qui vous ſemble innocent : vous n'eſtes ſon ſujet que pour le ſervir à ſon gré ; il n'eſt pas voſtre Souverain pour ſe conformer au voſtre : & dés que ce rien luy déplaiſt juſqu'à l'irriter contre vous ; ce rien doit devenir pour vous auſſi terrible que ſa colere, auſſi digne par conſequent de toute voſtre réfléxion.

Mais ſi ce plaiſir n'eſtoit rien, quel eſt voſtre emportement pour le mal ; d'avoir préféré ce rien qu'il vous défendoit ſi ſévérement, au péril d'attirer ſur vous l'effet de ſes plus dures menaces ; d'eſtre exclus de l'effet de ſes plus douces

promeſſes : au péril de perdre pour jamais le fruit de ſon ſang & de ſa mort ! Quel eſt voſtre aveuglement, d'avoir préféré ce rien à la crainte de l'enfer, à l'eſperance du paradis, à l'intereſt preſſant & perſonnel d'une éternité de bonheur ou de miſere ! Un rien de cette importance a-t-il dû ne vous ſembler rien !

CE rien, dites-vous, n'a preſque duré qu'un moment : ne vous en faites pas un mérite ; il n'a pas tenu à vous qu'il n'ait duré plus long temps. Et bien loin de trouver dans cette ſixiéme conſidération quelque motif d'indulgence ; rien ne vous en rend plus indigne, & ne prouve mieux la malignité de voſtre cœur. N'eſt-il pas vray que le grand regret du pécheur dans le plaiſir de ſon peché, c'eſt de le ſentir trop court, trop précipité, trop rapide ; & de n'en pouvoir arreſter la rapidité : c'eſt de trouver preſque auſſi-toſt le dégouſt, l'yvreſſe, l'épuiſément & l'accablement à ſa ſuite ! Il ſe tiendroit heureux, s'il ſçavoit l'art & le moyen d'éterniſer, pour ainſi dire, la douceur de ſon peché. Vous prétendez attirer la pitié de Dieu, par le peu de proportion d'une éternité de peine avec un moment de plaiſir. C'eſt au contraire cette rigueur qui juſtifie ſa conduite & qui fait voir voſtre perverſité. Que le peché n'ait duré qu'un moment ; ce n'eſt pas le VI.

temps que Dieu punit : le temps n'eſt point criminel, le temps ne l'offenſe point, le temps n'eſt rien. C'eſt voſtre volonté, pécheur, voſtre cœur que Dieu punit ſelon le degré de ſa malice. Voſtre peché s'eſtend auſſi-loin dans ſa durée, que voſtre cœur l'a eſtendu par la corruption de ſes deſirs. Il n'eſtoit pas en voſtre pouvoir de porter voſtre peché de ſiécle en ſiécle, ſans interruption & ſans fin : mais vous luy avez donné toute l'immortalité dont vous avez eſté capable, par l'avidité inſatiable de voſtre cupidité. Vous auriez voulu toûjours pecher, vous ne l'avez pû: c'eſt par-là que voſtre peché n'a eſté que d'un moment. Mais Dieu peut toûjours vous punir, & il le veut: c'eſt par-là que voſtre ſupplice durera éternellement.

VII. QUEL prétexte enfin vous reſtera-t-il ! ſera-ce en ſeptiéme & huitiéme lieu le défaut de connoiſſance, ou le défaut d'attention ! je ne le ſçavois pas, dites-vous : du moins je n'y penſois pas. Mais vous avez dû le ſçavoir, & vous avez dû y penſer. Voſtre ignorance & voſtre inapplication ne vous rendent pas moins coupable.

Vous avez dû le ſçavoir : quels moyens n'aviez-vous pas de vous inſtruire ! Vous viviez dans un ſiécle ſi éclairé, ſi critique & ſi malin : chacun s'y meſloit de reprendre & de corriger

les autres : chacun s'erigeoit en docteur & en cenſeur ; on ne s'y pardonnoit rien : la médiſance & la raillerie meſme auroient ſuffi, pour vous ouvrir les yeux ſur vos devoirs & ſur vos moindres défauts. Vous aviez d'ailleurs tant de ſources de vraye lumiere, tant de livres, tant de ſermons. Vous aviez entre les mains les Divines écritures ; expoſées en tant de façons : vous vous picquiez de les entendre & d'en pénétrer le ſens, ſans avoir beſoin d'autre guide que de vous meſme : vous trouviez mauvais qu'on vous avertit de les lire avec précaution : vous vous attribuïez un plein droit d'en faire le diſcernement & d'y chercher à voſtre gré la paſture de voſtre ame ; au mépris de toute autorité, qui euſt prétendu régler vos beſoins & rectifier voſtre gouſt. Avec tous ces ſecours croyez-vous eſtre recevable, à prétexter l'ignorance de vos devoirs & du vray chemin du ſalut. Ah ! vous n'avez eſtudié voſtre ſalut & voſtre Dieu que des oreilles & des yeux, pour contenter la vanité de voſtre eſprit : il falloit l'eſtudier du cœur, pour en profiter. C'eſt ainſi que vous aviez eſtudié le monde : non pas ſimplement pour le ſçavoir, mais pour en mettre la ſcience & les maximes en uſage. Honteux d'y paroiſtre ignorant dans l'art de mal faire ; on vous voyoit rougir de paroiſtre trop

ſçavant dans les devoirs & les occaſions de la vertu : le courage auſſi-toſt vous abandonnoit. Et maintenant vous prétendez que c'eſtoit la lumiere qui vous manquoit!

VIII. Au moins c'eſtoit, dites-vous, l'attention & l'application. Je n'y penſois pas : je ne m'appercevois pas que mon devoir me preſſoit ; que j'avois l'eſprit occupé de ces fantômes honteux qui ſouvent emportent le cœur. Excuſe, mes chers Auditeurs, qui n'a pas à beaucoup prés le poids que vous luy donnez : *Pondera :* peſez la bien.

Car quoyque le peché mortel ſoit l'effet d'une volonté déterminée au mal par un libre conſentement ; & que la liberté du conſentement ſuppoſe la connoiſſance du mal que l'on fait : cependant quand cette connoiſſance néceſſaire à la liberté, n'eſt obſcurcie & alterée, que par la négligence habituelle du pecheur à réfléchir ſur le mal de ſon action ; alors cette négligence habituelle eſtant l'effet de pluſieurs actes volontaires d'inapplication & d'inattention, eſt libre dans ſon principe, & libre par conſequent dans le peché qu'elle produit hors de réfléxion & d'attention. Vous ne penſiez, ni au mal que vous commettiez, ni à la loy qui vous défendoit de le commettre : mais vous y avez dû penſer, vous y avez pû penſer : vous y euſſiez infailliblement

failliblement penſé, ſi au lieu de vous former l'habitude de l'oublier, vous vous fuſſiez formé l'habitude d'y penſer. Les devoirs bien gravez dans l'eſprit & dans le cœur ne ſont point ſujets à la ſurpriſe de l'inapplication, ni de la diſtraction. On n'oublie en nulle occaſion qu'il faut honorer ſon Roy, qu'il faut reſpecter ſon pere; à plus forte raiſon qu'il faut obéïr à ſon Dieu. La nature & l'éducation nous rappellent toûjours à ces principes, & nous les réveillent dans le péril; à moins qu'on ne s'y ſoit endormi par une longue habitude de les négliger & de les mépriſer. Quand on manque à ces devoirs, c'eſt donc toûjours ou par malice, ou par une négligence affectée, inexcuſable & digne de chaſtiment.

Point d'excuſes par conſequent recevables devant Dieu: toutes les vaines couleurs que nous taſchons de répandre ſur nos pechez, ſe diſſiperont aux rayons de ſa pure vérité. Si nous diſputons avec luy, ſi nous entrons en diſcuſſion de la qualité de nos fautes: ce ne ſera que pour faire éclater la juſtice de ſes loix; luy céder la victoire en prétendant la remporter; luy donner en un mot gain de cauſe à nos dépens: *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis & vincas cum judicaris.* Pſ. 50. 6. Tous ces prétextes diſſipez, nos pechez qu'ils tenoient comme en ſuſpens durant la vie,

nous accableront de leurs poids. Nous les mettons maintenant ſous les pieds, nous les comptons pour rien, nous marchons légérement par-deſſus, nous nous en faiſons un chemin de joye; ce ne ſont que des fleurs pour nous. Au jour du Seigneur il nous les mettra ſur la teſte: *Ezech. 9. 10.* *Viam eorum in caput eorum reddam:* il nous fera ſentir l'énormité de leur poids: *Pondera.*

Quel contrepoids y trouver! Celuy peut-eſtre des vertus que nous croyons avoir pratiquées, dont nous voudrons nous faire un mérite devant Dieu. Nous porterons les yeux ſur nos bonnes œuvres, & pour fléchir ſon cœur par le ſouvenir de nos ſervices & de noſtre piété: Seigneur, luy dirons-nous, n'avons-nous pas bû & mangé à voſtre table! n'avons-nous *Luc. 13. 27.* pas entendu vos leçons! *Manducavimus coram te & bibimus, & in plateis noſtris docuiſti:* N'avons-nous pas fait de grandes choſes & prophe- *Matth. 7. 22.* tiſé en voſtre nom! *In nomine tuo virtutes multas fecimus!* Nous chercherons comme la colombe de l'arche au milieu des cadavres & des immondices du déluge, au moins quelque branche d'o- *Gen. 8. 9.* livier pour nous en faire un appui: *Ubi requieſceret pes.*

Auſſi ſera-ce là le troiſiéme objet de la juſtice de Dieu, de ſéparer les vrayes vertus, d'avec les fauſſes vertus qui n'en ont que l'apparence!

Divide ; ſéparez, nous dira-t-il. Troiſiéme poinct qui va faire en peu de mots la concluſion de ce diſcours.

III. PARTIE.

JEAN-BAPTISTE annonçant aux Juifs le Meſſie, le leur repréſentoit comme un homme le van à la main, pour ſéparer le froment d'avec la paille ; & mettre la paille au feu, le froment dans ſes greniers : *Cujus ventilabrum in manu ſua.* Malachie le dépeint comme un ouvrier qui éprouve l'or & l'argent au feu du creuſet & les purifie de leurs ordures *Et ſedebit conflans & emundans argentum.* C'eſt à ce feu divin que toutes nos vertus ſeront éprouvées. Où me conduiroit cette derniere conſidération, ſi je luy voulois donner ſa juſte eſtenduë ! En deux mots; toutes nos vertus ſe réduiront en général, ou à la pratique du bien, ou à la pénitence du mal. *Matth. 3. 12.* *Malach. 3. 3.*

OR que ſera-ce, Chreſtien, quand de tout le bien que vous faites maintenant, on aura ſéparé ce que vous faites par humeur ! zélé par emportement, ſolitaire par mélancholie, humble par laſcheté, patient par imbécillité, tempérant par avarice, ennemi du monde par dépit. Quand on aura retranché ce que vous faites par couſtume, & par un penchant naturel à vivre I.

comme l'on vit ! allant comme l'on vous méne, & croyant comme l'on croit : non pas préciſément par principe de conſcience, ni par conviction de religion ; mais par hazard & par bonheur : parce que vous eſtes né tel que vous eſtes. Quand on aura retranché ce que vous faites par néceſſité : vertueux pour n'eſtre plus dans l'âge d'eſtre vicieux, pour n'en avoir plus les moyens, pour n'en pas trouver les occaſions. Quand on aura retranché le bien que vous faites par crainte & par pur reſpect humain ; pour éviter la honte, les reproches & les chaſtimens attachez aux déréglemens ſcandaleux. Quand on aura retranché ce que vous faites par intereſt : n'ayant commencé d'eſtre homme de bien, que quand vous aurez crû le pouvoir eſtre à profit : n'ayant approché de Dieu que pour approcher de la fortune, & pour vous faire dans le monde un crédit de dévotion ; comme on s'y en fait un d'autorité, de richeſſes & d'eſprit. Quand on aura retranché ce que vous faites par vanité : cherchant de tous coſtez l'encens, découragé quand il vous manque ; ardent aux vertus qui
Matth. 6. 2. paroiſſent, froid pour celles qui ſont ſans éclat : vous-meſme enfin la trompette à la main, ſelon l'expreſſion du Sauveur, faiſant ſonner vos bonnes œuvres. Enfin quand on aura retranché de vos actions celles que vous faites avec

trop de complaiſance & de retour ſur vous-meſme : en les regardant comme voſtre propre bien, le fruit de voſtre vigilance & de voſtre fidelité, pluſtoſt que l'ouvrage de la grace : ne conſidérant point le peu que vous y avez, & combien Dieu fait plus que vous dans tout le bien que vous faites. Tout cela retranché de vos prétenduës vertus, que reſtera-t-il dans voſtre vie qui ſoit digne des regards de Dieu ! Ce que vous appellez vertu, ne ſera qu'hypocriſie, caprice, néceſſité, politique, orgueïl, intereſt.

VOUS aurez recours à la pénitence, au repentir que vous aurez témoigné d'avoir corrompu tant de vertus, de vous eſtre ſoüillé de tant de vices. Ah ! dans voſtre pénitence, on vous fera voir ſa lenteur : que vous l'aurez rejettée à la fin de voſtre vie : que jamais vous ne l'euſſiez faite, ſi jamais il n'eut fallu mourir : que vous n'avez penſé à vous ſauver, qu'aprés avoir perdu toute eſpérance de vivre. On vous fera voir ſa laſcheté : qu'au lieu de réparer, du moins par voſtre ferveur, la lenteur de voſtre pénitence ; vous avez depuis conſervé ce meſme amour de voſtre corps & de vos commoditez, cette meſme délicateſſe ; un cœur peut-eſtre ennemi du crime, mais toûjours ami du plaiſir. On vous fera voir ſa ſtérilité : des confeſſions, des réſolutions, des promeſſes, des ſoupirs, des

regrets, peut-eſtre des pleurs; mais point de fruits de pénitence, point de ces changemens édifians & généreux, de ces réparations proportionnées à vos ſcandales paſſez. On vous fera voir l'inconſtance & le peu de fidelité de cette meſme pénitence: de grands mouvemens, de grands éclats, des ruptures impréveuës avec les compagnies du monde; & peu aprés des retours précipitez à ce monde impoſteur que l'on avoit mépriſé: le pénitent rougir de ſa pénitence, aprés avoir rougi de ſon peché; & par cette légéreté décréditer non ſeulement la vertu, mais la pénitence meſme & toute la religion.

Ce qui vous paroiſt pénitence, ne ſera donc aux yeux de Dieu dans la pluſpart des pecheurs, que laſcheté, froideur, inconſtance, infidelité. Loin de pouvoir par conſequent appuyer voſtre ſalut, ſur vos vertus ou ſur voſtre pénitence; vous tremblerez ſur l'abus de la pénitence, auſſi-bien que ſur l'abus des vertus. Loin de vous applaudir, comme cet inſenſé de l'Apocalypſe: *Dives ſum & locupletatus, &* Apoc. 3. 17. » *nullius egeo:* Je ſuis riche & comblé de biens; » rien ne me manque, & je n'ay beſoin de rien. » Vous entendrez qu'on vous dira: *Et neſcis quia tu es miſer, & miſerabilis, & pauper, & cæ-* » *cus, & nudus.* Quoy! ne ſçavez-vous pas que » vous n'eſtes qu'un malheureux, un miſérable,

& pauvre, & aveugle, & dépoüillé de tout bien!

Nous ne le ſçavons pas, Seigneur, nous ne le voulons pas ſçavoir, enyvrez de l'eſtime & de l'amour de nous-meſmes. Nous vivons ſans le ſçavoir, étourdis par la flatterie & l'applaudiſſement des hommes. Nous mourrons ſans le ſçavoir, enveloppez dans nos ténébres & dans noſtre aveuglement. Nous paroiſtrons devant vous ſans le ſçavoir: & là, ſans le ſçavoir, nous croyant dignes de récompenſe, ou du moins dignes de pardon: nous croyant quelque choſe enfin; nous nous trouverons réduits à rien: *Ad nihilum redactus ſum & neſcivi.* Que dis-je! Ah! nous nous trouverons réduits par la rigueur de la ſentence & par l'horreur des ſupplices, à ſouhaitter de n'eſtre rien. *Pſ. 72. 22.*

N'eſt-ce pas là dequoy glacer le cœur des plus intrépides! Il eſt vray: tremblons, mes chers Freres; abandonnons-nous à la frayeur, à l'épouvante, au déſeſpoir: ſi ce malheur qui nous menace eſt tel, que nous ne puiſſions l'éviter. Mais pourquoy vous déſoler, ſi vous pouvez dés-à-préſent vous mettre en eſtat de ne rien craindre! Hé! comment, direz-vous, ne pas craindre un Juge irrité, tout puiſſant, inévitable, inexorable!

Inexorable alors, il eſt vray, mon cher Au-

diteur : mais quel eſt-il maintenant, dit Saint Auguſtin ! Eſt-il prévenu contre vous de haine & d'inimitié ! eſt-il injuſte ! eſt-il aveuglé par l'intereſt ou par quelque autre paſſion ! Eſt-ce au gré de vos ennemis ! eſt-ce meſme au rapport d'autruy qu'il prononcera voſtre arreſt ! *Numquid injuſtus, numquid malevolus, numquid ab altero expectans cauſam tuam !* Celuy qui viendra vous juger, s'eſt laiſſé juger pour vous : *Qui venturus eſt judicare te, venit judicari propter te :* Voudroit-il vous perdre, aprés avoir tant fait pour vous ſauver ! Tout ſe paſſera entre luy & vous : toute voſtre cauſe ſe réduira au témoignage ſeul de voſtre propre conſcience : *Sermo cauſæ tuæ, teſtimonium conſcientiæ tuæ.* Il ne tient qu'à vous de la former, telle que vous la voudrez ; de la mettre maintenant en eſtat de plaire à voſtre Juge. Il ne ſera pas temps de la réformer alors, de la purifier, de la redreſſer : c'eſt maintenaut que vous en avez le pouvoir ; & que Dieu meſme vous en preſſe. Qui vous empeſche de vous rendre à ſes ſollicitations ! *Tunc corrigi non licebit, modò quis prohibet !* Corrigeons-nous donc, jugeons-nous : mais ſoyons juges ſévéres ; afin qu'alors Jeſus-Chriſt ne ſoit plus que noſtre Sauveur. Ainſi ſoit-il.

Aug. in pſ. 147.

SERMON

POUR LE MARDY DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARESME.

Sur le reſpect dans les Egliſes.

Ejiciebat omnes vendentes & ementes in templo, & dicit eis: Scriptum eſt: Domus mea Domus orationis vocabitur: vos autem feciſtis illam ſpeluncam latronum.

Jeſus chaſſa du temple ceux qui vendoient & achetoient; & leur dit: Il eſt eſcrit: Ma maiſon ſera appellée la maiſon de la priere; & vous en avez fait une caverne de larrons. En Saint Matthieu Chap. 21.

SIRE. Voir Jeſus-Chriſt, le foüet à la main, déployer ſon zéle ſur ceux qui trafiquoient dans le temple; y renverſer l'argent & les tables des changeurs; répandre la terreur & la confuſion parmi le peuple: & ſe ſouvenir que ce meſme Jeſus-Chriſt eſt celuy dont le Prophete Iſaye avoit annoncé la douceur; juſqu'à nous le figu- *Iſa. 42. 3. Matth. 12. 20.*

rer comme un homme incapable de parler haut, de contredire, & meſme d'achever de briſer un roſeau froiſſé : n'eſt-ce pas dequoy nous perſuader, que le crime eſt bien criant : puiſque le plus doux des hommes le punit avec tant d'éclat ; & que Dieu ſemble avilir l'honneur de la majeſté, en ſe chargeant de le punir par luy-meſme !

Il ne paroiſt pas dans l'Evangile que Jeſus-Chriſt ait excité ſa colere plus de deux fois ; & chaque fois les meſmes gens ont eſté les objets de ſa colere. Il a voulu meſme ſignaler par un pareil coup de rigueur le commencement & la fin de ſa miſſion. Ce fut par là qu'il commença de ſe déclarer en public pour réformateur du monde, aprés le miracle de Cana ; comme l'a remarqué Saint Jean : & ce fut par là qu'il termina, quelques jours avant ſa mort, l'exercice de ſon miniſtére, aprés ſa derniere entrée dans Jéruſalem ; comme il eſt rapporté par les trois autres Evangeliſtes.

Joan. 2. 13.

Matth. 21. 12.

Marc. 11. 9.

Luc. 19. 45.

Un chaſtiment ſi ſévére, ſi public, ſi ſolemnellement atteſté, réïtéré par deux fois, en des temps choiſis exprés, exercé de la main du Fils de Dieu, ne peut nous laiſſer douter de l'énormité du crime. Et dequoy donc s'agit-il ! du reſpect dû par les hommes à la maiſon du Seigneur, & violé par l'inſolence des hommes.

C'eſt ma maiſon, dit-il : *Domus mea :* c'eſt la maiſon de priere : *Domus orationis :* la maiſon par conſequent de libéralité, de grace ; où l'on demande, où l'on obtient, où les dons du ciel ſe répandent ſur les hommes. Et vous en faites, dit-il, une caverne de larrons ; où vous dérobez à Dieu les hommages qu'il attend de voſtre reconnoiſſance ; au prochain l'édification qu'il attend de voſtre piété ; à vous-meſme les ſecours que vous devez à voſtre ame : *Vos autem feciſtis illam ſpeluncam latronum.*

Pour comprendre à quel poinct Dieu ſe tient offenſé de tous ces larcins ; repréſentez-vous à quel poinct les Egliſes luy ſont chéres. Nous le voyons dans les promeſſes qu'il fit à Salomon ; lorſqu'on luy eut conſacré ce temple fameux qui fut le premier du monde. En ce lieu, luy dit-il, « mes yeux ſeront ouverts, mes oreilles attentives, & mon cœur toûjours attaché : *Oculi mei* « *erunt aperti, & aures meæ erectæ... & cor meum* « *ibi cunctis diebus.* Paroles qui nous apprennent & la ſainteté de nos Egliſes, & l'obligation de les révérer, & l'énormité des profanations qui s'y commettent. L'œil de Dieu, l'oreille de Dieu, le cœur de Dieu y eſt toûjours. C'eſt-à-dire, qu'il nous y voit, qu'il nous y écoute, & qu'il nous y comble de bienfaits. Meſurons là nos devoirs ; & à nos devoirs nos crimes à l'égard des temples Divins.

2. Paral. 7. 15.

Dieu nous y voit : *Oculi aperti :* avec quelle modeſtie devons-nous donc y paroiſtre à ſes yeux ! Dieu nous y écoute : *Aures erectæ :* avec quelle application devons-nous y porter nos prieres à ſes oreilles ! Dieu nous y comble de bienfaits : *Cor ibi cunctis diebus :* avec quelle dévotion devons-nous y répondre à l'affection de ſon cœur ! La modeſtie du corps, l'application de l'eſprit, la dévotion du cœur : trois fruits que nous devons recuëillir de ce diſcours, pour honorer la maiſon du Seigneur, & n'en pas faire une caverne de larrons. Demandons la grace du Saint Eſprit par l'interceſſion de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

QUOYQUE Dieu ſoit préſent dans tout l'univers, en quelque façon comme l'ame dans tout le corps ; ſa préſence cependant, auſſi-bien que celle de l'ame, eſt cenſée ſinguliérement attachée à certains endroits ; parce qu'elle s'y fait ſentir par de plus nobles opérations. Tels ſont le cœur & la teſte à l'égard de l'ame : & tels à l'égard de Dieu, les cieux qu'il a formez pour y déployer ſa gloire ; & les temples qu'il a eſtablis pour y recevoir les hommages & les prieres des hommes. Or comme la teſte & le cœur, conſidérez comme le ſiége &

le centre de la vie, le tribunal de la raiſon, le troſne de la volonté, nous paroiſſent plus importans & plus dignes de nos ſoins que tout le reſte du corps, par tous ces effets merveilleux de la préſence de l'ame : auſſi les temples conſidérez comme la maiſon, le troſne & le ſanctuaire de Dieu, nous deviennent plus précieux, & plus dignes de nos reſpects que tout le reſte du monde; par une application ſinguliére de la préſence de Dieu.

Pour nous imprimer vivement la vérité de cette préſence & la néceſſité de ce reſpect, faiſons trois conſidérations. La premiere, ſur les merveilles qu'il y a ſouvent opérées, en faveur de ceux qui l'y ont honoré. La ſeconde, ſur les chaſtimens ſévéres de ceux qui l'y ont mépriſé. La troiſiéme, ſur l'impreſſion conſtante & inaltérable de ce reſpect, qu'il a gravé dans tous les cœurs, & qui ſubſiſte encore par tout dans les nations meſme infidelles. A ces trois conſidérations rappellons & meſurons noſtre foy.

TOUS les ſaints livres ſont remplis des miracles de la puiſſance & de la préſence de Dieu, dans les lieux où les premiers hommes luy élevoient des autels : mais quand le peuple d'Iſraël eſtant ſorti de l'Egypte, eut conſtruit ce temple portatif, cette arche de ſalut, où Dieu toûjours préſent préſidoit à leurs voyages : quels

effets éprouverent-ils de ſa force & de ſa protection ! A la préſence de cette arche on voyoit la mer & les fleuves s'entr'ouvrir, pour donner paſſage à leur armée : on voyoit tomber les
Joſue 6. 20. ramparts & les tours des villes ennemies : on voyoit le feu ſortir des entrailles de la terre pour dévorer les ſéditieux : on entendoit les cris d'épouvante & de terreur éclater dans le camp des infidelles, dés qu'ils ſçavoient que l'arche eſtoit
1. Reg. 4. 8. » dans le camp des Hébreux. Leur Dieu eſt ve-
» nu, diſoient-ils, malheur à nous ! qui nous ſauve-
» ra de ſes mains !

L'Eſtat des Hébreux s'eſtant fixé ſous le régne de David, aprés les divers mouvemens dont leur république avoit eſté agitée durant plus de huit cens ans : Dieu voulut qu'on luy élevaſt, non plus des autels en divers lieux, mais un temple ſtable & permanent, où l'arche fut enfermée ; & qui devint dés-lors aux douze tribus le centre commun de leur union entr'elles, & de leur alliance avec Dieu. Par
2. Paral. 7. 1. combien de prodiges y déclaroit-il ſa préſence ! Là le feu du ciel tomboit viſiblement ſur l'autel pour conſumer les victimes. Là Dieu rendoit ſes oracles & déclaroit ſes volontez. Là Joſaphat imploroit le ſecours du ciel à la teſte de
2. Paral. 20. 5. ſon peuple : & les armées innombrables d'ennemis s'égorgoient de leurs propres mains. Là

Ezéchias demandoit juſtice à Dieu des blaſphémes des Rabſacez : & l'Ange fondoit auſſi-toſt l'eſpée fulminante à la main ſur l'armée des infidelles. *2. Par. 32. 21. Iſa. 37. 14.*

A CES coups extraordinaires de la protection de Dieu ſur ceux qui honoroient ſon temple ; ajoutons en ſecond lieu les terribles chaſtimens, non ſeulement des profanateurs déclarez, mais meſme des adorateurs téméraires & indiſcrets. Oſa frappé de mort ſubite aux yeux du peuple & de David, pour avoir attenté de porter la main ſur l'arche. Cinquante mille Bethſamides traitez avec la meſme rigueur, pour l'avoir regardée avec trop de curioſité. Balthaſar arraché du troſne de ſes anceſtres & privé de la vie, pour avoir fait ſervir les vaſes ſacrez du temple aux diſſolutions d'un feſtin. Héliodore déchiré par les Anges à coups de foüet, pour avoir entrepris d'enlever le tréſor du temple. II. *2. Reg. 6. 6. 1. Reg. 6. 19. Dan. 5. 30. 2. Mach 3. 25.*

Oublions tous ces chaſtimens particuliers ; mais pouvons-nous fermer les yeux à la rigueur des jugemens de Dieu ſur ce peuple ſi long-temps chéri ; lorſqu'il le vit dégénérer de la piété de ſes peres, abandonner le ſervice de l'autel, & profaner le lieu ſaint ! Dieu ayant fixé dans Jéruſalem, & ſon temple, & le troſne de David ; il avoit en meſme temps attaché la ſtabilité du troſne à la ſtabilité du temple. Tous deux

n'avoient qu'une meſme deſtinée, eſtablis pour ſubſiſter l'un par l'autre, & périr en meſme temps. Dieu l'avoit ainſi déclaré à Salomon, dans la joye des ſolemnitez de la premiere dédicace. Il avoit meſlé ces menaces aux faveurs » qu'il luy promettoit : Si vous & vos enfans vous
3. *Reg.* 9. 7. » vous eſloignez de moy, ſi vous négligez d'obſer- » ver mes cérémonies ; j'arracheray Iſraël de la » ſurface de la terre, & je jetteray loin de moy ce » temple conſacré en mon nom. *Auferam Iſraël de ſuperficie terræ, & templum quod ſanctificavi* » *nomini meo projiciam à conſpectu meo.* Tous les » eſtrangers qui paſſeront par ce malheureux pays, » s'écrieront d'eſtonnement : Qu'a donc fait cette » terre & cette maiſon, pour eſtre ainſi déſolée ! » Et on leur répondra : C'eſt qu'ils ont abandon- » né le Seigneur leur Dieu : *Quia dereliquerunt Dominum Deum ſuum.*

Selon ce décret de ſa juſtice autant de fois que le peuple ou les Roys eſtendoient leur impiété juſqu'au temple : auſſi-toſt la main de Dieu s'appéſantiſſoit ſur eux & vengeoit le mépris de ſa maiſon ſur le troſne & la république. Salomon ne porta pas loin l'outrage qu'il luy avoit fait, élevant des autels aux Dieux de ſes femmes. Sa couronne fut briſée en deux ſur la teſte de ſon fils. L'altération du culte Divin fut punie par la diviſion de l'Empire : & les veaux

élevez

élevez ſur l'autel de Jéroboam, enleverent aux Chérubins du temple de Jéruſalem, l'encens & le cœur de dix parts entieres du peuple.

On entendoit dans la ſuite des temps les Prophetes élever la voix & crier aux profanateurs, dont l'inſolence croiſſoit toûjours : Voulez-vous donc forcer Dieu de ſortir de ſa maiſon ! N'eſt-ce pas aſſez pour vous d'avoir tout le reſte de la terre à remplir d'iniquitez ! Cherchez-vous exprés ſon ſanctuaire, pour y venir irriter ſa fureur ! Vous ne l'y offenſerez plus ; vous n'y ſoüillerez plus ſon ſaint nom, ni vous, ni vos Princes. Il renverſera le temple, il vous conſumera vous-meſmes dans ſa fureur. Il vous a veus, il vous voit. *Ego, ego ſum, ego vidi.* Il vous fera ce qu'il a fait à Silo. *Faciam domui huic, ſicut feci Silo.*

Ezech. 8. 6.

« « « «

le mépris des ſaints autels emporte néceſſairement l'anéantiſſement de la religion ; & que l'anéantiſſement de la religion emporte communément le renverſement de l'Empire. Comprenons que Dieu ſur l'autel a plus de droit à nos reſpects, que les Roys meſmes ſur leur troſne ; & que ſes chaſtimens ſont d'autant plus à redouter, qu'il a plus de moyens que les Roys, de punir nos irrévérences. Si ces motifs de reſpect ne vous ſont pas évidens, parce qu'ils ſont eſtablis ſur le témoignage des ſaints livres & qu'ils ſuppoſent la foy : cherchez-en l'évidence au milieu des infidelles. Eſtendez en troiſiéme lieu voſtre conſidération ſur la conduite des payens & des barbares dans les temples.

III. A COMBIEN de Chreſtiens ont-ils autrefois oſté la vie, pour les forcer à révérer dans le métail & le marbre des idoles cette préſence de la Divinité ! Que liſons-nous dans Saint Juſtin de leur vénération pour les lieux qu'ils leur avoient conſacrez ! un ſilence profond, un ſoin ſcrupuleux de s'y couvrir le viſage, & de tenir les yeux fermez à tous les objets eſtrangers. Que ne ſçavons-nous pas de la modeſtie des Turcs dans leurs moſquées ! une fidelité aſſiduë aux jours & aux heures aſſignées à la priére ; une humilité dans leurs poſtures, inconnuë à tous les Chreſtiens.

C'eſt à la veuë de ces gens là qu'il faut nous dire à tous, ce que diſoit Jérémie au peuple de Jéruſalem : *Tranſite ad inſulas Cethim, & in Cedar mittite, & conſiderate vehementer.* Allez aux iſles de Céthim, envoyez aux terres de Cédar, aux nations les moins polies & les moins capables de loix. Conſidérez ce qui s'y paſſe, & voyez comment on s'y comporte à l'égard des Dieux. Leurs Dieux, ajoutoit-il, ne ſont pourtant pas des Dieux : *Et tamen non ſunt Dii.* Vous au contraire quel mépris faites-vous du ſervice & du temple du vray Dieu ! *Obſtupeſcite cœli ſuper hoc.* Voutes du ciel, ébranlez-vous de frayeur & d'eſtonnement ! déſolez-vous, portes du Seigneur, à la veuë d'un tel attentat contre la majeſté ſuprême ! *Obſtupeſcite cœli ſuper hoc, & portæ ejus deſolamini vehementer !* Jerem. 2. 10.

En vérité Meſſieurs, ſi quelqu'un de ces idolâtres accouſtumez par leurs préjugez naturels à la vénération des lieux où la Divinité eſt honorée, entroit ſubitement dans nos Egliſes : la ſeule veuë du déſordre public & de ce concours tumultueux, ne luy feroit-elle pas croire que c'eſt une aſſemblée profane, & que l'on y vient chercher des ſpectacles de plaiſir ! Mais ſi on luy diſoit que ce lieu meſme eſt le ſanctuaire de la religion, où nous portons à Dieu nos hommages & nos priéres : ne s'imagineroit-il pas,

ou que noſtre Dieu eſt aveugle ; ou qu'on ne le croit pas préſent, quand on vient là l'adorer ? Mais ſi on l'aſſuroit que nous l'y croyons préſent, non ſeulement par ſon immenſité, par ſa puiſſance & par la pénétration infinie de ſon eſprit ; mais encore d'une maniere particuliere à la foy des Chreſtiens, par la préſence actuelle & locale du corps dont il s'eſt reveſtu pour nous ſauver : ne concluroit-il pas qu'il faut que nous regardions noſtre Dieu comme inſenſible à nos immodeſties & hors d'eſtat de s'en venger ! Mais ſi on luy apprenoit que nous reconnoiſſons ce Dieu pour maiſtre abſolu de la mort & de la vie ; devant qui nous devons comparoiſtre un jour, pour recevoir la récompenſe ou le chaſtiment de nos actions ; un Dieu qui a pour inſtrument de ſes vengeances, des feux & des bourreaux éternels : cet idolâtre inſtruit de noſtre foy, & témoin de nos irrévérences ; comparant nos irrévérences avec noſtre foy ; ne regarderoit-il pas comme quelque choſe de monſtrueux, qu'un Dieu préſent, les yeux ouverts, ſi grand, ſi jaloux de ſa gloire, ſi ſévére & ſi abſolu dans l'uſage de ſon pouvoir, ſoit ſi indignement traité juſques ſur ſon propre autel par ceux meſmes qui l'y adorent.

Mais pourquoy recourir à de feintes ſuppoſitions, & nous figurer le ſcandale des idolâtres !

N'avons-nous pas des Chreſtiens dont nous ſommes obligez d'affermir la foy ; de nouveaux freres dont nous devons ménager la délicateſſe ! Ils ſortent d'une religion, dont la ſimplicité ſans éclat, ſans cérémonie, leur ſembloit une marque de l'ancienne pureté. Que peuvent-ils penſer à la veuë de vos immodeſties ! Voilà ce qui bleſſe leurs yeux ; ce qui porte l'aigreur & le ſcandale dans leurs ames : le peu de proportion de voſtre extérieur avec voſtre foy. Jeſus-Chriſt ſur l'autel, humilié, caché ſous le voile du Sacrement, pour l'amour de l'homme : & l'homme ſuperbe, inſolent, ſans pudeur & ſans retenuë, à la face des autels & ſous les yeux de ſon Dieu. C'eſt ce qu'ils ne peuvent comprendre. Et quel obſtacle par là ne mettez-vous pas à leur foy !

Quelle ſurpriſe pour eux ! quand aprés nous avoir oüi expliquer les hautes idées que nous donne la religion ſur ce divin Sacrement ; juſtifier, vanter les honneurs que nous luy rendons dans les ſaints myſtéres ; ils viennent dans les lieux ſacrez pour y prendre part avec nous, du moins pour en eſtre témoins : comme autrefois la Reine de Saba venoit voir Salomon dans la pompe de ſa cour.

Cette Reine eſtonnée des beautez, des magnificences ; encore plus de la modeſtie, de l'or-

dre & du reſpect qui y regnoit de tous coſtez;
3. Reg. 10. 7. s'écrioit ſaiſie d'admiration & de joye : *Non credebam, non credebam : donec ipſa veni & vidi oculis meis.* Non je ne le croyois pas, juſqu'à ce que je ſois venuë, & que j'aye veu de mes yeux. Maintenant convaincuë de tout ce qu'on m'a dit, je ſuis preſte à l'aller annoncer à toute la terre. Au contraire, chers Auditeurs, ne craignez-vous point que nos nouveaux freres ne prennent icy de tous autres ſentimens ! Qu'ils ne diſent à voſtre honte & à voſtre condamnation : Je croyois helas ! je croyois : du moins j'eſtois preſt à croire ; j'allois prier avec vous ; j'allois adorer comme vous : *Credebam, credebam : donec ipſa veni & vidi oculis meis.* Mais je ſuis venu, j'ay veu de mes yeux vos immodeſties ; & vous voulez que je croye ! Non, vous ne croyez point vous-meſme : & quand je ne croiray pas, je ſeray moins coupable & moins ſacrilége que vous.

Icy voſtre bon ſens, Meſſieurs. Nous nous vantons & avec raiſon que nous ſommes les ſeuls fidelles ; que la religion Catholique eſt l'unique chemin du ciel, que hors le Chriſtianiſme il n'y a point de ſalut ; que noſtre Dieu eſt le ſeul qui mérite d'eſtre adoré. Si nous en ſommes ſi convaincus, que n'adorons-nous donc ce Dieu comme il le mérite ! que ne ſommes-nous ſes vrais & ſincéres adorateurs ! Pourquoy

cette religion, qui eſt la ſeule véritable, ſera-t-elle moins attachée au culte de ſon vray Dieu ; que l'idolâtrie, la barbarie, à leurs vaines ſuperſtitions ! Pourquoy ce Dieu, ſeul digne d'eſtre adoré, ſera-t-il plus mal adoré que tous les faux Dieux de la terre ! Pourquoy ſera-t-il moins honoré que les Roys, les Juges, les Grands, de qui nous n'attendons rien hors des bornes de la vie ! Mais comment ſe perſuader qu'il ſoit moins ſenſible aux outrages qu'on luy fait devant ſes autels ; que les Princes ne le ſont aux déſordres que l'on commet dans leurs palais & à leur veuë ! Enfin n'y aura-t-il entre tous les peuples du monde, que le ſeul peuple Chreſtien, qui ſoit immodeſte dans ſes temples ; & qui le ſoit ſans honte, ſans ſcrupule & ſans remords !

Non, Meſſieurs, vous n'eſtes pas tous d'une égale probité : vous avez vos engagemens, vos paſſions : l'œil de Dieu ne vous retient pas en tous lieux ni à toutes heures. Eſt-il poſſible que cet œil, dont la vigilance eſt ſi ſouvent inutile à voſtre égard, dans vos maiſons & en public, à la table & au jeu, dans les ténébres & en plein jour : cet œil de Dieu ne trouve pas dans le monde un ſeul endroit, non pas meſme ſon temple & ſon autel, où il puiſſe vous perſuader qu'il vous voit, vous inſpirer un air de reſpect & de retenuë ! Où me réduit l'excés de l'irré-

vérence publique ! Ah ! ſi vous eſtes aſſez malheureux, pour oſer entrer ſans piété dans la maiſon du Seigneur : n'y donnez point, pecheurs, voſtre impiété en ſpectacle ! Au moins cachez-la, couvrez-la du voile de la modeſtie. On ſçaura bien d'ailleurs les déſordres de voſtre vie : mais ſous ce maſque au moins de retenuë & de reſpect à la face des ſaints autels ; vos déſordres connus ne répandront point tant d'horreur ; ils ne jetteront point l'amertume & l'indignation dans le cœur des gens de bien ; ils ne donneront point de ſiniſtres impreſſions de la ſincérité de voſtre Chriſtianiſme. On s'imaginera qu'il vous reſte encore quelque étincelle de foy, quelque mouvement de religion ; que vous n'eſtes pas un athée ; que vous n'avez pas oublié Dieu. Sans cela, par où voulez-vous que l'on ſe le perſuade ; en quel lieu paroiſtrez-vous Chreſtien !

Mais ce maintien du corps, cette modeſtie extérieure ſuffit-elle ! Ce n'eſt que le premier devoir, qui répond à la préſence & à l'œil de Dieu. Il faut un ſecond devoir qui répond à ſon oreille ; c'eſt l'attention intérieure de l'eſprit : *Et aures meæ erectæ.*

II. PARTIE.

DIEU eſt eſprit, & ceux qui l'adorent, doi-

vent l'adorer en eſprit & en vérité. C'eſt le Sauveur qui le dit à la femme de Samarie : *In ſpiritu & veritate oportet adorare.* Il eſt eſprit : c'eſt pour cela qu'il nous écoute ; & n'eſt pas comme les Dieux des idolâtres, qui n'eſtant que de pierre ou de métail, ſans ame & ſans eſprit, avoient des oreilles, dit le Prophete, & ne pouvoient nous écouter : *Aures habent & non audient.* Jo. 4. 24. Pſ. 113. 6.

Noſtre Dieu eſtant eſprit, & appliquant ſon eſprit à nos priéres ; il eſt juſte que nous le prions en eſprit & en vérité : c'eſt-à-dire, avec conformité de l'intérieur à l'extérieur, de l'eſprit à la langue & aux poſtures du corps : enſorte que la modeſtie que nous obſervons au dehors, la priére que nous prononçons, ne ſoient pas des feintes ni des menſonges ; mais de fidelles expreſſions de nos propres ſentimens.

Nous devons à Dieu cette fidelle & reſpectueuſe attention ; ſur tout quand nous le prions dans l'Egliſe, qui eſt la maiſon de la priére. Nous la luy devons, dis-je, par deux raiſons, priſes des deux fins de la priére ; qui ſont, l'une, d'honorer Dieu ; l'autre, d'obtenir nos beſoins. Quelle apparence que la priére dépoüillée de cette attention, puiſſe rendre à Dieu quelque honneur, ou quelque profit à l'homme.

PRIER Dieu, c'eſt le reconnoiſtre pour Dieu, c'eſt diſoit un auteur payen, le faire Dieu 1.

à noſtre égard : *Deos qui rogat, ille facit.* Car comment les anciens élevoient-ils des hommes morts au rang de la Divinité ; ſinon en les jugeant capables de les ſecourir, & s'addreſſant à eux par la priére ! Prier Dieu par conſequent, ſans eſtre animé de cette attention, de ce ſentiment de reſpect & de dépendance : c'eſt priver Dieu de tout l'honneur que la priére luy rend ; c'eſt ne le pas regarder comme Dieu ; c'eſt le dépoüiller en quelque façon du droit de ſa Divinité.

Pour recevoir l'excés d'injuſtice & d'ingratitude attaché à ce défaut ; remarquez, que dans tous les dons que Dieu nous fait, cette attention reſpectueuſe eſt la ſeule marque d'empire qu'il ait voulu ſe réſerver. Combien les Grands exigent-ils de conditions & de ſervices, pour prix de leurs moindres faveurs ! Combien ſe réſervent-ils de biens, où l'on n'oſe porter ſes déſirs ! Quelle peine à trouver les momens favorables à nos demandes ! Enfin quelle ſoumiſſion, quel reſpect pour y réüſſir ! Ce reſpect, mes chers Auditeurs, eſt la condition capitale, que Dieu exige de nous dans la profuſion de ſes dons. Il n'en dérobe aucun à nos déſirs. Tout ce qu'il y a de précieux dans la nature, dans la grace & dans la gloire, nous eſt libéralement expoſé. Il s'offre & ſe donne luy-meſme : & la priére qu'il exauce plus aiſément, c'eſt, dit Saint

Auguſtin, celle qui n'a que Dieu pour ſon objet : *Noli aliquid à Domino extra ipſum quærere ; ſed ipſum Dominum quære, & exaudiet te.* In pſ. 33. Dieu eſt abordable en tout temps ; on eſt toûjours bien venu quand on le prie ; il ne ſe dérobe point aux ſupplians ; il ne reſtreint point le ſuccés infaillible de la priére, à ceux préciſément qui ſont dignes de ſes faveurs : *Omnis qui petit, accipit :* Quiconque demande, reçoit, dit Noſtre-Seigneur : ſoit juſte, ſoit pecheur, ajoute Saint Jean Chryſoſtome. *Sive juſtus, ſive peccator.* Noſtre droit, c'eſt noſtre indigence : & dés là que nous ſommes miſérables & déterminez à prier, nous avons le mérite qu'il faut pour eſtre écoutez. Matth. 7. 8.

Quelle merveille, chers Auditeurs ! Un Prince qui me voit à ſes pieds dans tout le reſpect que je dois à ſa majeſté, peut cependant me refuſer les graces que je luy demande, ſur mon indignité, ſur mon incapacité, ſur le grand nombre des prétendans, ſur mon importunité, ſur mon imprudence à prendre mon temps, ſur mille autres raiſons de refus dont il eſt le maiſtre. Au lieu qu'aprés la promeſſe de Jeſus-Chriſt ſur l'infaillibilité de la priére, il n'eſt plus au pouvoir de Dieu de ne me pas écouter. Ce qui reſte en ſon pouvoir, s'il veut rejetter ma priére ; c'eſt de me reprocher, que je n'ay pas prié avec les condi-

tions néceſſaires : dont la principale eſt le reſpect, la dépendance & l'attention. Nous la luy devons par conſequent, ſi nous le voulons honorer par la priére ; encore plus ſi par la priére nous voulons obtenir de luy nos beſoins.

II.

CAR que faiſons-nous dans la priére, demande Saint Auguſtin ? nous mendions à la porte de Dieu : *Omnes quando oramus, mendici Dei ſumus.* David attribuoit l'efficace de la priére à cet eſprit de mendicité : *Iſte pauper clamavit & Dominus exaudivit eum.* Ce pauvre a » crié, dit David, & le Seigneur l'a exaucé. » Donc, ajoute Saint Auguſtin, ce qui vous em- » peſche d'eſtre exaucé, c'eſt que vous eſtes riche : *Ideo non exaudiris, quia dives es.* Riche, non pas toûjours par l'abondance des biens ; mais par la préſomption que vous avez de vous-meſme, & par l'ignorance où vous eſtes de voſtre vraye pauvreté.

Serm. 15. de verbis Domini 2.

Pſ. 33. 7.

In pſ. 33.

Or le pauvre bien convaincu de ſa miſére, avec quelle force exprime-t-il ſes beſoins ! ſon cœur & ſon eſprit ne paſſe-t-il pas ſur ſa langue ! Chaque mot ne porte-t-il pas l'image de ce qu'il ſent ! ſonge-t-il à rien, qu'à toucher le cœur de celuy qu'il ſollicite ! & ſans cela ſe croiroit-il digne de rien obtenir ! Conſultons-nous donc, chers Auditeurs : en quelle qualité nous préſentons-nous à l'Egliſe ! Eſt-ce en qua-

lité de ſupplians, ou de maiſtres des dons de Dieu ! Si nous ne ſommes que ſupplians, prenons-en l'air & les manieres ; mais ſur tout l'eſprit & les ſentimens.

Quel reproche à tant d'avares, d'ambitieux, de voluptueux, qui viennent meſler la fumée de leurs honteuſes paſſions à l'encens du ſacrifice ! A tant d'eſprits profonds & importans, qui ſongent à leurs intrigues, domeſtiques ou politiques, en préſence du Dieu de la paix ! A tant de ſombres génies, qui répandent aux yeux de Dieu leur mélancholie & leur fiel ! A tant de pauvres affligez, qui ſe laiſſent ronger du chagrin de leurs miſeres aux pieds de ce pere commun, qui n'attend pour les ſecourir que l'humble épanchement de leur cœur ! Et comment, dit Saint Cyprien, pouvez-vous eſperer « que Dieu vous entende ; ſi vous-meſme, dans « le trouble & l'agitation de vos penſées, vous « ne vous entendez pas ! *Quomodo te audiri à* « *Cypr. de orat.* *Deo poſtulas, cum te ipſe non audias !* Vous vou- « lez que Dieu penſe à vous ; & vous n'y penſez « pas vous-meſme : *Vis eſſe Deum memorem tui,* « *quando tu ipſe memor tui non ſis.*

Car pouvez-vous penſer à luy, ſonger qu'il eſt voſtre Maiſtre & voſtre Dieu ; quand vous venez juſqu'au pied de ſes autels, avec une audace libertine & des airs évaporez, déployer la

pompe odieuſe de voſtre immodeſtie & de voſtre orgueïl ! Si Saint Chryſoſtome vivoit, il vous demanderoit comme aux femmes de ſon temps qui oſoient entrer dans l'Egliſe avec un ſemblable appareil : Où allez-vous donc ! eſt-ce au bal ! *Quò ſaltatura pergis !* Vous allez prier Dieu, dites-vous ; mais pluſtoſt luy inſulter, vous ériger en idole en ſa préſence, attirer ſur vous l'honneur & l'encens qui luy eſt dû. C'eſt en cet équipage, avec ces diſpoſitions que vous allez le prier : c'eſt-à-dire, l'appaiſer, mendier, frapper à ſa porte, & luy repréſenter vos miſéres & vos beſoins !

Ah ! ſi c'eſtoit des juges mortels que vous euſſiez à ſolliciter : l'artifice eſt aſſez commun, d'y aller avec cet éclat faſtueux & ſcandaleux, pour taſcher d'amollir ou d'ébloüir la juſtice : elle n'eſt ſouvent que trop tendre à ces ſortes de ſollicitations. Mais c'eſt à Dieu que vous avez à faire : à luy que vous vous préſentez ; de luy que vous attendez le ſuccés de vos deſſeins & le pardon de vos crimes. Pour vous rendre ce Dieu propice, oſeriez-vous en le priant luy vanter vos bonnes actions, vos mérites, vos vertus ; comme ce Phariſien de l'Evangile ! Et comment donc prétendez-vous luy faire agréer vos priéres ; en étalant devant luy vos richeſſes, vos parures, voſtre beauté, voſtre fierté ! Vous

eſtes devant luy : c'en eſt aſſez pour vous avertir de voſtre néant ; pour vous faire ſouvenir de ce qu'a dit Iſaye : Que toutes les nations de « la terre ſont devant luy, comme ſi elles n'eſ- « *Iſa. 40. 17.* toient pas : *Quaſi non ſint, ſic ſunt coram eo.* Riche & puiſſant juſqu'à l'autel ; pompeux & brillant juſqu'à l'autel ; Juge & magiſtrat juſqu'à l'autel ; Prince & Roy juſqu'à l'autel : mais à l'autel, cendre & pouſſiere ; parce que là vous eſtes devant Dieu, vous luy parlez, vous le priez : vous eſtes donc ſuppliant & ſujet comme ſes moindres ſujets. Je vous parleray, Seigneur, diſoit Abraham ; mais comme cendre & pouſſiere : *Loquar ad Dominum meum cùm ſim pulvis & cinis.* *Gen. 18. 27.*

Nous avons une conſtitution reſpectable à tout le Chriſtianiſme, où Théodoſe & Valentinien voulant pourvoir à la franchiſe & à l'honneur des temples Divins, déclarent à tous leurs ſujets : Qu'en qualité d'Empereurs tenant le premier rang dans le monde, & ne connoiſſant nulle puiſſance ſouveraine entr'eux & Dieu ; leur grandeur ne les ébloüiſſoit point, juſqu'à leur laiſſer ignorer le reſpect qu'ils devoient à la majeſté des autels, & la diſtance infinie de leur troſne à celuy de Dieu : *Nihil*, diſoient-ils, *ex propinquâ Divinitate nobis arrogamus.*

Pour nous obliger au meſme reſpect, man-

quons-nous, Chreſtiens Auditeurs, de Déclarations & d'Edits : & pour les autoriſer manquons-nous d'exemples pareils à celuy de ces Empereurs ! Oſerons-nous penſer que ce Monarque religieux, qui aprés tant de preuves d'une ſincére piété, vient de conſtruire encore ce temple pompeux, n'ait prétendu y raſſembler ſa cour, que pour s'y donner en ſpectacle, & pour dérober à Dieu les regards de ſes ſujets ! Non, ce ſuperbe édifice eſt pluſtoſt le monument de ſa profonde humilité, que de ſa magnificence. Il en a élevé le faiſte au-deſſus de ſon palais, pour ſe mettre luy & ſon royaume à l'abri du ſanctuaire : & nous faire comprendre à tous, que nous ne ſommes en ſeureté ſous ſa protection royale, & à l'ombre de ſon nom ; qu'autant que nous nous tenons, luy & nous, ſous l'ombre de Dieu.

17...

Suivons donc ſon exemple, & ne le regardons icy que pour imiter ſa piété. Si le Prophete ordonne aux ſerviteurs, d'avoir les yeux attachez aux mains de leurs maiſtres : *Oculi ſervorum in manibus Dominorum ſuorum.* C'eſt, par tout ailleurs qu'icy, pour eſtre preſts à les ſervir. Mais icy, dans le lieu ſaint, dans les redoutables myſtéres, à la veuë du troſne de l'Eternel ; où nos Maiſtres & nos Roys, courbez & humiliez comme nous, adorent le bout de ſon ſceptre,

Pſ. 122. 2.

tre, offrent leur couronne à ſes pieds, gémiſſent pour leurs pechez, implorent ſa miſéricorde & tremblent ſur ſes jugemens : là nous devons porter les yeux où ils les portent eux-meſmes ; faire noſtre cour à qui ils la font ; reconnoiſtre que ce grand Dieu eſt le diſpenſateur des honneurs & des dignitez. Nous nous flattons en vain que noſtre fortune eſt faite auprés de nos Souverains, dés que le hazard a tourné quelqu'un de leurs regards ſur nous ; qu'auſſi-toſt les bénéfices, les penſions, les faveurs, les employs tombent de leurs mains, & nous viennent chercher dans la foule des courtiſans. Non, tout cela part des mains de Dieu, qui domine ſur le hazard, comme ſur le choix des Princes. A luy par conſequent nous devons porter nos vœux, noſtre attention, nos reſpects : & quand nous les luy dérobons, pour les porter aux puiſſances de la terre juſques dans ſa propre maiſon ; non ſeulement nous l'offenſons ; mais encore ces meſmes puiſſances, qui font gloire de ne rien prétendre aux droits de la Divinité : *Nihil ex propinquâ Divinitate nobis arrogamus.*

Voyons en troiſiéme lieu ce que la piété de noſtre cœur doit à la tendreſſe du cœur de Dieu, qui ſe donne à nous dans les temples : *Et cor meum ibi cunctis diebus.*

III. PARTIE.

NOus avons conſidéré juſqu'icy le temple de Dieu, comme la maiſon qu'il habite, le troſne où il eſt aſſis & d'où il gouverne le monde:
Ezech. 43. 7. *Locus ſolii mei & veſtigiorum pedum meorum, ubi habito in medio filiorum Iſraël.* C'en eſt aſſez pour fixer tous nos reſpects. Mais quels mouvemens d'affection, de reconnoiſſance & de dévotion ne devons-nous pas y ajouter; quand nous conſidérons que tous les endroits du monde, autrefois ſignalez par les traits les plus éclatans de la tendreſſe & de la bonté de Dieu, ſemblent aujourd'huy raſſemblez & compris dans nos Egliſes.

Les Egliſes ſont ces lieux & ces villes de réfuge, eſtablies par l'ancienne loy; où non ſeu-
Deuter. 19. 2. lement les homicides de hazard & ſans deſſein, mais les plus grands pecheurs & les plus déterminez trouvent un azile aſſeuré contre la juſtice de Dieu meſme. Là les Anges deſcendent du
Gen. 28. 12. ciel, comme ils deſcendoient autrefois par l'échelle de Jacob, pour venir au ſecours des hommes; & remontent au ciel pour y porter les vœux & les priéres des hommes.

Hebr. 9. 4. C'eſt l'arche du teſtament où ſont renfermées, non pas la manne & les tables de la loy; mais Dieu l'auteur de la loy; mais la vraye

manne du ciel, le vray pain des hommes & des Anges.

C'eſt la maiſon de la ſageſſe, élevée ſur ſept colonnes, où les Sacremens du ſalut ſont diſtribuez aux Chreſtiens; où la ſageſſe appelle à ſes leçons les eſprits ſimples & abuſez, pour les détromper des erreurs du monde, & leur apprendre la prudence du ſalut; où la ſageſſe immole ſes victimes, & pour toutes victimes offrant le pain & le vin, l'expoſe ſur ſa table à tous les fidelles & les invite à ſon banquet. *Proverb. 9. 1. &c.*

C'eſt la piſcine Bethſaïde où ſans languir en attendant le temps de la deſcente de l'Ange & le mouvement de l'eau, les pecheurs reçoivent en naiſſant la grace de l'innocence & la guériſon du peché originel. *Jo. 5. 2.*

C'eſt la créche où le Sauveur enveloppé de drapeaux & d'eſpéces eſtrangeres, eſt adoré des Roys auſſi-bien que des bergers. C'eſt le cénacle où il ſe donne en nourriture aux fidelles. C'eſt le calvaire où il renouvelle le ſacrifice de la croix.

Si ces meſmes lieux ne ſont plus; on trouve encore icy les meſmes effets de la libéralité de Dieu, les meſmes écoulemens de la bonté de ſon cœur, qui ſe répandent ſur nous dans l'enceinte de nos Egliſes. Avec quels ſentimens avons-nous l'audace d'en approcher! Eſt-ce avec

Num. 16. 19. ceux de Moïſe & d'Aaron, proſternez humblement à la porte du tabernacle ; ou pluſtoſt avec ceux de Coré & de ſes complices, révoltez *Luc. 2. 15.* contre l'ordre & la volonté de Dieu ! Eſt-ce avec les ſentimens des Mages & des paſteurs, qui *Matth. 2. 8.* venoient avec ſoy chercher le Sauveur naiſſant : ou pluſtoſt avec ceux du tyran, qui ne ſongeoit qu'à le perdre en feignant de le chercher ! Eſt-ce avec les ſentimens des Apoſtres qui rece- *Joan. 13. 21.* voient de ſes mains le Sacrement de ſon corps ; ou avec ceux de Judas, qui n'ouvroit ſa bouche à ſon Maiſtre qu'en livrant ſon ame à Sathan ! Eſt-ce avec les ſentimens de Marie, de ſes compa- *Joan. 19. 25.* gnes & du Diſciple bien-aimé, qui le voyoient s'offrir ſur la croix en ſacrifice ; ou avec ceux des Juifs & des bourreaux, qui inſultoient à ſes peines & à ſa Divinité !

Voilà vos modéles, mes Freres ; auſquels vous attachez-vous ! Ah ! dans l'inſtant préſent je ne vois en vous qu'attention, qu'application à la parole que Dieu vous enſeigne par ma voix. Ce modeſte extérieur vous fait paroiſtre à mes yeux vrays Chreſtiens, dignes imitateurs des anciens fidelles : mais dans ce meſme inſtant que ſe paſſe-t-il dans voſtre cœur ! Combien de penſées, de déſirs, de deſſeins injuſtes, violens, deshonneſtes, ſacriléges, roulent ſouvent dans voſtre eſprit & dévorent voſtre cœur : au lieu meſme où

le cœur de Dieu forme inceſſamment pour vous des deſſeins de miſéricorde : *De corde exeunt homicidia, adulteria, furta.* *Matth. 15. 19.*

Combien d'Hérodes ſanguinaires, hypocrites d'honneur & de religion, viennent confondre icy leurs faux reſpects avec la piété des Mages ! Combien de perfides Judas viennent à la table du Seigneur mettre la main au plat avec les fidelles Diſciples ! Combien de Juifs avares & de ſordides publicains y viennent chercher des prétextes, pour rendre les tréſors ſacrez tributaires à leur convoitiſe & à leur avidité ! Combien de fauſſes dévotes, pareilles à celles dont ſe plaignoit le Prophete Ezechiel, viennent pleurer au pied du crucifix la perte de leur Adonis; peut-eſtre s'en ménager d'autres ; & leur donner aux yeux de Dieu des rendez-vous concertez, pour éviter plus ſeurement les yeux & les ſoupçons des hommes : *Mulieres plangentes Adonidem.* Percez, diſoit le Seigneur, percez la muraille, Prophete; & vous verrez dans ma maiſon bien d'autres abominations : *Fode, fode parietem.* Ah ! fermez-la pluſtoſt, Seigneur ! épargnez-nous l'horreur d'une ſi funeſte veuë : rendez les abus qui s'y commettent impénétrables à nos yeux, à nos penſées, à nos imaginations. Que bien loin d'en connoiſtre & d'en faire le détail, nous ne puiſſions jamais ni les voir ni les comprendre ! *Ezech. 8. 14.*

O ! mes chers Auditeurs, avant que de vous réſoudre à profaner le lieu Saint ; rappellez à voſtre eſprit, que c'eſt le lieu choiſi de toute la terre, où le cœur de Dieu eſt en dépoſt : *Et cor meum ibi cunctis diebus :* où vous avez reçeu le bapteſme & la naiſſance en Jeſus-Chriſt ; où vous avez appris la doctrine du ſalut ; où vous allez chercher la nourriture immortelle ; où vous courez demander grace & l'abolition de vos pechez. Songez enfin que c'eſt voſtre derniere demeure & l'azile de voſtre corps, aprés que les vivans l'auront rejetté d'avec eux. C'eſt dans le ſein de quelque Egliſe, en quelque endroit de cette terre ſacrée, que vous attendrez le moment de voſtre réſurrection & de voſtre jugement.

Je me repréſente ce jour affreux ; & ce n'eſt point une idée chimérique ; un jour viendra que cette idée ſera changée en vérité. J'entends le ſon de la trompette ; je vois les fondemens de nos temples ébranlez ; je vous vois tous ſortir du creux des tombeaux : & pour vous diſtinguer de la foule des nations par voſtre Chriſtianiſme ; il me ſemble vous oüir crier, comme les Juifs du Prophete Jérémie ; *Templum Domini, templum Domini.* Temple du Seigneur, temple du Seigneur ! Je ſuis Chreſtien : c'eſt icy le temple de mon Dieu. Voilà les fonts où j'ay reçeu la foy :

Jerem. 7. 4.

voilà les autels où j'ay tant de fois prié : voilà la table ſainte où j'ay reçeu tant d'hoſties : voilà le tribunal où j'ay dépoſé mes pechez. Que de ſujets de confiance pour un véritable Chreſtien ! Mais pour vous, pourſuit Jérémie ; pour vous, profanateur, qui n'avez pas plus reſpecté la ſainte maiſon qu'une caverne de voleurs : pour vous quel ſujet de crainte & d'horreur ! quand les Anges vengeurs des temples Divins, témoins de vos irrévérences, s'écrieront contre vous l'eſpée fulminante à la main : Voilà où tant de fois vous avez mépriſé la préſence de l'Eternel. Voilà où vous avez troublé par de profanes entretiens le ſilence dû à la priére & aux ſaintes cérémonies. Voilà où vous avez tourné la divine parole en raillerie. Voilà où vous avez tendu des piéges à la pudeur. Voilà où par des confeſſions malignes & captieuſes vous avez inſulté à la bonne foy des Preſtres, & dérobé de leurs mains l'abſolution. Voilà où par des communions indignes & ſacriléges vous eſtes venus à la table du Seigneur manger voſtre jugement & voſtre condamnation. Quelle horreur ! quel déſeſpoir ! quand les pierres des murs qui auront caché vos déſordres, éclateront contre vous : *Lapis de pariete clamabit.* « *Ibid. 7. 11.* « « «

Temple de Dieu, ſoyez pour nous un azile

de ſeureté dans les miſéres de la vie, & dans les ténébres de la mort : conſervez les reſtes de nos corps dans un paiſible ſilence ; & ne les reproduiſez au monde, que pour eſtre unis à nos ames dans l'heureuſe éternité. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDY DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARESME.

Sur la vérité de la religion Chreſtienne.

Magiſter, volumus à te ſignum videre.

Maiſtre, nous voudrions que vous nous fiſſiez voir quelque prodige, dirent les Phariſiens à Jeſus. Jeſus répondit: Cette race perverſe & adultére demande un prodige; & nul ne luy ſera donné, que celuy du Prophete Jonas. En Saint Matthieu Chap. 12.

SIRE. Les Phariſiens ne ſont pas ſeuls à demander des miracles, pour ſe ſoûmettre à la foy de Jeſus-Chriſt! Comment ſatisfaire autrement à la maligne curioſité de tant de demi-ſçavans, qui ne reçoivent rien ſans preuve, & qui ſe font honneur de douter de tout! Comment confondre ſans cela les railleries des libertins, ſur la crédulité des ſimples fidelles!

Comment réveiller l'indolence de tant d'eſprits indifférens, qui ſemblent n'eſtre Chreſtiens que par hazard, & qui ne ſentent point le bonheur de leur naiſſance ! Comment déſarmer l'athéïſme de tant d'impies, qui n'ont pour objet de religion, que ce qu'ils voyent de leurs yeux ! Ce ſont tous ces gens-là qui ſe joignent aux Phariſiens, pour refuſer de croire ſans miracles. Faites-nous-en voir un, diſent-ils, & nous croirons. *Volumus ſignum videre.*

C'eſt auſſi à tous ces gens-là que le Fils de Dieu répond, comme aux Phariſiens : Qu'il n'y a point pour eux de miracles à eſpérer, que celuy du Prophete Jonas, dévoré par la baleine, & rejetté trois jours aprés tout vivant hors de la baleine. Figure de la mort & de la réſurrection du Sauveur. *Signum non dabitur, niſi ſignum Jonæ Prophetæ.*

C'eſtoit dire aux Phariſiens, & c'eſt dire encore aux libertins : Que la mort de Jeſus-Chriſt ſur la croix, & ſa réſurrection trois jours aprés; ce miracle renferme ſeul la force de tous les autres; & porte dans les eſprits un témoignage de vérité, qui s'eſtant rendu croyable à toutes les plus ſages & les plus ſçavantes nations, doit confondre l'obſtination de quiconque ne veut pas croire.

En effet, Meſſieurs, quand pour appuyer le Chriſtianiſme, il n'y auroit eu ni miracles,

ni propheties ; que la multitude innombrable de ſes Martyrs, ſon antiquité, ſa ſainteté, ne ſeroient pas autant de preuves de ſa vérité : cette ſeule conſidération, que la foy de Jeſus-Chriſt crucifié, reſſuſcité, preſché par des ignorans & des pauvres, a pû s'eſtablir dans le monde, & y ſubſiſte encore aprés plus de dix-ſept cens ans ; eſt une ſenſible conviction, qui porte ſa certitude & ſon évidence avec elle ; & qui doit nous faire avouër, que tout homme qui ne croit pas en Jeſus-Chriſt, ou qui n'eſt pas ferme dans ſa foy, eſt inexcuſable ſelon tous les principes de la raiſon.

Or comme il y a dans l'homme deux maniéres de raiſon, par rapport à ſes deux principaux objets : une raiſon ſpéculative, qui éclaire nos penſées, & qui eſt proprement le raiſonnement ; une raiſon pratique, qui régle nos actions, & qui eſt proprement la conduite & la prudence. Croire en Jeſus-Chriſt eſt quelque choſe de ſi conforme au raiſonnement & à la prudence ; que ne pas croire en Jeſus-Chriſt eſt le dernier aveuglement & la derniere folie. C'eſt le dernier aveuglement par rapport au raiſonnement. C'eſt la derniere folie par rapport à la prudence. Voilà, Meſſieurs, la conviction de l'incrédule & le partage de ce diſcours.

Taſchons de nous perſuader qu'il n'y a point

icy de ces eſprits chancelans, qui ne ſçavent à qui croire ; ni de ces eſprits charnels, qui rapportent tout à leurs ſens ; ni de ces eſprits diſſimulez, qui donnent le dehors à la religion publique & ſe forment au dedans une religion à leur gré. N'y en eut-il point parmi vous ; je dois cet éclairciſſement aux ames les plus fideles, pour les affermir dans leurs principes, & les conſoler par la veuë des avantages de leur foy. Demandons pour cela la grace du Saint Eſprit, par l'interceſſion de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

AVANT que de prouver que la religion Chreſtienne eſt la ſeule véritable, il ſemble qu'il faudroit prouver, qu'il y a effectivement une religion & un Dieu. Mais dans la méthode que je vas ſuivre, la preuve de la vérité de la religion Chreſtienne ſera en meſme temps la preuve de la vérité d'un Dieu : puiſque ſi je puis montrer qu'il eſt impoſſible que cette religion ſe ſoit eſtablie par aucun principe humain, je montre infailliblement qu'elle doit avoir pour principe quelque choſe au-deſſus de l'humain : & ce principe au-deſſus de l'humain ne peut eſtre autre que Dieu.

Examinons donc, Meſſieurs, les principales

religions du monde : le Déïſme, l'Athéïſme, le Paganiſme, le Mahométiſme. Je vois les Déïſtes ne s'aſſujettir à rien, qu'à la ſeule adoration d'un Dieu. Pour ſe retrancher là, il ne faut que s'en rapporter à la ſimple raiſon naturelle, elle ne dit rien de plus; par conſequent principe humain. Je vois les Athées au contraire nier qu'il y ait un Dieu. Pour aller juſques-là, il ne faut que s'abandonner aux fauſſes ſubtilitez de la raiſon corrompuë ; par conſequent principe humain. Je vois l'Idolâtrie dominer durant pluſieurs ſiécles, malgré toutes les lumieres de la raiſon : mais j'y vois un libertinage affreux, autoriſé par l'exemple des Divinitez fabuleuſes ; principe humain. Je vois une grande partie du monde aſſujettie au Mahométiſme : mais je vois un Mahomet à la teſte d'une armée, abuſer de l'ignorance & de la foibleſſe des peuples de l'Orient ; leur impoſer ſon alcoran par la violence, & leur arracher la foy en leur oſtant la liberté ; principe humain. Je ne remarque donc dans l'eſtabliſſement de toutes ces religions, rien que de naturel & que d'humain : la ſimple raiſon, la paſſion, l'artifice, la violence : nul principe au-deſſus des forces de l'homme, nul caractére de Divinité. Mais quand je porte les yeux ſur la religion Chreſtienne ; ſi je ne veux m'aveugler, il faut néceſſairement que j'avouë

qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe en eſtre l'auteur.

Car Meſſieurs, remarquez que non ſeulement nul de tous ces moyens humains, n'a contribué à ſon eſtabliſſement : mais qu'au contraire elle doit ſa naiſſance & ſon progrés à des moyens abſolument oppoſez. Ce n'eſt pas comme le Déïſme, en s'accommodant à la foible portée de la raiſon naturelle, que le Chriſtianiſme s'eſt eſtendu ſur la terre ; au contraire c'eſt en élevant la raiſon au-deſſus de ſes forces naturelles, par la connoiſſance des plus incompréhenſibles véritez. Ce n'eſt pas comme le Paganiſme en favoriſant la paſſion ; au contraire c'eſt en combattant la paſſion par des maximes d'une ſévérité inoüie. Ce n'eſt pas comme l'Athéïſme par l'artifice & la ſubtilité des faux ſçavans ; au contraire c'eſt par le miniſtére de douze peſcheurs mépriſables pour leur ignorance. Ce n'eſt pas comme le Mahométiſme par la violence des armes ; au contraire c'eſt par la foibleſſe, la patience & la mort. En quatre mots c'eſt par l'obſcurité des myſtéres de la foy, par la ſévérité des maximes de la morale, par l'inſuffiſance de ſes prédicateurs, par les ſouffrances & le ſang de ſes ſectateurs, que le Chriſtianiſme s'eſt enraciné dans les ames. Or que l'obſcurité de la foy l'ait emporté ſur les évidences

naturelles de la raiſon ; que la ſévérité de la morale ait triomphé de la licence des paſſions ; que l'ignorance & la ſimplicité des Apoſtres ait confondu l'artifice & la ſubtilité des ſçavans ; que la patience des Martyrs ait étouffé la fureur & la puiſſance des tyrans ; enfin que la religion Chreſtienne, ſi contraire à tous les préjugez naturels, ſe ſoit élevée ſur les ruines de tant de religions ſi conformes à la nature : c'eſt un miracle au-deſſus de toute la nature, un ouvrage qui ne peut eſtre ſorti que des mains de Dieu.

Ne me demandez donc plus de miracles pour prouver la vérité de ma religion : ſon eſtabliſſement eſt le plus grand & le plus évident des miracles ; plus grand, dit Saint Jean Chryſoſtome, que la création meſme de l'univers. Car enfin le néant n'a point fait de réſiſtance à la toute-puiſſance de Dieu, quand il a voulu former le monde : mais le monde quelle réſiſtance n'a-t-il point fait à la providence de Dieu, quand il y a voulu eſtablir la vraye religion ! Cependant Dieu s'eſt fait également obéïr par le néant & par le monde. Le monde n'eſtoit pas, & Dieu a voulu que le monde fût : il a eſté, dit le Prophete : *Dixit & facta ſunt.* De meſme le monde ne croyoit pas, & Dieu a voulu que le monde crût. Il a cru, dit Saint Auguſtin : *Juſſit & creditum eſt.* Venons mainte-

Lib. quod Chriſtus ſit Deus.

Pſ. 148 7.

Epiſt. ad Dioſc.

nant au détail de mes quatre propoſitions.

I. PREMIERE réſiſtance. Celle de la raiſon naturelle à l'obſcurité de la foy : à la foy d'un Dieu dont l'eſſence eſt une en trois perſonnes, d'un Dieu uni perſonnellement aux infirmitez de la chair, d'un Dieu ſoumis pour l'homme à la honte & aux rigueurs d'une mort patibulaire, d'un Dieu mort ſur une croix. Dieu a voulu ſoumettre le monde à la créance de ces inconcevables véritez : *Juſſit ;* & le monde s'y eſt ſoumis : *Et creditum eſt :* Et voilà, dit Saint Jean Chryſoſtome, le prodige de la foy : Que tout le monde ait marché à la ſuite de Jeſus-Chriſt, aprés la croix : *Poſt crucem orbis ad fidem acceſſit.*

Quod Chriſtus fit Deus.

Car, Meſſieurs, voir les peuples idolâtres adorer comme leurs Dieux ceux qu'ils avoient reſpectez comme leurs Roys, leur attribuer la Divinité aprés le ſceptre & la couronne ; c'eſt une flatterie qui n'eſt pas nouvelle à l'eſprit humain. Mais adorer un homme aprés le gibet & la croix ; c'eſt ce qui eſt impraticable à l'eſprit humain. Cependant il s'y eſt ſoumis : *Poſt crucem orbis ad fidem acceſſit.* Voir l'Aſie & l'Afrique entrer dans les ſentimens d'un Prophete conquerant qui les menaçoit d'eſclavage, & le ſuivre aprés la victoire qui luy faiſoit chemin par tout ; c'eſt une foibleſſe qui ne convient

que

que trop à l'eſprit humain. Mais courir en foule aprés la croix d'un homme mort; c'eſt à quoy l'eſprit humain ne peut naturellement s'abbaiſſer. Cependant, *Poſt crucem orbis ad fidem acceſſit.* Voir un grand peuple attaché à la perſonne de Jeſus-Chriſt à la veuë de ſes miracles, des pains multipliez, des aveugles guéris & des morts reſſuſcitez; c'eſt l'effet d'une conviction dont l'eſprit humain ne ſe peut défendre. Mais ne pas déſavoüer tous ces miracles aprés l'ignominie de ſa mort, le ſuivre encore aprés ſa croix; c'eſt un effort dont l'eſprit humain n'eſt pas naturellement capable. Cependant, *Poſt crucem orbis ad fidem acceſſit.* Effet par conſequent non pas de l'évidence des myſtéres, ni de la docilité de la raiſon; mais de la puiſſance de Dieu, qui a voulu exercer ſon empire ſur la raiſon, malgré toutes les réſiſtances de la raiſon: *Juſſit & creditum eſt.* Premier caractére de Divinité dans la religion Chreſtienne.

SECONDE réſiſtance. Celle de la paſſion de l'homme à la ſévérité des maximes de la religion. Une choſe trés difficile, Meſſieurs, c'eſt d'abolir une ancienne couſtume, & d'en eſtablir une nouvelle: mais une choſe preſque impoſſible, c'eſt d'abolir une couſtume ancienne & agréable, & d'en eſtablir une nouvelle, oppoſée à toutes les inclinations. Deux changemens II.

Quod Chriſtus ſit Deus.

trés-violens, dit Saint Jean Chryſoſtome. *Duo violenta : non ſolùm enim diverſa conſuetudo erat, ſed & voluptate firmata.* Le monde, avant la venuë du Sauveur, ignoroit ce que c'eſt que le pardon des injures, la pauvreté, l'humilité, le jeuſne & la mortification : non ſeulement il ignoroit la nature & la pratique de ces vertus ; mais il nourriſſoit des vices entiérement oppoſez, l'avarice, l'intempérance, l'orgueïl, la vengeance & l'ambition. Si noſtre Seigneur eut accommodé ſa doctrine à ces habitudes vicieuſes ; ou du moins que pour les déraciner, il eut fait naiſtre au milieu du monde un peuple nouveau, d'une race extraordinaire, exempt de la corruption générale, & capable d'oppoſer ſon bon exemple au torrent du libertinage public : il y eut eu quelque ſorte de proportion entre les moyens & l'entrepriſe. Mais à ces meſmes hommes de ſang & de chair propoſer la douceur & la tempérance ; à ces ambitieux & à ces ſuperbes ordonner l'humilité ; à ces délicats & à ces voluptueux preſcrire la mortification & l'abſtinence ; à ces intereſſez & à ces avares enſeigner le mépris & le détachement des biens ; à ces eſclaves de leurs paſſions ordonner une guerre irréconciliable avec toutes leurs paſſions : eſtoit-ce une entrepriſe capable de réüſſir par des forces purement humaines ! Eh ! Meſſieurs, pro-

poſer à préſent les meſmes choſes au peuple Chreſtien ; preſcher aux jeunes gens la fuite des occaſions, aux jeunes dames la modeſtie, l'aumoſne aux riches, le jeuſne aux deux tiers du monde, l'intégrité dans le palais, la fidélité dans le commerce, la ſincérité & l'humilité dans la cour ; n'eſt-ce pas une peine ſuperfluë & preſque ſans fruit ! Quoyque l'on faſſe profeſſion de regarder ces maximes, comme autant de devoirs preſcrits par la religion. Qu'eſtoit-ce donc que d'aller preſcher ces meſmes maximes dans la cour des Hérodes & des Nérons, dans les ſynagogues des Juifs, dans les temples des idoles, dans les académies d'Athenes, à la veuë du ſénat & du capitole Romain, où ces maximes eſtoient mépriſées & rejettées, par l'oppoſition générale des peuples & des Magiſtrats ! Quel ſuccés en pouvoit-on eſperer ! Cependant quel ſuccés en a-t-on vû dans toute la ſuite des ſiécles ! *Juſſit & creditum eſt.* On a crû toutes ces maximes, & on les a cruës, dit Saint Auguſtin, par une ſi forte conviction ; que ceux qui n'ont pas le courage de les pratiquer, qui meſme ſe font honneur de les démentir en public par leurs actions, rougiſſent en ſecret de leur foibleſſe, admirent ceux qui les pratiquent, & n'oſent ſortir de la vie ſans s'eſtre reconnus coupables, & ſans avoir déploré leur aveuglement : *Favent...*

De util. cred. cap. 17. *diligunt... ſuam imbecillitatem, quod iſta non poſſunt, accuſant.* Tant ces rudes maximes ont eſté profondément gravées dans les eſprits. Par qui ! ſi ce n'eſt par la main toute-puiſſante de Dieu. Second caractére de Divinité dans la religion Chreſtienne.

III. TROISIÉME réſiſtance. Celle de la ſcience orgueïlleuſe & artificieuſe des Grecs & des Romains, à l'ignorance & à la ſimplicité des Apoſtres. Car de quels inſtrumens Dieu s'eſt-il ſervi pour imprimer dans les cœurs ces rigoureuſes maximes ! C'eſt au milieu des Juifs, dont les cérémonies eſtoient odieuſes à toutes les autres nations, qu'il eſt allé chercher des prédicateurs de ſa loy : & là, non pas dans la ſynagogue ni dans le temple, entre les Scribes & les Phariſiens ; mais dans la plus vile populace, au bord de la mer & des eſtangs, dans les ténébres d'une groſſiére ignorance. Mais à quelles gens, à quel ſiécle a-t-il oppoſé ces ignorans ! au plus ſçavant & au plus poli de tous les ſiécles. Rome en ce temps-là eſtoit remplie de fameux orateurs, de politiques profonds & de ſubtils philoſophes. N'eſtoit-ce pas parmi ces grands eſprits qu'il falloit choiſir dequoy réformer le monde ! Au contraire, c'eſt parmi les baſteliers & les peſcheurs qu'il eſt allé prendre dequoy confondre l'orgueïl de ces grands eſprits.

Une réfléxion, Meſſieurs, digne de voſtre attention. Socrate a paru dans la Gréce comme la merveille de ſon temps; il a voulu parler contre les Dieux du pays, il y a perdu la vie : aucun de ſes diſciples a-t-il oſé aprés luy riſquer la ſienne, pour ſouſtenir ſon opinion ! Platon paſſoit pour l'oracle de la ſageſſe : il a fait un plan de république avec toutes les meſures que la prudence humaine a cru pouvoir inventer ; on a baſti depuis une infinité de villes ; des royaumes entiers ſe ſont eſtablis : quelqu'un s'eſt-il encore aviſé d'en former le gouvernement ſur les idées de ce philoſophe !

Mais je vois Pierre entrer dans Rome, un homme de baſſe mine, un eſtranger, un Juif : ſans autre éloquence naturelle que celle qui convient à un peſcheur, ſans livres, ſans argent, ſans amis, ſans protecteurs : je luy demande où il va, ce qu'il prétend. Il me dit qu'il a entrepris de renverſer tous les temples des idoles, de changer tous les cœurs des Romains, d'exterminer l'ancienne religion de l'Empire, d'eſtablir l'Empire ſpirituel du Chriſtianiſme au milieu de la capitale du monde, & ſur le troſne meſme où eſtoient les Empereurs ; en un mot de faire adorer la croix à ceux qui la déteſtoient comme un gibet. Quelle viſion ! quelle folie ! Mais je vois que cet homme réüſſit dans ſon deſſein ; je

vois aprés quelques années la croix ſur la teſte des Empereurs & les idoles ſous les pieds du peuple : *Juſſit & creditum eſt.* Il faut donc que ce ſoit néceſſairement l'ouvrage d'un Dieu, non pas l'entrepriſe d'un homme. Troiſiéme caractére de Divinité.

IV. QUATRIÉME réſiſtance. Celle de toutes les puiſſances & de toutes les fureurs du monde, à la patience & à la foibleſſe des Chreſtiens. Pour eſtablir l'Evangile, Meſſieurs, a-t-on veu les Apoſtres de Jeſus-Chriſt marcher à la teſte des armées, troubler le repos de leurs citoyens, tendre des piéges à la perſonne des Roys, appeller contre eux les puiſſances eſtrangéres.

On a bien veu les Roys Chreſtiens, depuis l'eſtabliſſement de la foy, l'appuyer de toutes leurs forces, & ſe ſervir d'autorité pour y retenir leurs ſujets. C'eſt ainſi que dans tous les ſiécles depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous, les Conſtantins, les Théodoſes, les Marciens, les Charlemagnes, tant d'Empereurs & de Roys leurs ſucceſſeurs ont empeſché l'erreur de ravager leurs Eſtats, & n'ont rien oublié pour guérir ceux que l'erreur avoit ſéduits. Il ſeroit bien eſtrange en effet, Chreſtiens Auditeurs, que les Souverains de la terre eſtant eſtablis de Dieu pour maintenir l'ordre public, ils dûſſent fermer les yeux au plus grand de tous les déſor-

dres, qui eſt l'indifférence & la licence des religions.

Mais dans les anciens temps, parce qu'il s'agiſſoit du premier eſtabliſſement de la religion Chreſtienne, il n'a pas voulu que les Apoſtres y employaſſent la rigueur de l'autorité, non plus que les charmes de l'éloquence : de peur que l'on n'attribuaſt à la force des moyens humains, ce qui devoit eſtre regardé comme un miracle évident de la puiſſance de Dieu. Quoyque dés-lors il puſt employer la force ; il voulut, dit Saint Auguſtin, faire marcher d'abord l'humilité avant la force : *Quamvis haberet tunc poteſtatem, priùs tamen elegit commendare humilitatem.* Afin d'en avoir tout l'honneur, & d'élever par degrez ſa religion, de ces foibles commencemens à un poinct de puiſſance & de grandeur, où elle puſt enfin aſſujettir par la force, ceux qui avoient en vain employé la force pour l'étouffer. *Ita ſunt Eccleſiæ primordia creſcentis, ut eſſent vires etiam compellendi.* *Ad Donatum Epiſt. 173. num. 10. E. B.*

C'eſt ainſi que Saint Auguſtin répondoit aux hérétiques Donatiſtes, qui ſe plaignoient du zéle des Empereurs à les retirer de l'erreur. Mais pour revenir aux premiers temps, on voyoit les Chreſtiens durant plus de trois cens ans ſous le joug & ſous le fer des payens ; jamais le fer à la main pour deſtruire le paganiſme. On voyoit

les Déces, les Trajans, les Dioclétiens, les Maximins regorger du ſang de leurs ſujets, coupables du Chriſtianiſme; jamais les Chreſtiens oublier l'obéïſſance, le reſpect, le zéle meſme que les ſujets doivent à leurs Souverains. Faiſons donc la comparaiſon entiére. D'un coſté l'autorité, la majeſté, la puiſſance: de l'autre coſté la foibleſſe & la pauvreté. D'un coſté l'inhumanité, la violence, la fureur: de l'autre coſté le ſilence, la patience & la mort. D'un coſté les Empereurs entourez de leurs armées: de l'autre coſté les ſujets indéfendus, & dépoüillez. De quel parti devoit eſtre la victoire! qui devoit l'emporter! N'eſtoit-ce pas la puiſſance des idolâtres! & ç'a eſté la foibleſſe des Chreſtiens. *Juſſit & creditum eſt.* Le Fils de Dieu a commandé que l'on crût en luy: il a fait ce commandement du milieu des gibets, des buchers, des chevalets, des tortures. Les payens ont commandé que l'on ne crût pas en Jeſus-Chriſt: ils ont fait ce commandement du haut des tribunaux & des troſnes. Et malgré-eux on a crû: *Et creditum eſt.* Eſt-ce l'effet de la ſageſſe & de la puiſſance humaine! elle y ſeroit impuiſſante; il faut l'avoüer: c'eſt donc l'effet de la ſageſſe & de la puiſſance d'un Dieu. Dernier caractére de Divinité & de vérité dans la religion Chreſtienne.

Voilà, Meſſieurs, ce qui me rend inébranlable : ce qui me fait condamner toutes les autres religions comme des inventions humaines & reſpecter la mienne comme un pur ouvrage de Dieu.

Car attribuer, comme font les eſprits forts, attribuer ce prodige miraculeux de l'eſtabliſſement de la foy Chreſtienne, au charme de la nouveauté, à un enteſtement populaire ; à une fureur de religion qui ait ſaiſi tout le monde, avec d'autant plus de facilité, que la pluſpart du monde vivoit alors ſans religion : dire cela n'eſt-ce pas s'aveugler ſoy-meſme, & manquer aux premiers principes du raiſonnement humain ? Quand la pluſpart des hommes de ce temps-là n'auroient point eu de religion au fond de l'ame, qui eſt l'effet du plus grand déréglement qui ſe puiſſe imaginer : n'avoir point de religion, eſtoit-ce une diſpoſition pour embraſſer la religion Chreſtienne, la plus ſévére & la plus inconcevable de toutes les religions !

Quels que ſoient les charmes de la nouveauté, peut-on trouver des charmes dans une nouveauté pareille à celle des maximes de l'Evangile, où la nature eſt combattuë dans toutes ſes inclinations ! Y a-t-il quelque nouveauté qui puiſſe me faire aimer l'humilité, la pénitence, la mortification, la croix ! Enfin quand le ca-

price & l'enteſtement eut eſté aſſez fort dans quelques eſprits, pour leur faire embraſſer ces rigoureuſes nouveautez ; ce caprice & cet enteſtement auroit-il pû s'eſtendre par tout le monde, augmenter de ſiécle en ſiécle, ſubſiſter dix-ſept cens ans : tandis que nous voyons les nouveautez les plus commodes & les plus agréables périr preſque avec leurs auteurs, ou du moins paſſer rarement au de-là de deux ou trois ſiécles.

Je dis plus, Chreſtiens Auditeurs. Pour réſiſter à une conviction, pareille à celle qui ſe tire, de l'eſtabliſſement, du progrés & de la durée de noſtre foy ; il faut avoir dans l'eſprit une conviction contraire, ou plus certaine, ou du moins également certaine : & tandis que je n'y puis rien oppoſer de plus ou d'également certain, c'eſt un aveuglement à moy de ne vouloir pas m'y ſoumettre. Or raſſemblez dans voſtre eſprit les plus fins raiſonnemens des ennemis de la foy : le plus grand effet qu'ils puiſſent produire, eſt tout au plus de vous faire douter, mais jamais de vous convaincre.

Car enfin quelles ſont ces difficultez, ces raiſons, ces convictions qui leur ſemblent ſi certaines ; les diray-je ſans en rougir !

Quelque peine qu'ils auront à concilier la grandeur & la majeſté de Dieu, avec les profonds abbaiſſemens que nos myſtéres luy attribuent ; la

ſévérité des chaſtimens éternels, avec ſa bonté ; la prédeſtination de peu d'Elûs, avec la juſtice qu'il doit à toutes ſes créatures ; les déſordres de l'univers, avec la ſageſſe de ſa providence. Peut-eſtre quelque vray-ſemblance qu'ils ſe figureront dans la diverſité des religions, par rapport aux diverſes maniéres d'honorer Dieu dans ſes perfections infinies. Peut-eſtre le ſcandale & le peu de rapport des mœurs de ceux qui gouvernent l'Egliſe, avec la ſainteté de la religion. Peut-eſtre quelque apparence de contradiction, d'ambiguité, qu'ils auront cru entrevoir dans les ſaintes écritures. Voilà dequoy les libertins repaiſſent leur fantaiſie, & nous étourdiſſent tous les jours. Or en tout cela qu'y a-t-il qui puiſſe deſtruire, ou éluder le miracle inconteſtable de la propagation de la foy ! Car ſans répondre en détail à ces ombres de raiſons, une ſeule réfléxion les va faire diſparoiſtre. La voicy.

Toutes ces meſmes difficultez qui vous empeſchent maintenant de croire, avoient encore ſans comparaiſon plus de force contre la foy, dans la bouche des payens & dans les premiers temps du Chriſtianiſme : ont-elles empeſché le triomphe de la foy ! Dés la naiſſance de l'Egliſe les Porphyres, les Juliens, ont fait contre elle des livres plus malins, plus envenimez, que ceux qui vous jettent maintenant dans le trou-

ble & dans le doute : ces livres ont-ils deſtourné les philoſophes & les ignorans, les Princes & les ſujets, les familles & les royaumes, le monde entier, d'entrer dans le ſein de l'Egliſe ! Et maintenant ces chiméres ramaſſées par un miſérable compilateur, aprés quinze & ſeize cens ans de foibleſſe & d'inutilité, auront la force de vous faire ſortir du ſein de l'Egliſe, malgré voſtre profeſſion de foy ! Tous ces doutes que vous alléguez, n'ont pû empeſcher l'eſtabliſſement de la foy dans tout le monde ; & la deſtruiront dans voſtre eſprit. Cet Evangile victorieux de tous les anciens philoſophes, eſt aboli chez vous par les imaginations d'un libertin, qui ne dit rien, qui n'ait eſté réfuté par la converſion de tout le monde. Cela meſme ne ſuffit-il pas pour vous donner une trés-mauvaiſe idée du caractére de voſtre eſprit : aſſez foible pour eſtre emporté par des chiméres, qui n'ont fait nulle impreſſion ſur tant de ſages, depuis prés de deux mille ans, & en meſme temps aſſez opiniaſtre, pour tenir contre un Evangile, qui s'eſt rendu croyable à preſque toutes les nations ! Quel caprice enfin & quelle bizarrerie ! Je veux me rendre à ce qui n'a ébranlé preſque perſonne ; & je veux réſiſter à ce qui a entraiſné tout l'univers. Je veux croire aux imaginations d'un libertin, & je ne veux pas croire aux

merveilles de Jeſus-Chriſt atteſtées par la voix de tant de ſiécles. Quelle faute en matiére de raiſonnement ! mais quelle faute en matiére de conduite ! C'eſt le ſujet de mon ſecond poinct.

II. PARTIE.

CE défaut de conduite éclate aux yeux les moins éclairez, dés que l'on veut faire ſérieuſement ces deux conſidérations : la premiere, c'eſt qu'en croyant on ne riſque rien ; la ſeconde, c'eſt qu'en ne croyant pas on riſque tout. Et par tant ne pas croire eſt la derniere folie.

EN croyant je ne riſque rien ; c'eſt dequoy le libertin ne convient pas. Car en qualité d'homme ayant deux facultez eſſentielles, la liberté & la raiſon ; eſtant né libre & raiſonnable ; il regarde la religion, comme un joug également injurieux à ſa liberté & à ſa raiſon. Montrons que la religion ne vous oſte aucun de ces deux avantages. 1.

Vous ne voulez pas croire, dites-vous, parce que vous aimez voſtre liberté. Souffrez que Saint Auguſtin vous réponde. C'eſt au livre de la vraye religion, chap. 38. Je ſoutiens, dit-il, qu'il n'y a pas un ſeul de tous ces eſprits indépendans qui puiſſe éviter la ſervitude : *Non efficient ut non ſerviant :* parce qu'il n'y en a pas un qui ne mette ſon bonheur, ou dans ſes plai-

ſirs déréglez, ou dans ſa fauſſe & ridicule gloire, ou dans ſa vaine curioſité. Or tout ce qui paſſe dans noſtre eſprit pour noſtre véritable bonheur, dés-là devient noſtre maiſtre & noſtre Dieu, & nous devenons malgré nous ſes adorateurs & ſes eſclaves : *His rebus quibus quiſque beatus vult eſſici, ſerviat neceſſe eſt, velit, nolit.* Cela paroiſt, continuë-t-il, par l'application aſſiduë, ou pluſtoſt par l'attachement & le dévouëment que l'on a pour les choſes dont on fait ſon bonheur. Or le libertin faiſant ſon bonheur de la ſatisfaction de ſon eſprit & de ſes ſens, abandonnez à tous les faux biens du monde : cela fait, conclut Saint Auguſtin, qu'il devient eſclave de tous les faux biens du monde, luy qui ne s'eſt déterminé à ne rien croire & à ne rien adorer, que pour n'eſtre eſclave de perſonne. *Itaque omnibus mundi partibus ſerviunt, qui propterea putant nihil colendum eſſe, ne ſerviant.* L'un eſclave de la ſuperſtition ; l'autre eſclave du hazard & de la fortune ; l'autre eſclave de ſon horoſcope & des vaines obſervations qu'il a faites ſur ſon deſtin ; l'autre eſclave de ſa ſanté, réduiſant tout à la vie ; la pluſpart eſclaves de l'impureté, de l'ambition, des autres paſſions déréglées : pareils à ces anciens idolâtres qui avoient honte de ſervir un Dieu ſeul, inviſible & éternel ; & qui n'avoient pas honte d'adorer des pier-

res, des métaux, des animaux & des insectes.

Vous ne voulez donc pas croire, dites-vous, parce que vous estes libre & que la religion vous contraint. C'est bien à vous à parler de liberté! connoissez-vous la liberté! l'avez-vous jamais connuë! en reste-t-il l'ombre dans vostre cœur! Songez-vous à vostre liberté, quand vous vous laissez entraisner dans les piéges d'une créature, qui vous fait oublier les soins les plus importans de vostre estat, & vous tient dans une dépendance continuelle de ses caprices! Songez-vous à vostre liberté, quand vous vous engagez en des débauches scandaleuses, qui vous couvrent le front d'infamie, & qui vous abrutissent l'esprit! Y songez-vous, quand par des motifs d'ambition, d'avarice ou d'amitié, vous vous embarquez en des intrigues fascheuses, dont vous ne voyez le péril, que quand vous ne pouvez plus en sortir! Y songez-vous enfin, quand vous vous réduisez à une espéce de vie, où l'on ne reconnoist plus en vous nulle trace de bon sens; où l'intempérance & la brutalité vous dominent; où vous confessez vous-mesme que vous n'estes plus maistre de vous! Voilà ce qui vous inspire l'horreur de la religion, ce qui éteint la foy chez les Grands, & sur-tout parmi la jeunesse en toute sorte de conditions. Voilà la servitude dont vous devriez rougir, & dont vous

ne rougiſſez pas. Vous ne défendez point voſtre liberté contre le mauvais exemple, contre les mauvaiſes compagnies, contre le reſpect humain, contre vos ſens & vos paſſions : & vous prétendez la défendre contre la religion & la foy de voſtre Dieu.

Vous me direz que les ennemis de la foy ne ſont pas tous dans cet eſclavage du vice, & que beaucoup ne la combattent que par les intereſts de la raiſon. Croire, dit-on, c'eſt riſquer le droit eſſentiel de la raiſon, qui eſt de ne ſe rendre qu'à l'évidence. Or les objets de la foy nous ſont propoſez ſans évidence. On m'oblige par une autorité eſtrangére à voir ce que je ne vois pas ; à maintenir comme certain ce qui n'eſt pas meſme viſible. Et c'eſt là ce qui paroiſt inſupportable à la raiſon.

La raiſon, la raiſon tant qu'il vous plaira, c'eſt un grand mot ; chacun s'en picque : mais où eſt-elle, la raiſon ! Eſt-elle en vous ! y eſt-elle au moins ſaine & pure ! n'y eſt-elle point corrompuë, altérée par quelque paſſion qui l'excite contre la foy ! Vous menez une vie apparemment réglée ; vous avez horreur de ces débauches, qui inſpirent l'athéiſme à tant de gens. Mais eſtes-vous tel au fond de l'ame, que vous paroiſſez au-dehors ! vous n'eſtes point débauché aux yeux des hommes ; ne l'eſtes-vous point

aux

aux yeux de Dieu ! Vous n'avez point de paſſions éclatantes ; n'en avez-vous point de ſecrettes ! N'eſtes-vous point de ces ſubtils, qui ſe picquent de ne ſe rendre qu'à la claire vérité ! ſi cela eſt, voſtre raiſon en eſt-elle moins dépravée ! Je ne vois point en vous de ces paſſions brutales, de ces vices groſſiers ; & je n'y en vois point, parce que je ne veux pas entrer dans le ſecret de voſtre vie : mais j'y vois : quoy ! ce qui ſe voit dans la pluſpart des curieux ; un amour propre immortel ; un enteſtement de voſtre mérite, qui fait pitié ; un mépris des autres, qui donne de l'indignation ; une opiniaſtreté invincible à ſouſtenir hardiment, ce que vous avez avancé témérairement ; un aveuglement incurable, à prendre pour démonſtrations des ſaillies d'imagination, dont l'extravagance eſt viſible ; un déchaiſnement affreux à lire toute ſorte de livres ſans ſcrupule & ſans précaution, ſur tout les plus malins & les plus empoiſonnez ; une inclination monſtrueuſe à regarder la licence & la médiſance dans un livre comme un caractére de vérité ; un orgueïl miſérable, qui vous perſuade que tout le bon ſens eſt renfermé dans voſtre teſte, & que hors de là il n'y a par tout ailleurs qu'ignorance & ſimplicité. Voilà ce que je vois dans la pluſpart des curieux, & ſans exception dans tous ceux qui combattent la religion, quand

meſme leur ignorance & leur ſtupidité ſeroit publique.

Au milieu de tout cela, vous voulez que je reconnoiſſe en vous la droite raiſon ; cette raiſon, dis-je, qui ne voit rien & ne décide rien, qu'à travers tant de paſſions vicieuſes. Non, c'eſt une illuſion qui fait pitié : c'eſt vouloir faire de la cauſe de la religion, ce que vous ne feriez pas de la moindre de vos affaires ; la commettre à la déciſion d'un juge prévenu & corrompu. Si vous voulez que voſtre raiſon nous juge en matiére de religion, j'y conſens ; mais dégagez la de toutes ſes préventions. Comprenez bien ce que je dis : réduiſez-vous d'abord à l'obſervation de ce qui s'appelle loy naturelle : ne faiſant nul tort au prochain ; n'abuſant ni de vous-meſme, ni de ce qui eſt hors de vous ; fuyant ce que la raiſon vous défend comme honteux ; par conſequent l'injuſtice, l'avarice, l'impureté, toutes les paſſions qui vont au déſordre & à l'excés. Alors cette raiſon, renfermée dans ſes juſtes bornes & réduites à ſa pureté, pourra vous ſervir de flambeau pour trouver la vraye religion. Vous préſenterez ce flambeau à toutes les religions du monde : & ce qui arrivera dans cette diſpoſition, c'eſt que le ſeul miracle de l'eſtabliſſement de la foy Chreſtienne vous paroiſtra quelque choſe d'aſſez évident, pour vous

convaincre de ſa vérité. Mais tandis que vous ſerez auſſi plein de vous-meſme & de vos paſſions, que vous l'eſtes ; quel intereſt n'avez-vous pas à combattre une religion, qui ne preſche que le dépoüillement & le mépris de ſoy-meſme. Tandis que vous ſerez prévenu de cette maxime, que ce qui vous paroiſt vray à vous, doit l'emporter ſur ce qui paroiſt vray à tout le reſte du monde ; quel intereſt n'avez-vous pas à vous écarter d'un Evangile, dont le fondement eſt de ſe défier de ſes forces, de ſes lumiéres & de ſon propre raiſonnement ! Enfin tandis que vous ſerez dans un libertinage de mœurs, ou public ou particulier ; quel intereſt n'avez-vous pas à proſcrire une loy toute pure & toute ſainte ! Ne me dites donc pas qu'en vous ſoumettant au Chriſtianiſme, vous riſquez les droits de la raiſon, qui ſont de ne ſe rendre qu'à l'évidence : puiſque ce qui empeſche la vérité de la religion de vous paroiſtre évidente, ou du moins plus évidente que tout ce qui vous l'a fait rejetter ; c'eſt la dépravation de voſtre raiſon.

MAIS il eſt temps en dernier lieu de vous faire voir ce que vous riſquez en ne croyant pas : vous riſquez voſtre réputation, voſtre repos, voſtre ſalut. N'eſt-ce rien que de riſquer ces trois choſes ! II.

Vous riſquez voſtre réputation. Car je vous prie, en quel rang eſt dans le monde un homme ſans religion ! Fût-il ſous la pourpre & ſous le dais, les gens de bien luy pardonneront-ils ! Que dis-je, les gens de bien ! Le commun des hommes, le public, ſes amis, ſes domeſtiques, ſes flatteurs, ceux meſmes qui le ſerviront dans ſes déſordres, n'auront-ils pas une ſecrette horreur de luy ! Ces diſcours que l'on tiendra tout bas : c'eſt un homme ſans foy, ſans régle ; il choiſit dans chaque religion ce qui luy plaiſt ; il n'eſt d'aucun parti, & eſt de tous les partis enſemble ; on ne ſçait s'il connoiſt un Dieu. Sont-ce là des reproches dont on puiſſe aiſément dévorer la confuſion ! Et qu'y a-t-il au monde qui puiſſe dédommager un libertin de cette faſcheuſe eſtime ! par où s'en conſolera-t-il ! Sera-ce par les applaudiſſemens que ſes aſſociez de débauche donneront à ſon impiété ! par l'idée qu'il aura de ſa propre ſuffiſance ! par le plaſir de s'ériger en eſprit fort ! par la joye de ſe voir au-deſſus de l'opinion populaire, & des devoirs importuns de la religion ! Tout cela, toutes ces idées peuvent-elles contrebalancer la perte de ſa réputation ! luy fermer les yeux ſur ſon infamie ! luy faire ignorer que les uns le regardent en pitié, les autres avec mépris, les autres avec défiance comme un eſprit dangereux, les

autres avec horreur comme un impie ! La déférence que l'on peut avoir pour ſon rang, pour ſes employs ; eſt-ce un voile aſſez épais pour luy cacher la diſpoſition de tous les cœurs & de tous les eſprits à ſon égard ! Peut-il ſe chagriner de paſſer pour ignorant, pour ingrat, pour intereſſé, pour mal-honneſte homme ; & n'eſtre pas ſenſible à la réputation d'homme ſans foy & ſans religion ! Ah ! ſi vous voulez abandonner voſtre eſprit à ſon caprice, nous avons des Eſtats & des royaumes voiſins où l'irréligion domine avec tant d'impunité. Là vous pourrez ceſſer d'eſtre Chreſtien, ſans ceſſer de paſſer pour honneſte homme. Tout, juſqu'à l'athéïſme, vous y ſera publiquement permis : par cette commode liberté, que la réforme Evangelique a eſtablie, & qu'elle ne refuſe qu'à noſtre ſainte religion. Mais dans un royaume diſtingué depuis ſi long-temps par le titre glorieux de trés-Chreſtien ; mais ſous un regne où l'on a veu les profanations punies avec tant d'éclat, & la clémence royale inéxorable à l'impiété : vous ne rougiſſez pas d'eſtre ſans nulle religion ! Que ſi voſtre réputation ne vous eſt pas aſſez chére pour vous rendre à cette réfléxion ; ſongez qu'en ſecond lieu vous riſquez voſtre repos.

En pouvez-vous avoir, ſi vous eſtes ſans religion ! Quand Dieu n'auroit pas dit qu'il n'y a

Isa. 48. 22. nulle paix pour l'impie ; la conſcience de l'impie ne luy feroit-elle pas ſentir cette vérité ! Comment y auroit-il quelque ſorte de paix pour l'impie ! il n'y en a nulle pour l'ambitieux, nulle pour l'envieux, nulle pour l'avare, nulle pour le voluptueux. Dieu qui par un juſte jugement attache l'amertume & le chagrin généralement à tous les vices : laiſſeroit-il dans la tranquillité celuy de tous les vices, qui attaque directement ſa Divinité ! Le pecheur ne ſeroit-il heureux, content, ſans trouble & ſans remords, que quand il s'éleve contre Dieu ! Que de combats l'impie eſt-il obligé de ſouſtenir contre les préjugez de la naiſſance, contre les lumiéres de la raiſon, contre les principes de l'éducation, contre les maximes de la vie commune, contre les exemples de ceux avec leſquels il luy faut vivre & agir. Tout cela vous dit, qu'il y a un Dieu qu'il faut honorer ; une religion qu'il faut ſuivre. Tout cela peut-il ſe deſtruire, s'anéantir ſi abſolument dans un eſprit ; qu'il n'y reſte plus aucune eſpine capable de le picquer, de le rendre au moins inquiet ſur ſon eſtat !

Quand il s'y endormiroit dans la proſpérité de ſes affaires ; qui eſt l'homme dont la proſpérité dure toûjours ! & quand celle de l'impie eſt traverſée par les diſgraces de la nature ou de la fortune, en cette ſituation douloureuſe où eſt ſa

conſolation ! Vous, Seigneur, vous eſtes l'aſile des fidelles. Un homme qui croit en vous, dépoüillé de tout, vous trouve encore avec luy : oublié du monde il ſonge à vous, il court à vous, il ſe jette entre vos bras, il répand ſes larmes dans voſtre ſein ; il a dans la veuë de vos jugemens, dans l'eſpérance de vos récompenſes, des remédes à tous ſes maux. Vous, impie, où trouverez-vous de quoy calmer le reſſentiment des voſtres ! Quand tout manque au fidelle, il luy reſte encore ſon Dieu ; que vous reſte-t-il à vous qui n'avez point de Dieu ! Où prendrez-vous dequoy ſouſtenir l'abbattement de voſtre ame ! Faux amis, vaine philoſophie, ridicules affectations de conſtance & de fermeté, que vous eſtes alors de peu d'uſage ! Nul repos par conſequent pour l'impie, ni dans l'adverſité, ni dans la proſpérité.

Mais enfin le ſalut n'eſt-il donc rien ! C'eſt la troiſiéme choſe que l'on riſque. On entend dire quelquefois aux libertins à la veuë des gens de bien ; s'il n'y a point de paradis, voilà des gens bien trompez avec leur mortification & leurs pénitences. Mais, aveugles que vous eſtes, s'il y en a un, vous voilà bien trompez vous-meſmes avec voſtre impiété ! Vous dites qu'il ne vous eſt pas évident, qu'il y ait une récompenſe ou un ſupplice éternel, comme la religion nous

le propoſe ; vous eſt-il évident qu'il n'y en ait pas ! Il ne vous eſt pas certain que les myſtéres du Chriſtianiſme ſoient véritables ; vous eſt-il certain qu'ils ſoient faux ! Laiſſons-là l'évidence & la certitude à part. Quand tout ce plan de religion, formé par Jeſus-Chriſt, ne ſeroit qu'une opinion ſimplement probable ; qu'il y auroit autant de raiſons pour la combattre, qu'il y en a pour la ſouſtenir ; que le *oüy* & le *non* mis en balance paroiſtroient tous deux d'un poids égal, ce qui n'eſt pas : quel ſens y a-t-il, de prendre ſur vous tout le péril de ce doute ! c'eſt-à-dire, d'abandonner le parti où l'on pourroit errer impunément ; & d'embraſſer le parti où l'on ne peut errer ſans ſe rendre éternellement miſérable ! Car il n'en va pas en cela comme dans les opinions qui partagent les ſçavans. Quelle que ſoit la nature de la lumiére, des vents, du mouvement, du flux & reflux de la mer : que m'importe à moy d'en ſçavoir la vérité ! mais qu'il y ait un paradis, ou qu'il n'y en ait point ; que mon ame ſoit immortelle ou qu'elle ne le ſoit point : je ne puis errer en le niant, qu'il ne m'en coute mon ame.

Je dis bien plus ; ſi je crois, & ſi je fais tout ce qui m'eſt propoſé par la religion Chreſtienne ; & qu'il ſe trouve à la mort que ce que j'auray cru ſoit vray ; j'auray acquis un bonheur éternel.

Et quand meſme il ſe trouveroit que ce que j'auray cru fuſt faux : je n'auray rien perdu dans la vie : je me ſeray meſme attiré la réputation d'honneſte homme, la loüange & le reſpect que mérite la vertu. Si je me ſuis privé des plaiſirs, je me ſeray préſervé du trouble & de l'embarras qu'ils entraiſnent ; j'auray maintenu ma conſcience dans une douce tranquillité. Car voilà ce que produit l'obſervation de la loy. Mais celuy qui ne croit rien, s'il trouve à la mort qu'il ait eu raiſon de ne rien croire ; qu'a-t-il gagné en ce cas-là, puiſqu'en ce cas-là tout meurt avec luy ! S'il trouve au contraire qu'il ait dû croire, où en eſt-il ! Si la religion eſt une fable, il n'eſt pas plus avancé à la mort, que ceux qui l'ont priſe pour une vérité : mais ſi la religion eſt une vérité ; que devient-il, luy qui l'a priſe pour une fable ! Appellez donc là voſtre bon ſens, grands eſprits ! Eſt-il poſſible que ce ne ſoit qu'en matiére de religion, que vous manquiez de conduite ! Il s'agit de courir le hazard d'un jeu, d'un commerce : s'il vous réüſſit, vous gagnez peu ; s'il ne vous réüſſit pas, voſtre perte eſt irréparable : oſerez-vous vous y embarquer ! Mais il s'agit de la religion ; s'il n'y en a point, quel avantage en tirez-vous ! & s'il y en a, voſtre damnation eſt aſſeurée. Quelle conduite encore une fois de riſquer voſtre ſalut, quand meſme la re-

ligion ſeroit auſſi douteuſe qu'elle eſt certaine !

Enfin, ſi vous ne riſquez rien ; ſi vous eſtes ferme dans vos principes ; ſi tout ce qu'on dit pour vous perſuader, ne vous ébranle ſeulement pas : que ne portez-vous juſqu'à la fin cette intrépidité généreuſe ! pourquoy tremblez-vous aux approches de la mort ! qu'eſt-ce qui vous fait démentir en ce moment-là voſtre raiſonnement, & voſtre conduite paſſée ! Car c'eſt-là qu'il en faut venir.

De tous ces eſprits forts, ſi fameux depuis cent ans, combien en a-t-on veu parvenir au lit de la mort ſans trouble ! On en a veu en pleine ſanté proteſter à leurs amis, qu'ils ſçauroient bien joüer le dernier acte de leur vie : l'ont-ils mieux joüé que les autres ! A l'exception de deux ou trois malheureux, qui ſont regardez comme les héros du libertinage, pour avoir ſouſtenu, dit-on, la gageure juſqu'au bout ; qui ne pouvant ſe réſoudre aux devoirs de la religion, ont mieux aimé ſe damner en mépriſant la religion ; qui s'eſtant aveuglez & abrutis durant tout le cours de leur vie, ſont morts ſans vouloir ouvrir les yeux, s'enveloppant dans leurs ténébres & dans leur brutalité : tous les autres communément n'ont-ils pas eu recours aux remédes de l'Egliſe ! n'ont-ils pas eu ſoin de pardonner, de gémir, de prier, de faire prier, de

mourir dans les diſpoſitions des Chreſtiens les plus ſincéres ; & meſme quelquefois, par un éclat de repentir, ſous le ſac de pénitent & dans l'habit de religieux ! Vous direz que c'eſtoit par cérémonie, pour finir dans les formes & ne pas laiſſer aux vivans le ſouvenir odieux de leur vie & de leur mort. Quoy ! vous voulez qu'un libertin ſoit touché à la mort du ſoin de ſa réputation, qu'il a proſtituée durant ſa vie ! Il n'a pas cru ſe diffamer ; au contraire, il s'eſt fait honneur de vivre & de paroiſtre impie. A la mort, dites-vous, il croira ſe diffamer, s'il ne ſe décrie luy-meſme par un déſaveu ſolemnel d'impiété ! Non, non, Meſſieurs, un perſonnage de pénitent eſt toûjours trop humiliant & trop difficile à faire. Quand à la mort un homme ſe réduit là ; c'eſt qu'il y eſt contraint par une plus puiſſante crainte, qu'il ne peut ni diſſimuler, ni étouffer dans ſon cœur.

Donnez-la, Seigneur, cette crainte ; mais donnez-la dés maintenant, à tous ceux qui m'écoutent & qui ne l'ont pas. Ne les laiſſez pas s'aveugler juſqu'au dernier de leurs jours. Ouvrez dés ce moment leurs yeux aux lumiéres de voſtre foy. Qu'ils ſe ſervent de leur raiſonnement & de leur prudence, pour ſe convaincre de la vérité & de la néceſſité de la religion. Qu'ils rougiſſent au moins, diſoit Saint Jéroſme, de

Epiſt. ad Latam.

leur incrédulité : *Si non extorquet fidem prudentia, extorqueat verecundia.* Qu'ils ayent honte de ne pas croire ce qui eſt ſi digne d'eſtre cru. Si cette honte n'eſt pas encore une véritable foy ; ce ſera du moins une diſpoſition à ſortir de leurs déſordres, une ouverture à la vraye foy. Nous aurons lieu de bien eſpérer de leur docilité à ces premiers rayons de voſtre grace ; & de vous crier pour eux & meſme pour nous : *Domine, adauge nobis fidem.* Seigneur augmentez-nous la foy : donnez-la-nous telle qu'il la faut, pour opérer par la charité & mériter la vie éternelle. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDY DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARESME.

Sur la priére.

Ecce mulier Chananæa à finibus illis egreſſa, clamavit, dicens ei: Miſerere mei, Domine Fili David: filia mea malè à dæmonio vexatur.

Une femme Chananéenne eſtant ſortie de ces quartiers-là, s'écria diſant à Jeſus: Seigneur Fils de David, ayez pitié de moy; ma fille eſt miſérablement tourmentée par le démon. En Saint Matthieu Chap. 15.

SIRE. Il y a peu de choſes dans l'Evangile où noſtre foy trouve plus à s'exercer, que l'infaillibilité du ſuccés, que Jeſus-Chriſt promet à la priére. Ce n'eſt pas une ſimple promeſſe; c'eſt une promeſſe confirmée par un ſerment ſérieux: En vérité je vous le dis: *Amen, amen dico vobis.* Ce n'eſt pas un ſerment hazar-

dé une ſeule fois ; il n'a preſque jamais autrement parlé de la priére, & les quatre Evangéliſtes en ſont foy. Ce n'eſt pas à ſes Diſciples ſeuls qu'il accorde ce privilége ; c'eſt généralement à tous ceux qui demanderont : *Omnis qui petit, accipit :* Quiconque demande, reçoit. Enfin ce n'eſt pas un privilége excluſif, paſſager, ni limité : mais indéfini pour les temps, les lieux, les beſoins & les perſonnes.

En effet, quoyque les fidelles ayent un droit particulier ſur ce tréſor de graces, dont la priére eſt la clef ; que ce tréſor ſoit le vray bien des enfans, où les eſtrangers n'ont aucun droit en rigueur ; & le vray pain des enfans, qui, ſelon l'expreſſion du Sauveur, ne doit pas eſtre jetté aux chiens : voicy cependant une femme eſtrangere & idolâtre, qui tire ce pain des mains du Seigneur ; tandis que les enfans de la ſynagogue, les Scribes & les Phariſiens aſſis à ſa table, y meurent de faim.

Voulons-nous y périr comme eux ! nous pouvons tout par nos priéres, & nous manquons de tout malgré nos priéres. A qui nous en plaindre, Meſſieurs ! Sera-ce à Dieu qui rejette nos priéres, aprés y avoir attaché l'accompliſſement de tous nos déſirs ! ou pluſtoſt ſera-ce à nous, qui luy addreſſons nos priéres ſans ſçavoir, ſans meſme vouloir, ce que nous luy demandons !

Deux défauts en effet, mais défauts eſſentiels, qui empeſchent auprés de Dieu le ſuccés de nos priéres. Premierement, nous ne ſçavons pas ce que nous luy demandons. Secondement, nous ne voulons pas ce que nous luy demandons. C'eſt le ſujet de ce diſcours.

Nous ne ſçavons pas ce que nous luy demandons: c'eſt ce qui arrive preſque toûjours, quand nous prions pour nos beſoins temporels. Nous ne voulons pas ce que nous luy demandons: c'eſt ce qui arrive preſque toûjours, quand nous prions pour nos beſoins ſpirituels. Rendons juſtice à Dieu, & nous la faiſons à nous-meſmes. Quand nous ne ſçavons pas ce que nous luy demandons, n'a-t-il pas droit de réformer nos demandes! & alors c'eſt grace qu'il nous fait. Quand nous ne voulons pas ce que nous luy demandons; n'a-t-il pas droit de rebuter nos demandes! alors c'eſt juſtice qu'il nous fait. Ne nous plaignons donc jamais du peu de fruit de nos priéres: puiſque Dieu eſt à noſtre égard toûjours bon & toûjours juſte, & meſme dans ſes refus. Plaignons-nous ſeulement de noſtre témérité & de noſtre mauvaiſe foy, à luy demander ce que nous ne connoiſſons pas, ou ce que nous ne voulons pas. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

CE reproche de noſtre Seigneur aux deux fils de Zébédée, qui ſouhaittoient avec tant d'ardeur les deux premiers rangs de ſa cour, eſt un reproche pour tous les hommes : *Neſcitis quid petatis :* vous ne ſçavez ce que vous demandez. Pour ſçavoir ce que nous demandons, il faudroit que nous euſſions une connoiſſance aſſeurée de nos vrais biens & de nos vrais maux. Or c'eſt ſur quoy nos yeux & nos eſprits ſont aveugles. Regardons la Chananée & nous appliquons ce qu'elle fait.

C'eſt une femme née dans la terre de Chanaan, ſur les confins de la Phénicie, aux environs de Tyr & de Sidon ; d'une nation qui, ſelon Lactance, avoit la premiere ignoré Dieu : *Prima gens quæ Deum ignoravit :* d'une nation dont le nom eſtoit ſi odieux, qu'il paſſoit pour » une injure : Race de Chanaan, non pas de Juda, diſoit Daniël aux vieillards calomniateurs de
Dan. 13. 56. Suzanne : *Semen Chanaan & non Juda :* d'une nation dont l'alliance eſtoit défenduë au peuple
Gen. 28. 7. de Dieu : *Non accipies uxorem de filiabus Chanaan :* d'une nation frappée de malédiction dans la perſonne de ſon premier fondateur, petit fils
Gen. 9. 25. du juſte Noë : *Maledictus Chanaan, ſervus ſervorum erit fratribus ſuis.*

C'eſtoit

C'eſtoit dans ce maudit pays que cette femme avoit reçeu la vie, & avec la vie la religion, c'eſt-à-dire, l'impiété, la ſuperſtition, l'idolâtrie. Sa fille idolâtre comme elle eſtoit outre cela poſſedée par le démon : poſſeſſion par conſéquent qui s'eſtendoit & ſur le corps & ſur l'ame ; ſur le corps par d'inſupportables douleurs ; ſur l'ame par l'idolâtrie & l'infidélité.

Lequel de ces deux grands maux paroiſſoit-il le plus preſſant & le plus terrible à la mere ! Eſtoit-ce le mal de l'ame : eſtoit-ce l'infidélité ! Non, elle y eſtoit inſenſible, & ce mal entr'elles eſtoit commun. Mais ce qui l'affligeoit, c'eſtoit le ſeul mal du corps, les violentes convulſions que ſa fille ſouffroit par l'impreſſion du démon. La délivrance de ce mal eſtoit donc le ſeul objet de ſa priére.

Ce mal cependant, à parler juſte, eſtoit un véritable bien : c'eſtoit ce qui la conduiſoit à la recherche du Sauveur ; ce qui luy découvroit la foibleſſe & la vanité de ſes Dieux ; ce qui devoit ouvrir ſon ame à la lumiére du ſalut. Sans cette poſſeſſion extérieure & violente, jamais la poſſeſſion du démon ſecret n'eut ceſſé : ſon véritable bien, & ſon véritable mal luy eſtoient donc inconnus.

Ainſi de nous, Meſſieurs, & de la pluſpart des priéres que nous addreſſons à Dieu pour nos

interefts temporels. Nous ignorons & nos biens & nos maux. Comment donc diſtinguer nos vrays beſoins, & former là deſſus des priéres dignes d'eſtre exaucées de Dieu !

I. REGARDEZ ce prodigue de l'Evangile, inquiet ſur ſon eſtat : il ne luy manque rien de tout ce qui peut rendre heureux un fils de famille : cependant il ſe voit ſous les yeux d'un pere ; il faut qu'il ſoit en liberté, qu'il diſpoſe à ſon gré de ſes biens. Cette libre diſpoſition de ſes biens & de ſa conduite eſt, ſelon luy, ſon ſouverain bonheur ; il n'aura point de repos qu'il n'y parvienne : il fatigue ſon pere, il crie : *Da mihi portionem ſubſtantiæ quæ me contingit :* donnez-moy ce qui m'appartient. On le luy donne, il eſt content : & dans ce contentement imaginaire ne trouve-t-il pas ſon vray malheur.

Luc. 15. 12.

Conſidérez Samſon ſi fameux par tant d'exploits : il a laiſſé prendre ſon cœur aux artifices d'une Philiſtine : il faut que malgré les loix & contre l'ordre de Dieu, on la luy laiſſe eſpouſer. Point de repos ſans cela pour ſes parens, dans ſa famille auſſi peu que dans ſon cœur : *Quam quæſo ut accipiatis mihi uxorem.* Il rend enfin ſes parens complaiſans à ſes déſirs, il eſt heureux : & dans ce bonheur prétendu quelle ſource de querelles ! quelle matiére de combats ! Il en eut pour toute ſa vie, & y perdit enfin la vie.

Judic. 14. 2.

Rachel ſouhaitte des enfans pour avoir plus d'autorité dans ſa famille : elle croit ne pouvoir ſans mourir, ſouſtenir plus long-temps la honte de ſa ſtérilité : *Da mihi liberos, alioquin moriar.* Gen. 30. 1. Dieu luy donna deux enfans, & au ſecond elle mourut : elle ſouhaittoit des enfans pour ne Ibid 35. 18. pas mourir de triſteſſe & de confuſion ; elle en eut deux & mourut dans la douleur.

Que voyez-vous dans le monde, chez vous & autour de vous ! Ah ! Chreſtiens, ces grands biens que vous avez enviſagez comme des ſources de joye, de repos, de plaiſir, d'honneur : n'avez-vous jamais éprouvé qu'ils ont eſté pour vous des ſources d'envie, de procés, d'inimitiez, de nouveaux engagemens à des dépenſes inſenſées ; & qu'avec beaucoup plus de bien vous avez eſté beaucoup moins heureux ! Ces alliances, ces mariages que vous aviez recherchez avec tant d'empreſſement, pour ſouſtenir voſtre fortune & pour augmenter voſtre crédit; ne vous ont-ils jamais fait gémir & trembler vous-meſme, ſous la ruine de ceux dont vous aviez fait vos appuis. Ces enfans que vous déſiriez, pour perpétuer dans voſtre ſang le fruit de vos travaux & l'honneur de vos ſervices ; ne vous ont-ils jamais fait repentir de n'eſtre pas le dernier de voſtre nom ! Voſtre nom mourroit avec vous glorieux & ſans reproche ; il vivra, mais obſcur

& peut-eſtre odieux dans vos enfans. C'eſtoit donc en effet l'avantage du prodigue, & de Samſon, & de Rachel ; & le voſtre, chers Auditeurs, d'eſtre ſans famille, ſans enfans, ſans charges & ſans ſuccés ; pluſtoſt que de parvenir à ce degré de bonheur apparent, qui fait maintenant voſtre malheur ; & qui doit avec raiſon vous faire crier à Dieu, ce que crioit la Chananée : Ah ! mon ame, Seigneur, eſt bien digne de pitié : *Malè à dæmonio vexatur.*

II. IGNORANS ſur nos biens, le ſommes-nous moins ſur nos maux ! Quand Joſeph ſe voyoit enfermé dans un antre obſcur par la conſpiration de ſes freres ; qu'il ſe voyoit tiré de là pour eſtre vendu à des inconnus, dont il alloit eſtre l'eſclave ; eſtendu aux pieds de ſes freres inhumains, baignant la terre de ſes larmes, & rempliſſant l'air de ſes cris : il regardoit l'eſclavage comme le centre de la miſére & du mépris. Il y trouva cependant la fortune & l'honneur au de-là de ſes déſirs.

Gen. 37. 28. &c.

Eſth. 4. 4. &c. Où en eſtoit Eſther, quand elle entendoit publier les édits de mort portez contre toute ſa nation ! Elle ſe croyoit à la veille du maſſacre général d'une infinité d'innocens : elle touchoit cependant au jour du ſupplice de ſon ennemi ; & par cette allarme apparente Dieu la conduiſoit à la joye d'une parfaite ſeureté.

Que n'eut point fait Judith pour éloigner des murs de Béthulie cette armée formidable d'Aſſyriens, qu'elle regardoit comme le fleau de Dieu preſt à tomber ſur ſa patrie ! Dieu cependant amenoit exprés ſous ſes yeux ce nombre infini d'ennemis, pour en faire autant de victimes. Elle ne demandoit par ſes jeuſnes & ſes priéres que l'éloignement des Aſſyriens ; & Dieu luy en préparoit la victoire. *Judith. c. 9. &c.*

A combien d'entre-vous eſt-il arrivé, Meſſieurs, de gémir des contre-temps qui traverſoient leurs deſſeins ! Les événemens ont fait voir que ces contre-temps apparens eſtoient d'heureuſes conjonctures. Une diſgrace humiliante, une longue obſcurité, a ſouvent ſervi de degré pour rentrer dans la faveur, & paroiſtre avec plus d'éclat. Une maladie importune a quelquefois ſauvé la vie. On trouve des momens où l'abbaiſſement fait honneur ; où la pauvreté met à couvert ceux que les grands biens avoient expoſé à l'orage ; où l'on ſe trouve heureux enfin, par les meſmes endroits dont on faiſoit ſon malheur. Que chacun de vous ſans exception rappelle à ſon eſprit quinze ou vingt ans de ſa vie ; qu'il s'y repréſente en détail les choſes qu'il a ſouhaittées avec plus d'empreſſement, demandées avec plus d'inſtance, obtenuës avec plus de joye : il ſera contraint d'avouër, que la pluſpart n'ont tourné

qu'à ſon dommage, à ſon déplaiſir, à ſa confuſion ; qu'il eut eſté enfin ſans comparaiſon plus tranquille & plus heureux, ſi jamais il ne les eut obtenuës. Il n'y a donc point de pénétration dans l'homme, capable de luy donner le vray diſcernement de ſes biens & de ſes maux. Ignorant des uns & des autres, à qui s'en rapportera-t-il pour demander ſes beſoins ! A Dieu, Meſſieurs, à ce grand Dieu, qui connoiſt tout & régle tout par la ſageſſe de ſa providence : & c'eſt là de quoy réprimer tous les murmures du Chreſtien.

Ce principe ainſi eſtabli de l'ignorance de l'homme & de la connoiſſance de Dieu ; je vous demande, Meſſieurs, s'il eſt de la bonté de Dieu de nous laiſſer dans l'erreur, & de nous accorder indifféremment toutes nos demandes. N'eſt-ce pas à luy pluſtoſt à les réformer ! ſur quoy Saint Auguſtin nous fait une grande leçon : Que l'accompliſſement de nos demandes eſt ſouvent un effet de la colére de Dieu : *Aliquando iratus dat :* & que le refus de nos demandes eſt ſouvent un effet de ſa bonté : *Aliquando propitius negat :* Que ſouvent il exauce par chaſtiment ; que ſouvent il refuſe par grace : & que dans l'un & dans l'autre il eſt toûjours juſte également.

Serm. 354. E. B.

Voyons marcher les Hébreux dans le déſert ſous les aiſles de la providence : elle les conduit

& les protége : elle les ombrage le jour, & les éclaire la nuit. Si la terre leur eſt ſtérile, le ciel s'ouvre pour les nourrir ; on voit tomber la manne tous les matins. Ils ſe laſſent enfin d'un aliment ſi léger ; ils veulent des viandes plus ſolides ; ils s'élevent contre Moïſe ; ils murmurent contre Dieu. Ils en auront, Seigneur, & vous leur en donnerez. Des nuées d'oyſeaux ſont portées par les vens, comme des nuées de pouſſiere, & viennent fondre entre leurs mains : *Pluit ſuper eos ſicut pulverem carnes, & ſicut arenam maris volatilia pennata.* Quelle patience, ô mon Dieu, quelle complaiſance pour des ingrats ! Ils ſont contens, dites pluſtoſt qu'ils ſont punis : ils s'applaudiſſent du ſuccés de leur priére, ils en verront bien-toſt le triſte effet. Tandis qu'ils gouſtent avec plaiſir ce qu'ils avoient tant ſouhaitté ; ſoudain, comme ſi ces viandes euſſent eſté du poiſon, la mort entre avec elles dans leurs bouches, le bras de Dieu s'appeſantit ſur eux ; & la mortalité fut ſi affreuſe, que ces triſtes déſerts en prirent un nouveau nom, & furent depuis appellez les ſépulchres de la convoitiſe : *Sepulchra concupiſcentiæ.* *Pſ. 77. 27.*

Sépulchres de la convoitiſe ! Ah ! Chreſtiens Auditeurs, tout le monde en eſt couvert. Que de triſtes débris de fortunes renverſées ! que d'illuſtres maiſons dont il ne reſte que le nom, *Numer. 11. 34.*

ſouvent tranſporté ailleurs, ſur des teſtes eſtrangéres & peu dignes de le porter! Que de priéres, que de vœux les peres & les meres avoient-ils faits, pour eux-meſmes & pour leur poſtérité, pour la grandeur & l'éclat de leurs enfans, pour leur proſpérité, pour leur ſanté! Dieu leur a tout accordé; ils ont monté plus haut que leur eſpérance: mais la colére de Dieu a monté encore plus haut: *Ira Dei aſcendit ſuper eos.* Ils demandoient une longue vie: ils ont vécu; mais plus qu'il ne falloit pour leur gloire. Ils demandoient des richeſſes: ils en ont eu; mais ils en ſont devenus inſolens & diſſipateurs. Ils demandoient de grands employs: ils en ont eu; mais ils y ont trouvé leur précipice. Ah! Dieu plein de bonté, pourquoy les écoutiez-vous! que ne rebutiez-vous leur priére! Ils ne me conſultoient pas; ils croyoient mieux ſçavoir que moy leurs vrays maux & leurs vrays biens; ils ne s'en rapportoient pas aux ordres de ma providence: ils vouloient eſtre heureux par là, par là, par là; par les moyens & les voyes qu'ils avoient eux-meſmes inventées. Je les ay laiſſé courir dans leurs routes & dans leurs voyes: ils y ont voulu périr: qu'ils y périſſent; ils n'eſtoient pas dignes de mes refus.

Pſ. 77. 30.

Revenons, Chreſtiens Auditeurs. Il y a donc un refus qui tient lieu de grace; un refus de

nos demandes, plus ſeur que l'accompliſſement : *Aliquando negat propitius.* C'eſt ainſi, dit Saint Auguſtin, que Dieu exauça Saint Paul, qui luy demandoit la délivrance d'une faſcheuſe tentation. Dieu luy refuſa ſa demande, & la tentation ſubſiſta : parce que l'en délivrer, ç'euſt eſté luy oſter la matiére d'un grand mérite. C'eſt ainſi qu'il exauça les enfans de Zébédée; ils eurent part au calice du Sauveur, mais non pas aux deux prémiers rangs qu'ils demandoient à ſes coſtez. Ils demandoient l'un la droite, l'autre la gauche : ils croyoient s'eſtre fait un partage avantageux. Inſenſez, dit Saint Chryſoſtome, Jeſus ſçait ce qui vous convient : il vous veut tous deux à ſa droite, au rang de ſes premiers Elûs : laiſſez-luy le ſoin de vos rangs, & contentez-vous de le ſuivre. C'eſt ainſi que de tout temps il exauce ſes amis : *Ad ſanitatem*, dit Saint Auguſtin, *non ad voluntatem :* non pas toûjours comme il leur plaiſt, mais toûjours comme il leur convient. « 2. Cor. 12. 9.

Serm. 354. « E. B.

Par où peut-il mieux montrer qu'il eſt noſtre ami, noſtre pere & noſtre vray médecin ; que par ce diſcernement charitable de nos biens & de nos maux, que l'ignorance & la paſſion nous déguiſent ! Homme aveugle ! vous vous plaignez que Dieu eſt ſourd à vos cris : vous vous perſuadez qu'il vous doit tout

accorder, parce qu'il eſt voſtre pere. Il eſt voſtre pere, il eſt vray, mais vous eſtes un enfant, ignorant des choſes du monde & de vos vrays intereſts. C'eſt donc à luy d'interpreſter & de réformer vos priéres. Vous croyez luy demander du pain, ce que vous demandez c'eſt une pierre; vous donnera-t-il une pierre inutile à voſtre vie! Vous croyez luy demander un poiſſon, ce que vous demandez c'eſt un ſerpent; vous donnera-t-il un ſerpent pernicieux à voſtre vie! Ces deux comparaiſons ſont ſanctifiées par Jeſus-Chriſt: qu'elles ayent ſur voſtre eſprit tout l'effet qu'elles méritent. C'eſt un pere éclairé, vous eſtes un enfant aveugle: mais encore, c'eſt un médecin vigilant, vous un malade inſenſé. Il vous arrache malgré vous cette douceur qui vous flatte, & vous donne malgré vous ce reméde amer qui vous déplaiſt. Criez, pleurez; vous agiſſez en malade, mais le médecin régle tout en médecin. C'eſt voſtre bien que vous cherchez; c'eſt auſſi voſtre bien qu'il cherche. Mais en quoy conſiſte ce bien! C'eſt ce que vous ignorez, parce que vous eſtes un enfant & un malade; & c'eſt ce que Dieu ſçait mieux que vous, parce qu'il eſt voſtre vray pere & voſtre vray médecin.

Pour fruit de ce premier poinct, prions

(Dieu nous le permet) pour noſtre fortune & nos biens, pour la vie & pour la ſanté, pour tous nos beſoins temporels. Mais avec quelles diſpoſitions ! retenez-les bien, mes Freres. Craignez quand voſtre priére a ſon effet. Rendez grace, quand elle eſt ſans effet. Soyez indifferent à quelque effet que ce puiſſe eſtre. A ces trois conditions vous prierez toûjours avec mérite, & vos priéres plairont à Dieu.

Craignez, quand elles ont leur effet, quand tout vous rit, quand les tréſors de Dieu ſont ouverts à vos déſirs. Ne dites pas alors comme ces pecheurs heureux du Prophete Zacharie: *Benedictus Dominus, divites facti ſumus:* Béni ſoit Dieu, nous voilà riches : il nous chérit, puiſqu'il nous enrichit. Ce bonheur que vous regardez comme une marque de ſon amour, en eſt peut-eſtre une de ſa colére. Urie eſtoit content des careſſes de David : il s'eſtimoit digne d'envie ; il rétournoit au camp portant une lettre du Roy, qui luy ſembloit renfermer les plus grands ſecrets de l'Eſtat ; & tout le ſecret de cette lettre eſtoit l'ordre de ſa mort. Il croyoit tenir dans ſes mains des ſignes certains de la confiance du Prince ; il ne portoit que ſa diſgrace & ſa mort. Vous la portez peut-eſtre dans voſtre éclat, dans voſtre élévation préſente, & dans toutes les diſtinctions qui vous tiennent

« *Zach.* 11. 5.

lieu de bonheur. Craignez par conſequent dans l'heureux effet de vos priéres.

Au contraire, quand elles ſont ſans effet, alors graces à Dieu : ce refus eſt un témoignage des tendres ſentimens qu'il a pour vous. Il vous traite comme ſon enfant, ou du moins comme un malade qui n'eſt pas déſeſpéré. S'il vous regardoit en ennemi, en malade hors de reméde, incapable de guériſon ; que luy importeroit de contenter voſtre envie, & de vous laiſſer périr à voſtre gré !

Enfin quoyque nous demandions pour nos intéreſts temporels, attendons-en l'effet avec une parfaite indifférence. Contentons-nous d'ouvrir à Dieu noſtre cœur; en luy déclarant nos beſoins, ſans violenter ſa providence : il ſçait ce qu'il nous faut, & nous ne le ſçavons pas. Imitons la ſimplicité des deux ſaintes ſœurs de Lazare, qui dans l'extrémité de la maladie de leur frere, bornoient toute leur priére à repréſenter ſon
» eſtat à Jeſus-Chriſt : Seigneur, celuy que vous
Jo. 11. 3. » aimez, eſt malade, *Domine, quem amas, infirmatur.* Elles ne diſent point comme ce pere al-
» larmé du péril de ſon fils : Venez dans ma mai-
Jo. 4. 49. » ſon, Seigneur, avant qu'il ſoit mort. Ni com-
» me ce Centenier zélé pour ſon ſerviteur : Di-
Matth. 8. 8. » tes, Seigneur, ſeulement une parole. Il leur ſuffit de ſçavoir que Jeſus aime leur frere, &

de luy expoſer ſon mal ; perſuadées qu'il n'abandonne point ce qu'il aime. Apportons cette confiance à la priére, & nous prierons avec tranquillité.

Imitons Joſaphat, ce Roy ſi rempli de religion, qui ſe voyant aſſailli par des armées innombrables, & s'addreſſant à Dieu par la ſimple expoſition des beſoins preſſans de ſon Eſtat : O Dieu de nos peres, diſoit-il ! Dieu de la terre & du ciel, à qui rien ne peut réſiſter : *Cum ignoremus quid agere debeamus:* Nous ne ſçavons où nous en ſommes ; encore moins ſçavons-nous ce qu'il nous faut : vous le ſçavez, Seigneur, c'eſt donc à vous d'agir, d'ordonner, d'executer. Ce qui nous reſte à nous, c'eſt de lever les yeux & le cœur vers vous : *Hoc unum habemus reſidui, ut oculos dirigamus ad te :* parce qu'enfin vous eſtes noſtre maiſtre, & nous ſommes vos ſujets ; vous eſtes noſtre pere, & nous ſommes vos enfans. 2. Paralip. 20. 12.

Par là Chreſtiens, plus que par les diſcours les plus animez & les plus tendres, nous nous rendrons dignes de ſa pitié : ſans cela nous ſommes aveugles, & nous ne ſçavons pas ce que nous luy demandons : c'eſt le défaut de nos priéres pour nos beſoins temporels : mais dans nos beſoins ſpirituels, nous ſommes encore plus coupables ; puiſqu'alors nous ne voulons pas ce

que nous demandons à Dieu : ſujet de ma ſeconde partie.

II. PARTIE.

VOULOIR ce que l'on demande, eſt proprement l'eſſence de la priére ; puiſque la priére n'eſt autre choſe qu'une expreſſion des déſirs du cœur. Auſſi eſtoit-ce la premiere condition que Jeſus-Chriſt exigeoit communément des malades, avant que d'appliquer ſa puiſſance à leur guériſon : *Vis ſanus fieri :* Voulez-vous eſtre guéri, dit-il au paralytique : *Quid vultis ut faciam vobis :* Que voulez-vous que je vous faſſe, dit-il aux aveugles de Jéricho. Son indignation paroiſt contre ce peuple hypocrite, qui ne luy parle que des lévres, & dont le cœur eſt éloigné de luy : *Cor autem eorum longè eſt à me.* Or je maintiens que ſi jamais le cœur eſt contraire à la parole & manque de ſincérité ; c'eſt principalement dans la priére qui a pour objet les biens ſpirituels & le ſalut éternel. D'où il s'enſuit que rarement on y eſt exaucé de Dieu. Pour eſtre cenſé vouloir ce que l'on demande, il faut deux choſes ; il faut en oſter les obſtacles, il faut en prendre les moyens. Conſiderez la femme Chananéenne.

Jo. 4. 8.

Matth. 20. 32.

Matth. 15. 8.

1. ELLE ſollicite auprés du Sauveur la guériſon de ſa fille ; & pour cela que fait elle !

Elle en éloigne d'abord tous les obſtacles : elle ſort de ſon pays : elle quitte la compagnie des réprouvez, des idolâtres : autant d'empeſchemens aux inſpirations du ciel & aux effets de la bonté du Sauveur : *Ecce mulier de finibus illis egreſſa.*

C'eſt cet éloignement des obſtacles du ſalut que Dieu exige de nous, pour premier effort de liberté, pour premier témoignage de bonne foy. Vous voulez vous ſauver ; ſauvez-vous, diſoit l'Ange au ſaint homme Loth, en le tirant hors de Sodome : *Salva animam tuam.* Gen. 19. 17. Mais pour vous ſauver, prenez garde à ne pas deſtourner les yeux ; à ne vous point arreſter dans ce malheureux pays, ni dans tous les environs. *Noli reſpicere poſt tergum, nec ſtes in omni circa regione.* Tels ſont ici devant mes yeux, qui languiſſent depuis long temps dans leurs habitudes honteuſes. De ce gouffre d'infamie à peine oſent-ils élever les yeux pour entrevoir le ſoleil : il leur ſemble que du ciel à eux l'intervalle eſt infini ; ils rougiſſent de leur eſclavage ; ils ſentent le beſoin qu'ils ont du ſecours de Dieu ; ils ſoupirent & dévorent leurs ſoupirs à la veuë des difficultez. Tant de ſermens ! tant d'engagemens ! tant de chaiſnes ! Pour les rompre, quelle grace ne faut-il pas ! ils prient, ils demandent la grace ; mais ils ne la veulent pas.

Car ſi vous la vouliez, mon cher Auditeur, ne feriez-vous rien pour ſouſtenir voſtre demande auprés de Dieu! ne haſteriez-vous pas l'effet de ſa bonne volonté pour vous, par quelque effort proportionné du moins à voſtre foibleſſe! N'avez-vous pas entendu mille fois ce principe ſi rebattu de Saint Auguſtin qui fait toute la déciſion du myſtére de la grace: *Jubet te Deus & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis.* Vous vous plaignez que Dieu vous commande avec rigueur des choſes qui vous paroiſſent impoſſibles. Hé que vous commande-t-il! deux choſes en général: de faire ce que vous pouvez; de demander par la priére ce que vous ne pouvez pas. Y a-t-il là rien d'impoſſible! Mais ne ſeparez pas ces deux devoirs: *Facere quod poſſis, petere quod non poſſis.* Si vous vous arreſtez à faire ce que vous pouvez, ſans prier pour ce qui vous manque, Dieu chaſtira voſtre préſomption: mais ſi vous vous contentez de prier pour ce qui vous manque, ſans faire ce que vous pouvez; Dieu chaſtira voſtre laſcheté. Conduite de Dieu fondée ſur la nature de la grace: qui a ſon progrés par degrés, en quelque façon comme les ſciences & les arts, dont l'exercice le plus aiſé diſpoſe au plus difficile. Et comment Dieu vous prodigueroit-il les dons que vous n'avez pas! Si vous négligez

Aug. de nat. & gratiâ c. 43.

gligez ceux dont il vous a déja fait part. Un laboureur ſoigneux de ſon profit, ſe contente-t-il d'implorer le ſecours du ciel, ſans ſe donner nul mouvement, pour attirer la fertilité ſur ſes terres! Il veut cette fertilité: mais parce qu'il la veut, il travaille & ſe ſert de ſon induſtrie, pour éloigner ce qui la peut empeſcher.

Ce Centenier Romain, ce Corneille ſi fameux dés la naiſſance de l'Egliſe, eſtoit dans l'ignorance de la foy de Jeſus-Chriſt. Il s'eſtoit maintenu cependant par l'aide de Dieu dans la religion naturelle, c'eſt-à-dire dans la connoiſſance d'une ſeule Divinité: *Religioſus ac timens Deum.* Fidelle à cette connoiſſance, & voyant les ſages de la terre partagez en diverſes opinions; philoſophes d'un coſté, Juifs de l'autre, Chreſtiens nouvellement venus: incertain du party qu'il devoit tenir, il eſtoit continuellement en priéres: *Deprecans Deum ſemper.* Il vouloit obtenir la vraye lumiére du ſalut: & parce qu'il le vouloit, il fermoit à l'idolâtrie toutes les avenuës de ſa maiſon; réduiſant ſes domeſtiques à la crainte de Dieu: *Timens Deum cum omni domo ſuâ.* Cette crainte de Dieu luy faiſoit craindre encore l'idolâtrie des faux biens, qui attachent le cœur à la terre: il n'eſtoit riche & puiſſant que pour ſoulager les malheureux: *Faciens eleemoſynas multas plebi.* Toutes ces œuvres *Act. 10. 2.*

n'eſtoient pas une parfaite converſion ; c'eſtoient des pas qui tendoient à ſa converſion : ce n'eſtoit pas la conſommation de la grace ; c'eſtoit un fidelle employ des premiers rayons de la grace. Il faiſoit ce qu'il pouvoit : *Faciens eleemoſynas.* Il demandoit ce qu'il ne pouvoit pas: *Deprecans Deum.* Et par conſequent il vouloit ce qu'il demandoit. Appliquez-vous cet exemple public, & jugez par-là du ſuccés & de la ſincérité de vos priéres.

Il faut une puiſſante grace pour vous faire triompher de la paſſion qui domine dans voſtre cœur ; vous n'en eſtes pas encore là : mais au moins faut-il tant de grace, eſt-il beſoin d'un ſi grand effort, pour vous défaire de ce portrait ; pour jetter au feu ces lettres ; pour vous épargner la dépenſe où vous jettent ces préſens ; pour manquer à cette partie de plaiſir ; pour abreger cette converſation ; pour éviter l'oiſiveté, qui vous fait penſer à tant de folies ; pour vous ménager des occupations qui attachent voſtre eſprit ; pour eſſayer ce que peut ſur le cœur quelque jour de ſolitude & d'abſence ; pour changer en plaiſirs innocens ou indifferens tant de plaiſirs criminels.

Et vous qui allumez cette paſſion dans ce cœur, par la paſſion que vous avez pour voſtre viſage & pour vous-meſme ; peut-eſtre en avez-

vous ſouvent gémi devant Dieu : par où luy avez-vous montré que vos gémiſſemens eſtoient ſincéres ! Avez-vous pû vous réſoudre au moindre retranchement de ces airs enjoüez, qui vous ſervent d'attraits pour empoiſonner les cœurs ! En avez-vous déchargé voſtre front d'une ſeule friſure & d'un ſeul ruban ! En avez-vous rien diminué du déſir de plaire au monde ! Peut-eſtre ſouhaitteriez-vous que le monde vous déplût ! mais voudriez-vous ne luy pas plaire ! Or tandis que vous luy plairez, il ſera toûjours à voſtre ſuite ; & tandis que vous verrez ce monde flatteur à voſtre ſuite, aurez-vous le cœur de vous en bien détacher ! Ce n'eſt donc pas ſe vouloir détacher du monde, que de ne vouloir rien faire, pour luy déplaire ou pour luy plaire moins. Quelque priére que vous faſſiez en cet eſtat pour le ſalut de voſtre ame & pour voſtre converſion, vous ne voulez donc point cette converſion ; puiſque vous ne faites rien pour en retrancher les obſtacles : encore moins en prenez-vous les moyens : c'eſt pourtant le ſecond devoir.

II. REPORTONS les yeux vers la Chananée. Elle veut la guériſon de ſa fille ; & le moyen que Dieu a choiſi pour la mettre en eſtat de l'obtenir, c'eſt l'humiliation, le mépris. Avec quelle patience & quelle ſimplicité s'y ſoumet-elle ! Et c'eſt-là, dit Saint Jeroſme, ce qui fait de

cette femme l'objet de noſtre admiration : *Mira hujus mulieris patientia & humilitas prædicatur.* Elle a recours au Fils de Dieu le plus doux & le plus affable des hommes : elle luy expoſe ſes beſoins dans les termes les plus touchans & les » plus reſpectueux : Seigneur, dit-elle, Fils de » David, ayez pitié de moy ; d'une mere affligée » par le triſte eſtat de ſa fille : un démon impur la » tourmente ; aydez-la, Seigneur ; aydez-moy : *Miſerere mei, Domine.*

Quel eſt le deſſein de Dieu ! Ce meſme Jeſus qui invite à luy tout le monde par ſa douceur, qui va chercher les peſcheurs juſques dans leurs barques, les publicains juſques dans leurs bureaux ; ne veut pas meſme ouvrir aujourd'huy la bouche, pour dire à une femme déſolée un ſeul mot de conſolation : *Et non reſpondit ei verbum :* Ce n'eſt encore là que le début, & pour ainſi dire, le premier eſſay du mépris. Il ſe leve, il ſort, il la fuit : elle ne s'en allarme point ; au contraire elle redouble ſes inſtances ; elle s'imagine que dés-là qu'elle eſt malheureuſe, elle a droit à la pitié de ce nouveau libérateur ; elle excite celle des Apoſtres ; ils prient leur maiſtre de l'entendre, & de les délivrer de l'importunité de ſes cris : *Dimitte eam, quia clamat poſt nos.* Le Fils de Dieu n'en paroiſt » point touché : Je ne ſuis envoyé, dit-il, qu'aux

brebis perduës de la maiſon d'Iſraël : *Non ſum miſſus, niſi ad oves quæ perierunt domûs Iſraël.* Mépris qui bien loin de la rebuter, donne à ſa foy de nouvelles forces. Elle s'approche, elle ſe jette à ſes pieds, elle l'adore, & continuë à luy demander ſon ſecours : *Venit & adoravit eum : Domine adjuva me.* Ce nouvel effort de vertu ne devoit-il pas attendrir le Fils de Dieu ! ſon mépris augmente au contraire : il dit qu'il n'eſt pas à propos de prendre le pain des enfans & de le jetter aux chiens : *Non eſt bonum ſumere panem filiorum, & mittere canibus.* Ah ! mon Sauveur, je vous l'avouë, je ne connois point là la bonté de voſtre cœur. Où ſont ces entrailles de miſéricorde, ſi promptes à s'émouvoir ſur les miſéres du pecheur ! hélas ! par des termes ſi durs vous éteignez dans cette ame encore foible les premieres étincelles de la foy ; vous abbattez le peu qu'elle a de courage ; vous la mettez au déſeſpoir. Chers Auditeurs, laiſſons-luy gouverner les hommes : il connoiſt la trempe de leurs cœurs : il voit que par ces duretez il releve au contraire le courage de cette femme ; il anime & fortifie ſa foy ; il tire enfin de ſon cœur, des vertus qui ſans cela ſeroient demeurées cachées. Eh bien, Seigneur ; il eſt vray, répond-t-elle ; il ne faut pas jetter le pain des enfans aux chiens ; je ne mérite pas d'eſtre autre-

» ment conſidérée : mais au moins les petits chiens
» ne vivent-ils pas des miettes de pain, qui tom-
» bent de la table de leurs maiſtres : *Nam & catelli edunt de micis, quæ cadunt de menſa dominorum ſuorum.* Entrez-vous, chers Auditeurs, dans le ſens de cette expreſſion ! en pénétrez-vous la douceur, la ſageſſe & l'humilité ! Le Sauveur n'y peut réſiſter ; ſa froideur enfin ſe laiſſe vaincre : *Propter hunc ſermonem, vade.* Pour
» cette parole, dit-il, allez, voſtre fille eſt guerie :
» qu'il vous ſoit fait comme vous voulez : *Fiat tibi ſicut vis.* Elle vouloit donc en effet : & parce qu'elle vouloit ; mépris, rebuts, duretez, tous autres moyens encore plus faſcheux luy ſont doux : & voilà le triomphe de la priére : *Fiat tibi ſicut vis.*

Parole de conſolation pour la femme Chananéenne : pour vous pecheur, parole de condamnation. Vous priez pour voſtre ſalut, & vous ne prenez pas les moyens de voſtre ſalut ; c'éſt-à-dire, que vous parlez, ce n'eſt pas à dire que vous vouliez. Or je n'entends point dire au Sauveur : Qu'il ſoit fait comme vous parlez. Je luy entends dire ſeulement : Qu'il ſoit fait comme vous voulez : *Fiat tibi ſicut vis.* Vous parlez de ſalut, & vous voulez voſtre perte : attendez-vous à voſtre perte, & non pas à voſtre ſalut. Vous demandez à Dieu un cœur pur ; ce ſont des pa-

roles : vous voulez demeurer impur ; c'eſt-là voſtre volonté : vous demeurerez impur. Vous luy demandez voſtre converſion ; vaines ſaillies, vains diſcours : vous voulez perſiſter dans vos déſordres ; c'eſt-là voſtre vray deſſein : vous y perſiſterez, vous y mourrez : pourquoy ! parce que vous le voulez : *Fiat tibi ſicut vis.*

Car ſi vous ne le vouliez pas, vous voudriez, & chercheriez tous les moyens de ſortir de vos miſéres : & de bonne foy les cherchez-vous. Vous diriez à Dieu comme Saint Paul : *Domine quid me vis facere !* Seigneur, que voulez-vous que je faſſe : le dites-vous ! Vous diriez comme David : *Ego in flagella paratus ſum :* Seigneur, s'il faut ſouffrir, je ſuis preſt à tout ſouffrir : le dites-vous ! N'eſtes-vous point pluſtoſt comme ce jeune homme de l'Evangile, qui par ſon ingénuité mérita d'abord la complaiſance & l'affection du Sauveur : *Intuitus eum, dilexit eum.* Il prioit, il ſe proſternoit à genoux : *Genu flexo rogabat : quid faciam ut vitam æternam percipiam !* Que feray-je, Seigneur, pour gagner la vie éternelle ! Il avoit dés ſa jeuneſſe obſervé la loy de Moïſe ; il aſpiroit à quelque eſtat plus parfait ; il demandoit les moyens d'y atteindre. Allez donc, luy dit le Sauveur : vendez vos biens, donnez-les aux pauvres, & vous aurez un tréſor dans le ciel. A ces mots changeant de viſa-

Act. 9. 5.

Pſ. 37. 18.

Marc. 10. 17.

ge, il ſe retira tout déſolé. Le tréſor du ciel le flattoit : mais les moyens d'y parvenir luy oſterent le courage : *Contriſtatus in verbo abiit mœrens.*

N'eſtes-vous point comme Auguſtin, qui ſe ſentant frappé du déſir de ſon ſalut, ne pouvant plus ſe diſſimuler ſes miſéres & le péril de ſon eſtat, contraint de s'élever à Dieu par la priére : Ah ! je craignois, diſoit-il ; je craignois, ô mon Dieu, de trouver voſtre miſéricorde trop facile à m'écouter ; j'appréhendois comme la mort le changement de mes chéres habitudes ; je me repréſentois avec frayeur ce temps, où je n'aurois plus ces perſonnes avec moy, ces objets amuſans devant mes yeux, ces douces paſſions dans mon cœur. O triſte temps ! importune ſolitude ! où je ſeray réduit à ne plus penſer qu'à Dieu. *Timebam Domine Deus meus, ne me citò exaudires.*

Confeſſ. lib. 8. 7.

Changez mon cœur, ô mon Dieu ! ſauvez mon ame : vous l'avez dit mille fois avec Auguſtin : ne démentiez-vous pas en meſme temps voſtre priére ! Euſſiez-vous eſté content que Dieu vous eût pris au mot ! qu'il vous eût arraché ce cœur de pierre, pour vous donner un cœur tendre & ſouple à ſa volonté ! qu'il eût rompu ces liens honteux, qui vous ſont cependant ſi agréables ! En ce moment ſeriez-vous content qu'il empoiſonnaſt ce plaiſir dont vous

eſtes enchanté ! qu'il vous rendiſt odieuſe ou indifférente cette perſonne, en qui vous mettez voſtre bonheur ! qu'il vous oſtaſt cet air complaiſant, qui vous fait déſirer dans les compagnies ! qu'il vous fiſt deſcendre de ce rang qui vous autoriſe à pecher ! Demander à Dieu qu'il vous ſauve & qu'il ait pitié de vous ; c'eſt cependant luy demander tous ces effets de ſa pitié, tous ces moyens de ſalut, s'il les juge néceſſaires. Autrement traiter avec luy, faire avec luy vos conditions, prétendre vous ſauver en aimant ce qui vous perd : c'eſt une contradiction manifeſte. C'eſt demander à Dieu ce qui, bien loin de vous eſtre poſſible à vous, n'eſt pas meſme poſſible à Dieu. C'eſt dire à Dieu : Seigneur, faites que je ne ſois point du monde, & que j'aime éperduëment le monde : faites que rien n'altére la pureté de mon cœur, & que mon cœur ſoit plongé dans l'ordure : faites que mon eſprit domine toûjours ſur ma chair, & que rien ne manque à ma chair de tout ce qu'elle déſire : faites que je ne ſois point aveuglé par l'ambition, & que j'aſpire toûjours à m'élever ſur les autres. C'eſt-à-dire ; faites mon Dieu, que je ſois humble & ſuperbe ; ambitieux & moderé ; ſpirituel & ſenſuel ; pur & impur ; ennemi & ami du monde ; vertueux & vicieux : que vous me ſauviez, & que je me damne. Quelles

idées ! quelle priére d'un pecheur à ſon Dieu ! c'eſt pourtant là communément la diſpoſition de voſtre ame.

Or Meſſieurs, je maintiens qu'une des plus grandes injures que l'on puiſſe faire à Dieu, c'eſt de s'addreſſer à luy dans cette diſpoſition ; & qu'alors un refus eſt le traitement le plus doux que nous puiſſions attendre de ſa juſtice. Oublions en effet que c'eſt Dieu que nous prions ; figurons-nous que c'eſt un homme à qui nous addreſſons nos priéres : à quel poinct cet homme ſe croiroit-il offenſé, s'il découvroit dans nos priéres de l'indifférence, du mépris, de l'averſion, pour les choſes qui en apparence faiſoient le but de nos déſirs & de nos empreſſemens ! Ne regarderoit-il pas nos requeſtes comme des piéges tendus à ſa crédulité, des inſultes injurieuſes à ſa libéralité ; comme une affectation de mauvaiſe foy digne de toute ſa colére ! Et Dieu, mes Freres, ce Dieu qui pénétre tout ; faut-il que parce qu'il eſt Dieu, parce qu'il a tout promis à la priére, il ſoit obligé d'exaucer les fauſſes priéres ; de ne pas diſtinguer la bouche d'avec le cœur ; de vous prodiguer des biens, que vous n'eſtimez pas, que vous ne ſouhaittez pas, que vous craignez d'obtenir, que vous ſeriez faſché meſme d'obtenir.

Il y a dans le monde une nation aſſez éloignée

du bon ſens, pour ſe faire un devoir de religion, de demander tous les jours au Dieu qu'elle adore des choſes qu'elle ne veut point. Appellez cela ſuperſtition, jeu ſacrilége, mépris de la Divinité, tout ce qu'il vous plaira. Cette nation c'eſt vous, c'eſt tout le Chriſtianiſme. On s'y fait un ſcrupule de conſcience de ne pas addreſſer chaque jour à Dieu la priére ſolemnelle, inſtituée par noſtre Seigneur. En quel article de cette priére la langue & le cœur ſont-ils d'accord! Seigneur, dites-vous; que voſtre nom ſoit ſanctifié. *Sanctificetur nomen tuum:* c'eſt à vous de le ſanctifier en vous-meſme; y penſez-vous! Que voſtre regne arrive. *Adveniat regnum tuum.* c'eſt à la fin des ſiécles, au jugement général que ce regne arrivera: le ſouhaittez-vous! Que voſtre volonté ſoit faite. *Fiat voluntas tua:* il ne tient qu'à vous de la faire; la faites-vous! Pardonnez-nous nos offenſes, comme nous les pardonnons. *Sicut & nos dimittimus:* les pardonnez-vous ces offenſes à ceux qui vous ont offenſez! Ne nous mettez point, Seigneur, à l'épreuve de la tentation: *Ne nos inducas in tentationem:* ne vous y jettez donc pas vous-meſme. Où eſt voſtre bonne foy, voſtre ſincérité dans cette divine priére. Un rolle inutile, un perſonnage oiſif de ſuppliant, que nous allons jouër tous les jours aux yeux

de Dieu. Par-là vous prétendez l'honorer! par la feinte, par le menſonge & par la duplicité! par où donc mériterons-nous ſa colere, ſi par-là nous croyons mériter ſa protection!

Mes chers Freres, diſoit l'Apoſtre Saint Jean, nous avons auprés de Dieu de ſolides aſſeurances qu'il ne nous refuſera rien : mais à quelle condition! c'eſt à condition que noſtre cœur ne
1. Jo 3. 21. nous démentira point : *Si cor noſtrum non reprehenderit nos.* Car, continuë l'Apoſtre, nous avons à faire à un Dieu qui eſt plus grand que noſtre cœur, à un Dieu qui connoiſt tout : *Major eſt Deus corde noſtro, & novit omnia.* Parlez aux hommes, priez-les ; ils s'en tiennent à vos paroles, ils ſont plus petits que voſtre cœur, ils ne ſçavent point ce qui s'y paſſe. Voſtre cœur a des replis, un fond, une eſtenduë d'artifice & de malice, un tiſſu de déguiſemens; que leur petiteſſe & leur foibleſſe eſt incapable de démeſler. Mais ce Dieu plus grand que voſtre cœur : *Major corde noſtro :* ce Dieu qui embraſſe & qui remplit tout de ſa lumiére, eſt le ſeul interpréte de voſtre cœur : il n'y a que vous & luy qui ſçachiez ce qu'il renferme : il y voit meſme ſouvent ce que vous n'y voyez pas. Si donc voſtre propre cœur vous dément, & condamne voſtre priére; comment ce Dieu plus grand que voſtre cœur ne la condamneroit-

Il pas! *Si cor noſtrum non reprehenderit nos!* Ah! vous les entendez ſi bien ces reproches de voſtre cœur, que ſouvent vous ne priez qu'avec honte. Vous reſſemblez à Pharaon, qui conſiderant ſes miſéres & ne ſe ſentant point en diſpoſition d'en ſortir, diſoit à Moïſe en gémiſſant : Priez le Seigneur pour moy; priez voſtre Dieu pour moy; qu'il ait pitié de moy, qu'il me convertiſſe : *Orate Dominum... rogate pro me.* C'eſt ce que les pecheurs diſent tous les jours aux gens de bien. Mais, répondoit Moïſe à ce déplorable Roy : *Conſtitue mihi, quando deprecer pro te :* marquez-moy donc l'heure, le jour, le temps enfin, où vous voulez que je prie & que je parle à Dieu pour vous. *Exod. 8. 8.* *Exod. 9. 2.* *Exod. 8. 9.*

Je vous dis le meſme, pecheur! Ah! de toute ma force & du plus profond de mon cœur; fallut-il donner pour voſtre ſalut mon ſang & ma vie! Je ſuis preſt de me jetter aux pieds de Dieu, de ſolliciter pour vous ſa clémence, de luy repréſenter le ſang qu'il a répandu pour vous; de chercher, ſi je puis, des excuſes à vos pechez. Mais pour cela dites-moi quel temps il faut que je prenne : *Conſtitue mihi, quando deprecer pro te.* Au moment que je prieray pour vous; peut-eſtre au meſme moment vous ſerez dans les plaiſirs, dans la licence des compagnies, occupé à redoubler vos offenſes contre Dieu. Mes priéres d'un coſté, qui taſcheront de l'appaiſer; vos pechez

d'un autre coſté, qui réveilleront ſa colere: qui l'emportera ſur ſon cœur! ou ma priére, ou vos pechez! En quel temps faut-il donc que je prie Dieu, pour vous trouver au moins tranquille & hors d'eſtat de l'irriter! apprenez-moy cet heureux temps, marquez-le moy. *Conſtitue mihi, quando deprecer pro te.* Maintenant peut-eſtre, en ce moment, où voſtre paſſion moins violente vous permet d'entendre la ſainte parole; ou peut-eſtre en reſſentez-vous la force, & peut-eſtre en eſtes-vous émû. Cet intervalle d'attention, de tranquillité, voilà pour prier pour vous le temps le plus favorable. Et bien de cœur & d'eſprit je me jette aux pieds de Dieu pour vous, pour chacun de vous, pour tous les pecheurs qui m'écoutent; le voulez-vous!

Ils le veulent, Seigneur; c'eſt leur ſalut qu'ils vous demandent, & que je vous demande en leur nom. Faites-leur-en connoiſtre l'importance; donnez-leur-en les moyens; mettez-les dans la néceſſité d'y travailler. Je ne dois pas eſtre moins zélé pour leur ſalut, ni moins hardi que le Prophete: je vous dis donc avec luy: *Pſ. 82. 17.* *Deus meus:* mon Dieu, *Pone illos ut rotam: imple facies illorum ignominiâ, & quærent nomen tuum:* Affligez-les, ô mon Dieu, ces pecheurs; humiliez-les, diſgraciez-les, ruïnez-les & les ſauvez: qu'ils oublient tout, & qu'ils vous connoiſ-

ſent; qu'ils négligent tout, & qu'ils vous cherchent: qu'ils perdent tout, & qu'ils vous trouvent: *Et quærent nomen tuum.* Qu'importe qu'ils ſoient grands, heureux, riches ſur la terre! il importe qu'ils ſoient ſauvez. Oſtez donc à ce jeune libertin cette ſanté dont il abuſe: oſtez à ce curieux cette ſçience & cet eſprit qui le perd: oſtez à ce riche cette abondance qui nourrit ſa volupté: oſtez à cette femme vaine cette beauté, l'occaſion de tant de pechez. Ah! manquez-vous, Seigneur, de tempeſtes, de vents, de feux, de diſgraces, de maladies! ſervez-vous-en pour le ſalut de ceux, qui ſans cela ſont hors d'eſtat de ſalut.

Que dis-je, mes chers Auditeurs! vous écoutez ma priére comme une imprécation contre vous: vous m'avez commis pour vous attirer les bénédictions divines; & je ſemble vous attirer les fléaux, les malédictions. Vous vous plaignez de moy, comme ce Roy des Moabites ſe plaignoit du Prophete Balaam; d'avoir trahi ſa cauſe auprés de Dieu. Mais luy répondoit le Prophete: *Quomodo maledicam, cui non maledixit Dominus!* vous voulez, diſoit-il, que je maudiſſe Iſraël; & comment maudirois-je ceux, que le Seigneur n'a pas maudits! Je vous dis moy tout le contraire. Vous voulez que je vous attire les bénédictions du *Numer. 23. 8.*

ciel : & quelles bénédictions ſouhaitteray-je à ceux, pour qui le Seigneur n'a point d'autres bénédictions que celles de l'adverſité ! Ces adverſitez que je vous ſouhaitte, ſont à la pluſpart de vous les ſeuls moyens de ſalut, qui leur reſtent dans leur peché. Ces malédictions apparentes ſont les ſeules bénédictions que vous pouvez eſperer. Vous ne les voulez pas ; vous ne voulez donc pas voſtre ſalut ; vous démentez voſtre priére & la mienne. Hé ! que voulez-vous donc que je demande à Dieu pour vous ! des proſperitez dans voſtre fortune ; n'eſt-ce pas ce qui vous a fait oublier Dieu ! des honneurs & des dignitez ; n'eſt-ce pas ce qui vous attache à la terre ! une abondance continuelle de biens ; n'eſt-ce pas ce qui vous rend prodigue & voluptueux ! un air de jeuneſſe & de beauté, toûjours brillant ſur voſtre viſage ; n'eſt-ce pas ce qui vous rend l'idole du déſordre & du ſcandale public ! Tous ces biens là juſqu'à préſent ont eſté les ſources de voſtre perte ; & comment deviendront-ils les moyens de voſtre ſalut !

Laiſſons tous ces faux biens ; ces biens dangereux, pernicieux, qui nous amuſent, qui nous trompent, & qui par un enchaiſnement inévitable de travaux & de chagrins, nous conduiſent à la douleur d'eſtre obligez de les perdre

dre à la mort, & avec eux le ſalut. Portons tous nos déſirs à ce ſeul bien, qui ſurvit à tous les autres & ſurpaſſe tous les autres. Une ſeule choſe, ô mon Dieu! diſoit David, une ſeule attire tous mes déſirs au mépris de tout le reſte: *Unam petii à Domino, hanc requiram:* C'eſt que je ſois aſſez heureux pour trouver place en voſtre maiſon, pour en gouſter les délices, & couler avec vous les jours de cette longue éternité qui n'aura point de fin que vous-meſme. *Ut inhabitem in domo Domini: ut videam voluptatem Domini omnibus diebus vitæ meæ.* Celuy qui formoit cette priére, euſt eu bien d'autres priéres & d'autres vœux à former, s'il euſt ſuivi le penchant naturel où l'ambition porte les Roys, & la volupté tous les hommes. Mais toute joye qui paſſe & toute grandeur qui périt, diſparoiſſoient à ſes yeux, à la veuë du ſeul bien qui ne paſſe point; à la veuë de ce bonheur éternel comme nous & comme Dieu. C'eſt à ce ſeul bien qu'il aſpiroit. *Unam petii à Domino, hanc requiram.* Aſpirons-y comme luy; nous trouverons Dieu plus prompt à nous l'accorder, que nous à le demander; quand nous le demanderons avec une volonté ſincere. Ainſi ſoit-il.

Pſ. 26. 7.

Aug. tract. 5. in Joan.

SERMON

POUR LE VENDREDY DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARESME.

Sur le peché d'habitude.

In his jacebat multitudo magna languentium, cœcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum. Erat autem quidam homo ibi, triginta & octo annos habens in infirmitate ſua.

Dans les galeries de la piſcine eſtoient couchez par terre un grand nombre de languiſſans, d'aveugles, de boiteux & de perclus, qui attendoient le mouvement de l'eau. Et là il y avoit un homme malade depuis trente-huit ans. En Saint Jean Chap. 5.

IMAGE du monde pecheur, tel qu'il eſt aux yeux de Dieu. Les villes & les cours, galeries remplies à nos yeux de gens heureux, brillans de ſanté & de joye. Aux yeux de Dieu tous ces gens-là ne ſont que des aveugles errans, des boi-

teux chancelans, des languiſſans énervez par la volupté, des perclus immobiles à tous les reſſorts de la grace ; une foule de malheureux aſſujettis par de longues habitudes à leurs paſſions : *Multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum.* Tous cependant attendent le mouvement de l'eau : s'ils ne ſont pas guéris ; ce n'eſt pas, diſent-ils, leur faute : il ne tient qu'à Dieu d'envoyer ſon Ange, & de remuer leur cœur : *Expectantium aquæ motum.*

En voicy un entre les autres aſpirant depuis trente-huit ans au bonheur de ſa guériſon, mais ſans effet ; il n'a perſonne, dit-il, qui veüille luy preſter la main, pour deſcendre dans la piſcine : *Hominem non habeo :* Jeſus-Chriſt paroiſt & luy dit : *Vis ſanus fieri !* Mais Jeſus-Chriſt pouvoit-il en douter ! n'eſtoit-ce pas pluſtoſt au paralytique à luy dire : Vous-meſme, Seigneur, voulez-vous me guérir !

Vous en eſtes là, chers Auditeurs, accablez la pluſpart ſous le poids des habitudes qui vous attachent au peché, couchez par terre, ayant peine à porter vos yeux & vos ſoûpirs vers le ciel. Vous attendez le coup de la grace pour ſortir de voſtre langueur. Vous dites qu'il ne tient qu'à Dieu de vous la donner. Scachez qu'il ne tient qu'à vous de l'accepter. Vous vous défiez de ſa volonté : défiez-vous de la voſtre. Voſtre gué-

riſon eſt aſſeurée, ſi vous la voulez auſſi ſincérement que Dieu la veut : & puiſqu'il vous prévient, en vous demandant ſi vous la voulez ; c'eſt vous déclarer aſſez haut qu'il la veut luy-meſme.

A cette aſſeurance de ſa volonté joignez donc vos efforts pour vous aſſeurer de la voſtre : & dans ces deux diſpoſitions trente-huit ans d'habitude au peché ne vous oſteront point l'eſpérance d'en ſortir. Fuſſiez-vous non ſeulement un paralytique languiſſant ; mais un Lazare mort, enſeveli, ſerré des liens de vos pechez, enfermé dans le tombeau, ſous la pierre & le roc de voſtre endurciſſement, infectant l'air du ſcandale de vos déſordres : en ce déplorable eſtat preſtez l'oreille à la voix de Saint Auguſtin, qui vous dit ce qu'il avoit éprouvé ; Qu'il n'y a point de malade, ni de mort déſeſpéré ſous la main d'un libérateur tout puiſſant : *De nullo jacente deſperandum, ſub tali ſuſcitatore.*

Serm. 128. n°. 14.

Ne regardez donc point voſtre mal comme incurable ; & quelque difficulté qu'il y ait à le guérir, n'en tirez point ces funeſtes réſolutions d'abbattement, de déſeſpoir, ſi ordinaires aux pecheurs qui ſentent le poids de leurs crimes. Aprés trente-huit ans de langueur Jeſus-Chriſt vous crie toûjours : voulez-vous eſtre guéri : *Vis ſanus fieri !* Pour cela, premierement, per-

ſuadez-vous bien que Dieu le veut. Secondement, faites tous vos efforts pour montrer que vous le voulez. Avec cette confiance en la miſéricorde Divine; avec cette réſolution de voſtre propre volonté; regardez l'événement miraculeux de l'Evangile de ce jour, comme un préſage heureux de ce qui vous arrivera. Pour cela, Meſſieurs, implorons la grace de Dieu par l'interceſſion de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

LE premier artifice du démon pour nous engager au peché, c'eſt de nous inſinuer la facilité du pardon, par deux conſidérations flatteuſes à noſtre amour propre : la premiere, que Dieu eſt bon; la ſeconde, que le peché n'eſt rien.

Nous a-t-il pouſſez dans le piége, alors il nous y retient par deux artifices tout oppoſez : qui ſont de nous repréſenter Dieu, comme un Juge inéxorable; & le peché comme un abiſme d'où jamais nous n'aurons la force de nous tirer. La terreur des menaces & des chaſtimens de Dieu; l'horreur de l'énormité & du nombre de nos pechez : deux impreſſions qui oſtent au pecheur l'eſpérance de la miſéricorde, & le conduiſent au déſeſpoir.

C'eſt ainſi qu'autrefois le démon endurcit le

» premier homme aux menaces du Créateur : Al-
Gen. 3. 4. » lez, vous n'en mourrez point : *Nequaquam moriemini* C'eſt ainſi qu'il perſuadoit à Caïn, que le meurtre de ſon frere n'eſtoit rien en compa-
Gen. 4. 8. raiſon du plaiſir de ſe venger. L'un & l'autre n'eut pas pluſtoſt contenté ſa paſſion, que le démon remplit auſſi-toſt leur cœur, de terreur pour les menaces, & d'horreur pour le peché.
Gen. 3. 8. Gen. 4. 14. Tous deux ne ſongerent plus qu'à fuïr la veuë d'un Dieu vengeur ; & à regarder leur peché
» comme un mal irréparable. Il eſt trop tard,
» diſoit Caïn, pour en pouvoir obtenir le par-
Gen. 4. 13. » don : *Major eſt iniquitas mea quàm ut veniam merear.*

Vous en dites autant, pecheurs, à la veuë de la grandeur de vos offenſes, & de la colére du Dieu que vous avez offenſé. Ses menaçes & vos pechez vous plongent dans l'amertume & vous font déſeſpérer de la grace du pardon : ſongez-vous que ces ſentimens ſont les ſentimens de Caïn ! L'en croirez-vous pluſtoſt que Dieu, qui vous dit qu'il veut vous guérir, vous pardonner, vous ſauver ; pourveu que vous le vouliez : *Vis ſanus fieri !* Il le veut malgré ſes menaces, il le veut malgré vos pechez : ne ſongez donc qu'à conformer voſtre volonté à la ſienne ; & qu'à vouloir voſtre ſalut auſſi fortement qu'il le veut.

VOUS me dites toûjours que ſes menaces ſont terribles : il eſt vray ; mais au fond ce ne ſont que des menaces ; & bien plus, ce ne ſont que les menaces d'un Dieu. Quoy ! n'eſt-ce pas par-là qu'elles ſont plus redoutables ! Au contraire, dit Saint Jean Chryſoſtome ; & ce ſentiment, mes chers Freres, doit bien vous encourager. I.

Les hommes, dit-il, ſont paſſionnez : preſque toûjours ils menacent par colére & avec emportement. Je puis donc craindre que leur colére ne dure plus long-temps que mon peché ; & que m'ayant menacé coupable, ils ne s'échappent à me punir repentant : parce que c'eſt la paſſion, rarement la raiſon qui les domine. Or en Dieu jamais la colére n'eſt paſſion : c'eſt toûjours la juſtice qui la produit & la ſageſſe qui la régle. Il ne menace que par bonté ; jamais pour ſatisfaire à ſon propre reſſentiment ; mais pour me rendre attentif à l'importance de ma faute, & m'induire au repentir. Dés que je me repens par conſéquent, dés que Dieu voit en moy quelque effet de ſes menaces ; elles n'ont plus dequoy m'intimider : puiſqu'elles ont eu tout leur effet, qui eſtoit de toucher mon ame & de me rappeller à mon devoir. *Ad Theod. hom. 1.*

Les menaces de Dieu ne ſont efficaces que pour les pecheurs endurcis, & ne ſubſiſtent

qu'autant que ſubſiſte la dureté : dés que le cœur s'attendrit, les menaces ſe diſſipent, & font place auſſi-toſt aux promeſſes du pardon. C'eſt au lit de la mort que l'obſtination dans le peché doit affoiblir la confiance, & troubler l'homme mourant ; moins ſur l'effet des menaces, que ſur l'effet de ſon obſtination.

Pour vous, mon cher Auditeur, qui vivez encore plein de ſanté, plein de ſens & de raiſon ; qui eſtes maiſtre de voſtre choix ; à qui la crainte de la mort n'arrache point le repentir ; qui ne voyez point encore l'enfer ouvert ſous vos yeux : c'eſt pour vous que l'eſpérance a toute ſon eſtenduë ; c'eſt à vous que ce Dieu vengeur addreſſe perſonnellement la promeſſe du pardon ; c'eſt à vous qu'il a dit par le Prophete
Ezech 33.12. » Ezechiel : En quelque jour que ce ſoit, que l'impie quitte ſon peché, l'impiété ne nuira point à » l'impie. C'eſt à vous qu'il a dit au meſme endroit : Je ne veux point la mort du pecheur ; » mais je veux qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive. *Vivo ego : Nolo mortem impii, ſed ut convertatur & vivat.* Il le veut donc ; il appuye ſa volonté d'un ſerment : il veut la vie du pecheur comme il veut ſa propre vie : *Vivo ego ; volo ut vivat.*

Car s'il ne le vouloit pas, s'il avoit réſolu la perte & la damnation du pecheur ; prendroit-

il ſeulement la peine de le menacer ! Il n'auroit qu'à ſe taire, à le laiſſer croupir dans ſes pechez. Non, dit Saint Auguſtin ; quand on dit à quelqu'un : Prends garde ; on n'a pas deſſein de le frapper : *Nemo volens ferire dicit : obſerva ; ſi damnare vellet, taceret.* Serm. 22. E. B. Dieu me menace & me preſſe juſqu'à la mort ; il veut donc ma converſion & la veut juſqu'à la mort. A la mort il ſera mon Juge ; alors il ſera bien tard & bien hazardeux d'eſpérer : mais il ne ſera mon Juge qu'un ſeul inſtant, le dernier inſtant de ma vie ; & juſques-là tous les inſtans & tous les jours de ma vie il eſt mon pere & mon Sauveur. Je dois donc eſpérer en luy tous les inſtans & tous les jours de ma vie. *In quacumque die converſus fuerit.* En quelque jour que ce ſoit que le pecheur « ſe convertiſſe, il trouvera, dit Dieu, mon cœur « ouvert au pardon. Choiſiſſez donc, pecheur, « entre tous les jours de voſtre vie, ce jour de repentir & de pardon ; mais que ce jour ne ſoit pas voſtre dernier jour ; que ce jour ne ſoit pas celuy qui n'aura point de lendemain ; que ce ne ſoit pas meſme le crépuſcule du jour où l'on pourra dire : La nuit vient, on ne peut plus travailler : *Venit nox, quando nemo poteſt operari.* « Joan. 9. 4. Travaillez à voſtre converſion dans l'eſtenduë de ce qui s'appelle aujourd'huy : *Donec hodie cognominatur :* Hebr. 3. 13. tandis que vos yeux, vos ſens,

voſtre eſprit ſont encore en pleine lumiére & loin des ténébres de la mort.

Avec cette précaution non ſeulement la menace de Dieu, mais la ſentence meſme qu'il auroit portée contre vous, ne vous doit point décourager. Quand il vous auroit déclaré par un Ange ou par un Prophete qu'il n'y a plus pour vous de ſalut ni de pardon; qu'il vous auroit fixé le jour précis de voſtre mort & de voſtre damnation : tout perſuadé que vous eſtes que Dieu eſt la meſme vérité; vous devriez penſer que ce triſte arreſt ne ſeroit qu'une menace, non pas un arreſt abſolu.

Rien ne ſembloit plus précis & plus abſolu
Jon. 3. 4. » que l'arreſt de Dieu contre Ninive. Encore qua-
» rante jours, diſoit Jonas, & Ninive ſera deſtrui-
» te. Il ne venoit point, dit Saint Auguſtin, leur
» preſcher la miſéricorde; il venoit au contraire
» leur ſignifier le decret ſouverain de la juſtice
» Divine, & leur marquer le jour de l'execution:
Serm. 361. E. B. » Dans quarante jours vous ne ſerez plus : *Adhuc quadraginta dies.* Tout corrompus & tout ſcélérats qu'ils eſtoient, s'abandonnerent-ils au déſeſpoir! Rien moins; ils crurent entrevoir dans cet arreſt déciſif quelque lueur d'indulgence. Ils ſe perſuaderent que Dieu changeroit de cœur pour eux, s'ils changeoient de cœur pour luy:
Jon. 3. 8. » Faiſons pénitence, dirent-ils, & nous ne péri-

rons point : *Convertatur vir à via ſua mala, & non peribimus.* Furent-ils trompez dans leur confiance ! Ils changerent & Dieu changea. L'arreſt qui ſembloit abſolu, n'eſtoit donc qu'une menace, & la menace une offre de pardon.

C'eſt Dieu meſme enfin qui nous en aſſeure : Oüy, dit-il dans Ezéchiel ; quand j'aurois prononcé contre l'impie l'arreſt de mort ; quand je luy aurois dit : Tu en mourras : *Si dixero impio ; morte morieris.* Aprés tout, s'il fait pénitence & renonce à ſes pechez ; il ne mourra point, il vivra : *Si egerit pœnitentiam à peccato ſuo, vitâ vivet & non morietur.* « *Ezech. 33. 14.*

II.

N'APPUYEZ donc plus voſtre défiance & voſtre découragement ſur la rigueur de ſes menaces ; encore moins ſur le nombre & l'énormité de vos pechez. Ce ſecond appuy, mes Freres, eſt auſſi vain que le premier. C'eſt encore Dieu qui vous l'apprend par le Prophete Iſaye : Quand vos pechez, dit-il, ſeroient comme l'écarlate, c'eſt-à-dire, éclatans, ſanglans ; ils deviendront blancs comme la neige : *Si fuerint peccata veſtra ut coccinum, quaſi nix dealbabuntur :* Et pour ce changement, il n'y a qu'à le vouloir, ajoute-t-il, & m'écouter : *Si volueritis & audieritis me.* Madeléne écouta ſa voix, la Samaritaine l'écouta, Pierre l'écouta, Paul l'écouta ; mille & mille pecheurs encore plus ſcandaleux *Iſa. 1. 18.*

& plus odieux l'ont écoutée ; & dés l'inſtant ont éprouvé que ſa miſéricorde eſt à l'épreuve de mille millions de pechez.

Le comprenez-vous bien, Meſſieurs ! que la premiere femme qu'il honora de ſa familiarité, eſtoit, ſelon Saint Grégoire le Grand, cette Madeléne décriée par le ſcandale de ſes mœurs. Que celle qu'il choiſit pour appeller au ſalut un peuple entier, eſtoit cette Samaritaine engagée dans un déréglement honteux. Que celuy qu'il donna pour Chef à ſon Egliſe naiſſante, eſtoit un Apoſtre flétri par la perfidie & le reniement. Que celuy qu'il remplit de lumiére & d'onction pour eſcrire ſon Evangile, eſtoit un avare publicain. Que celuy qu'il deſtina pour appeller à la foy le monde idolâtre, avoit eſté le perſécuteur de la foy. Ce meſme Paul enfin, tiré d'un gouffre ſi profond pour un ſi haut miniſtére, alléguant luy-meſme les raiſons de ſa vocation ; déclare que Jeſus-Chriſt n'eſtant venu que pour
1. Tim. 1. 16. ſauver les pecheurs, a voulu déployer ſur luy comme ſur le plus grand & ſur le premier des pecheurs ; *Quorum primus ego ſum ;* toute l'eſtenduë de ſa patience & de ſa miſéricorde, *Omnem patientiam :* Pourquoy ! pour encourager, dit-il, & pour inſtruire tous les autres: *Ad informa-*
» *tionem eorum.* Pour leur perſuader enfin que c'eſt
Rom. 5. 20. » où le peché regnoit avec plus d'autorité, que la

grace ſe plaiſt d'eſtablir la force de ſon empire ; « & d'en déployer les tréſors avec plus de profu- « ſion : *Ubi abundavit delictum, ſuperabundavit* « *gratia.*

Ouvrez donc les yeux à ces exemples & l'eſprit à ces leçons, puiſqu'elles ſont faites pour vous : *Ad informationem eorum.* Quelque habitude qui vous attache, & qui vous éloigne de Dieu ; taſchez d'en approcher ſur les pas de ces grands pecheurs. Mon cher Frere, l'enfant prodigue avoit bien autant de ſujet de ſe décourager que vous. Il avoit mépriſé la tendreſſe de ſon pere ; il avoit diſſipé ſon bien dans un libertinage affreux. Aprés tout, j'iray à mon pere : *Ibo ad patrem*, diſoit-il. Ah ! ſi au lieu d'aller à ſon pere, il eût prit un deſſein contraire de s'en écarter encore plus loin : s'il eût dit comme vous : Non, je n'iray point, je ne retourneray point : comment ſouſtiendrois-je ſa veuë ! Voudroit-il me reconnoiſtre & deſtourner ſeulement les yeux ſur moy ! Dans ce découragement n'eût-il pas péri de langueur & de miſére !

Auguſtin n'avoit-il pas autant à craindre que vous : impudique, hérétique, demi-payen, tel qu'il eſtoit ! vous n'en eſtes pas encore là. S'il avoit éludé les remontrances de Monique & les ſages conſeils d'Ambroiſe, avec les meſmes défiances que vous oppoſez tous les jours à nos ſol-

licitations : le monde auroit eſté privé des pures lumiéres de ſa doctrine, & de l'exemple touchant de ſa converſion.

Voyez cependant l'Enfant prodigue à la table de ſon pere : toute la famille en joye, toute la maiſon retentit du bruit des concerts. C'eſt d'un fils rebelle & ingrat, que ce bon pere a fait ce nouvel objet de ſon affection. Voyez Auguſtin ſur le troſne du ſanctuaire, éclairant toute l'Afrique, embraſant tout l'univers du feu de la charité. C'eſt d'un ſcandaleux & d'un diſſolu que Dieu a fait ce miracle de grace, & cet ardent zélateur de la vérité. C'eſt de ces pierres & de ces rochers inſenſibles, que Dieu a formé ces nouveaux enfans d'Abraham. Luc. 3. 8.

Mais, me direz-vous, ces pecheurs eſtoient tous prédeſtinez : leurs noms eſtoient eſcrits au livre de vie. Et qui vous a dit, mon chere Frere, que voſtre nom n'y ſoit pas ? Ces pecheurs avant leur converſion, dans le temps de leurs déréglemens, ſçavoient-ils qu'ils fuſſent prédeſtinez ! n'eſtoient-ils pas livrez aux meſmes doutes & aux meſmes crimes que vous ! Cela les a-t-il empeſchez d'aſpirer à leur ſalut & d'y travailler avec confiance ! Aprés leur converſion meſme, & dans l'eſtat de leur plus ardente ferveur, pouvoient-ils avec ſeureté compter ſur leur perſévérance ! y a-t-il quelques Saints qui

s'en ſoient jamais flattez ! cela les a-t-il empeſchez de ſe fier, à l'égard de cette derniere grace, à la miſéricorde de Dieu ! Ces ténébres ſont donc communes aux Saints auſſi-bien qu'aux pecheurs : mais au milieu de ces ténébres, ils ont tous eu pour parvenir au terme de leur ſalut, une lumiére commune, qui eſt la confiance aux miſéricordes infinies d'un Dieu qui veut leur ſalut. Suivez, pecheurs, cette lumiére : elle vous conduira ſur leurs pas à cet heureux terme : il n'y a qu'à vouloir marcher : *Vis ſanus fieri.*

Vous me direz que la force vous manque ; & que la foibleſſe ou l'habitude au mal vous a réduit, vous tient dans la ſervitude, & vous rend incapable d'aucun effort pour le bien. Quoy ! mon Frere, eſt-ce ſur vos forces & ſur voſtre fermeté que vous devez appuyer voſtre confiance ! Il n'eſt pas en voſtre pouvoir de vous relever ſans ſecours, accablé comme vous l'eſtes & dépourveu de mouvement. C'eſt au médecin qui vous crie : Levez-vous, ſortez dehors : *Lazare veni foràs.* C'eſt à luy, dis-je, de vous donner par la force de ſes remédes les nerfs & le mouvement qu'il ſçait que vous n'avez pas. Crieroit-il ſi haut au paralytique : Leve-toy, porte « ton lit, marche : *Surge, tolle grabatum, ambu-* « *Joan. 5. 8.* *la :* ſi en meſme temps il ne ranimoit ſes forces

pour ſe lever & pour marcher ! Vous commanderoit-il avec tant d'autorité de ceſſer de vivre mal, de commencer à bien vivre, en un mot de vous convertir de tout voſtre cœur à luy : *Iſa. 1. 16.* *Quieſcite agere perverſè, diſcite bene agere....* *Joël. 2. 12.* *Convertimini ad me in toto corde veſtro.* Si connoiſſant combien voſtre cœur eſt foible, en combien de liens il eſt engagé ; il ne vous donnoit pas le courage & le pouvoir de les rompre !

Ne comptez donc pas, dit Saint Auguſtin, ſur voſtre foibleſſe, mais ſur la puiſſance de Dieu : *Potentia Domini, non vires mortui.* Comment n'auroit-il pas la puiſſance de vous relever ! Le démon, dit Saint Chryſoſtome, a bien eu la puiſſance de vous abbattre ! Voſtre ennemi ſera-t-il plus fort pour vous perdre, que voſtre Dieu pour vous ſauver ! Voſtre ennemi ſçaura-t-il mieux diſpoſer de vos paſſions, tourner les reſſorts de voſtre eſprit, donner la pente à voſtre cœur, que ce meſme Dieu qui a formé voſtre eſprit & voſtre cœur ! Voſtre ennemi enfin aura-t-il plus de zéle & d'ardeur pour vous retenir dans le vice, que Dieu pour vous en tirer ! Le démon s'eſt-il fait homme ! a-t-il répandu ſon ſang pour vous traiſner avec luy dans l'enfer ! Dieu a fait tout cela pour vous attirer dans ſa gloire.

Et

Et pourquoy donc, pecheur, vous tenez-vous condamné à la mort ! pourquoy déſeſpérez-vous de voſtre retour à la vie ! pourquoy dites-vous ; ç'en eſt fait, je n'en reviendray jamais ! *Et quare moriemini domus Iſraël !* C'eſt Dieu qui vous parle ainſi par le Prophete Ezechiel. Vous eſtes pecheur : c'eſt pour cela qu'il eſt venu vous guérir ; non pas les innocens & les juſtes. Vous eſtes un grand pecheur : c'eſt pour cela qu'il vous a préparé des remedes d'un grand prix, ſon ſang & ſa vie. Vous eſtes un pecheur obſtiné : c'eſt pour cela qu'il s'obſtine à vous preſſer ; qu'il redouble ſes inſtances ; qu'il ne ſe rebute point de voſtre inſenſibilité ; qu'il vous fait parler ſi ſouvent par ſes Prophetes, & par moy-meſme en ce moment. Pourquoy donc vous laiſſez-vous mourir, pluſtoſt que de recourir à ſa grace ! *Et quare moriemini !* pourquoy perdez-vous l'eſpérance au pied de ſa croix ! pourquoy vous damnez-vous à ſa veuë, entre ſes bras, dans ſon ſang ! *Quare moriemini !* Pourquoy ! Ce n'eſt pas parce qu'il le veut : vous eſtes convaincu par ce premier poinct qu'il ne veut que voſtre ſalut ; mais c'eſt parce que vous-meſme, auteur de voſtre peché, vous en fomentez l'habitude & ne voulez pas la déraciner. Le voulez-vous ! apprenez à vous en aſſeurer dans cette ſeconde partie. *Ezech. 18. 32.*

II. PARTIE.

IL ne s'agit pas icy de conduire à la vertu ceux qui ſont déterminez à l'embraſſer ; mais de tirer de la voye de perdition ceux qui n'ont pas encore le courage d'en ſortir. Je leur donne Saint Jean Chryſoſtome & Saint Auguſtin pour guides : on ne s'égarera point ſur leurs pas. Et ſi Saint Auguſtin, le Docteur de la plus ſeure & de la plus ſaine morale, y paroiſt avoir quelque égard à la foibleſſe du pecheur ; il ſeroit bien ſurprenant que ſes oracles fuſſent abſolus, quand il parle avec rigueur de l'œconomie de la grace ; & qu'il devient ſuſpect, quand il en parle avec plus de rapport à la liberté de l'homme & à la bonté de Dieu.

Qu'éxigent ces deux Saints de la liberté du pecheur, pour répondre à la bonté de Dieu qui les veut ſauver ! Nous l'apprenons par ce qu'ils écrivent tous deux à deux inſignes pecheurs, qui ſcandaliſoient leur ſiécle : Saint Jean Chryſoſtome à Théodore, un ſolitaire indigne de ſa vocation : Saint Auguſtin à Boniface, un de ſes plus chers amis, gouvernant l'Afrique ſous l'Empereur Théodoſe. Le ſolitaire avoit renoncé au ſervice de Dieu pour s'abandonner à la débauche. Le Gouverneur aprés avoir fait profeſſion de piété, juſqu'à vouër la continence ;

avoit violé ſon vœu par un mariage ſacrilége, & profané ſon mariage par des vices odieux. Que leur conſeillent ces deux ſages directeurs! Leur inſtruction ſe réduit principalement à trois avis; à l'exercice aſſidu des bonnes œuvres; au retranchement des pechez; à la perſévérance dans la priére. Avec ces trois efforts, appuyez du ſecours actuel de Dieu, ils eſpérent les détacher de leurs mauvaiſes habitudes, & les faire rentrer dans le chemin du ſalut.

Le premier pas que doit faire le pecheur, c'eſt de ne point abandonner l'exercice des bonnes œuvres; au contraire d'y perſiſter & meſme de l'augmenter: *Fidem teneas*, dit Saint Auguſtin, *pacem quæras, fac eleemoſynas, exerce jejunia, ex mundi bonis facias bona opera.* Soyez ferme dans la foy, cherchez la paix, faites l'aumoſne, impoſez-vous quelques jeuſnes, employez vos biens temporels en œuvres de piété. Mettez-vous dans l'eſprit, dit Saint Chryſoſtome, que la pareſſe, l'oiſiveté, la négligence des bonnes œuvres, eſt dans un pecheur la racine & la mere du déſeſpoir: *Radix & mater deſperationis ignavia.* *Ad Bonif. Ep. 220. E. B.* *Ad Theod. Hom. 1. 12.*

Il eſt ſi vray, Meſſieurs, que les œuvres vertueuſes en quelque eſtat que l'on ſoit, peuvent devenir des liens qui nous rapprochent de Dieu; qu'un des artifices du démon les plus communs,

dés qu'il nous a pouſſez hors des bornes de l'innocence, eſt de nous faire rompre tout commerce avec la vertu ; de nous perſuader qu'en cet eſtat il eſt inutile de remplir les devoirs de la religion ; que tout le bien que l'on peut faire alors, eſtant ſans mérite, eſt auſſi ſans aucun fruit. Quand le pecheur ſe ſent porté par quelque bon mouvement aux actions de piété, de juſtice & de charité ; dans l'inſtant il eſt arreſté par cette maudite réfléxion, qui eſtoit celle de Judas : *Matth. 26. 8.* *Ut quid perditio hæc* ! A quoy bon tout cela ! De quoy me ſervira-t-il ! Le démon meſme a trouvé des émiſſaires aſſez malins, pour enſeigner que l'aumoſne & la priére faites en eſtat de péché, ne ſont qu'un ſurcroît de peché : parce qu'alors ce ne ſont, diſent-ils, que les actions d'un rebelle & d'un diſgracié ; qui ne peuvent eſtre qu'odieuſes, incapables de rien mériter.

De rien mériter, j'en conviens ; mais non pas de rien obtenir. Car où en ſerions-nous, chers Auditeurs, ſi Dieu ne donnoit rien qu'au mérite ! Où ſeroient ces couronnes de miſéricordes, dont il couronnoit David ; s'il n'avoit à nous donner que ces couronnes de juſtice que ſe promettoit Saint Paul ! Et quand meſme Saint Paul ſe les promettoit, dit Saint Auguſtin, quel mérite avoit-il pour ſe les promettre, quel en eſtoit le fondement ! Sinon la grace acquiſe ſans mé-

Pſ. 102. 4.
2 Tim. 4. 8.

rite, & meſme dans le démérite & la diſgrace du péché : *Sine ullis meritis bonis, cum multis meritis malis.* Quel eſtoit le mérite des Ninivites dont nous avons déja parlé, quand Jonas leur preſcha la pénitence ! Ils eſtoient plongez dans toutes ſortes de débauches ; il ne leur eſtoit pas certain que Dieu leur dût pardonner, s'ils témoignoient leur repentir par le jeuſne & par les pleurs : Que ſçait-on, diſoient-ils, s'il ne nous pardonnera pas ! *Quis ſcit ſi convertatur & ignoſcat Deus !* Quel eſtoit le mérite d'un Nabuchodonoſor qui s'eſtoit fait adorer comme un Dieu; lorſque Daniel luy conſeilloit de racheter ſes pechez par l'aumoſne ! Il n'eſtoit pas certain ni à ce Prophéte, ni à ce Roy, que le pardon de ſes pechez dût ſuivre ſa charité : Peut-eſtre, diſoit Daniel, Dieu vous pardonnera-t-il : *Forſitan ignoſcet delictis tuis :* parce qu'en effet, Dieu ne doit rien dans la rigueur de ſa juſtice au pecheur révolté & diſgracié.

De gratiâ & lib. arbitrio. cap. 6.

« *Jonas 3. 8.*

« *Dan. 4. 24.*

Sur ce doute cependant, ſur cette eſpérance incertaine du pardon, Jonas & Daniel inſpirez de Dieu, conſeilloient à ces grands pecheurs le jeuſne & l'aumoſne : & ſur la parole de ces Prophétes Ninive & Nabuchodonoſor cherchoient le pardon de leurs crimes dans ces œuvres de pénitence & de propitiation. Quel en fut le ſuccés ! Dieu qui ne leur devoit rien ſelon les loix

de ſa juſtice, trouva dans ſa miſéricorde aſſez de raiſons pour les convertir. Pourquoy donc, mon cher Auditeur, ſur ce *peut-eſtre*, heureux à tant de gens indignes des graces de Dieu, ne riſquerez-vous pas comme eux quelques pratiques laborieuſes de religion & de charité quelques eſſais d'autorité & de mortification! Tous les jours vous riſquez tant de peines & de fatigues, voſtre vie & vos biens, pour parvenir dans le monde à quelque fortune & à quelque réputation. Cette fortune & cette réputation du monde, entre les mains des hommes injuſtes & capricieux qui en ſont les diſpenſateurs; eſt-ce quelque choſe de plus ſeur & de plus certain pour vous, que la grace de voſtre converſion entre les mains d'un Dieu tout rempli de miſéricorde.

Ah! mes Freres, vous le ſentez bien, que vous proſternant ſouvent au pied des autels, aſſiſtant modeſtement à la célébration des ſaints myſtéres, preſtant attentivement l'oreille à la parole de Dieu, pratiquant la miſéricorde envers les pauvres; il ſe fait inſenſiblement dans voſtre cœur, encore attaché au péché par la force de l'habitude, il s'y fait une certaine altération qui vous rappelle malgré vous à Dieu, qui réveille en vous le ſoin du ſalut, qui vous fait ſentir le beſoin de ſortir de vos miſéres. Et ſi vous voulez conſulter ceux de vos amis, que vous avez vûs

paſſer du déſordre à la vertu : ils vous avoüeront que dans leurs déréglemens, ils eſtoient toûjours demeurez attachez en quelque maniére à Dieu, ou par le reſpect des choſes ſaintes, ou par quelque dévotion particuliére, ou par le zéle de la réligion, ou par l'affection à l'aumoſne, ou par une ferme foy ; qui les bourrelant au fond du cœur, leur faiſoit craindre au moins ce Dieu qu'ils n'aimoient pas encore. Ils vous feront comprendre enfin que c'eſt avec ces foibles liens, qu'ils ſe ſont rapprochez de Dieu ; ou pour parler plus ſainement, que Dieu les a rapprochez de luy par ſa pure grace. A cette eſtude aſſiduë des bonnes œuvres ajoutez un ſecond effort : la diminution de vos pechez.

Je ſçay que ce n'eſt pas là, Meſſieurs, un reméde à propoſer dans le tribunal de la pénitence : un pareil ménagement ne convient point à l'eſtat d'un pécheur qui demande l'abſolution. Car alors la hache eſt au pied de l'arbre : il faut tout couper ſans réſerve ; il faut prendre ſon parti. Mais pour vous, à qui la longue habitude & l'attachement au peché fait regarder la converſion, comme un devoir au-deſſus de toutes vos forces : on ne peut vous donner, dit Saint Chryſoſtome, un meilleur conſeil, que celuy de ne rien ajouter au mal qui vous rend ſi foible : *Ut ad præſentia mala nil adjicias ;* & de re- « *Ad Theod. hom. 1. 5.*

II.

» trancher chaque jour quelque choſe à vos excés:
» *Aliquid de nimietate reſeces.* Aujourd'huy rompant un de vos liens, demain en rompant un autre, & le jour ſuivant un autre ; *Et ſenſim & paulatim quid, atque iterum paululum deme.*

Saint Auguſtin parlant dans le meſme eſprit à Boniface, & appliquant cette maxime au détail de ſa diſpoſition : Vous eſtes chargé, luy dit-il, du poids d'un mariage hazardé contre les loix : en cet eſtat dont vous ne pouvez ſortir, gardez au moins les loix de la pudicité conjugale ; n'en corrompez point la pureté par d'autres affections qui augmenteroient voſtre crime, & qui éloigneroient de vous la miſéricorde de Dieu : *ſerves ſaltem pudicitiam conjugalem.*

Serm. 180. de ſcript. n. 14.

De-là ſuivront deux effets avantageux à voſtre converſion. Le premier, dit Saint Auguſtin dans un Sermon à ſon peuple ; c'eſt qu'en ceſſant de pecher, vous en perdrez inſenſiblement la facilité. Ce que vous vous déterminez à ne pas commettre aujourd'huy, trouvera demain dans voſtre cœur plus de répugnance, & le jour ſuivant encore plus. Il vous viendra dans l'eſprit qu'ayant pû vous modérer en ces occaſions, il n'eſt pas impoſſible de parvenir juſqu'à la pleine victoire. Enfin vous abſtenant aujourd'huy du peché, demain vous ſerez plus lent à pecher ; vous y trouverez plus de peine. Et cela, dit

Saint Auguſtin, je le dis aprés l'avoir éprouvé : *Expertus loquor : non fiat hodie, pigrius fiet cras.*

Un autre avantage de ce retranchement, c'eſt qu'eſtant un premier effet de voſtre docilité à la grace, il ne peut manquer d'eſtre ſuivi de quelque autre égard particulier de la clémence de Dieu, quoyque vous en ſoyez indigne. Dieu regarde ce léger effort, non pas comme un holocauſte parfait, qui dévore tous vos pechez ; mais au moins comme un verre d'eau, qui toute froide qu'elle eſt, luy eſtant cependant offerte de bonne foy, ne laiſſe pas d'attirer ſa complaiſance, & d'eſtre ſuivie de ſes dons : *Quamlibet exiguum pœnituerimus, nullo id pacto facturos indonatos à Deo:* dit Saint Jean Chryſoſtome. *Ad Theod. hom. 1. 5.*

Defiez-vous, Meſſieurs, de ces projets auſtéres de converſion que ſe forment les libertins : je ne puis ſouffrir, diſent-ils, tous ces adouciſſemens. Si je voulois me convertir, la retraite ſeroit entiére : je voudrois ne plus voir perſonne & ne plus penſer qu'à Dieu : je ferois un divorce général avec tous les plaiſirs & tous les intereſts du monde. Il eſt vray, Meſſieurs, ils ont raiſon. Le parti qu'ils ſe propoſent eſt le plus ſeur, pour opérer une vraye converſion. Mais ce n'eſt pas à deſſein de commencer cette vraye converſion, qu'ils ſe la propoſent ſi ſévére : au contraire, c'eſt

pour trouver dans toutes ces ſévéritez un prétexte apparent de n'y jamais travailler. Travaillez-y, pécheur; & mettez la main à l'œuvre. Si vous ne pouvez en venir à bout d'un ſeul coup, appliquez-vous-y par parties. Vous n'eſtes pas encore aſſez fort pour obéïr à la voix de Jeſus-Chriſt, qui vous dit comme au paralytique : *Leve toy, porte ton lit.* Témoignez-luy du moins que vous n'eſtes pas inſenſible à la bonté qu'il a de vous faire cette queſtion : *Voulez-vous eſtre guéri!* montrez-luy que vous le voulez par quelques efforts ſincéres pour vous jetter hors du lit : réïterez-les, redoublez-les : & ſon bras inſpirant ſa force à vos nerfs tremblans, vous mettra bientoſt en eſtat de faire, pour ainſi parler, trophée de voſtre foibleſſe; en nous donnant à tous le ſpectacle conſolant de voſtre vraye converſion, aprés nous avoir attriſtez par celuy de vos ſcandales. Vous pourriez marcher alors, & porter avec joye voſtre lit : *Tolle grabatum tuum & ambula.*

Quand meſme le courage & la force vous manqueroient, pour parvenir au bonheur d'une converſion complette : Ah! mon cher Frere, ne ſeroit-ce rien que de moins pecher, que de diminuer le nombre & le ſcandale de vos crimes! Hélas! dit le meſme Saint; ne comptez-vous pour rien d'eſtre moins damné; Tous les jours

Ad Theod. hom. 1. 12.

les criminels attendant leur arreſt de mort, comptent pour beaucoup de mourir d'une mort plus douce & par un ſupplice moins honteux. N'y aura-t-il que l'enfer ſeul dont tous les tourmens paroiſtront égaux ! L'eſprit d'un débauché peut-il eſtre aſſez abruti pour former cette penſée : qu'enfer pour enfer, éternité pour éternité, le plus ou le moins de ſupplices n'y fait rien ! O mon cher Frere ! Si vous voulez eſtre damné, ne le ſoyez point comme un Judas, un Antiochus, un Hérode, un Pharaon : mais pluſtoſt... mais pluſtoſt ne le ſoyez point du tout. Le deſſein de Dieu n'eſtoit pas que l'enfer fût pour les hommes ; il n'eſtoit préparé que pour les démons : *Paratus diabolo & Angelis ejus.* Pourquoy vous aſſociez-vous à leurs ſupplices, en imitant leur débordement en toutes ſortes d'horreurs ! S'ils y ſont endurcis, c'eſt principalement par l'impuiſſance d'en ſortir. Que ne feroient-ils point, s'il eſtoit en leur pouvoir de changer de volonté, de pratiquer la vertu, de renoncer au peché, de recourir enfin par la priére à la miſéricorde de Dieu ! Tout cela, pecheur, eſt en voſtre liberté : pourquoy la perdez-vous en vous rendant eſclave du vice ! Vous ne pouvez, dites-vous, ni diminuer vos pechez, ni augmenter vos bonnes œuvres. Au moins ne pouvez-vous pas prier ! Recourez donc à la priére, & tentez ce troiſiéme effort. *Matth. 25. 41.*

III. C'EST l'avis que Saint Auguſtin donne avec plus d'inſtance à Boniface : *Ora fortiter :* priez, dit-il, non pas foiblement, négligemment, mais priez avec deſſein d'obtenir, & par conſéquent avec force. La priére eſt toûjours forte, quand elle eſt animée par le déſir. Bien plus: priez abondamment : *Funde orationes.* Ne vous contentez pas d'une élévation vers le ciel, de quelques ſoupirs ſur vos miſéres, du froid récit de quelques oraiſons. Que voſtre priére ſoit aſſiduë ; qu'elle parte du fond du cœur ; & que de-là, comme d'une ſource abondante elle ſe répande devant Dieu : *Funde orationes.* Et quel ſera l'objet de voſtre priére ! Que faut-il demander à Dieu ! Qu'il luy plaiſe de vous donner cette force de vous convertir, que vous n'avez pas maintenant dans le degré qu'il convient pour produire ſon effet : *Ut quod non potes modò, poſſis aliquando.* La victoire abſoluë de voſtre paſſion vous paroiſt encore impoſſible, en l'eſtat où vous vous trouvez : Dieu ſçait ce qui en eſt. Cependant cela ſert de prétexte au delay de voſtre converſion. Priez le maiſtre des cœurs de vous la rendre poſſible, & de mettre voſtre cœur en telle ſituation ; que ce qui vous paroiſt impoſſible en ce moment, vous devienne aiſé dans la ſuite : *Ut quod non potes modò, poſſis aliquando.*

Pour vous oſter tout prétexte de défiance &

vous encourager à prier : faites vous-meſme la réfléxion que Saint Auguſtin faiſoit faire à ce Gouverneur d'Afrique : ſouvenez-vous, luy diſoit-il, de l'effet qu'ont eu vos priéres auprés de Dieu, quand vous l'avez prié pour les beſoins de la vie ; de combien de périls il a pris ſoin de vous ſauver ; quel ſuccés il vous a donné dans vos affaires ; à quelle fortune il a bien voulu vous élever. Pour tous ces bas intereſts, qui vous ont fait implorer ſon ſecours, tout pécheur & rebelle que vous eſtes ; il a eu des égards d'ami. Que ne fera-t'-il point quand vous le prierez pour les beſoins de voſtre ame & pour voſtre ſalut éternel ! Que luy importoit voſtre ſanté, voſtre gloire, voſtre fortune ! Mais voſtre ame & voſtre ſalut, c'eſt ce qui luy eſt cher & précieux. Prenez pour vous ces avis de Saint Auguſtin, mes chers Freres : & plus vous vous ſentez accablez par vos paſſions, abiſmez dans vos habitudes ; élevez voſtre voix, vos cris avec d'autant plus d'ardeur : ſongez à ce pécheur qui crioit des lieux profonds : *De profundis clamavi;* & qui ſembloit ſe ſervir auprés de Dieu de cette conſidération, pour attirer ſur ſon eſtat toute l'attention de ſes oreilles : *Fiant aures tuæ intendentes.* Cette triſte ſituation redoubloit meſme ſa confiance. Il ne craignoit point d'avoüer la multitude des pechez qui l'avoient jetté dans ce

Ad Bonif.

Pſ. 129. 1.

gouffre : & plus il les jugeoit insupportables à tout autre qu'à Dieu, plus il jugeoit la clémence de Dieu disposée à les oublier : *Quia apud te propitiatio est :* ces cris pleins de confiance témoignoient, dit Saint Augustin, qu'il n'estoit plus si profondément abismé : puisque par l'éclat de ses cris, il commençoit à s'élever du fond de l'abisme : *Qui jam clamant de profundo, non penitùs in profundo sunt; clamor ipse jam levat.* Criez ainsi par la priére ; & vous ne serez plus de ceux qui font connoistre par leur silence & par leur stupidité, qu'ils sont ensevelis au fond de l'abisme ; & ne sentent pas leur misére, ou négligent d'en sortir : *Qui sunt profundius in profundo, nec sentiunt.*

In psal. 39.

Manassés estoit tombé dans ce gouffre d'abominations, que son exemple avoit répanduës dans tout son royaume ; & de ce gouffre il estoit tombé par la vengeance de Dieu dans les fers de ses ennemis. De ces profondes ténébres il éleva les yeux au ciel. La colére de Dieu ne luy fit point oublier sa miséricorde : il craignit, mais il espera. Sans force & sans appuy du costé des hommes, il trouva ce qu'il luy falloit dans son propre cœur ; parce qu'il y trouva de la confiance, assez pour addresser ses pleurs & sa priére à Dieu.

Imitons ce Roy, mes chers Freres. Nous n'a-

vons point comme luy, ni renverſé les ſaints autels, ni ſacrifié aux idoles, ni maſſacré les Prophétes, ni immolé des enfans à Baal. Nous pouvons donc demander miſéricorde avec encore moins de crainte & plus d'eſpérance que luy. Jettons nous d'eſprit & de cœur aux pieds de ce Dieu irrité. Diſons luy avec Manaſſés, juſqu'à ce qu'il nous ait tirez des liens de nos habitudes : *Domine Deus juſtorum* : Seigneur, vous eſtes le Dieu des juſtes ; mais vous eſtes auſſi mon Dieu, quoyque je ne ſois qu'un pecheur. Vous conduiſez ma vie & ma fortune : vous m'élevez, vous m'abbaiſſez ; je ſuis l'ouvrage de vos mains, auſſi-bien que les Saints & les juſtes : vous eſtes donc auſſi mon Dieu ! Comme tel, comme Dieu des juſtes, vous les avez comblez des biens que vous leur aviez préparez. Mais, Seigneur, ce n'eſt pas pour eux que vous avez préparé la pénitence : *Non poſuiſti pœnitentiam juſtis.* Pour eux les couronnes, les récompenſes ; tout ce qu'il y a dans vos tréſors de plus précieux & de plus grand. Mais la clémence, le pardon, la grace du repentir, la pénitence enfin, pour qui l'avez vous eſtablie ! *Propter me, propter me poſuiſti pœnitentiam, propter me peccatorem.* Pour les pecheurs, ſans doute ; & entre les pecheurs, pour moy. N'y eut-il que moy de pécheur ! fuſſai-je entre les pecheurs le plus ſcandaleux, le

Orat. Manaſſe.

plus opiniaſtre ; la pénitence & le pardon ſont d'autant plus pour moy, que je vous ay plus offenſé, que je me ſuis rendu plus indigne de pardon. N'eſt-ce pas ſur les plus grands pecheurs que vous faites éclater vos plus grandes miſéricordes ! Mais quand vous les auriez tous punis, que je fuſſe échappé moy ſeul à voſtre colére ; en devrois-je perdre pour cela l'eſpérance du pardon. Non, moins vous auriez fait de grace aux autres, & plus j'en attendrois pour moy ; parce qu'enfin la pénitence n'eſt pas un nom vain & ſans effet : vous n'avez pas promis en vain de pardonner aux pecheurs. Pardonnez-moy donc, Seigneur, puiſque vous avez pardonné à tant d'autres, & que vous vous plaiſez à pardonner : répandez juſques ſur moy voſtre liberalité. Je vous en ſupplie, je l'eſpere ; parce que vous eſtes mon Dieu, le Dieu des pecheurs repentans, & de ceux qui aſpirent à la pénitence : *Quia tu es Deus, Deus, inquam, pœnitentium.*

Manaſſés fut écouté dans ſa priére, vous le ſerez comme luy ; il ſortit de ſes fers, vous en ſortirez comme luy : il devint un miracle de pénitence, un des plus grands objets de la miſéricorde de Dieu : vous le deviendrez comme luy ; ſi vous eſtes fidelle comme luy. Je vous le ſouhaite. Au nom du Pere, du Fils &c.

PREMIER

PREMIER SERMON POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARESME.

Sur l'inſenſibilité pour le ciel.

Domine, bonum eſt nos hîc eſſe : ſi vis, faciamus hîc tria Tabernacula : tibi unum, Moïſi unum & Eliæ unum.

Seigneur nous voilà bien ici : faiſons, s'il vous plaiſt, trois tentes ; une pour vous, une pour Moïſe & une pour Elie. En Saint Matth. chap. 17.

SIRE. Noſtre Seigneur paroiſt ſur le Thabor accompagné de Moïſe & d'Elie, environné de rayons plus brillans que ceux du ſoleil; pour nous inſpirer l'amour du ciel, par une image de la gloire qu'il y poſſéde, & qu'il y communique aux bienheureux.

Les Diſciples encore groſſiers, au lieu d'en-

trer dans le ſens de ce myſtére, en prirent occaſion de s'arreſter à l'éclat du bien préſent ; & » Pierre parlant pour tous : Seigneur, s'écria-t-il, » nous voilà bien ici, faiſons-y noſtre demeure : *Bonum eſt nos hîc eſſe, faciamus tria tabernacula.*

Ce que Pierre n'a dit qu'une fois ſur le Thabor, pluſtoſt par affection pour ſon maiſtre que pour ſon propre intereſt ; c'eſt ce que nous diſons, & que nous penſons tous les jours, par un laſche attachement aux douceurs & aux biens du monde. On a beau nous parler du bonheur de la vie du ciel ; nous tenons à la vie mortelle par des liens ſi engageans, que les plus miſérables y trouvent de la douceur. Que peuvent donc penſer ceux pour qui la vie préſente eſt remplie de tant de délices ! Et comment des gens qui n'eſtiment & ne gouſtent que le monde, ouvriront-ils leur cœur aux déſirs des biens du ciel !

Auſſi de tous les ſujets que l'on preſche au peuple Chreſtien, de toutes les véritez que la réligion nous propoſe ; on peut dire que l'eſtat des bienheureux dans le ciel, la gloire & la joïe du paradis, eſt ce qui nous touche le moins ; ce que l'on écoute plus froidement & plus indifféremment. On parlera des ſurpriſes de la mort, des peines de l'enfer, des rigueurs du jugement : tout cela remuë les conſciences ; on frémit ; on laiſſe au moins échapper quelques ſoupirs. Par-

lez du paradis, de la poſſeſſion de Dieu, de l'heureuſe éternité ; les oreilles ſont fermées, l'eſprit & le cœur ſont glacez.

C'eſt-là cependant noſtre vray bien, la fin, le terme où nous devons tendre. C'eſt pour cela que nous ſommes Chreſtiens : c'eſt pour cela meſme que nous ſommes, & ſans quoy mieux ſeroit pour nous de n'avoir jamais eſté. Comment donc y ſommes-nous inſenſibles !

Cette inſenſibilité, Meſſieurs, ſera la matiére de ce diſcours. Je ne vous y parleray point du bonheur des Saints dans le ciel. Je vous parleray ſeulement de voſtre inſenſibilité pour le ciel. Je feray voir que peu de choſes vous doivent plus allarmer ſur voſtre propre ſalut : parce qu'à bien conſiderer les diſpoſitions de voſtre ame, cette inſenſibilité ne peut venir que de trois mauvais principes.

Ou bien de ce que vous eſtes mal perſuadez du bonheur que l'on gouſte dans le ciel : ou bien de ce que vous vous ſentez hors d'eſtat d'y parvenir : ou bien de ce que vous négligez & comptez pour rien d'y parvenir.

En eſtre mal perſuadé, c'eſt manquer de foy. Se ſentir hors d'eſtat d'y parvenir, c'eſt manquer d'eſpérance. Compter pour rien d'y parvenir, c'eſt manquer d'amour pour Dieu. Or qu'eſt-ce qu'un Chreſtien ſans foy, ſans eſpé-

rance & ſans amour pour ſon Dieu ! Montrons dans les trois poincts de ce diſcours, que rien n'eſt plus miſérable que la condition d'un Chreſtien que ſa mauvaiſe vie a réduit à ce poinct-là. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

SIRE. Il ne s'agit pas ici de conſiderer le paradis comme un lieu délicieux ; une ville, un palais baſti d'or & de pierreries : quoyque pour condeſcendre à la foibleſſe de nos eſprits engagez dans la chair, ce bonheur ſimple & pur nous ait eſté quelquefois repréſenté ſous ces figures groſſieres.

Ce qui nous eſt propoſé pour récompenſe dans le ciel, c'eſt Dieu meſme, c'eſt Dieu ſeul : *Ego merces tua :* mais c'eſt Dieu poſſedé par l'homme, & rendant l'homme heureux par ſa vûë, par ſon amour, par la joïe qui réjaillit de ſa vûë & de ſon amour. C'eſt avec la poſſeſſion de Dieu, l'éloignement abſolu de toute ſorte de maux, l'aſſemblage parfait de toute ſorte de biens, la durée interminable & immuable de ce bienheureux eſtat. Voilà ce qu'on nous propoſe, quand on nous parle du paradis : voilà l'objet de noſtre foy : voilà ce qu'il nous en faut croire. En verité, le croyez-vous ? *Credis hoc !* diſoit Jeſus-Chriſt à Marthe ; en luy parlant de

Gen. 15. 1.

Joan. 11. 27.

la vie éternelle, qui doit ſuivre la réſurrection! Pourquoy ne le dirois-je pas à tant de Chreſtiens inſenſibles ! Croyez-vous en effet que voſtre bonheur eſt dans le ciel, que Dieu ſeul eſt voſtre bonheur ! *Credis hoc !* Mais comment le croire, & ne rien faire pour l'obtenir ! Comment le croire, & faire tout ce qu'il faut pour le perdre! A ces deux réfléxions connoiſſez quelle eſt voſtre foy.

VOUS ne faites rien pour le ciel : car faites-vous rien de pareil à ce que font les pecheurs, pour contenter leurs paſſions criminelles ! Cette ſeule comparaiſon vous devroit couvrir de confuſion. Faites-vous du moins rien de pareil à ce que vous faites vous-meſme, pour conſerver voſtre ſanté, pour vous tirer d'une maladie, pour prolonger de quelques jours une vieilleſſe languiſſante, pour ſouſtenir voſtre fortune & celle de vos enfans, pour gagner l'affection des Princes, pour vous élever aux honneurs! Avez-vous le courage de vous donner pour le ciel la meſme geſne & le meſme ſoin, que pour plaire & pour briller, & pour vous parer, & pour varier vos plaiſirs! Y mettez-vous autant de temps, de dépenſe & d'application qu'au jeu, à la table, aux promenades, aux autres amuſemens que vous vous figurez néceſſaires à voſtre eſtat !

Honteuſe comparaiſon ! C'eſt-là cependant

que nous rappelle Salomon ; quand il nous exhorte à chercher la vraye ſageſſe avec la meſme ardeur que l'on cherche l'or & largent : *Si quæſieris eam quaſi pecuniam :* avec le meſme travail, qu'il en couſte pour arracher les métaux des entrailles de la terre : *Et ſicut theſauros effoderis illam.* C'eſt à cette meſme émulation que nous ſommes invitez, quand le Fils de Dieu nous avertit de ménager noſtre ſalut, comme des négocians qui trafiquent : *Negotiamini dum venio.* Quand il nous met devant les yeux l'exemple des ouvriers qui travaillent à la vigne à toutes les heures du jour : l'exemple des vierges ſages qui veillent toute la nuit pour les nopces de l'époux. . . . Quand Saint Paul nous exhorte à veiller ſur nos ennemis, comme des ſoldats toûjours en garde : à ſouſtenir comme eux les fatigues de la guerre ſous les armes de la foy : *Certa bonum certamen fidei.*

Prov. 2. 4.

Luc. 19. 13.

Matth. 20. 1.

Matth. 25. 1.

1. Tim. 6. 11.

Tout cela nous dit clairement que le ſeul déſir du ciel devroit avoir ſur nous tout au moins le meſme effet ; que le déſir du gain, du plaiſir, de l'honneur, de la fortune, de la vie, de la ſanté. Que la ſeule penſée du ciel devroit nous porter à des efforts d'autant plus grands, que ce bien ſuprême & éternel eſt plus au-deſſus de tous les biens périſſables.

Cette penſée, cependant, quel pouvoir a-

t-elle ſur nous ! que fait-elle en nous ! preſque rien pour nous porter à la vertu ; moins que rien pour nous adoucir les chagrins meſmes de la vie. Parlez du ciel à un homme affligé : dites-luy qu'il y a là haut des couronnes préparées à la patience, un Dieu qui diſpoſe tout pour noſtre ſalut : rien de plus ſec, paroles froides qui ne remuent point le cœur. Mais s'il eſt dans la diſgrace, dites-luy qu'il eſt rappellé à la cour : s'il a perdu des biens, annoncez-luy quelque ſucceſſion imprévûë : s'il pleure la mort d'un ami, propoſez-luy des parties de plaiſirs, des amuſemens agréables : auſſi-toſt le trouble s'appaiſe, & la ſérénité revient. On ſe conſole ainſi de ſes miſéres, par de nouvelles miſéres : & l'on ne veut pas s'en conſoler, par la vûë d'un eſtat exempt de toute ſorte de miſéres : on n'y penſe pas : on ne le croit donc pas. La foy du ciel peut-elle eſtre en nous, & ne nous porter à rien de ce qu'il faut pour le gagner ! Bien plus ; la foy du ciel peut-elle eſtre en nous, & nous laiſſer faire en ſecond lieu tout ce qu'il faut pour le perdre !

OPPOSONS en effet la foy que nous profeſſons à la vie que nous menons. Quand le Sauveur ſeroit venu du ciel pour nous annoncer une loy non ſeulement de plaiſir, mais de volupté ; quand nous ſerions obligez par ſon Evangile, à ſurpaſſer par de nouveaux excés les déſordres II.

des payens; quand Jeſus-Chriſt n'auroit chaſſé des autels les divinitez fabuleuſes, que pour s'ériger à leur place en protecteur des avares, des impudiques & des brigands; quand il auroit promis ſon paradis à tous ces vices honteux; les villes & les cours, le monde entier iroit-il un autre train! meneroit-on une autre vie, que celle que l'on voit & que l'on déplore dans la pluſpart de ceux qui portent le nom de Chreſtien!

C'eſt au contraire au retranchement de toutes ces ſortes de vices que le Sauveur a attaché la couronne de noſtre ſalut. Comment le croire, & ne retrancher rien, ne s'abſtenir de rien, de tout ce qui peut nous ravir cette couronne, & nous fermer l'entrée du ciel!

Répondez donc à Saint Paul, qui propoſe aux Corinthiens l'exemple de ceux qui couroient dans la lice des jeux publics, des Athlétes, des Lutteurs; qui combattoient pour emporter le prix de la ſoupleſſe & de la légéreté du corps. De combien de choſes, dit Saint Paul, ces gens-là s'abſtenoient-ils! De tout ce qui pouvoit altérer leur tempérament, diminuer leur force & leur ſanté: par conſéquent de tous les excés de bouche & de toutes les molles voluptez: *Ab omnibus ſe abſtinet omnis qui in agone contendit.* Tous les plaiſirs de la vie ne leur eſtoient donc rien, en comparaiſon de la gloire de pou-

1. Cor. 9. 25.

voir remporter le prix. Hé, quel prix, dit Saint Paul ! Une couronne fragile, une branche de chesne ou de laurier. Ils s'interdisoient pour cela tout ce qui pouvoit flatter leurs sens. Que devons-nous donc faire, conclut-il, pour une couronne incorruptible, une récompense aussi excellente & aussi durable que Dieu ! *Illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.*

On s'abstient, il est vray, par principe de santé. On se retranchera par cette considération non seulement les délices de la table & tout ce qui flatte l'appetit, mais les viandes les plus communes. On s'interdira le vin, plus scrupuleusement que les anciens Rechabites. On se réduira, *Jer. 35. 1. &c.* s'il le faut, pour le reste de la vie au simple aliment des enfans. Ah ! quand la loy de Dieu, l'ordonnance de l'Eglise a prescrit le jeusne & l'abstinence, on n'a point eu d'oreille pour l'écouter : parce qu'alors il ne s'agissoit que de la santé de l'ame ; il n'estoit question que d'obéïr ou désobéïr à Dieu, que de perdre ou gagner le ciel : cela ne valoit pas que l'on renonçât aux plaisirs les plus naturels de la vie. Mais il s'agit d'obéïr au médecin, de soustenir le corps & de prolonger la vie. C'est un intérest trop touchant pour ne pas sacrifier tous les plaisirs de la vie au plaisir capital de mourir un peu plus tard. *Ab*

1. Cor 9. 25. *omnibus ſe abſtinet ut corruptibilem coronam accipiat.*

Où eſt donc voſtre eſprit & voſtre raiſonnement ! La crainte de la mort & l'amour de la vie préſente eſt un frein aſſez fort pour vous contenir ſur toute ſorte d'excés : & l'amour de la vie future, le déſir du ciel que fait-il ; que peut-il ſur vos paſſions, ſur vos ſens ! Vous vous livrez laſchement & honteuſement à tout ce qui corrompt voſtre ame, & qui vous fait perdre le ciel ; & vous dites que vous croyez, que vous avez la foy du ciel !

Voſtre excuſe la voici. Vous prétendez que les biens préſens, eſtant viſibles & ſenſibles, ont ſur voſtre cœur un autre effet, & vous frappent tout autrement que les biens de la vie future, qui ne vous ſont connus que par la foy. N'eſt-ce donc rien, Meſſieurs, que d'eſtre connu par la foy ! Ce qui eſt connu par la foy, l'eſt plus certainement & plus indubitablement que tout ce qui paroiſt évident aux ſens & aux yeux. Les vrays ſages & les vrays braves, c'eſt-à-dire, les vrays Chreſtiens, que n'ont-ils point fait dans tous les ſiécles, de ſurprenant, de merveilleux, pour ces biens futurs & inviſibles, qui ne leur eſtoient connus que par la foy !

S'ils ne vous ſont connus, à vous, que foiblement & ſuperficiellement ; ils ne vous ſont pas

connus par la foy, qui donne à tout ce qu'elle dit une certitude infaillible. Et ſi vous n'avez pas cette foy, je ne ſuis point ſurpris de voſtre abandonnement à la vie terreſtre & ſenſuelle. C'eſt meſme là ce que j'ay prétendu, que l'inſenſibilité pour le ciel eſt la marque d'un homme ſans foy. Mais ſi vous l'avez cette foy ; comprenez quelle eſt voſtre miſére, d'eſtre auſſi peu touché des biens du ciel que ſi vous n'aviez pas la foy.

David n'héſitoit point à comparer ce déplorable eſtat à la condition des brutes. L'homme, dit-il, eſtant né dans l'honneur, n'a point compris la nobleſſe de ſon eſtre, *Homo cum in honore eſſet, non intellexit.* Il s'eſt rendu comparable aux animaux ſans raiſon, & leur eſt devenu ſemblable : *Comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis.* David en parlant ainſi traittoit trop bien le pecheur. Il eut pû dire que le pecheur s'abbaiſſe meſme au-deſſous des animaux, ſe rend encore plus mépriſable & plus vil que les animaux. Car ſi les animaux ſe laiſſent emporter à ce qui frappe leurs ſens ; ils cherchent en cela le bonheur qui leur eſt propre, ils ſuivent l'inſtinct naturel qui leur eſt donné par le Créateur. Ils n'ont point de lumiére ſupérieure, qui leur montre aucun bien au-deſſus des biens du corps. Comme à leur égard tout eſt borné là ; ils s'y bornent eux-meſmes & ne vont

Pſ. 48. 21.

jamais au-delà. Combien plus digne de pitié, ou pluſtoſt de confuſion, l'homme, qui par-deſſus le penchant de la nature ayant reçû la lumiére de la raiſon, la lumiére meſme de la foy, qui luy découvre une vie éternelle au-deſſus de celle du corps ; obſcurcit cette lumiére & l'eſteint dans ſon eſprit : ſans vouloir comprendre ce qu'il eſt, pourquoy il eſt né, à quoy il eſt deſtiné : *Non intellexit.* Comme ſi le plaiſir du corps eſtoit le bonheur de ſon ame, ou que ſon ame ne luy fuſt rien.

Vous vous retranchez à dire que c'eſt cela meſme qui vous rend inſenſible pour le ciel : non pas manque de foy ; mais parce que vos pechez vous en oſtent l'eſpérance, en vous mettant hors d'eſtat d'y parvenir. Montrons dans ce ſecond eſtat un nouvel abiſme de miſéres.

II. PARTIE.

L'ESPERANCE du ciel eſt quelque choſe de ſi doux & en meſme temps de ſi fort ; qu'elle eſt capable d'adoucir les plus grands maux de la vie : premiere verité. D'où il s'enſuit pour ſeconde verité, que le plus grand mal de la vie, c'eſt d'avoir eſteint dans ſon cœur cette eſpérance du ciel.

1. ON peut dire, Meſſieurs, que l'eſpérance en general eſt le fard qui rehauſſe & embellit tous

les biens, qui en déguiſe tous les défauts, qui en cache ou en applanit toutes les difficultez. Tout paroiſt beau, facile & grand ſous les couleurs de l'eſpérance : auſſi eſt-elle un reméde efficace & préſent à tous les maux. Le malade ſe ſouſtient par l'eſpérance de la ſanté ; l'indigent par l'eſpérance du retour de l'abondance. On ſouffre tout par l'eſpérance de ne pas ſouffrir toûjours. L'enfer ne ſeroit plus enfer, ſi l'eſpérance de quelque fin pouvoit y trouver entrée : l'ame immortelle du damné reſpireroit par la penſée, ou de pouvoir ſurvivre à ſa miſére, ou de pouvoir y ſuccomber par la mort.

Or ſi la ſeule eſpérance de la ceſſation des maux incurables & éternels a la force d'en calmer le ſentiment ; quelle force doit avoir l'eſpérance des biens éternels pour adoucir les plus grands maux d'une vie mortelle & bornée ! Auſſi eſtoit-ce la vûë de ces biens ſans fin, qui faiſoit le plaiſir des martyrs dans leurs ſupplices, le plaiſir des ſolitaires dans l'horreur de leurs deſerts, le plaiſir des pénitens ſous le cilice & la cendre. Un ſiécle de douleurs ne leur paroiſſoit qu'un moment : *Momentaneum & leve tribulationis noſtræ* : parce qu'ils voïoient à la ſuite de ce ſiécle, ou pluſtoſt de ce moment, une éternité de repos, un poids immenſe de gloire : *Æternum gloriæ pondus.* On faiſoit briller à

2. Cor. 4. 17.

leurs yeux l'eſpérance des grandeurs & des délices du monde ; on leur promettoit la faveur & la protection des Grands : une éternité de biens encore éloignée de leur vûë leur faiſoit mépriſer tous les charmes des biens préſens : & parce qu'il n'y avoit point d'autre obſtacle que la vie entr'eux & l'éternité ; c'eſt pour cela qu'ils béniſſoient les afflictions & les tourmens, qui leur abrégeant la vie leur haſtoient la poſſeſſion de cette heureuſe éternité.

Et c'eſt auſſi pour nous conduire à ce mépris des biens préſens, que tous les jours de plus en plus, Dieu nous en fait connoiſtre & ſentir la vanité, par des afflictions imprévûës, par des amertumes ſecrettes répanduës ſur tous nos plaiſirs, par des événemens contraires à tous nos projets, par des révolutions inévitables à toute la prudence & à tous les efforts humains. Il n'eſt pas beſoin pour cela que Dieu renverſe le monde : il n'a qu'à le laiſſer tel qu'il eſt, aller ſon train ; nous n'avons qu'à vivre & à vieillir, pour voir mourir avant nous & ſous nos yeux tout ce qui fait l'appuy de nos vaines confiances.

Voyez entrer les jeunes gens dans le monde. Fiers de leurs eſpérances, ils croïent eſtre déja tout ce qu'ils peuvent eſtre un jour : la fortune d'autruy leur eſt non ſeulement un plan, mais un gage de leur fortune : ils vivent ainſi dans

l'orgueïl & dans la joïe, tant qu'ils peuvent eſperer. Laiſſez-les vivre : à meſure qu'ils avanceront en âge, ils verront reculer les objets de leurs déſirs : ils trouveront à chaque pas les épines attachées à tout ce qu'ils voudront cueïllir : ils entreront ſans y penſer dans les ſoucis de l'âge ſérieux, qui leur apprendra les illuſions & la mauvaiſe foy de la fortune. Alors le charme ſe diſſipe ; on découvre le vuide & le creux des projets imaginaires que l'eſpérance avoit tracez. Bien plus, il ſuffit ſouvent d'eſtre heureux ; de ſe voir au comble du bonheur ; de ſentir que l'on y eſt ; qu'il n'y a rien de plus à prétendre, & qu'on ne peut plus monter ; pour ſentir auſſitoſt le dégouſt de ce doux eſtat. Pourquoy ? parce qu'alors ayant tout, poſſedant tout, on n'a plus rien à eſperer ; & que l'eſpérance eſt le premier bien, le plus doux bien, preſque le ſeul bien de la vie.

Salomon n'avoit point d'ennemi qui l'inquiétât : il n'avoit point vû ſes voiſins, la Paleſtine, l'Aſſyrie, l'Egypte armées contre luy ; ni l'indigence & la ſtérilité répanduës dans ſon royaume. Le ſeul poids de ſon opulence & de ſa proſperité luy arrachoit du cœur ce témoignage public du dégouſt qui le dévoroit au milieu de tous ſes biens. *Vanité des vanitez*, diſoit-il ; *& tout n'eſt que vanité :* parce qu'étant maiſtre de tout, il n'avoit plus rien à eſperer. Ce dégouſt faiſoit *Eccl. 1. 2.*

ſur ſon cœur les meſmes impreſſions de triſteſſe & de chagrin ; que fait la pauvreté, la douleur, la ſoif & la faim ſur le cœur des miſérables. Mais parce qu'il avoit le cœur bon ; que les plaiſirs qui l'avoient amuſé, n'avoient point eſteint ſes lumiéres ; il s'en ſervoit pour ſe lever de ce dégouſt général des créatures, à la recherche & » au déſir des vrays biens qui ſont en Dieu. Ser- » vons Dieu, diſoit-il ; c'eſt tout le bonheur de » l'homme : on n'eſt homme que pour cela ; on *Eccli. 12. 13.* » n'eſt meſme rien ſans cela : *Deum time, & mandata ejus obſerva : hoc eſt enim omnis homo.*

C'eſt ainſi que le cœur humain ne pouvant ſubſiſter ſans quelque maniére d'eſpérance, & ſentant l'illuſion de ce qu'il avoit eſperé, s'éleve au-deſſus de la terre ; & va chercher dans la penſée du ciel la ſeule eſpérance qui luy reſte, & que tout l'univers eſt incapable de luy donner. C'eſt ce qui rappelle alors au ſoin de la conſcience, & au déſir du ſalut, tant de gens que la jeuneſſe & l'enſorcellement du monde en avoit long-temps écartez.

Que l'on eſt heureux, vous me l'avoüerez, quand au milieu des naufrages de la vie, on peut avec confiance enviſager ce port de la ſainte éternité, que la foy nous ouvre & nous offre ; & ſe perſuader avec Saint Paul, qu'il y a là haut d'autres biens, un autre eſtat plus ſolide & plus floriſſant,

riſſant, que tout ce qui nous occupe & nous amuſe ici bas : *Cognoſcentes nos habere meliorem & manentem ſubſtantiam.* Bien plus, il y a des maux dans la vie, où le cœur ſe refuſe à toute autre conſolation ; des maux dont on ne peut adoucir le ſentiment que par les réfléxions éternelles. Car où David auroit-il pris de la force & du ſecours contre l'invincible douleur de voir le ſang de ſes enfans couler dans ſa propre maiſon ; de ſe voir luy-meſme détroſné par la révolte de ſon fils ! Quel reméde à des maux ſi peu communs, s'il n'eut trouvé dans la vûë de ſon Dieu une reſſource de courage, & meſme de tranquillité, contre le déſeſpoir ordinaire à tous les pecheurs. Mon ame, diſoit-il, dans les jours ténébreux de ma triſteſſe, s'eſt fermée à toute conſolation : *In die tribulationis meæ renuit conſolari anima mea.* Mais j'ay penſé à Dieu ; je me ſuis ſouvenu d'un Dieu juſte, d'un Dieu vengeur, d'un Dieu rémunérateur. *Memor fui Dei.* J'ay repaſſé dans mon eſprit tant d'années d'afflictions, d'où il m'a tiré moy & mes peres : *Cogitavi dies antiquos.* J'ay eſtendu mon eſprit juſques dans l'éternité, où il me réſerve la récompenſe de mes peines & de mes travaux : *Annos æternos in mente habui.* Cette vûë & ce ſouvenir non ſeulement m'ont conſolé, mais encore

Hebr. 10. 34.

« pſ. 76. 3.

m'ont comblé de joye : *Memor fui Dei & delectatus ſum.*

En eſt-ce aſſez pour vous convaincre de cette premiére vérité ; que meſme dans les plus grands maux de la vie on trouve de la douceur par l'eſpérance du ciel ! Sentez-vous cette vérité ! Qui vous en empeſche ! A quoy tient-il ! A vos pechez, dites-vous, qui vous ont laiſſé la foy du ciel ; mais qui vous en oſtent l'eſpérance.

Ici, Meſſieurs, permettez moy de tirer de voſtre cœur & de vos propres ſentimens, la conviction d'une ſeconde vérité attachée à la précédente. C'eſt que la ſituation la plus douloureuſe de la vie, eſt celle d'un Chreſtien qui s'eſt privé par ſes pechez de l'eſpérance du ciel. Et plût à Dieu que ce diſcours portât tout entier à faux, & ne tombât ſur pas un de cet auditoire ! Ecoutez moy, écoutez voſtre conſcience, & ſoyez Juge entr'elle & moy.

II. Je n'ay pour cela, qu'à vous faire une queſtion, qui eſt la meſme que faiſoit Job à ſes trois amis. Quelle eſt, leur diſoit-il, l'eſpérance d'un pecheur qui veut faire l'homme de bien, qui paſſe pour homme d'honneur ; hypocrite cependant, qui ne ſonge qu'à contenter ſes paſſions avares & ſenſuelles ! Que peut-il eſperer, ſi Dieu l'y laiſſe croupir & ne l'en délivre pas ! Quelle conſolation peut-il trouver, ſoit qu'il

veüille penſer à Dieu, ſoit qu'il en détourne ſa penſée! *Quæ eſt ſpes hypocritæ, ſi avarè rapiat & non liberet Deus animam ejus? An poterit in Omnipotente delectari?* Job. 27. 8.

Suppoſons, comme il eſt vray, que l'homme quel qu'il ſoit, ne peut vivre content ſans eſtre animé par quelque eſpérance. Où eſt celle du pecheur obſtiné dans ſon peché? Peut-il arreſter ſes yeux ſur ſes biens, ſur ſes maiſons, ſur tout ce qui fait ſon plaiſir; qu'il ne ſoit auſſitoſt frappé de cette affligeante penſée! Voilà ce qu'il me « faut quitter, ce qui ne ſera plus à moy, dans un « an, dans dix ans, demain, aujourd'huy peut- « eſtre. Un temps ſi court, une ſi courte eſpéran- « ce peut-elle entretenir la joye dans le cœur d'un homme Chreſtien! Plus il y a d'années qu'il joüit de ces biens ſi doux, plus il craint qu'ils ne luy échappent. A force de déſirer, il ſent mourir ſes déſirs: il ne voit plus rien qui en ſoit digne. Il jette les yeux ſur le monde, il le reconnoiſt tout changé: d'autres viſages, d'autres mœurs: un peuple tout nouveau d'inconnus & d'eſtrangers, pour qui le cœur ne dit plus rien: des remords ſur le paſſé, de l'indifférence pour le préſent, de la crainte pour l'avenir. On ne peut plus ſouffrir la joye, non pas meſme celle d'autruy. Tout le monde péſe alors, & l'on péſe à tout le monde.

O mon cher Frere ! les yeux au Ciel : ç'eſt là le temps, le moment : c'eſt-là l'unique but qui reſte à voſtre eſpérance. Mais où eſt-elle l'eſpérance de ces vieux pecheurs endurcis ! S'il n'y a plus rien pour eux ſur la terre ; y a-t-il quelque choſe dans le ciel ! ils n'oſent y penſer. Si quelquefois ils y penſent malgré eux, ils retombent auſſitoſt de tout leur poids vers la terre, où ils ont mis tout leur cœur. Ils ſe replient honteuſement ſur eux-meſmes & ſur leurs plaiſirs paſſez. Ils retournent d'eſprit & de cœur ſur les traces imaginaires du chemin délicieux qu'ils ont fait. Ils ſe tiendroient heureux de le recommencer encore. Ils n'en parlent qu'en ſoupirant. Ils ſe rabbaiſſent chargez d'années aux meſmes amuſemens qui avoient fait l'occupation de leur plus folle jeuneſſe. Ils vont ſe déſennuyer dans les compagnies, en y portant l'ennui de leur préſence & de leur converſation. Ils vont aux ſpectacles publics ſe donner eux-meſmes en ſpectacle. Ils ne connoiſſent plus d'autre affaire que le jeu.

Mais encore faut-il bien, diſent-ils, paſſer le temps ! Quoy donc ! le temps n'eſt-il pas aſſez rapide & aſſez prompt à paſſer ! Selon vous la vie eſt ſi courte ; comment les jours vous ſemblent-ils ſi longs ! Vous ne pouvez ſans frémir regarder la fin de la vie ; & vous courez à la fin

de chaque jour : vous ne ſçavez à quoy paſſer les jours. Un vray Chreſtien n'eſt jamais dans cette peine : un vray Chreſtien n'eſt point oiſif. Combien de devoirs a-t-il à rendre, à ſon Dieu, à ſon Prince, à la patrie, au public, à ſa famille, à ſa condition, à ſes amis : ſon ame à cultiver, ſes comptes à régler, ſa conſcience à gouverner, ſes préparatifs à faire pour l'éternité. Rien de tout cela, pecheur, ne mérite-t-il vos ſoins ! Ce cœur toûjours fertile en mille honteux déſirs ; cet eſprit toûjours regorgeant de mille ſales idées, ne peut former un ſeul déſir pour le ciel, une ſeule idée de Dieu. Tout eſt amer & déſolant pour luy dans cette penſée. *An poterit in Omnipotente delectari.*

Où eſt donc ſon occupation, ſa joye, ce qui luy tient lieu de conſolation ! Vous le ſçavez ; mais le diray-je ! Des cartes, des joüeurs, de l'argent, de l'appetit, des nouvelles, des railleries : voilà dequoy l'amuſer. Mais que peut-il eſperer ! Dans le mauvais temps il en eſpere un plus beau : dans les ennuis du jour, il eſpere le repos & le ſommeil de la nuit : dans les inquiétudes de la nuit, il eſpére le retour du jour : dans les infirmitez, il eſpere du ſoulagement. Indigne enchaiſnement de frivoles eſpérances ! Et dans les derniers combats, dans l'extremité de la vie : qu'eſpere-t-il ! quelque tréve avec la mort ; pour

quelques jours au moins : pour combien ! car il faut finir. Et quelle fin ! la mort, les vers. On voudroit que tout finit-là ; qu'il n'y eut rien par-de-là, ni enfer, ni éternité. N'eſtes-vous pas bien à plaindre & bien digne de pitié : d'eſtre obligé par les remords de voſtre mauvaiſe vie, à déſirer pour tout bonheur que tout finiſſe au tombeau !

Ah ! vous avez mis le bonheur de voſtre vie à n'avoir jamais aſſez, à déſirer tout, à ravir tout, à vouloir eſtre le premier, le plus honoré, le plus riche : & voſtre bonheur à la fin de voſtre vie, vous le mettez à n'eſtre rien ! Rien, c'eſt donc-là l'objet de vos déſirs & de voſtre convoitiſe pour toute l'éternité. O miſérables, dit Salomon ! *Infelices, inter mortuos ſpes illorum eſt !* Miſérables ! ils ont mis leur eſpérance entre les morts, dans la mort meſme & dans l'anéantiſſement. Ils ſe ſentent déſeſpérez, s'il y a quelque choſe aprés la mort. Ils ont borné tous les mouvemens de leur cœur durant tant d'années à la cendre, à la pourriture, au néant ! *Cinis eſt cor illius, & terra ſuper vacua ſpes illius.* Si cela s'appelle eſpérance, qu'eſt-ce donc que le déſeſpoir !

Sap. 15. 10.

Vous me direz que vous n'eſtes pas dans cet abandonnement, qu'il vous reſte encore quelque lueur d'eſpérance ; au moins en la bonté de Dieu : mais que voſtre cœur cependant ne vous dit rien pour le ciel. C'eſt donc que vous

n'aimez point Dieu. Vous voulez qu'il vous aime aſſez pour vous ouvrir l'entrée de ce royaume éternel : & vous ne voulez point l'aimer, ni luy ni ſon royaume éternel. Montrons dans le dernier poinct la profondeur de cet abiſme.

III. PARTIE.

ESTES-vous, Meſſieurs, bien perſuadez ; eſtes-vous meſme aſſez bien informez d'une vérité, néceſſaire autant qu'aucune autre à voſtre ſalut ! qui eſt, que ſans amour de Dieu, vous ne ſerez jamais ſauvez : que ſans amour de Dieu, toutes les autres vertus & morales & Chreſtiennes, humilité, probité, mortification, dévotion, charité envers le prochain, le martyre meſme eſt inutile. On peut, me direz-vous, ſuppléer à tout par la pénitence ; il eſt vray : mais la pénitence, & ſur-tout la pénitence qui finit la vie de l'homme, peut-elle eſtre ſans amour de Dieu !

Cet amour au reſte, Meſſieurs, ne conſiſte pas en paroles. En quoy donc ! Dans la préférence actuelle & abſoluë, de Dieu à tout ce qui n'eſt point Dieu : par conſéquent à nos biens, à nos plaiſirs, au monde, à la vie, à nous-meſmes.

Cela ſuppoſé, penſez-vous que la négligence, la froideur, l'indolence pour le ciel ſoit compatible avec l'amour de Dieu ! Croyez-vous que ce ſoit l'aimer que n'eſtre point touché de vous

voir éloigné de luy, que ne point désirer de vous réünir à luy, que craindre le moment qui vous rappellera vers luy ! Cela s'appelle-t-il aimer dans la pratique & le langage du monde ! Et comment donc se peut-il que cela s'appelle aimer Dieu ! Quoy ! Messieurs, aimer Dieu, ce sera n'avoir point pour Dieu d'autres mouvemens dans le cœur, que ceux que l'on ressent pour les choses indifférentes ! On pourra se flatter que l'on vous aime, ô mon Dieu ! quand on ne sentira ni désir de vous posséder, ni regret de ne vous pas posséder ! Non, Chrestiens Auditeurs, bien loin qu'en cet estat on puisse dire : *J'aime Dieu :* on n'a pas mesme commencé d'aimer Dieu. C'est Saint Augustin qui le dit & qui le preschoit à son peuple : & pour les en convaincre il s'addressoit à leur cœur : *Respondeat mihi cor vestrum, Fratres !* In Psal. 85. 11.

Mes Frères, disoit-il, je ne m'addresse point à vostre esprit : il pourroit inventer des subtilitez pour éluder la question que j'ay à vous faire. Je m'addresse à vostre conscience, à vostre bonne foy, à vostre cœur. Ecoutez-donc & que vostre cœur me réponde : *Respondeat cor vestrum.*

Vous avez vos biens, chacun selon sa mesure, & la pluspart vous en désirez encore plus : faisons une supposition, continuë Saint Augustin,

Si Dieu vous diſoit : tous ces biens que vous avez, je vous les conſerveray ; tous ces biens que vous déſirez, je vous les accorderay : vous les poſſéderez ſans allarme, on ne vous y troublera point; ni l'envie, ni la jalouſie, ni meſme la maladie : bien plus ; la mort ne viendra point : vous aurez la poſſeſſion de vos biens éternelle & immuable; ils ſeront toûjours à vous : *Æterna tecum erunt iſta.* Mais la condition, la voici. C'eſt qu'au milieu de tous ces biens inſéparables d'avec vous, content de ce bonheur naturel, vous conſentirez à ne me voir point, à ne voir jamais voſtre Dieu : *Faciem meam non videbis.* A cette propoſition, ſi Dieu meſme vous la faiſoit, que penſeriez-vous, ajoute Saint Auguſtin ! quel choix feroit voſtre cœur ! Choiſiriez-vous de demeurer tranquille au milieu de vos biens, au péril de ne voir jamais Dieu ! Choiſiriez-vous pluſtoſt de renoncer à tous les biens, dans l'eſpérance de voir Dieu ! Que voſtre cœur parle ; interrogez-le ! Ah ! ſi vous balancez, ſi vous héſitez un moment, vous n'aimez point Dieu, dit ce Saint ; vous n'avez pas commencé d'aimer Dieu. Pourquoy ! parce que Dieu n'a pas encore ſur voſtre cœur la préférence entiére & abſoluë ſur tous les biens de la vie ; ſans quoy point d'amour de Dieu : *Nondum cœpit eſſe amator Dei.*

A ce diſcours de Saint Auguſtin, quel mou-

vement duſt s'élever dans ſon auditoire, compoſé de vrays Chreſtiens fervens à ſe diſtinguer des payens & des hérétiques, par l'innocence de leurs mœurs & la fermeté de leur foy. Quels gémiſſemens de ces fidelles cœurs à cette penſée ! Eſtre heureux dans le monde, & malheureux juſqu'à ne voir jamais Dieu ! La ſeule idée du péril de ne point voir Dieu, de ne le point aimer, de n'avoir pas commencé de l'aimer, les faiſoit frémir.

Frémiſſez-vous comme eux, Chreſtiens du temps, eſclaves du monde qui m'écoutez ! Sentez-vous vos cœurs, allarmez du meſme péril ! Mais connoiſſez-vous bien vos cœurs ! Si vous en jugez par vos mœurs, par voſtre attachement habituel aux biens de la terre, n'avez-vous pas lieu d'appréhender, que ces miſérables biens ne vous ſoient plus chers que la poſſeſſion de Dieu ! Ne ſoyez point ſurpris de la queſtion que je vous fais. On a vû des gens ſi paſſionnez pour le monde, & ſi indifférens pour Dieu ; que d'oſer dire à leurs amis : Que pour cent ans de plaiſirs & d'honneurs tranquilles, ils ſeroient preſts de renoncer à tous leurs droits ſur le ciel. On en a vû. Mais on les a vûs ſur le poinct d'aller devant Dieu ſentir le poids de leur blaſphême & l'horreur de l'éternité.

A Dieu ne plaiſe, Meſſieurs, que je croye

pas un de vous capable de ces ſentimens, qui ne peuvent eſtre inſpirez que par un long libertinage. Mais je n'en vois que trop d'aſſez attachez à la terre, pour n'oſer penſer au ciel, pour n'en parler qu'avec peine, & n'en oüir parler qu'avec ennui. C'eſt à ces gens-là que je dis : défiez-vous de voſtre cœur, lorſqu'il vous dit que vous croyez, que vous eſpérez, que vous aimez Dieu. Ecoutez la voix paternelle du Sauveur qui vous a régénérez par ſon ſang. Il vous dit ce que la mere des Machabées diſoit au plus jeune de ſes fils, pour l'encourager dans les ſupplices : O mon « fils ! je vous ay porté dans mon ſein ; non pour la « terre, mais pour le ciel. *Peto nate, ut aſpicias* « 2. *Machab.* *ad cœlum & ad terram.* Je vous en conjure, ô « 7. 28. mon fils ! regardez le ciel & la terre ; conſiderez-« les, comparez-les. Voyez la terre ; voilà ce qu'il « faut quitter. Voyez le ciel ; voilà où il faut aller. « Si vous n'y allez pas, où irez-vous ! «

Maintenant ſur-tout, qu'eſt-ce qui vous em- 1709. peſche, Meſſieurs, d'y élever vos déſirs ! La terre a-t-elle quelque choſe qui puiſſe vous arreſter ! N'eſt-elle pas dépoüillée de tous ces faux charmes qui ſéduiſoient voſtre cœur ! Ce n'eſt plus ce monde brillant, floriſſant, regorgeant de biens. L'or & l'argent ſemblent rentrez dans les entrailles de la terre, d'où nous les avions tirez. La terre ingrate & ſtérile refuſe de nourrir les

hommes, & ne leur offre plus qu'un tombeau. Le dérangement des ſaiſons nous annonce le déſordre & la confuſion derniére des élémens. Le ſoleil ſemble ſe laſſer de nous preſter ſa lumiére; & les aſtres ne roulent plus qu'à regret autour de nous. L'univers tend à ſa fin; nous ne penſons point à la noſtre: nous ne voulons pas comprendre que le ciel eſt noſtre vraye fin. Ce monde tel qu'il eſt, infidelle & corrompu, n'eſt plus capable de plaire; ſi ce n'eſt aux gens ſans probité, ſans honneur & ſans religion. Les vices les plus honteux, les plus odieux à tous les ſiécles ont pris la place des vertus dans ce ſiécle malheureux. Ah! Si le monde en cet eſtat vous paroiſt encore digne d'eſtre aimé; pouvez-vous haïr l'enfer dont il n'eſt plus que l'image! Et voilà ce que l'on compare, ou pluſtoſt ce que l'on préfére au ciel.

Seigneur! ne vous vengez pas de ce mépris criminel ſelon l'eſtenduë de noſtre malice. Que voſtre miſéricorde arreſte & tempére les coups, que voſtre juſtice continuë de nous porter. Il eſt vray que ces coups qui nous ſemblent ſi péſans, ſont des coups de ſalut, pour nous détacher du monde & nous rappeller à vous. Nous y retournons, Seigneur; par un chemin rude, il eſt vray: mais de quelques épines que le chemin ſoit couvert, pourvû que le ciel ſoit au bout,

nous ne plaindrons point les ſueurs & le ſang qu'il nous en couſte. De combien de fleurs & de couronnes le chemin par où nous marchions eſtoit-il ſemé ! de tous coſtez elles naiſſoient ſous nos pas. Il ne falloit les ramaſſer que pour vous en faire hommage & les jetter à vos pieds: peut-eſtre avec trop de plaiſir en avons-nous paré nos teſtes; & c'eſt ce qui vous a déplû.

Rentrez, Seigneur, dans tous vos droits ſur nous. Tirez de noſtre foibleſſe & de noſtre abbaiſſement le tribut de gloire qui vous eſt dû, & que nous avons eſté peu fidéles à vous rendre. Mais écoutez les ſoupirs de voſtre peuple. Je le puis appeller ainſi, puiſqu'il eſt maintenant preſque le ſeul qui s'intereſſe à l'honneur de voſtre Egliſe. Ecoutez les ſoupirs d'un Roy fidelle & religieux, qui tous les jours pour ſon peuple & pour luy reconnoiſt avec foy la ſouveraineté de voſtre empire & la dépendance du ſien. Nous nous humilions avec luy ſous voſtre puiſſante main. Mais ce n'eſt que ſous voſtre main. Ce n'eſt point, ô mon Dieu, ſous la main de nos ennemis. Nous ne les regardons que comme les inſtrumens de voſtre puiſſance irritée, eux-meſmes deſtinez au chaſtiment, quand ils auront ſervi voſtre providence paternelle à ramener vos enfans à leur devoir.

Nous avions crû ce moment arrivé dans ce 1709.

Voyez la préface.

mémorable combat ; où la victoire balancée ſi long-temps, & preſque arrachée de leurs mains, nous eſt encore échappée ; mais couverte de leur ſang, & nous laiſſant leurs dépoüilles pour gages de ſon retour. Ne nous flattons pas de ce retour, tandis que nos pechez en retarderont le moment & tiendront les miſéricordes de Dieu arreſtées dans ſon ſein par ſa colére. C'eſt avec Dieu qu'il faut faire noſtre paix, ſi nous la voulons faire avec les hommes.

Pſ. 76. 9.

SIRE, j'oſe parler ainſi, parce que je parle devant Dieu ; & que Dieu voit ces meſmes ſentimens mieux gravez dans voſtre cœur, que je ne les puis exprimer par mes paroles. Il y a ſi long-temps que vous eſtes comblé des bénédictions du ciel, que vous ne pouvez ignorer quelles ſont les véritables. Dieu vous en fit une vive leçon, par les mouvemens & les périls des premiéres années de voſtre régne. Il vous y rappelle encore aujourd'huy, par les orages préſens. Tout cet intervalle éclatant, renfermé entre ces deux termes difficiles & laborieux, ne vous a produit qu'une gloire auſſi fragile que le monde. Il n'y aura que les épreuves de voſtre vie, acceptées avec ſoumiſſion, ſouſtenuës avec piété, qui vous mériteront une gloire auſſi durable que Dieu. Perſuadez-vous qu'il vous dit ce que Jeſus-Chriſt diſoit à Saint Pierre, en luy

voulant laver les pieds : *Ce que je fais maintenant, tu ne ſcais pas pourquoy je le fais : un jour viendra que tu le ſçauras, & que tu en beniras ma providence.* Et ce jour, SIRE, ſera celuy de l'heureuſe éternité. Ainſi ſoit-il. Joan. 13. 7.

SECOND SERMON POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARESME.

Sur le bonheur des hommes dans le ciel.

Domine, bonum eſt nos hîc eſſe. Si vis, faciamus hîc tria tabernacula : tibi unum, Moïſi unum & Eliæ unum.

Seigneur nous voilà bien ici : faiſons-y, s'il vous plaiſt, trois tentes ; une pour vous, une pour Moïſe, & une pour Elie. En Saint Matth. chap. 17.

JESUS-CHRIST ſur le Thabor fait voir à trois de ſes diſciples une image de la gloire qu'il leur prépare dans le ciel. Cette image toute légére & paſſagére qu'elle eſt, fait d'abord ſur leurs eſprits une ſi forte impreſſion, qu'ils oublient le reſte du monde ; & ne ſongent qu'à dreſſer

dreſſer trois tentes au meſme lieu, pour y contempler à loiſir les merveilles dont ils ſont charmez. Nous voilà bien, diſent-ils, demeurons-y : *Bonum eſt nos hîc eſſe ; faciamus hîc tria tabernacula.* «

Pierre, à ce que dit l'Evangile, en prononçant ces paroles, ne ſçavoit ce qu'il diſoit : *Neſciebat quid dicebat.* Il parloit en homme ignorant de ſon vray bien, qui ne conſiſtoit pas à gouſter le repos préſent ; mais à mériter par le travail, la gloire & la paix du ciel, dont ce myſtére eſtoit la figure.

Avons-nous l'eſprit plus ouvert & moins aveugle que Pierre à noſtre véritable bonheur ! Attachez éperduëment à l'amour de cette terre, où nous ne vivons que pour attendre la mort ; & ſans affection, ſans ſouci pour cette patrie céleſte, où l'éternité nous attend aprés la mort !

Si jamais cet aveuglement fut digne de compaſſion, c'eſt dans noſtre ſituation préſente, au milieu des maux dont nous ſommes environnez. Qui de nous peut dire maintenant ſans eſtre contredit par ſes yeux & par ſa raiſon : *Bonum eſt nos hîc eſſe :* Nous voilà bien, demeurons comme nous ſommes ! A ce ſeul mot ne gémiſſez-vous pas ! ne vous faites-vous pas une image des maux publics, affligeante pour le préſent, ménaçante pour l'avenir ! O ! mes chers Audi-

teurs ; n'accuſons point le préſent ni l'avenir, ni les événemens qui ſont le malheur du monde. Avoüons plûtoſt que cet eſtat pénible & douloureux eſt noſtre eſtat naturel ; que non ſeulement dans les maux, mais dans les biens meſme de la vie, il n'y a rien qui puiſſe nous rendre heureux. Dieu ſeul eſt le bonheur de l'homme ; & l'homme ne peut gouſter ce bonheur que dans le ciel.

Surquoy, bien loin de murmurer de la providence de Dieu ; au contraire, Meſſieurs, admirons noſtre dignité & adorons ſa bonté. C'eſt à ces deux ſentimens que Saint Auguſtin nous éléve, en nous répréſentant l'homme comme quelque choſe de ſi grand, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe le rendre heureux. *Tam magnum bonum eſt natura rationalis ; ut nullum ſit bonum quo beata ſit, niſi Deus.*

De nat. boni. cap. 7.

Développons cette penſée en deux conſidérations : l'une ſur la dignité de l'homme, l'autre ſur la bonté de Dieu. L'homme eſt ſi grand que rien hors de Dieu ne peut eſtre ſon bonheur : telle eſt noſtre dignité. Dieu eſt ſi bon qu'il veut bien luy-meſme eſtre le bonheur de l'homme : telle eſt la bonté de Dieu. De là, Meſſieurs, deux humiliantes réfléxions ſur noſtre conduite. Eſtre convaincus qu'on ne peut eſtre heureux ſur la terre, & ne penſer qu'à la terre ; n'eſt-ce

pas une eſtrange ſtupidité. C'eſt le ſujet de mon premier poinct. Eſtre convaincus qu'on peut eſtre heureux en poſſédant Dieu dans le ciel, & ne point penſer au ciel ; n'eſt-ce pas une eſtrange ingratitude. C'eſt le ſujet de mon ſecond poinct. Demandons la grace du S. Eſprit. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

ESTRE heureux, c'eſt l'objet de tous les mouvemens de l'homme : il ne penſe, il ne veut, il n'agit que pour cette fin. Cependant rien de créé, de ſenſible & de temporel ne peut rendre l'homme heureux. Abrégeons les raiſonnemens & ſuivons l'expérience.

Conſultons Salomon le plus ſage & le plus heureux des Roys. Il nous déclare qu'il y a dans tous les biens trois défauts inévitables : vanité, difficulté, fragilité : *Vidi in omnibus vanitatem, afflictionem .... & nihil permanere ſub ſole.* Vanité dans les biens du monde ; ils n'ont rien de ſolide ni de réél : peine & difficulté dans les biens du monde ; ils ſont hériſſez de mille épines & joints à mille chagrins : fragilité dans les biens du monde ; ils s'écoulent & s'évanoüiſſent au moment qu'on croit les tenir. Tout cela peut-il rendre heureux un cœur tel que celuy de l'homme ! *Eccli. 2. 11.*

I. EXAMINEZ ce qui ſe fait aujourd'huy ſur le Thabor. Le ſpectacle merveilleux que Jeſus-Chriſt y donne à ſes ſerviteurs, paſſe dans leur eſprit pour une eſpéce de bien, capable de leur faire oublier tous les autres. Ils ne ſongent plus à leurs barques, à leurs filets, à leurs parens ni à leurs fortunes : ils ſeroient contens de voir toûjours ce qu'ils voyent en ce moment : ils veulent baſtir des maiſons, élever des tabernacles ; pour s'occuper abſolument de la douce vûë de ce bien : *Faciamus tria tabernacula.* Que voyent-ils ! une lumiére pareille à celle du ſoleil ; une lumiere créée, un éclat paſſager, qui n'eſtoit que l'ombre du bonheur qui nous eſt promis dans le ciel.

Cet éclat extérieur déployé par Jeſus-Chriſt, ce viſage rayonnant comme le ſoleil, *Sicut ſol* ; ces habits blancs comme la neige, *Sicut nix* ; ne ſont-ce pas des images de la foibleſſe & de la vanité des biens créez ? Ne vous y trompez pas, mes Freres, dit Saint Auguſtin. Le bonheur du ſiécle, n'eſt pas un bonheur ; c'eſt ſeulement comme un bonheur : *Quaſi, quaſi felicitas eſt ſæculi.* C'eſt une apparence, une figure, une reſſemblance de bonheur ; c'eſt une ſuperficie ſans fonds & ſans réalité. Vous croyez avoir quelque choſe, vous n'avez rien.

Enar. 2. In Pſ. 48. 16.

C'eſt ce qui fait que plus on a, plus on

veut avoir : ce que l'on a ne répondant jamais à ce qu'on s'eſtoit figuré ; nous paroiſſant toûjours revêtu de quelque défaut où l'on n'avoit point penſé ; n'égalant point nos idées ; ne rempliſſant point la capacité de noſtre cœur ; nous engageant à rechercher dans la diverſité des biens ce que nous ne pouvons trouver dans la poſſeſſion d'un ſeul bien.

C'eſt ce qui fait que plus on a, plus on eſt mécontent de ce que l'on a. Dans le moment que l'on poſſéde, on eſt las de poſſéder, on mépriſe ce que l'on poſſéde, on ne ſent plus la douceur de poſſéder. Quand nous nous propoſons quelque bien que nous n'avons pas, nous diſons tous comme Salomon : *Vadam & affluam deliciis & fruar bonis :* Je vas me rendre heureux, je vas me donner du plaiſir, vivre content & en repos : *Vadam.* Avons-nous gouſté quelque temps ce plaiſir & ce repos : nous reconnoiſſons tous avec le meſme Salomon, qu'en toutes choſes il n'y a que vanité : *Et vidi quod hoc quoque eſſet vanitas.* Le cœur ſe porte à ce qui luy plait avec empreſſement, avec complaiſance ; & s'y dérobe auſſi-toſt par dégouſt & par mépris. *Eccli. 2. 1.*

C'eſt ce qui fait encore que plus on a, plus on eſt chagrin de ce qu'on n'a pas. C'eſt là le fruit le plus certain de l'opulence & de l'abon-

dance ; on en devient plus vif aux moindres petits beſoins, plus impatient ſur tout ce qui manque. Un Roy d'Iſraël rentre dans ſon palais l'indignation ſur le front, le dépit & la douleur dans l'ame ; il ſe jette ſur un lit, il ne veut voir perſonne, il ne veut pas meſme manger : *Venit in domum ſuam indignans & frendens, & projiciens ſe in lectulum, & non comedit panem.* 3. Reg. 21. 4. Quoy ! l'ennemi eſt-il entré dans ſes Eſtats ? a-t-il perdu quelque bataille ou quelqu'un de ſes enfans ! Non, mais il manque à ſes jardins la vigne d'un voiſin difficile & obſtiné, qui refuſe de la luy vendre. Un tel refus met toutes ſes paſſions en mouvement : il ne trouve rien dans ſa condition qui l'en puiſſe conſoler : plus il eſt riche & puiſſant, plus il porte impatiemment qu'un morceau de terre luy manque. Il en arrive autant aux plus puiſſans & aux plus Grands. Il ſe forme dans noſtre cœur, à meſure que les biens nous viennent, une altération, une ſoif, qui nous fait compter pour rien tout ce que nous poſſédons, en comparaiſon de ce que nous déſirons. Convenons-donc du vuide & du néant qui ſe trouve renfermé dans les biens les plus ſenſibles. *Vanité des vanitez, & tout n'eſt que vanité.*

II. FOÜILLONS dans une ſeconde ſource de miſére & de chagrin : c'eſt la difficulté, le tra-

vail, & l'amertume attachée à tous les biens. *Vidi in omnibus vanitatem & afflictionem*, dit Salomon.

Ce jour brillant de la transfiguration ſemble eſtre le plus ſerein de toute la vie du Sauveur : on voit pour ainſi parler, les ſiécles paſſez renaiſtre, & luy venir rendre honneur, en la perſonne de Moïſe & d'Elie. Ils paroiſſent à ſes coſtez ; ils s'entretiennent avec luy ; mais de quoy ! Saint Luc nous l'apprend. Luy parlent-ils de triomphes, de miracles, d'événemens proportionnez à la ſplendeur d'un ſi beau jour ! au contraire ils luy parlent de mort, de croix, des affronts & des ſupplices qui l'attendent à Jeruſalem : *Dicebant exceſſum ejus, quem completurus erat in Jeruſalem.* Les tourmens du Calvaire viennent chercher Jeſus-Chriſt juſques dans la gloire du Thabor. Les humiliations de ſa mort occupent ſon eſprit dans le plus beau jour de ſa vie. Et nous croyons trouver des jours exempts de ſoucis, des biens purs & exempts de peines ! Où ſont-ils ! en quel âge, en quel eſtat & en quelle condition ! *Luc. 9. 31.*

A-t-on peu de biens ! on s'afflige par les déſirs & par le ſoin d'en acquérir. A-t-on des biens ! on s'afflige par l'inquiétude & la crainte de les perdre. Eſt-on dans une pleine & paiſible poſſeſſion des biens qu'on a deſirez, acquis, défendus

& conſervez ! on s'afflige par le dégouſt & par la poſſeſſion meſme.

Job. 10. 1. Ah ! j'entends dire à Job : je ſuis ennuyé de la vie : *Tædet animam meam vitæ meæ.* Je n'en ſuis pas ſurpris ; c'eſt un homme accablé de maux ſans conſolation & ſans reméde. Mais J'entends Salomon faire les meſmes ſoupirs, au milieu de tous les avantages qui forment le parfait bonheur. Je l'entends s'écrier : *Tæduit me vitæ meæ.* *Eccl. 2. 17.* Je ſuis las, dégouſté, & fatigué de la vie : & c'eſt un Roy qui parle ainſi ſans avoir jamais éprouvé nul revers de la fortune, accablé du ſeul poids de ſa grandeur & de ſa proſperité. Non, ne vous addreſſez pas aux ſeuls pauvres, aux ſeuls malades, pour ſçavoir d'eux quel eſt le poids de leurs maux : ils ne ſentent que le poids des afflictions de la vie. Conſultez les Princes, les Roys : demandez-leur ce que péſent leurs couronnes, qui ſont regardées par le vulgaire comme les premiers de tous les biens. Comptez les chagrins, les jalouſies, les inimitiez, les guerres, qu'ils ſont obligez malgré eux de ſouſtenir ; de combien de fâcheux revers leur fortune eſt entrecoupée ; de combien de ſoucis leurs plaiſirs ſont empoiſonnez. Ce ſont là cependant les heureux du monde ; objets de l'admiration ou de l'envie des mortels. N'eſt-ce pas meſme aſſez d'avoir un corps, pour y trouver un obſta-

cle inévitable à la vraye douceur des plaiſirs ! N'eſt-il pas le premier à ſouffrir de leur excez ! leur continuité ne l'épuiſe-t'elle pas, ne l'accable-t'elle pas ! La longueur meſme du repos n'eſt-ce pas une fatigue ! Eſt-il une ſituation qui ne méne à la laſſitude ; un mets qui ne porte enfin au dégouſt ! Les alimens, dit Saint Auguſtin, ſont autant de médicamens à l'infirmité du corps. Sans ces ſecours aſſidus la faim, dit-il, nous tuëroit comme la fiévre. *In Pſ. 122. n. 12.*

Il eſt donc vray que noſtre corps, l'objet & le ſujet de preſque tous nos plaiſirs ; eſt auſſi l'objet & le ſujet, la cauſe & l'occaſion de la pluſpart de nos peines. Et tandis que l'ame eſt liée avec le corps, il n'y a pour elle dans ces biens vuides & vains rien de réel, que la peine & l'affliction qui en eſt inſéparable. Encore un troiſiéme défaut qui leur eſt eſſentiel, c'eſt la fragilité : *Vidi in omnibus vanitatem, afflictionem & nihil permanere.*

III. Saint Pierre & ſes deux compagnons ne ſongeoient qu'à gouſter la douceur de leur joye préſente ; & ſe la promettoient aſſez durable pour avoir tout le temps d'élever des pavillons, & de la gouſter à loiſir ; lorſqu'un nüage leur en déroba la vûë : *Ecce nubes lucida obumbravit eos.* Ils eſtoient dans la lumiére ; les voilà dans l'obſcurité : Moïſe, Elie ont diſparu ;

Jeſus-Chriſt s'eſt caché : un moment auparavant ils ſe croyent les plus heureux de la terre; un moment aprés ils ſçavent à peine où ils ſont.

Reconnoiſſez là, Chreſtiens, ce qui arrive tous les jours dans le cours de vos affaires. On forme de grands deſſeins ; une grande fortune ouverte à voſtre eſpérance ; un enchaiſnement de meſures dont le ſuccez paroiſt certain. Vous eſtes meſme parvenus au poinct d'élevation, d'honneur, où vous aſpiriez. Vous comptez ſur pluſieurs années de contentement, de repos. *Ecce nubes* : un nüage imprévû, un contretemps inévitable à toute la prudence humaine, emporte tout, renverſe tout. Vous vous flattez de la ſanté, à la veille d'une maladie : *Ecce nubes.* Vous vous promettez une longue vie, à quatre pas du tombeau : *Ecce nubes.* Vous approchez de la faveur, un faux rapport vous en éloigne: vous avez amaſſé des biens, un procez vous les ravit : vous eſtes fiers de voſtre réputation, une calomnie vous déshonore : *Ecce nubes* ; voilà le nüage, humiliez-vous ; & confeſſez que le changement, la fragilité, l'inſtabilité eſt attachée à tous les biens de la vie.

1710. Quel rang avons-nous cru tenir entre tous les peuples de l'univers ! eſtoit-il rien de comparable à nos richeſſes, à nos forces ! Un en-

chaiſnement continuel de ſuccez conſtamment heureux, en tous lieux, en toutes ſaiſons, contre toutes ſortes d'ennemis, ſembloit avoir lié la fortune & la victoire a nos armes & à noſtre nom. Le nüage a paſſé ſur l'éclat de noſtre gloire : & quoyqu'il ne l'ait pas éteinte, il la couvre au moins de ſon ombre, il l'enveloppe & la dérobe aux yeux : *Nubes obumbravit eos.* La fertilité, l'abondance eſtoit comme naturelle à nos champs. La France nous ſembloit une ſource inépuiſable de toutes ſortes de biens. Tous ces biens paroiſſoient acquis à noſtre induſtrie, ou dûs à noſtre bonheur. Le nüage a fondu ſur noſtre abondance ; il a rendu nos biens inviſibles en un moment. Et ce nüage, chers Auditeurs, ce ne ſont point ſeulement nos ennemis qui l'ont eſtendu ſur nous : c'eſt nous, ce ſont nos propres mains, c'eſt noſtre avarice inſatiable & noſtre dureté qui l'ont formé ; qui ont répandu parmi nous cette défiance mutuelle qui glace & reſſerre tous les cœurs ; & qui nous faiſant oublier toutes les vertus, humanité, probité, charité, zéle pour le Prince & pour la patrie, honneur meſme & piété, ont réduit toute noſtre eſtude au ſeul amour de l'argent. C'eſt cependant le plus heureux, le plus magnifique, le plus puiſſant, le plus riche de tous les royaumes qui ſe

trouve à ce poinct là. Quels fonds peut-on donc eſtablir ſur tout ce qu'il y a de grand ſur la terre ! Et convaincus à nos dépens de la vanité de tous les biens, des difficultez qui y ſont unies, de la fragilité qui les ſuit : comment pouvons-nous dire avec quelque apparence de bon ſens ! *Bonum eſt nos hîc eſſe :* Nous voilà bien. Comment pouvons-nous fermer les yeux à tout ce qui nous allarme & nous picque, & nous accable, & nous dégouſte, & nous ennuye, & nous tourmente ici bas ! Comment pouvons-nous aimer la vie, toute miſérable qu'elle eſt ! Cela, Meſſieurs, n'eſt-ce pas, dit Saint Auguſtin, la plus grande des miſéres ; que la vie ſoit traverſée de tant de miſéres, & ſe faſſe toûjours aimer !

Serm. 311. c. 14. E. B. *Ipſa eſt major infelicitas, quæ ſe amari cogit.*

Quel eſt donc le deſſein de ce pere qui eſt au ciel, & dont nous ſommes les enfans ! Ne nous a-t-il mis ſur la terre que pour ſouffrir, pour y traiſner une triſte vie ! non, mais auſſi nous y a-t-il mis pour n'y marcher que ſur les fleurs, y fixer noſtre demeure, y eſtablir noſtre bonheur ! Mes Freres ! nous ſommes trop grands, d'une trop haute naiſſance, & trop chers au cœur de Dieu : pour eſtre ſortis de ſes mains ſous une ſi baſſe deſtinée. Il ne nous a créez que pour vivre de ſa vie & pour eſtre heureux de ſon bonheur. Et c'eſt pour nous en rendre

dignes & nous faire mériter l'héritage qu'il nous promet, qu'il nous envoye ſur la terre. Il y éprouve noſtre courage & noſtre fidélité par les fatigues & les périls : il nous ſouſtient en meſme temps par quelques légéres douceurs; & nous rappelle enſuite en noſtre patrie, entre ſes bras & dans ſon ſein, pour nous aſſocier à ſa gloire & à ſon bonheur : *Venite, poſſidete regnum quod vobis paratum eſt.* Voilà le deſſein de Dieu.

Comprenez donc s'il ſe peut, l'excez de noſtre folie & de noſtre aveuglement, de demeurer attachez d'eſprit & de cœur aux foibles douceurs de la vie, comme ſi elles n'eſtoient pas empeſtées de mille dégouſts, traverſées de mille douleurs : toûjours preſts à gémir des maux que nous y ſouffrons ; & cependant toûjours preſts à dire comme S. Pierre : Nous voilà bien ; demeurons-y. Combien de temps ! vingt ans, trente ans, cent ans ; une éternité, s'il ſe peut. Mais ces vingt ans, trente ans ſeront peut-eſtre auſſi durs à paſſer, que ceux que vous avez paſſez : mais ils ſeront ſujets peut-eſtre à de nouvelles miſéres : mais fuſſent-ils auſſi heureux que vous vous les figurez, ils ſeront ſuivis infailliblement du poids accablant de la vieilleſſe. Il eſt vray ; mais enfin c'eſt vivre ; & vivre, en quelque eſtat & quelqu'âge que l'on ſoit, c'eſt

le charme du cœur humain. Plus on eſt inſenſible à tous les autres plaiſirs ; plus on eſt ſenſible à celuy de vivre. On ſe replie alors avec plaiſir ſur ſoy-meſme & ſur les années dont on ſe trouve accablé. On retourne en idée ſur le chemin qu'on a fait : on ſe tiendroit heureux de le pouvoir encore faire ; au péril de rentrer dans les foibleſſes de l'enfance, & dans les mauvais pas où l'on eſt autrefois tombé. Quelqu'importune que ſoit la vie que l'on paſſe dans la vieilleſſe, & meſme dans l'affliction ; la mort eſt toûjours plus fâcheuſe. On eſt toûjours preſt de dire, avec le meſme regret que ce Roy des Amalecythes, à qui le Prophéte Samuël portoit le couteau ſous la gorge pour l'immoler : *Siccine ſeparat amara mors !* Eſt-ce ainſi que l'amére mort me ſépare ! Hé de quoy vous ſépare-t-elle ! à quoy vous arrache-t-elle ! aux fers, aux larmes, aux regrets, au déſeſpoir d'avoir eſté jeune, riche, brillant, puiſſant ; & de ne pouvoir plus l'eſtre. La mort arrachoit ce Prince à toutes ces ſortes de maux, & la mort luy eſtoit amére.

Avez-vous donc oublié, mon cher Frere, que vous n'eſtes point né pour demeurer là ; que ce n'eſt point pour vivre là, que vous avez Dieu pour pere, & le ciel pour héritage, & l'éternité pour centre de voſtre repos ! Si Dieu

dans la création ſe fut propoſé de vous créer malheureux ; il n'eût eû qu'à vous créer tel que vous eſtes par vos déſirs ; c'eſt-à-dire à vous attacher à la terre pour toûjours ; à des biens qui vous fatiguent ; à des richeſſes qui vous rongent ; à des plaiſirs qui vous épuiſent ; à un corps qui ſéche, languit, & chaſſe de chez luy voſtre ame, avant qu'elle en veüille ſortir. Au contraire pour vous apprendre & vous faire ſentir qu'il vous appelloit ailleurs, qu'il vous préparoit un eſtat tout autre que celuy-cy ; qu'a-t-il fait ! il vous a donné un cœur immenſe & inſatiable, qui ne voit rien ſur la terre aſſez grand pour le remplir : un cœur impatient, qui n'y trouve rien que de pénible, & qui ne peut rien ſouffrir qui s'oppoſe à ſon repos : un cœur immortel, qui voit périr icy-bas malgré luy tout ce qu'il aime, & qui ne peut ceſſer d'aimer & de rechercher ce qui peut le rendre heureux. Il ne l'eſt donc pas icy-bas ; il ſent qu'il ne l'eſt pas ; il comprend qu'il ne peut l'eſtre : & quand meſme il y ſeroit heureux, il ceſſeroit de l'eſtre, éprouvant & voyant tous les jours qu'il en faut ſortir. Il faut donc néceſſairement ou que ce Dieu, ce pere qui vous a fait, vous ait fait pour eſtre malheureux ; ou qu'il ait mis voſtre bonheur hors de la vie, hors de la terre, hors de tout ce que nous voyons & de tout ce que nous poſſédons.

» Telle eſt, dit Saint Auguſtin, la grandeur &
» l'élévation de la créature raiſonnable au-deſſus
» de toutes les créatures ſans raiſon ; qu'il n'y a
» ſur la terre aucun bien quel qu'il ſoit, qui puiſſe
» eſtre ſon bonheur. Quel eſt donc ce bonheur que ce pere tout-puiſſant a préparé à ſes enfans pleins de raiſon? C'eſt luy, luy-meſme & luy ſeul. Mes chers Freres Dieu eſt ſi bon que nous ayant fait aſſez grands pour ne pouvoir eſtre heureux que par luy ſeul ; il a bien voulu ſe donner à nous dans le ciel, pour objet éternel de noſtre béatitude. *Tam magnum eſt bonum natura rationalis, ut nullum ſit bonum quo beata ſit, niſi Deus.* Voyons donc maintenant dans la ſeconde partie quel eſt ce bonheur céleſte qui ne conſiſte qu'en Dieu.

De natura boni. cap. 7.

II. PARTIE.

A QUELQUE excez que ſoit montée la folie du monde idolâtre, en prodiguant à des Roys l'encens & le nom de Dieu : ce n'eſtoit qu'une baſſe flatterie que la raiſon déſavoüoit. Il n'y a que le fidelle Iſraëlite & le fidelle Chreſtien qui reconnoiſſent pour vérité, que non ſeulement les Roys & les Princes, mais ſans exception tous les hommes vertueux, deviennent aprés la mort, non pas Dieux, mais poſſeſſeurs de Dieu meſme, & heureux du bonheur de Dieu.

La nature

La nature ne comprend point que Dieu ſe veüille donner à nous en qualité de récompenſe, & comme noſtre propre bien. Dieu ſeul a pû nous l'apprendre, en déclarant à Abraham, que non ſeulement il ſeroit ſon protecteur, mais encore ſa récompenſe : *Ego protector tuus & merces tua.* Il pouvoit ce Dieu libéral donner aux biens naturels un tel degré de perfection, qu'ils euſſent pû remplir le cœur de l'homme, & ſuffire à ſon bonheur ; il n'a pas voulu nous borner à ſi peu de choſe : au contraire il a rempli exprés de défauts & d'imperfections tous les biens qui ſont hors de lui ; pour nous faire ſentir que noſtre bonheur n'eſt pas là, & pour nous diſpoſer à croire qu'il n'eſt qu'en luy. *Gen. 15. 1.*

Formons-nous une juſte idée de ce vray bonheur. Icy-bas vanité, difficulté, fragilité : trois vers qui rongent noſtre cœur, & qui l'empeſchent d'eſtre content au milieu des plus grands biens du monde. Au contraire, dans le ciel plénitude, tranquillité, éternité de tous biens : trois propriétez d'un bonheur qui nous doit paroiſtre infini, dés que nous comprenons ce que dit Saint Paul, que ce bonheur n'eſt autre choſe que Dieu qui ſera tout en tous : *Deus omnia in omnibus.* Pénétrons bien ces paroles. *1. Cor. 15. 28.*

PREMIEREMENT, Dieu ſera tout en multitude de biens : *Omnia :* car Dieu n'a-t-il pas tout, I.

& ne poſſéde-t-il pas tout ! Rien peut-il eſtre hors de Dieu, qui contient & qui comprend
In pſ. 78. tout ! *Ultra quod nihil eſt ;* dit Saint Auguſtin. Bien plus, Dieu n'eſt-il pas tout, puiſqu'il eſt la cauſe premiére & le protecteur de tout ! Rien qui ne luy doive l'eſtre ; & l'eſſence, les
Ibid. qualitez, les propriétez de l'eſtre : *Ex quo ſiunt omnia.* Bien plus ; Dieu n'eſt-il pas au-deſſus de tout, puiſqu'il eſt le ſouverain bien ! Rien qui ne dépende de luy & ne ſoit au-deſſous de luy :
Ibid. *Infra quod ſunt omnia* : Dieu a tout, il eſt tout, il eſt au-deſſus de tout. Quel bien, dit Saint Auguſtin, peut-il donc manquer à l'homme, qui aura le bien ſuprême, originel & univerſel pour
In pſ. 102. ſon bien ! *Quid ergo deeſt, cui ſummum bonum, bonum eſt ;*

Rien ne peut donc manquer au bienheureux en multitude de biens. En union de biens luy peut-il manquer quelque choſe ! Icy tous les biens ſont diſtinguez, diviſez, ſéparez ; l'un n'eſt pas l'autre : ſouvent meſme ils ſont oppoſez & ſe détruiſent l'un l'autre. On ne les peut gouſter que l'un aprés l'autre. Ils ont chacun leur uſage particulier. L'or tout précieux qu'il eſt, ne peut ſervir de lumiére. La lumiére agréable aux yeux, n'a nul agrément pour l'oreille. L'harmonie qui plaiſt à l'oreille, ne peut contenter le gouſt. Dieu ſeul eſt un bien propre à

contenter tous nos ſens, à remplir toutes nos puiſſances, à charmer noſtre eſprit, à raſſaſier noſtre cœur. En luy tous les biens ſont unis. Ils ſeront donc, dit Saint Auguſtin, tous unis « dans le bienheureux ; puiſque Dieu & luy ne « ſeront plus qu'un. *Totum habebis, totum &* « *In pſ. 36.* *ille habebit, quia tu & ille unum eritis.* «

A cette multitude & cette union de tous biens joignons encore la perfection. Nul défaut dans ce premier bien qui eſt Dieu, car c'eſt le bien meſme du bien : *Omnis boni bonum.* *Aug.* Nous ne gouſtons les biens créez que par leurs dehors, leurs qualitez, leurs apparences, leurs effets : dehors ſouvent trompeurs, apparences ſuperficielles, qualitez ambiguës, effets incertains & changeans. De-là vient le dégouſt que la poſſeſſion nous inſpire. On déſire, on eſtime, on aime ce que l'on n'a pas ; on ne l'a pas plûtoſt qu'on le mépriſe & qu'on en eſt rebuté : parce qu'on ne l'a pas plûtoſt, qu'on y trouve des défauts qu'on n'avoit pas vûs, ou qu'on n'avoit pas voulu voir : *Quæ dum non habeo, amo ; cum habuero, contemno*, dit Saint Auguſtin. *In pſ. 102. 8.* Mais Dieu étant non pas ce qui paroiſt beau, lumineux, puiſſant & bon ; mais la beauté meſme de la beauté, la lumiére de la lumiére, la puiſſance de la puiſſance, la bonté de la bonté ; c'eſt-à-dire l'eſſence de tous les biens & la perfection

de chaque bien ; comment ne combleroit-il pas toute la capacité de voſtre cœur !

» Quoy ! dit Saint Auguſtin, ſi je vous diſois, » mes chers Fréres, Dieu nous a promis de nous » donner dans le ciel des tréſors d'or & d'argent ; » vous m'écouteriez avec plaiſir ; *Si dicerem,* » *promiſit aurum, gauderes.* Je vous dis ; Dieu » nous a promis de ſe donner luy-meſme à nous : » & je vous vois triſtes, froids, languiſſans, dé- » couragez : *Promiſit ſeipſum & triſtis es.* Vous craignez de vous dégouſter de Dieu, de vous ennuyer avec Dieu ! c'eſt luy qui donne l'agrément, le charme à tout ce qui vous plaiſt ; & vous ne comprenez pas qu'il ait luy-meſme de quoy vous plaire ! Quand vous vous ennuyez d'un bien, comment vous en conſolez-vous, ſi ce n'eſt par le déſir & l'eſpérance d'un autre ! Et comment donc vous ennuyeriez-vous avec Dieu, qui eſt tous les biens enſemble ; & celuy que vous gouſtez, & celuy que vous déſirez, & tous ceux dont on peut ſe former l'idée : *Omnia.*

C'eſt dans ce ſens que Noſtre Seigneur a dit que ceux qui boiront de ſes eaux, n'auront jamais ſoif : *Qui biberit, non ſitiet in æternum ;* Et qu'au contraire la ſageſſe avoit dit, que ceux qui en boiront, auront encore ſoif : *Qui bibunt me, adhuc ſitient.* C'eſt dans le meſme

Joan. 4. 14.

Eccli. 24. 29.

ſens que les Anges qui voyent toûjours Dieu, déſirent toûjours de voir Dieu, ſelon l'expreſſion de Saint Pierre : *In quem deſiderant Angeli proſpicere* : c'eſt-à-dire qu'en meſme temps, poſſédant ce qu'ils déſirent, & déſirant ce qu'ils poſſédent ; ils ne ſentent jamais ni le dégouſt de la poſſeſſion, parce qu'ils déſirent toûjours ; ni le chagrin du déſir parce qu'ils poſſédent toûjours. Toûjours le bien qu'ils gouſtent leur eſt préſent & nouveau ; préſent par la poſſeſſion & nouveau par le déſir. Telle eſt, Meſſieurs, la plénitude de leur bonheur. Dieu dans les bienheureux eſt tout : mais encore il eſt tout en tous ; c'eſt ce qui en fait la tranquillité : *Omnia in omnibus.* 1. Petr. 1. 12.

II. La pluſpart des difficultez qui nous rendent la vie amére & ſes biens laborieux, ne viennent pas de leur fond ni de leurs qualitez naturelles ; elles viennent des combats qu'il faut nous livrer à nous-meſmes, & aux hommes nos pareils, pour les pouvoir poſſéder. Si la terre n'eſtoit condamnée qu'à nous produire des chardons, & nous qu'à la cultiver à la ſueur de noſtre front, ou qu'à la préſerver du dégaſt des beſtes & des inſectes ; on ſe feroit un plaiſir de ſon travail : & c'eſt à cette eſpéce de travail que l'homme eſtoit deſtiné dans l'eſtat de ſon innocence : il eſtoit dans le jardin de plaiſir « Gen. 3. 18.

» pour y travailler, dit l'Ecriture, & pour le gar-
Gen. 2. 15. » der : *Ut operaretur & custodiret illum.* Ce sont bien d'autres ennemis que les tygres & les lions, que nous avons à dompter pour vivre en repos sur la terre, & pour en gouster les biens : ce sont nos propres passions & celles des autres hommes ; l'avarice, l'orgueïl, l'ambition, l'intempérance, & l'envie par dessus tout ; qui sément sur tous les biens l'amertume, le poison, les épines, les procez, la discorde, la confusion, la guerre, le brigandage ; & d'un jardin de délices en font un enfer de tourmens.

Portons nos yeux sur ce vray paradis de repos & de volupté, où Dieu sera tout en tous : *Omnia in omnibus* : tout dans tous les bienheureux & dans chaque bienheureux ; sans qu'aucun porte envie aux autres, ou leur donne sujet d'envie : parce que tous possédant un mesme bien sans division, n'auront plus qu'un seul & mesme interest, un seul & un mesme amour. Tous seront freres & tous héritiers du mesme Dieu, mais héritiers sans partage & solidairement joüissans du mesme bien. Le nombre infini d'héritiers ne diminuëra point la grandeur de l'héritage, il sera tout entier en chacun
Aug. in psal. 49. des heritiers. *Hæreditas nostra non fit angustior numerositate hæredum.*

Vous avez peine à vous former l'idée d'un

bien tout à la fois propre & commun. Mais, dit Saint Auguſtin, ne comprenez-vous pas ce que c'eſt que la voix & la lumiére. Elles ſont communes à tous ceux qui ſe trouvent à leur portée ; & cependant particuliéres & propres ſans diviſion à toutes les oreilles qui entendent, & à tous les yeux qui voyent. *Non enim ſinguli dividunt inter ſe.* On ne s'aviſe point de ſe déclarer la guerre ni de s'entre-déchirer, pour s'enlever les uns aux autres l'avantage de joüir ſeul de la lumiére du ſoleil. Les peuples & les Roys qui répandent tant de ſang, pour diſputer à leurs voiſins un vain titre d'honneur, un eſtroit eſpace de terre ; voyent tranquillement le ſoleil ſe communiquer à tous, avec autant de profuſion que s'il ne luiſoit qu'à un ſeul. Ennemis ſur l'intereſt des richeſſes & de l'honneur ; ils ſont en paix, ſans ambition, ſans envie & ſans différent ſur la poſſeſſion des faveurs de ce bel aſtre : il eſt commun à tous & particulier à tous.

Aug. Serm. 47. E. B. cap. 16. n. 22.

Tel eſt Dieu dans le ciel à l'égard des bienheureux. *In omnibus integer, in ſingulis integer.* Ce qu'eſt la lune & le ſoleil aux habitans de la terre ; Dieu l'eſt aux habitans de cette ſainte Cité, dit Saint Jean dans l'Apocalypſe : *Et civitas non eget ſole neque luna ; nam claritas Dei illuminavit eam.* De là la concorde & la paix qui régne dans tous les cœurs ; ayant tous

Aug. Serm. 47

Apocal. 21. 23.

Dieu, & tout en Dieu ; *Omnia in omnibus :* Quel bien leur peut-il manquer ! plénitude de bonheur. Quel bien ſe peuvent-ils diſputer ! tranquillité de bonheur. Peut-eſtre craignent-ils de perdre ce qu'ils poſſédent. Non : car ils en ſont à couvert par un troiſiéme avantage, qui eſt l'éternité immuable de leur bonheur.

III. Vous inſultez pécheurs, à la prudence des fidelles, qui ſacrifient tout à l'eſpérance des biens inviſibles & éternels. Vous vous applaudiſſez de voſtre attachement aux biens ſenſibles, que vous voyez de vos yeux, & que vous tenez dans vos mains. Si vous les tenez, pourquoy, dit Saint Auguſtin, ces biens vous échappent-ils, ou pourquoy leur échappez-vous ! Ils périront, vous périrez ; un peu plûtoſt, un peu plus tard : qu'importe qu'ils vous ſurvivent, ou que vous leur ſurviviez ! Eux & vous infailliblement vous trouverez voſtre fin : *Labitur hoc ab illo qui tenet, vel ipſe ab eo quod tenet.* Voilà la miſére attachée à la poſſeſſion des biens du monde. Au contraire, dans le ciel les biens que nous y gouſterons, ne nous échapperont pas, parce qu'ils ſont éternels : nous ne leur échapperons pas, parce que nous ſommes immortels. Ils ne nous ſeront pas oſtez par la violence des méchans, qui ſeront enchaînez avec les démons dans l'enfer. Ils ne nous ſeront pas diſputez par

In pſ. 122. n. 8.

la jalouſie des bons, qui nous eſtant aſſociez dans la poſſeſſion de Dieu, joüiront des meſmes biens que nous. Nous n'en ſerons pas dépoüillez par le changement de la volonté de Dieu ; qui nous ayant unis à ſon immortalité, à ſon immutabilité, ne ſera plus en eſtat de nous arracher la couronne, que ſa miſéricorde nous aura fait mériter, & que ſa juſtice aura donnée à nos mérites.

Il eſt donc vray, mon Sauveur, & vous nous l'avez bien dit, que noſtre joye ſera telle, que nul ne pourra nous l'oſter : *Gaudium veſtrum nemo tollet à vobis.* Nous ſerons ce peuple vanté par voſtre Prophéte Iſaïe, qui ne ſera plus en mouvement par l'inconſtance de la fortune & la violence des paſſions ; mais doucement aſſis : *Sedebit populus meus* : dans un repos riche & abondant, par la plénitude de ſon bonheur : *In requie opulentâ :* dans la beauté de la paix, par la tranquillité de ſon bonheur : *In pulchritudine pacis :* dans les tabernacles de la confiance, par l'éternité de ſon bonheur : *In tabernaculis fiduciæ.* Comment donc nous laiſſons-nous déchirer du chagrin de nos miſéres, à la vûë du bonheur qui nous eſt préparé dans le ciel ! Pouvons-nous eſtre perſuadez par noſtre propre expérience que nos miſéres finiront ; & convaincus par noſtre foy qu'un bonheur nous

Joan. 16. 22.

Iſa. 32. 18.

attend là haut qui ne finira jamais : ſans trouver dans la vûë de ce bonheur éternel, dequoy nous conſoler des ſouffrances paſſagéres : ſur tout ſi nous croyons ſur la parole de Saint Paul,
2. Cor. 4. 17. » qu'un moment de ces ſouffrances, eſt dequoy » mériter cette éternité de bonheur.

Saint Auguſtin ſe trouvoit dans un temps plus triſte encore que le noſtre. Il voyoit le monde déſolé par l'inondation des barbares, qui ne faiſoient la guerre que pour détruire, & non pas pour conquérir. On ne tomboit ſous leurs mains que pour devenir, non pas leurs ſujets, mais leurs eſclaves. Aprés avoir ravagé l'Europe, ils eſtoient paſſez en Afrique, & portoient par tout le fer & le feu. Dans ce déſordre general qui oſtoit le courage aux plus braves, & donnoit lieu aux idolâtres d'imputer à la religion de Jeſus-Chriſt l'humiliation de la gloire, dont Rome joüiſſoit lorſqu'elle adoroit les faux Dieux: que faiſoit Saint Auguſtin pour ſouſtenir la conſtance des fidelles ! il n'avoit pour eux & pour luy nulle autre conſolation que la vûë du ciel.

In pſ. 84 n. 9. O ! mes Freres, leur diſoit-il, ne vous allarmez point du ravage de vos champs, de l'embraſement de vos villes. Il y a pour vous » une autre patrie, une autre cité. Quand j'en » parle, ajouſtoit-il, il eſt vray, je ne puis finir :

ſur tout au milieu des ſcandales qui nous accablent, & qui croiſſent tous les jours : *Et maximè quando ſcandala crebreſcunt.* Tout ce qui eſt ſous nos yeux, nous déſole & nous abbat ; que n'élevons-nous donc & nos yeux & nos déſirs à ce terme aſſeuré de noſtre eſpérance, à ce centre éternel de repos & de bonheur ! Nous nous y trouverons, mes Freres ; nous y ſerons un jour dans cette heureuſe cité : *Erimus, erimus in quadam civitate.*

Je ne vous diray point ques ſes murailles ſont d'or, ſes portes de diamans, ſes maiſons de rubis & d'émeraudes : figures accommodées à la foibleſſe de nos ſens. Je vous diray ſans figure & ſimplement, que le repos, le bonheur & la paix de cette cité, c'eſt Dieu meſme ; & Dieu tout, à tous ſes Elûs. *Omnia in omnibus.*

O biens du Ciel, biens du Seigneur ! *O bona Domini !* s'écrioit-il. Biens du Seigneur dont la plénitude exclut toute vanité ! Biens du Seigneur dont la douceur exclut toute difficulté ! Biens du Seigneur dont l'éternelle durée exclut toute fragilité ! *O bona Domini dulcia, immortalia, interminabilia !* Quand vous verray-je, diſoit-il, biens du Seigneur ! Je croy vous voir, mais par la foy : *Credo videre bona Domini.* Je ne vois icy de mes yeux que des biens ſuperficiels, des biens pénibles & fragiles ; *In pſ. 26. 13.*

des pierreries, des jardins, des palais; les biens des hommes, les biens des Grands, les biens des mondains, des pécheurs, peut-eſtre des réprouvez. Ce ne ſont point là les biens du Seigneur, capables de remplir les vaſtes déſirs de mon ame. Où vous chercher donc! où vous trouver, biens du Seigneur! Là haut, diſoit David, dans la terre des vivans, non pas icy dans la terre des mortels & des mourans : *Credo videre bona*
Pſal. 26. 13. *Domini in terrâ viventium.*

Que dit là voſtre foible cœur, riches du monde, hommes de chair & de ſang! que vous ſemble des ſoupirs de David, & de Saint Auguſtin vers le ciel! mais que vous ſemble de mes efforts, pour vous perſuader que vous vous trompez, quand vous dites ſi ſouvent avec tant de complaiſance : *Bonum eſt, bonum eſt nos hîc eſſe.* Nous y voilà; nous voilà bien. Vous me regardez en pitié; à peine croyez-vous que je crois ce que je dis : parce que vous n'avez plus ni de foy, ni de raiſon, qu'au gré de vos ſens.

J'ay donc aujourd'huy auprés de vous à peu
Act. 17. 22. prés le meſme ſuccés, que Saint Paul dans l'Aréopage, & ſur le meſme ſujet. Il y prêchoit la vie future & le bonheur éternel où les hommes ſont appellez aprés la réſurrection. A qui prêchoit-il! aux deux Sectes de Philoſophes alors

les plus renommées dans le monde & les plus oppoſées entre elles ſur la nature du vray bonheur ; *Quidam Epicurei & Stoïci philoſophi diſſerebant cum eo.* Les uns mettoient le bonheur dans la volupté ; c'eſtoient les Epicuriens : les autres dans la vertu ; c'eſtoient les Stoïciens. Une providence particuliére oppoſa Saint Paul à ces deux ſortes de ſçavans, pour les tirer de leurs erreurs, & leur montrer que le vray bonheur de l'homme n'eſtoit ni dans la volupté, ni meſme dans la vertu ; mais dans la poſſeſſion d'un Dieu ſeul, annoncé par Jeſus-Chriſt. *Ibid. 17. 18.*

Quel ſuccés de cet important Sermon ! Tous les Auditeurs, dit Saint Auguſtin, furent partagez en trois bandes : *Irridentium, dubitantium, credentium.* Les uns ſe mocquérent de luy ; & ce fut le plus grand nombre, c'eſt-à-dire, les Epicuriens, qui rapportoient tout au plaiſir : *Quidam autem irridebant :* dit l'Ecriture. D'autres demeurérent dans le doute ; & ce furent les Stoïciens, qui par amour pour la vertu ſe trouvoient plus diſpoſez à la doctrine de Saint Paul. Il faut l'entendre encore, diſoient-ils, ſur cette matiére : *Quidam dicebant, audiemus te de hoc iterùm.* Quelques-uns, mais peu, crurent & s'attachérent à luy : *Quidam adhærentes ei crediderunt.* *Aug. Serm. 150. E. B.* *Act. 17. 32.*

Vous m'écoutez, Meſſieurs, ſur les meſmes

véritez que prêchoit le Saint Apoſtre : prenez donc voſtre rang dans ces trois ſortes d'Auditeurs, *Irridentium, dubitantium, credentium.* Eſtes-vous du nombre des croyans, des incertains, ou des railleurs. Si vous croyez, faites ce que fit Denys & Damaris & ceux qui crurent : attachez-vous au Saint Apôtre ; à l'imitation de ſes vertus, de la ferveur de ſa foy, de ſon mépris pour la terre, & de ſon amour pour le ciel. Si vous doutez, ne languiſſez pas dans vos doutes. Un intereſt auſſi preſſant que celuy de l'éternité, mérite bien que vous en faſſiez le ſujet de voſtre eſtude & de voſtre curioſité : que vous en conſultiez les ſages non pas les mondains, & que vous leur diſiez comme les Grecs à Saint Paul : Nous voulons encore vous entendre là-deſſus. *Audiemus te de hoc iterum.*

Mais permettez-moy de vous dire ce que Saint Auguſtin diſoit aux Carthaginois en leur appliquant ce meſme diſcours de l'Apoſtre. O mes Freres ! qu'il y a de Chreſtiens de nom, qui ſont Epicuriens dans l'ame ; & que je crains que vous ne ſoyez de ces gens-là, qui ſe mocquent de l'avenir, qui écoutent avec mépris tout ce que l'on dit de l'autre vie ! *Sunt & Chriſtiani Epicurei.* Car ne vous imaginez pas que tous les Epicuriens fuſſent plongez dans la crapule & dans les ſales voluptez. La vo-

Serm. 150. n. 3.

lupté où les plus éclairez d'entre eux mettoient leur bonheur, n'eſtoit rien ſelon eux, qu'une vie commode, aiſée, éloignée de tous les chagrins, & meſme de tous les ſoins qui peuvent altérer la tranquillité du plaiſir. Et n'eſt-ce pas là, gens du monde, où vous portez tous vos déſirs ! avez-vous d'autres penſées ? Non pas, je le veux croire, eſclaves de la débauche ; mais eſclaves de vos aiſes, & de vos commoditez, inſenſibles aux biens du ciel ; ne connoiſſant rien, ne déſirant rien, n'aimant rien, que les douceurs que l'on peut gouſter ſur la terre. Epicuriens par conſéquent d'eſprit, de cœur & de mœurs ; ſous le nom de Chreſtiens dont vous vous parez en vain. Diſciples d'Epicure & non pas de Jeſus-Chriſt, vous n'obéïſſez point à Dieu qui vous a donné ſon Fils pour Maiſtre, & qui vous a commandé de l'écouter : *Ipſum audite.* Vous n'eſtes point de ſes enfans bien-aimez qui méritent ſa complaiſance, en répondant à l'honneur de ſon adoption : *Filius dilectus in quo mihi benè complacui.* Vous n'aurez donc point de part à l'héritage céleſte, où vous ne penſez pas, que vous ne connoiſſez pas : Il ne vous dira point comme aux Apoſtres du Thabor : *Nolite timere :* ne craignez point. Au contraire, craignez que le ciel ne ſoit point pour vous : il n'eſt que pour ceux

qui le croyent & qui tâchent de le mériter. Puiſſiez-vous vous rendre à leurs exemples. Au nom du Pére, du Fils & du Saint Eſprit. Ainſi ſoit-il.

SERMON

SERMON

POUR LE LUNDY DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

Sur la grandeur de Dieu.

Dicebant ei : Tu quis es ? dixit eis Jeſus : Principium, qui & loquor vobis.

Les Juifs diſoient à Jeſus : qui eſtes-vous ? Jeſus leur répondit : Je ſuis le principe de toutes choſes, moy qui vous parle. En Saint Jean chap. 8. v. 25.

SIRE. Ces paroles dans le ſens que leur donne Saint Ambroiſe, expriment clairement la Divinité de Jeſus-Chriſt. Les Juifs n'en euſſent jamais douté, s'ils en euſſent cherché la preuve dans ſes miracles, & dans l'uſage qu'il en faiſoit pour les ſecourir dans leurs beſoins : mais fermant les yeux à ces grands effets de ſa puiſſance & de ſa bonté Divine, *De fide lib. 3. cap. 7.*

ils ne le regardoient qu'avec mépris pour l'obſcurité de ſa perſonne, & qu'avec averſion pour la liberté de ſes diſcours. Laiſſons les Juifs, Meſſieurs, & penſons à nous.

Si nous conſidérions ſouvent ce que c'eſt que Dieu; ſi nous penſions que Dieu eſt tellement le principe de toutes choſes, que c'eſt pour faire ſervir toutes choſes à noſtre bien: combien ſerions-nous éloignez de luy manquer jamais ni de ſoumiſſion ni d'affection!

Puis-je donc rien faire de plus utile & de plus néceſſaire à voſtre ſalut, que de retracer dans vos eſprits l'image de la vraye grandeur de Dieu, preſque effacée par les impreſſions du monde; & de vous la rendre ſenſible par tous les caractéres d'une juſte domination.

Qu'eſt-ce qu'une juſte domination! L'héretique Marcion dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, ayant imaginé deux principes ſouverains; un Dieu bon, principe de tout bien; un Dieu mauvais, principe de tout mal: prétendant qu'il falloit aimer l'un ſans le craindre, & craindre l'autre ſans l'aimer; Tertullien luy remontroit ſagement, que ces deux Divinitez ainſi ſéparées n'exerceroient pas ſur nous une juſte domination: parce qu'une domination qui ne peut que ſe faire craindre, eſt trop dure; & qu'une domination qui ne peut que ſe faire aimer, eſt

trop foible : l'une & l'autre incapable de retenir les ſujets dans le devoir. Qu'il n'y a par conſéquent de juſte empire, que celuy qui peut également exciter la crainte & l'amour. *Legitimus Dominus, ut diligas propter humanitatem, & timeas propter diſciplinam.* *Tertull. in Marcionem, lib. 1. cap. 27.*

Sur cette maxime évidente élevons-nous, Meſſieurs, à la connoiſſance de la vraye grandeur de Dieu. Grandeur ſouverainement dominante ; Grandeur ſouverainement bienfaiſante. Deux qualitez qui ſerviront de matiére à ce diſcours. Grandeur ſouverainement dominante, capable d'exciter toute noſtre crainte. Grandeur ſouverainement bienfaiſante, capable d'attirer tout noſtre amour. C'eſt icy, Meſſieurs, un de ces heureux ſujets, où la raiſon & la foy concourent à nous convaincre, & à nous montrer nos devoirs. Ne nous aveuglons pas à leurs lumiéres, & prions le Saint Eſprit de les augmenter, par l'interceſſion, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

DIEU eſt ſi grand, & l'homme ſi peu de choſe, que Saint Paul s'eſtonnoit que Dieu voulût ſouffrir d'eſtre appellé *noſtre Dieu* ; & que ce nom ne luy fût pas un ſujet de confuſion, plûtoſt qu'un titre d'honneur. *Non confunditur vocari Deus eorum.* Puiſqu'il le « « *Hebr. 11. 27.*

ſouffre cependant, il eſt juſte que nous ſçachions ce que ce nom ſignifie ; & que l'appellant tous les jours, *Seigneur* & *Dominateur*, nous donnions à ſa domination ſa juſte eſtenduë. La voicy dans ces deux mots. Dieu poſſéde tout par propriété. Dieu peut tout par autorité. Que ne m'eſt-il auſſi aiſé de faire entrer ces deux véritez dans vos cœurs, qu'il m'eſt aiſé de les expoſer à vos eſprits : quel changement ne feroient-elles pas dans vos ames !

I. TOUT vient de Dieu. Tout eſt en Dieu. Tout eſt pour Dieu. Tout vient de Dieu comme Créateur. Tout eſt en Dieu comme Conſervateur. Tout eſt pour Dieu comme fin derniére. Titres eſſentiels qui luy donnent ſur toutes choſes un plein domaine de propriété.

Que ce monde que nous voyons, n'ait pas toûjours eſté ; qu'il ne ſe ſoit pas fait luy-meſme ; qu'une partie n'ait pas fait l'autre ; qu'il ait eu un premier & univerſel Auteur ; que cet Auteur ſoit ce que nous adorons ſous le nom de Dieu : ce ſont des véritez ſi généralement & ſi fortement eſtablies, qu'entreprendre encore de vous les prouver, ce ſeroit, Meſſieurs, faire outrage autant à voſtre raiſon qu'à voſtre foy. Nous vivons perſuadez de la vérité de ces paroles : *Dixit & facta ſunt ; mandavit & creata ſunt.* Le monde n'eſtoit

Pſ. 32. 9.

pas ; Dieu a commandé que le monde fût : « & le monde a eſté, dit David. «

A cette premiére création, joignez cette ſuite continuelle de productions, de changemens, d'événemens, de révolutions ; dans la nature, dans la fortune, entre les hommes & les eſtres inférieurs. Tous effets de la puiſſance & de la providence du premier Auteur. Juſques là que ſelon la parole expreſſe du Sauveur, il ne tombe pas de l'air un ſeul paſſereau, ni de la teſte un ſeul cheveu, ſans la diſpoſition de ce pere de l'univers. Se perſuader en général qu'il en eſt le Créateur, c'eſt un exercice ordinaire & facile à noſtre foy : mais le croire en particulier Créateur, principe & moteur de tous les événemens qui paroiſſent dans le monde, à l'exception du ſeul péché : c'eſt ſur quoy nos yeux ſont fermez, & noſtre attention preſque toûjours endormie. *Matth. 10. 30.*

Tout eſt plein de ces hommes vains qui, ſe promenant pour ainſi dire au milieu d'eux-meſmes, & de la gloire qui éclate autour d'eux, s'en regardent comme les auteurs ; & diſent avec complaiſance comme Nabuchodonoſor : *Nonne hæc eſt Babylon magna, quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ!* N'eſt-ce pas là cette ville, ce palais, cette fortune que j'ay baſtie par laforce de mon bras ! cette famille que j'ay élevée, ces *Dan. 4. 27.*

amis que j'ay gagnez, ces biens que j'ay amaſſez, cette réputation que j'ay acquiſe ! Au lieu de dire avec S. Paul & tout eſprit bien ſenſé : Qu'ay-je ! que puis-je avoir, qui ne me vienne de Dieu ! Je pouvois n'eſtre pas : qui m'a donné l'eſtre ! Je pouvois eſtre, & n'avoir pas tous ces biens : qui m'a donné tous ces biens ! Ils pouvoient n'eſtre pas dans la nature ; qui les y a mis ! Ils y pouvoient eſtre, & n'y eſtre pas pour moy : qui les a répandus ſur moy ! *Quid habes quod non accepiſti !* Si Dieu ſeul en eſt la ſource, quelle eſt donc la ſource de mon orgueïl ! que puis-je m'attribuer ! dequoy puis-je me vanter ! ſinon d'eſtre redevable & reſponſable de ces biens, à celuy qui en eſt l'auteur & qui me les a donnez.

1. Cor. 4. 7.

Ce n'eſt pas tout ; ſi nous eſtions à l'égard de Dieu, comme les ouvrages de l'art à l'égard de l'ouvrier : c'eſt-à-dire, ſi eſtant ſortis une fois des mains de Dieu, nous pouvions ſubſiſter ſans luy par nous-meſmes ; ou qu'il ne pût nous deſtruire qu'avec effort : encore aurions-nous » quelque ſujet apparent de complaiſance. Mais, » Seigneur, dit Salomon, qu'y a-t-il qui pût ſubſiſter, ſi vous ne le vouliez pas ; ou ſe conſerver ſans voſtre ordre ! *Quomodo poſſet aliquid permanere, niſi tu voluiſſes !*

Sap. 11. 26.

Cette conſervation s'explique diverſement

au livre des noms Divins chap. 10. Tantoſt par une maniére de ſouſtien, que Dieu donne à toutes choſes ; comme en eſtant la baſe & le fondement : *Omnium ſedes, cuncta ſtabiliens.* Tantoſt par une maniére de ſuſpenſion, par laquelle Dieu tient toutes choſes en balance, & ne laiſſe rien échapper. *Omnia tenens, neque ſinens ſibi excidere.* Tantoſt par une maniére d'influence en toutes choſes, comme une racine qui les nourrit : *Omnia velut ex omni tenente radice producens.* Tantoſt par une maniére de lien, qui attache & joint toutes choſes à la fermeté de ſon eſtre : *Univerſum in ſe inſolubile præſtans.*

Répréſentez-vous donc un verre fragile, que vous ſouſtenez de la main ; retirez la main, tout tombe en piéces. Homme ! telle eſt voſtre foibleſſe, & telle voſtre dépendance entre les mains d'un Dieu conſervateur. Vous tremblez quelquefois, quand vous entendez le tonnerre, ou dans le ravage public des guerres, des embraſemens. Vous craignez Dieu dans ces momens : ces momens paſſez, la crainte paſſe. Il ne mérite donc pas que vous le craigniez toûjours ! à moins qu'il n'arme contre vous les orages & les tempeſtes, vous vous croyez contre luy en ſeureté ! Quoy ! le ſeul mouvement de ſa volonté ne luy ſuffit-il pas pour vous

deſtruire ! Ignorez-vous que vous n'eſtes, que parce qu'il vous ſouſtient !

Qu'eſt-ce que l'homme, helas ! quand Dieu l'abandonne à luy-meſme & ſe laſſe de le ſouſtenir ! Saint Jean Chryſoſtome ayant admiré les prodigieuſes actions d'Elie, la ſtérilité répanduë dans tout le royaume d'Achab, le feu du ciel évoqué ſur les victimes, les faux prophétes maſſacrez, les morts reſſuſcitez : ſurpris de voir ce prophéte, aprés ces coups éclatans ; fuïr durant quarante jours pour ſe dérober à la fureur d'une femme, aux menaces de Jéſabel : ne peut aſſez déplorer la foibleſſe de la créature, privée de la protection particuliére de Dieu. Elie répand par tout la terreur & les prodiges : c'eſt Dieu qui agit avec Elie. Mais Elie ſe cache, il tremble, il fuït : c'eſt Dieu qui ſe retire, & l'homme demeure ſeul. Auſſi-toſt, dit Saint Chryſoſtome, on voit le néant de l'homme : *Abſceſſit Deus, & natura humana redarguta eſt.*

Serm. in Petrum & Eliam.

Salomon par l'eſtenduë & l'élevation de ſon génie devenu l'oracle du monde & le modéle de Roys : c'eſt Salomon ſouſtenu par la ſageſſe de Dieu. Mais Salomon dans ſes vieux jours, au milieu des femmes eſtrangéres, aux pieds d'une idole ſans mouvement, rempant l'encenſoir à la main : c'eſt Salomon défaiſſi

de Dieu, en punition de ſa tiédeur & de ſa délicateſſe. *Abſceſſit Deus, & natura humana redarguta eſt.*

Tertullien le fleau des hérétiques & des payens, le héros de la ferveur & de la ſévérité Chreſtienne : c'eſt Tertullien animé du zéle & de la force de Dieu. Mais Tertullien idolâtre de ſes propres ſentimens, déchirant l'unité de l'Egliſe, décriant les mœurs des Chreſtiens, donnant aveuglément dans les piéges des hypocrites : Tertullien devenu ſchiſmatique, hérétique, & fanatique en meſme temps : c'eſt Tertullien abandonné à ſon orgueïl & à ſes foibles lumiéres. Voilà ce que c'eſt que l'homme ſeul : *Abſceſſit Deus & natura humana redarguta eſt.*

Vous pécheur qui joüiſſez maintenant d'un grand ſuccez dans vos affaires, & d'un profond ſommeil dans vos péchez ; qui cherchez par tout les plaiſirs, & qui les trouvez par tout : c'eſt vous toleré, ménagé par la patience de Dieu. Mais quand vous ſerez dans la diſgrace, accablé de confuſion ; que ceux qui ſe diſent vos amis, ne feront pas ſemblant meſme de vous connoiſtre ; que vous ſerez réduit à d'inutiles regrets : ce ſera vous, vous ſeul, livré aux caprices de la fortune, aux infirmitez de la nature. On verra dans ce moment ce que vous

eſtes, & ce qu'eſt Dieu. *Abſceſſit Deus & natura humana redarguta eſt.*

A ces deux titres de Créateur & de Conſervateur de toutes choſes, ajouſtez en troiſiéme lieu celuy de derniere fin. Toutes les créatures, il eſt vray, ſont les unes pour les autres, les plus baſſes pour les plus nobles, par une juſte & néceſſaire ſubordination : mais tout ce grand amas de créatures ſubordonnées n'eſt & n'a pû eſtre que pour Dieu.

Car pour quelle autre fin pourroit-il eſtre, puiſqu'on ne peut rien concevoir au-deſſus de Dieu ! Or l'empire de la fin eſt le plus abſolu de tous les empires ; puiſque rien ne ſe fait qu'en vûë & par la motion de la fin. Jugez-en par le droit que vous exercez vous-meſme ſur les perſonnes & ſur les choſes dont vous croyez eſtre la fin ; ſur les animaux de la terre dont la fin eſt de vous ſervir ; ſur les fruits de la terre dont la fin eſt de vous nourrir.

Donc ſi Dieu eſt voſtre vraye fin, s'il ne vous a créé que pour ſon ſervice & pour ſa gloire ; ou de force ou de gré vous le ſervirez. Soyez fidelle, vous le glorifierez par vos ſoumiſſions : ſoyez rebelle, vous le glorifierez par vos ſupplices. Vous ne voulez pas vous mettre en eſtat de le ſervir éternellement dans le ciel, en le ſervant maintenant volontaire-

ment ſur la terre : he bien ! vous le ſervirez malgré vous dans les enfers. Luy eſt-il moins glorieux de pouvoir rendre ſes ennemis éternellement miſérables, que de pouvoir rendre ſes amis éternellement heureux ! C'eſt ainſi, dit Saint Auguſtin, que ſa volonté eſt « toûjours invincible : *Ita voluntas Dei ſemper* « *Lib. de ſpir. & lit. c. 33.* *invicta eſt.* C'eſt à luy que nous ſommes naturellement deſtinez. Fuyez, éloignez-vous, cachez-vous, ſortez du chemin qu'il vous a marqué, prenez des chemins contraires : aprés bien des égaremens vous vous rejoindrez à luy, ſoit par un chemin, ſoit par l'autre ; ſoit dans la vie, ſoit à la mort.

C'eſt ce qu'ont éprouvé dans tous les ſiécles ceux qui ſe ſont révoltez contre luy. Libertins ennemis de ſa ſainteté ; hérétiques ennemis de ſa vérité ; athées ennemis de ſon eſtre ; impies ennemis des honneurs que la religion luy rend. Les uns armez de toutes les ſubtilitez de l'eſprit humain ; les autres appuyez de tout l'orgueïl des puiſſances de la terre : *Aſtiterunt Reges* *Pſ. 2. 4.* *terræ & Principes convenerunt in unum adverſùs Dominum.* Les Roys & les Princes, dit David, « ont fait ligue contre le Seigneur. Vains efforts, « folles entrepriſes ! *Qui habitat in cœlis, irridebit* « *eos* : ceux qui ſe liguent ſont ſur la terre, & « celuy qu'ils attaquent eſt dans le ciel. C'eſt là «

» qu'il régne, & de-là qu'il ſe mocque de leurs
» projets.

Il s'en mocque en effet, les ſupportant, les laiſſant s'endormir dans une folle confiance, par un artifice d'inimitié. Juſques à quand ! *Pſ. 109. 2.* » *Donec ponam inimicos ſcabellum pedum :* juſques
» au moment qu'il a marqué pour les renverſer
» par terre, & pour en faire alors ſon marche-
» pied. Ils devoient retourner dans le ſein de ſa gloire & de ſa bonté : c'eſtoit là leur fin véritable & ſa premiére volonté : c'eſt où parviennent les fidelles qui ſuivent le droit chemin. Mais les pécheurs qui s'en ſont écartez, retournent malgré eux dans le ſein de ſa juſtice, à ſes pieds, ſous ſes pieds ; c'eſt là leur fin inévitable & ſa ſeconde volonté. Toûjours pour Dieu, amis ou eſclaves ; ou dans ſon cœur, ou ſous ſes pieds. *Scabellum pedum.*

Car, Meſſieurs, à l'égard des maiſtres mortels, dont nous nous propoſons la faveur pour objet & pour fin de noſtre fortune, à leur égard, on ſe ſouſtrait en mourant à tous les devoirs ; on s'acquitte envers eux de toutes ſes dettes. Au contraire envers Dieu la mort fait revivre tous nos devoirs. Où l'empire des Roys trouve ſa fin ; là proprement l'empire de Dieu commence : en ſortant du pouvoir des hommes, nous rentrons plus que jamais, ô mon

Dieu, ſous voſtre pouvoir. Nous comprenons alors autrement que nous n'avions fait, que nous ſommes ſortis de vous, comme de noſtre ſeul principe ; que nous ne ſubſiſtons qu'en vous, comme ſur noſtre ſeul appuy ; que nous retournons à vous, comme à noſtre fin derniére ; que vous avez ſur nous par tous ces titres un plein droit de propriété. Que ſuit-il delà ! ſinon, qu'ayant tout par propriété, vous pouvez tout par autorité. C'eſt la ſeconde conſidération de cette premiére partie.

II. L'APOSTRE Saint Paul nous y conduit par la comparaiſon qu'il fait du droit de Dieu ſur tout le monde, & ſinguliérement ſur l'homme; avec le droit de l'ouvrier ſur un vaſe de terre, qu'il aura formé de ſes mains. Cette comparaiſon toute forte qu'elle paroiſt, n'égale pas à beaucoup prés la force de la vérité. Puiſqu'enfin l'ouvrier du vaſe n'eſtant créateur tout au plus que de la figure extérieure, non des qualitez, ni du fond ; n'en eſtant pas le conſervateur continuel, non plus que la derniére fin ; n'ayant par conſéquent ſur le vaſe qu'un droit de propriété limité : ne peut prendre ſur luy qu'une autorité limitée. De-là cependant il s'enſuit que de ces meſmes vaſes que l'ouvrier fait de ſes mains, il peut faire à ſon gré, dit Saint Paul, des vaſes d'honneur ou d'ignominie; les conſerver, les

briſer comme il luy plaiſt ; s'en ſervir en un mot
» à ſa volonté. Foibles hommes, conclut Saint
» Paul, qui eſtes-vous donc pour dire à Dieu !
Rom. 9. 20. » Pourquoy m'avez-vous fait ainſi ! *O homo tu*
» *quis es, qui reſpondeas Deo ! quid me feciſti ſic!*
L'Apoſtre parloit aux nouveaux Chreſtiens de Rome, & ne craignoit pas de les allarmer par cette doctrine ſévére : parce qu'elle eſt un des fondemens de la religion.

Aprés cela murmurez comme il vous plaira de la rigueur de ſes commandemens, dans l'ancienne & la nouvelle loy ; de la diſtribution des récompenſes & des peines pour le temps & l'éternité ; des diſpoſitions de ſa providence oppoſées à vos idées. A tout cela la réponſe eſt préparée dans ce ſeul mot, dont il faiſoit autrefois la concluſion de ſes loix : *Ego Dominus ;*
Levitic. 22. 30. &c. » C'eſt que je ſuis le Seigneur : Je veux, j'ordonne,
» je défends ; je récompenſe, je punis : non-ſeule-
» ment par raiſon, par ſageſſe, par juſtice ; pour
» voſtre intéreſt ou pour le mien : mais préciſément
» parce que je ſuis le Seigneur : *Ego Dominus.*

Suivant ce principe il peut racheter Adam & laiſſer périr Lucifer : il peut élever Iſraël & humilier l'Egypte : il peut amollir Cyrus & endurcir Pharaon : il peut aimer Jacob & haïr Eſaü : il peut abandonner Judas & luy ſubſtituer Mathias : il peut faire miſéricorde à voſtre

frere, & ne vous la pas faire à vous. En tout cela qu'avez-vous à luy dire, puiſque le vaſe de terre n'a rien à dire à l'ouvrier ! *Numquid dicit figmentum ei qui ſe finxit ! quid me feciſti ſic !* Rom. 9. 20.

Si Dieu peut diſpoſer ſi abſolument du fond de noſtre eſtre temporel, ſpirituel & meſme éternel : que ne peut-il ſur le reſte des créatures qui ſont au-deſſous de nous ! Il nous en a donné véritablement l'empire, mais un empire ſubalterne, & s'en eſt réſervé l'empire abſolu & ſouverain. Nous dominons, dit Saint Auguſtin, « ſur les biens du monde, comme ſur nos ſervi- « teurs : mais Dieu dominant auſſi ſur nous, « comme ſur ſes ſerviteurs ; domine en meſme « temps ſur les autres biens du monde, comme « ſur les ſerviteurs de ſes propres ſerviteurs : *Tanquam in ſervos ſervorum ſuorum.* Pourquoy donc nous eſtonner, conclut Saint Auguſtin, ſi les créatures répondent mal à nos déſirs ; ſi nos amis, nos ſujets, les richeſſes, la ſanté nous manquent dans nos beſoins ; ſi la fortune nous fuït, quand nous croyons l'avoir fixée ; en un mot ſi toutes choſes ne plient pas ſous nos volontez ! c'eſt qu'elles ont au-deſſus de nous un Maiſtre, qu'elles ſervent comme nous, & plus fidellement que nous. Vous ne luy obéïſſez pas, elles vous déſobéïſſent : vous vous révoltez contre luy, elles s'arment contre vous : vous

Contra epiſt. fund. cap. 37.

ne luy rendez que mépris & qu'ingratitude, vous ne recevrez d'elles qu'amertume & que chagrin. Le retour n'eſt-il pas juſte, & quel tort Dieu vous fait-il ! *Quid mirum, ſi tibi, non obedienti Domino tuo pœnalia quibus dominabaris effecta ſunt !* *Aug. ibid.*

L'autorité de Dieu va bien plus loin : nous ne pouvons nous ſervir des créatures que ſelon leurs propriétez naturelles ; parce que nous n'en tirons que ce que Dieu & la nature y a mis. Dieu s'en ſert quand il luy plaiſt contre leurs propriétez & leurs inclinations naturelles, parce qu'il y met tout ce qu'il veut. Du meſme feu qui brûloit les bourreaux miniſtres des fureurs de Nabuchodonoſor ; il s'en ſervoit pour rafraiſchir les trois enfans Hébreux dans la fournaiſe de Babylone. Du meſme feu qui n'agit naturellement que ſur les corps, il s'en ſert dans l'enfer pour agir ſur les ames des impies. De meſme il emploie tous les jours pour conſoler ſes amis, ce qu'il y a de plus fâcheux dans la vie ; & trouve dans ce qu'il y a de plus flatteur & de plus doux, de quoy punir ſes ennemis.

Car où met-on communément la joye & le bonheur de la vie ? N'eſt-ce pas dans les plaiſirs, la réputation, les honneurs. Le monde avec tout ſon pouvoir ne peut rendre ſes partiſans heureux & contens que par là. Quelle merveille !

merveille ! rendre un homme content par les plaiſirs, heureux par le bonheur, riche par les richeſſes, accrédité par le crédit. Seigneur, mon Dieu, vous faites bien d'autres miracles, vous ſçavez rendre vos enfans vrayment heureux par les diſgraces, vrayment riches par la pauvreté, vrayment puiſſans par la foibleſſe, vrayment honorez & reſpectez par l'humiliation & par le mépris.

Mondains vous ne comprenez pas ce miracle de ſa puiſſance : comprenez-le au moins dans un effet tout oppoſé, que vous éprouvez tous les jours. C'eſt que pour vous déſoler, pour vous rendre malheureux ; Dieu n'a qu'à ſe ſervir de voſtre proſpérité meſme, & qu'à tourner en poiſon ce que vous avez de plus doux. Vous n'avez point d'ennemis dont vous apprehendiez les mauvais coups, j'en conviens : mais cet ami qui vous eſt ſi cher, deviendra voſtre ennemi : cet enfant qui vous eſt ſi précieux, deviendra voſtre fleau : cette femme que vous adorez, deviendra voſtre furie : cette charge que vous regardiez comme le fondement de voſtre grandeur, en ſera le précipice : cette faveur qui vous fait tant de jaloux, ſera l'appaſt, le piége où vous tomberez. Deſorte qu'aprés bien des ſoins, des mouvemens & des ſuccez, vous trouverez que vous euſſiez eſté ſans com-

paraiſon plus heureux, & meſme ſelon le monde ; ſi vous ne l'euſſiez point eſté. Dieu non ſeulement employant pour vous affliger ce qu'il y a de plus doux : mais encore employant pour vous humilier ce que vous eſtimez plus vil & plus mépriſable ; employant pour vous accabler ce qui paroiſt plus foible & plus impuiſſant ; employant meſme les moucherons, les reptiles & les inſectes, pour renverſer le troſne & l'orgueïl de Pharaon.

O qui ne frémira, mon Dieu ! qui ne tremblera devant vous ! qui n'entendra voſtre voix éclater dans toutes les créatures ; & crier à chacun de nous : *Ego ſum ſolus & non eſt alius Deus præter me :* Je ſuis le ſeul Dieu, & nul autre Dieu que moy. *Deut. 32. 39.*

Chers Auditeurs, à cette voix, à cette ſeule parole, ſi remplie de force & de terreur, feriez-vous de vous-meſme & de ce qui eſt à vous un abus ſi criminel : ſi quand vous diſpoſez des biens qu'il vous a donnez, vous entendiez cette voix : *Ego Dominus ;* c'eſt moy qui en ſuis le maiſtre, & tu m'en rendras compte un jour. Ne ſongeriez-vous pas à les employer à ſa gloire plûtoſt qu'à voſtre vanité ; à l'aumône plûtoſt qu'au jeu ; à l'expiation de vos péchez plûtoſt qu'à des plaiſirs frivoles ; à payer vos debtes du moins, plûtoſt qu'à les accumuler !

Et dans la pourſuite des honneurs, ſur tout des honneurs du ſanctuaire : ſi l'on entendoit ſortir de l'autel ce terrible : *Ego Dominus :* Icy ma demeure & mon troſne ; icy mon héritage & mon tréſor : entreroit-on en poſſeſſion des biens & des miniſtéres ſacrez, autrement que par la vocation Divine ! ſe feroit-on une vocation des ſuggeſtions de l'ambition, de l'avarice, de l'orgueïl, & des beſoins domeſtiques ! employeroit-on au ſervice de la volupté les revenus deſtinez à la ſubſiſtance des pauvres ! mettroit-on pour ſe les approprier la flatterie, la corruption, la chicane & la ſimonie en uſage !

Mais ces piéges d'impureté, que l'on tend tous les jours à l'innocence & à la ſimplicité ; ces commerces d'infamie que l'on exerce en tout âge avec un ſcandale ſi public ; pourroient-ils avoir tant de cours : ſi ſur le front des perſonnes qu'on veut ſéduire, on ſe répréſentoit avec foy ces mots imprimez : *Ego Dominus :* c'eſt moy qui ſuis le maiſtre de ce cœur, dont tu veux eſtre le tyran ; moy qui ay lavé dans mon ſang cette ame que tu veux corrompre. Contre cette voix du Seigneur y a-t-il couſtume, loy, mode, exemple ou commandement qui puiſſe jamais prévaloir ! Non, quand la police des royaumes & la politique ſe tairoient ;

quand elles n'auroient nul intereſt à réprimer la licence & le luxe de la jeuneſſe ; quand l'honneur & les biens des familles n'y ſeroient pas engagez ; quand il n'y auroit pour les parens nulle obligation de veiller ſur les mœurs de leurs enfans ; quand les maris n'auroient nul droit d'exiger la modeſtie, de celles qui ſont obligées d'obéïr, plus que de plaire : ah ! l'empire de Dieu ſur elles n'eſt-il pas aſſez abſolu pour les retenir dans le devoir !

Mais, diſent les pécheurs rebelles à cet empire, il eſt bien difficile d'y eſtre toûjours ſoumis. Ceux qui m'y font déſobéïr, ſont d'un rang conſidérable : ſont-ils du meſme rang que Dieu ! Mais ils ont tout pouvoir ſur moy : Dieu ne peut-il rien, ni ſur vous, ni contre vous ! Mais je leur dois tout ce que je ſuis : leur devez-vous plus qu'à Dieu ! Mais leurs promeſſes ſont engageantes : le ſont-elles plus que le ciel ! Mais leurs menaces ſont terribles : le ſont-elles plus que l'enfer ! Mais ils ſont toûjours autour de moy ; je ne puis éviter leurs pourſuites : éviterez-vous les pourſuites, la vûë, l'immenſité, l'éternité de voſtre Dieu ! Voilà ce que c'eſt qu'une grandeur ſouverainement dominante. Trouvez un plus grand maiſtre ; & vous luy obéïrez au préjudice de Dieu. Mais pour vous toucher encore plus ; voyez ce que c'eſt qu'une grandeur

ſouverainement bienfaiſante. En peu de mots renfermons ce ſecond poinct.

II. PARTIE.

QUE Dieu puiſſe à ſon gré diſpoſer de tout; de mon ame & de mon corps, de ma fortune & de mon ſalut, du tems & de l'éternité; ſans que je puiſſe jamais reclamer contre ſa juſtice, ou me plaindre de ſa rigueur : je frémis à cette penſée. Salomon cependant s'en faiſoit un ſujet de conſolation. Ecoutez ſes belles paroles. Aprés s'eſtre fait une image de la puiſſance de Dieu, capable d'inſpirer une ſainte horreur, il s'écrie : *Tu autem, ô Dominator virtutis!* Vous au reſte, « *Sap. 12.18.*
ô Dominateur tout-puiſſant! *Cum magna reverentia diſponis nos.* Vous diſpoſez de nous avec « des égards & des ménagemens pleins de conſi- « dération. Qui oſeroit parler ainſi de Dieu! C'eſt « cependant l'Eſprit ſaint qui met à Salomon cette expreſſion dans la bouche : *Cum magna reverentia diſponis nos.* La raiſon qu'il en apporte eſt ſinguliére, & a quelque choſe de bien conſolant : *Subeſt enim tibi, cum volueris, poſſe.* C'eſt que vous pouvez tout, Seigneur; & que pour faire, vous n'avez qu'à vouloir. Cela fait que vous diſpoſez de nous avec tant de modération & tant de condeſcendance. *Cum magna reverentia diſponis nos : ſubeſt enim tibi, cum volue-*

ris, posse. Ce qui rend les hommes si prompts à punir & à frapper ; c'est la connoissance qu'ils ont de leur foiblesse, la peur qu'ils ont de perdre en differant l'occasion de se venger. Mais Dieu qui peut tout, & sur tous, en tout temps, au-de-là du temps ; à qui rien ne peut échapper : c'est pour cela qu'il attend avec patience, qu'il ne se haste point de punir ses ennemis ; & qu'en suspendant le coup il leur fait toûjours du bien, sçachant le mal qu'il leur peut faire : *Subest enim tibi, cum volueris, posse.*

Trois simples considérations nous font voir dans ce pouvoir dominant cette inclination bienfaisante : les voicy. Premiérement tout le bien qu'il fait, c'est de luy-mesme & sans interest. Secondement tout le mal qu'il fait, c'est par contrainte. Troisiémement tout le mal qu'il fait par contrainte, il ne le fait que pour un plus grand bien. Ce que Tertullien a compris dans ces trois mots : *Deus de suo optimus ;* c'est par luy-mesme qu'il est bon & bienfaisant. *De nostro justus ;* c'est par nous & nostre faute qu'il est sévére : *Tamen optimus dum & justus ;* & quand mesme il est sévére, il ne laisse pas d'estre bon. Qui n'adoreroit & n'aimeroit un Dieu dont les égards pour nous sont si sages & si tendres.

CONSIDÉRONS d'abord tous les biens dont Dieu eſt l'auteur, dans la nature & dans la grace ; tous ceux qu'il nous a faits, tous ceux qu'il nous fait encore, & tous ceux qu'il nous promet. A quoy pouvons-nous attribuer cette profuſion infinie ! Eſt-ce au beſoin qu'il a de nous pour augmenter ſa puiſſance, ou ſa gloire, ou ſon bonheur ! Quel ſeroit noſtre aveuglement, ſi nous connoiſſant incapables de pourvoir à nos beſoins, nous nous croyions utiles ou néceſſaires au Créateur. Non, dit Tertullien, comme il eſt tout bien par luy-meſme ; il nous fait le bien de luy-meſme & de ſon propre mouvement : *Deus de ſuo bonus.* L.

Comparons avec luy toutes les grandeurs de la terre. Un Roy par ſa ſeule autorité, par la ſeule majeſté de ſa perſonne, a de quoy nous ébloüir : mais un Roy dans la pompe de ſa cour, tenant dans le reſpect les premiéres teſtes d'un royaume ; un Roy traiſnant à ſa ſuite une armée de cent mille hommes, & répandant la terreur dans tous les Eſtats voiſins : c'eſt dequoy nous épouvanter. Dieu ſeul eſt un Eſtre auſſi puiſſant, auſſi terrible & auſſi grand, que Dieu & le monde enſemble. Toute la grandeur du monde entier, jointe à Dieu, n'ajouſte rien à la grandeur de Dieu. Dieu n'eſt rien de plus au milieu de toutes les créatures, ſorties & dépen-

dantes de luy; que ce qu'il eſtoit avant le monde, au milieu des ténébres du néant.

Alors le monde n'eſtoit pas ; il eſt vray : mais Dieu eſtoit tout, & poſſédoit tout en luy-meſme. Que maintenant le monde ne ſoit plus : Dieu ſera toûjours ce qu'il eſt, & ne perdra rien de ce qu'il a. Quand les créatures n'eſtoient pas, Dieu faiſoit ſon plaiſir de celles qui pouvoient eſtre. Que les créatures ne ſoient plus, » il fera ſon plaiſir de celles qui auront eſté. Non » ſeulement c'eſt un Dieu toûjours vivant; mais, » diſoit Jeſus-Chriſt aux Juifs, c'eſt un Dieu de-
Luc. 20. 38. » vant qui tout eſt vivant. *Omnes enim vivunt ei.* » Que de ſiécles ſont écoulez ! que de peuples ſont rentrez dans la pouſſiére ! nos anceſtres ne paroiſſent plus, non pas meſme dans leurs tombeaux; leurs cendres ſont diſſipées; ils ſont paſſez ; ils ſont morts à noſtre égard : ils ſont vivans & préſens aux yeux de Dieu. Que de ſiécles viendront aprés nous ! quelle innombrable poſtérité ! Tout cela pour nous n'eſt point encore : tout cela vit & ſubſiſte devant Dieu : *Omnes enim vivunt ei.*

Quand nous diſons par conſéquent, qu'il a créé le monde pour ſa gloire ; nous ne marquons pas par cette expreſſion le beſoin de Dieu, mais la néceſſité des choſes : parce que l'ouvrage d'un tel maiſtre n'a pû avoir d'autre fin, que

ce qui eſt la derniére & la ſouveraine fin. Quand nous diſons que nous travaillons pour ſa gloire, nous ne marquons pas ſon propre intereſt, mais noſtre propre devoir : parce que l'homme eſtant pour Dieu, ne doit travailler que pour Dieu. Si les hommes n'eſtoient pas, Dieu ne ſeroit pas connu, ni glorifié par les hommes : en quel ſens ? c'eſt-à-dire, que les hommes n'eſtant pas, ne ſeroient pas aſſez heureux pour connoiſtre & glorifier Dieu. Mais Dieu ſeroit-il moins heureux eſtant tout ce qu'il eſt par luy ſeul & par luy-meſme, & non point par ſes ſerviteurs. *Non habens in ſervis vim imperii, ſed in ipſa natura :* dit Saint Jean Chryſoſtome. *In Pſal. 46.*

A cette vûë, ô mon Dieu, puis-je ne pas m'eſtonner, que ſans aucun beſoin de moy, vous ayez fait pour moy de ſi grandes choſes ! Ah ! dit Saint Auguſtin, toutes les dominations d'icy-bas ſont des dominations ſerviles : *Serviliter dominantur.* Les Grands dominent, mais ils ſervent en meſme temps, parce que leur domination eſt jointe à la dépendance ; ils dépendent de ceux qui les ſervent ; ils ont beſoin de leurs ſujets ; ils ne leur prétent leur ſecours, qu'en vûë d'en tirer du ſecours. Ils ne ſont donc maiſtres & ſeigneurs qu'en idée, & non pas en vérité : *Non es verus dominus, quando indiges* *In Pſ. 82. 18.* *Tract. 8. in epiſt. Joan.*

inferiore. Quel eſt donc l'unique ſeigneur qui mérite d'eſtre proprement ſervi ! Vous, ô mon Dieu, diſoit David ; puiſque vous ſeul vous me comblez de vos biens, ſans nul beſoin de mes biens : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Brebis errantes, égarées, nous ne pouvons, Seigneur, vivre ſans vous ; vous n'avez que faire de nous. Vous nous cherchez cependant : malheur à nous ſi nous ne vous cherchons pas : *Væ nobis ſi non quæramus:* Si nous ne ſervons pas cette grandeur bienfaiſante qui fait le bien ſans intereſt ; mais en ſecond lieu, qui ne fait le mal que par contrainte.

Pſal. 15. 2.

Aug. ut ſuprà.

II. Et c'eſt nous, dit Tertullien, qui luy faiſons cette contrainte ; en le rendant, de bienfaiſant qu'il eſt par ſon eſſence, auſtére & rigoureux par nos péchez. Si nous ne l'offenſions jamais, nous n'éprouverions que ſa bonté ; parce que c'eſt là, dit-il, ſa propriété naturelle : *Niſi homo deliquiſſet, optimum ſolummodo Deum noſſet, ex naturæ proprietate.* Mais parce que nous l'offenſons, nous éprouvons la rigueur de ſa juſtice, par la néceſſité qu'il y a que le péché ſoit puni : *Nunc etiam juſtum patitur ex cauſæ neceſſitate.* C'eſt donc par luy-meſme qu'il eſt bon ; mais c'eſt par nous qu'il eſt juſte : *De ſuo optimus, de noſtro juſtus.* Pour répandre ſur nous ſes biens, il n'a qu'à ſe conſulter luy-meſme,

De Reſurr. carnis c. 14.

& qu'à ſuivre ſon penchant : mais pour nous faire du mal, il faut qu'il y ſoit invité & forcé par noſtre malice.

En vain nous éclatons en gémiſſemens, en cris, dans les maux que nous ſouffrons ; nous ne faiſons que nous rendre par là plus dignes de nos ſouffrances, & que donner à Dieu plus de droit de nous punir : à moins qu'en gémiſſant nous ne reconnoiſſions avec David, qu'avant que d'eſtre affligez, nous avons offenſé Dieu ; que nos péchez ont précédé les effets de ſa co- «
lére ; & que nous ne ſommes malheureux, que «
parce que nous ſommes criminels : *Priùs quam* «*Pſ. 118. 67.*
humiliarer deliqui.

Avant meſme que d'écouter ſa juſtice contre nous, combien de fois conſulte-t-il ſa clémence ! Il nous voit tomber dans le déſordre ; il en conçoit d'abord plus de pitié que de courroux ; il aime noſtre ame encore plus qu'il ne haït nos crimes. Il entend murmurer le monde, ſcandaliſé de nos excés ; il eſt plus patient que le monde, il garde un long ſilence, il nous attend au repentir. Il nous y voit lents & durs, ſans courage & ſans mouvement pour ſortir de nos miſéres ; il nous réveille par ſes graces ; il fait naiſtre en nous & autour de nous mille ſecours imprévûs pour nous rapprocher de luy. Il voit qu'aprés le repentir & meſme aprés le

pardon, nous retombons encore dans nos premiéres foibleſſes ; il ne ſe rebute point de noſtre fragilité ; & parce qu'il nous connoit fragiles, inconſtans & changeans juſqu'à la mort ; il nous ſupporte, nous invite & nous preſſe juſqu'à la mort.

Ce qu'il fait à l'égard de chaque pécheur, il le fait à l'égard des peuples & des païs criminels. De quelle fureur n'eſtoit-il pas animé contre Sodome ! il eſtoit réſolu de réduire tout en cendre & la ville & les habitans. Attendri cependant par la priére d'Abraham, il ne demandoit que dix juſtes pour faire grace à tous les autres pécheurs : *Non delebo propter decem.* Dix juſtes contrebalançoient dans ſon cœur l'iniquité de tout un peuple coupable.

Gen. 18. 32.

Eh ! quel beſoin n'avons-nous pas de cette oppoſition de ſa clémence au torrent de ſa fureur ! ſi Dieu nous puniſſoit, auſſi ſouvent & auſſi-toſt que nous l'avons mérité : y auroit-il pour nous punir aſſez de foudres dans le ciel ! l'éclat de nos chaſtimens n'auroit-il pas effacé depuis long-temps le ſouvenir de Sodome & de Gomorrhe ! Nous vivons cependant, encore pécheurs & encore impunis. Pour cela quel contrepoids ſa bonté met-elle à ſa juſtice ! Il ne punit que comme un pere avec les larmes & les regrets, ſçachant que le coupable eſt une partie

de luy-meſme. Obligé par nos révoltes à nous traitter en ennemis ; il ne peut oublier que nous ſommes ſes enfans. Et comme dit Iſaïe, quand il veut conſoler & dédommager ſa juſtice des affronts que nous luy faiſons, ce n'eſt qu'en ſoupirant de s'y voir contraint par nos crimes : *Heu ! conſolabor ſuper hoſtibus meis :* Je vas me ſatisfaire & me venger ; mais hélas ! ils en périront. *Iſa. 1. 24.* Aprés cela ſi nous ſouffrons, ſi nous ſommes malheureux dans la vie & dans l'éternité ; n'eſt-ce pas nous qui luy arrachons la foudre, & l'obligeons à la lancer ſur nous ? N'eſt-il pas vray que s'il nous fait du mal, c'eſt par contrainte.

Il eſt vray ; mais en cela meſme admirons, mes chers Auditeurs, un troiſiéme effet de ſa bonté. Ce mal qu'il nous fait par contrainte & par la rigueur de ſa juſtice, il ne le fait que pour noſtre bien : *Tamen & hoc ipſo optimus, dum & juſtus*, dit Tertullien. *De Reſurr. carnis cap. 14.*

III. Nous en raiſonnons tout autrement : nous nous imaginons que quand Dieu décharge ſur nous les fléaux de ſa colére, orages, guerres, maladies ; il ceſſe auſſi-toſt d'eſtre bon, d'eſtre bienfaiſant pour nous. Mais comment Dieu nous rappelleroit-il au bien, quand nous nous en écartons, s'il n'avoit quelque mal à nous faire craindre ! Et ce mal quel qu'il ſoit,

dés-là qu'il nous rappelle au bien, n'eſt-ce pas en effet un bien !

Toutes terribles que ſont les menaces que Dieu nous fait ; elles ont ſi peu de force à nous détourner du péché : que ſeroit-ce, ô mon Dieu ! ſi vous ne menaciez point ! ſi vous n'aviez préparé pour intimider les méchans, ni foudres durant la vie, ni enfer aprés la mort ! *Horremus minas Creatoris, & vix à malo avellimur ! quid ſi nihil minaretur* !

Adversùs Marcionem. l. 2. c. 13.

Quel Dieu vous formez-vous donc, diſoit Tertullien à Marcion ! Je dis le meſme aux pécheurs : quelle bonté trouveriez-vous en Dieu, ſi par l'impunité du crime il abandonnoit l'homme à tous ſes déſirs criminels ! Dieu peut-il eſtre l'auteur du bien, ſans eſtre ennemi du mal ; par conſéquent le deſtructeur, le perſécuteur, le vengeur ! *Niſi qui expugnator, niſi qui & punitor !*

Bien plus, dit Tertullien ; ſi Dieu n'eſt bon juſqu'à punir le mal, il n'eſt pas juſte ; & s'il n'eſt pas juſte, quelle confiance prendray-je aux promeſſes de ſa bonté ! S'il n'a pas le pouvoir de punir nos crimes, il n'a pas le pouvoir de recompenſer nos vertus. *Quâ fiduciâ bonum ſperem, ſi hoc ſolum poteſt !* Je ne puis donc, conclut-il, concevoir Dieu, que ſous l'idée d'un ſeigneur également redoutable par la ſé-

vérité de ſa puiſſance, & aimable par la douceur de ſa bonté. *Perfectum & patrem & dominum ; patrem poteſtate blandâ, dominum ſeverâ.*

Dans cette vûë les vrays fidelles ont toûjours regardé les maux de la vie, comme de véritables biens. Ce qui m'arrive là, diſoit David au grand preſtre Sadoc, c'eſt Dieu qui le veut ; & ce qu'il veut, c'eſt mon bien : qu'il diſpoſe de moy, comme il le trouvera bon : *Faciat quod bonum eſt coram ſe.* Et que luy arrivoit-il ! la révolte de ſon fils : il eſtoit chaſſé, détroſné, pourſuivi par Abſalon. Quels maux affreux ! ſelon luy c'eſtoit ſon bien : *Bonum eſt.* Ce que vous m'annoncez eſt juſte & bon, diſoit Ezéchias au Prophéte : *Bonum eſt verbum Domini quod locutus es.* Et que luy annonçoit-il ! toute la ſuite des malheurs qui devoient accabler aprés ſa mort ſa famille & ſon royaume. Au ſentiment des vrays enfans de Dieu ces coups apparens de ſa colére ſont des précautions, des remédes préparez pour noſtre bien.

2. Reg. 15. 26.

Iſa. 39. 8.

Vous me direz : ces exemples ſont loin de nous ; les mœurs ont depuis bien changé : Oüy, Meſſieurs, autant que les ſiécles. Mais eſt-il vray que ces exemples ſoient ſi éloignez de nous ! N'ayons-nous pas des Roys & des Reines devant nos yeux, à qui la gloire de la foy tient lieu

de tous les honneurs du monde ; à qui trois couronnes ne ſont rien en comparaiſon de Dieu! C'eſt au milieu de ce ſiécle infecté de toutes ſortes de vices, que Dieu a fait naiſtre ces Princes, à la condamnation de ceux qui négligent la religion. Ne diſons point qu'il n'y a plus de Davids, ni d'Ezéchias : nous en avons de pareils aux anciens en courage & en piété. Diſons plûtoſt que nous avons des payens, des idolâtres, des Epicuriens, des Phariſiens, chez qui la foy de ces héros paſſe pour baſſeſſe de cœur : gens à qui Dieu n'eſt rien ; je ne dis pas en comparaiſon des grandeurs & des couronnes du monde ; mais en comparaiſon de plus petits biens qui flattent les ſens. Reproche que Salvien faiſoit aux Chreſtiens de ſon temps, & que je fais à ceux du noſtre. *Solus nobis in comparatione omnium Deus vilis eſt.*

De Gubern. Dei. lib. 6.

Oüy, Meſſieurs, Dieu en luy-meſme eſt hors de comparaiſon ; Dieu dans la pointe de noſtre eſprit, ſans rapport à nos intereſts & à nos plaiſirs, nous paroiſt peut-eſtre quelque choſe ; & tire alors de nous quelque ſentiment de reſpect. Mais Dieu comparé, oppoſé au moindre bien qui réveille nos paſſions : Dieu & le poinct d'honneur; Dieu & l'appaſt du gain; Dieu & la vûë d'une fortune ouverte à noſtre ambition ; Dieu & le charme trompeur d'une fragile

fragile beauté ; Dieu & tout ce qui nous plaiſt au préjudice de Dieu : que devient Dieu alors dans noſtre eſprit ! à qui donnons-nous la préférence ! en quel rang le mettons-nous ! au-deſſous de tout ce qui n'eſt point Dieu. C'eſt cependant, dit Salvien, ce qui n'arrive qu'à Dieu ſeul. Nous ne traittons point ainſi les puiſſances de la terre, *Solus nobis in comparatione omnium Deus vilis eſt.* Les Grands à qui la fortune nous a ſoumis, nous font ſçavoir leurs volontez. Ils parlent ; on marche, on court, on vole, on ſe précipite : on ſonge au droit qu'ils ont ſur nous, au bien qu'ils nous ont fait, au mal qu'ils nous peuvent faire. Et vous, Dieu tout-puiſſant, on vous déſobéït, on vous oublie, on vous mépriſe, on vous inſulte, on n'a nul égard à vous : *Solus nobis Deus vilis eſt.* Vengez-vous, Seigneur ; puniſſez, deſtruiſez ces ſujets rebelles. Ah ! plûtoſt ; faites grace à noſtre foibleſſe & à noſtre fragilité : * Pourſuivrez-vous, Seigneur, des feüilles que le vent emporte, des pailles deſſéchées par la chaleur : voilà préſentement ce que nous ſommes. Et que ſerons-nous dans un moment ! rien que pourriture ; & nos corps comme nos habits, rongez des vers : dignes de voſtre pitié, plûtoſt que de voſtre colére.

* *Job. 13. 25. &c.*

O Dieu ſouverainement dominant, ſouverainement bienfaiſant ! ſignalez voſtre puiſſance ſur nous, plûtoſt par l'éclat du pardon, que par celuy de la vengeance. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MARDY DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

Sur l'uſage de l'autorité.

Nolite vocari rabbi ; unus eſt enim magiſter veſter : omnes autem vos fratres eſtis.

Ne vous faites point appeller maiſtres ; parce que vous n'avez qu'un ſeul maiſtre : mais pour vous, vous eſtes tous freres. N'appellez perſonne ſur la terre voſtre pere ; parce que vous n'avez qu'un ſeul pere qui eſt au ciel. En Saint Matth. Chap. 23.

SIRE. Ce n'eſt pas à la qualité de pere, à celle de maiſtre & de ſeigneur, que Jeſus-Chriſt attache cette cenſure : il n'en a pas communiqué aux hommes l'autorité, pour leur en envier les noms. C'eſt aux défauts déguiſez ſous ces noms, & à l'abus que l'on en fait, qu'il rappelle noſtre attention : ne la refuſons

pas à l'inſtruction qu'il nous donne ; & que les reproches qu'il fait aux Scribes & aux Phariſiens, ſoient autant de leçons pour nous.

Trois défauts eſſentiels corrompent l'autorité publique ou particuliére. La licence ; on s'y croit tout permis. L'orgueïl ; on ne s'y occupe que de ſoy-meſme. La dureté ; on n'a nul égard pour autruy. Cela ſe voyoit chez les Juifs ; cela ſe voit chez les Chreſtiens. Le détail que fait le Sauveur de la conduite des Phariſiens, eſt l'image de la noſtre. Il ne leur impute rien qui ne ſoit une accuſation contre nous. Mais avant que d'agir en juge, il nous traitte en médecin : quels remédes nous fournit-il !

Trois maximes puiſées dans le fond de la religion, & meſme de la raiſon. La premiére eſt, qu'en quelque autorité, quelque rang que nous ſoyons ; nous n'avons tous qu'un pere & qu'un maiſtre qui eſt au ciel ; & que par conſéquent nous ne ſommes maiſtres & ſupérieurs que ſous autruy : *Unus eſt magiſter veſter : unus eſt pater veſter, qui in cœlis eſt.* La ſeconde maxime, c'eſt que par nos communs rapports & par nos communs beſoins, nous ſommes tous égaux, tous freres ; & que par conſéquent nous ne ſommes maiſtres & ſupérieurs que par le ſecours d'autruy : *Omnes autem vos fratres eſtis.* La troiſiéme maxime, c'eſt qu'en vertu de ce ſe-

Matth. 23. v. 9.

cours mutuel, nous ſommes non ſeulement freres, mais ſerviteurs les uns des autres; & que par conſéquent nous ne ſommes maiſtres & ſupérieurs que pour autruy : *Qui major eſt veſtrûm, erit miniſter veſter.*

Effaçons donc de noſtre eſprit, en quelque dignité que nous ſoyons, toute idée d'indépendance. Il n'y a point d'autorité qui ne ſoit en premier lieu ſoumiſe à autruy : c'eſt un reméde à la licence. En ſecond lieu, ſouſtenuë par autruy : c'eſt un reméde à l'orgueïl. En troiſiéme lieu, deſtinée pour autruy : c'eſt un reméde à la dureté. Trois veritez qu'il m'eſt aiſé de vous prouver : mais il n'y a que Dieu qui vous les puiſſe bien imprimer. Demandons luy cette grace. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

LEs Scribes & les Phariſiens ſont aſſis, dit Jeſus-Chriſt, ſur la chaire de Moïſe. De-là ils parlent, ils prononçent les oracles de la loy; ils tonnent contre les pécheurs : on croit entendre par leur bouche la voix du Légiſlateur. D'où leur vient cette autorité, ſinon du meſme Dieu qui l'avoit donnée à Moïſe. Et cependant, inſtrumens & organes du meſme Dieu, parlant en ſon nom, commandant, inſtruiſant & menaçant : ils ne ſont rien de ce qu'ils diſent.

Ils ſemblent s'oppoſer à la licence publique, & ſe donnent toute liberté : comme s'ils ne connoiſſoient point le maiſtre qu'ils preſchent aux autres ; & qu'ils fuſſent eſtablis ſur la teſte de tout le monde, ſans eſtre eux-meſmes ſous au-
Matth. 23. 3. truy : *Dicunt & non faciunt.*

Vous vous trompez ſçavans, puiſſans, riches, Souverains ; vous n'avez rien que ce que Dieu vous donne, & n'eſtes rien que ce qu'il vous a fait. C'eſt luy, dit Saint Paul, qui eſt le chef de toute puiſſance & de toute principauté :
Coloſſ. 2. 10. *Caput omnis principatûs & poteſtatis* : luy, dit Salomon, par qui les Roys régnent, par qui
Prov. 8. 16. les Princes commandent : *Per me Reges regnant, per me Principes imperant :* de luy qu'ils tiennent tous, la ſageſſe, le crédit, la force, les qualitez, qui les élévent au-deſſus du reſte des hommes : *Meum eſt conſilium, mea eſt prudentia, mea eſt fortitudo, mecum ſunt divitiæ.* Toutes ces qualitez qui forment voſtre autorité, vous viennent, dites-vous, par eſtude, par travail, par fortune, par hazard, par conqueſte, par achapt, par donation, par ſucceſſion. Remontez à la ſource originelle : vous y trouverez voſtre Dieu répandant ſur les hommes & ſur vous en particulier ces marques de diſtinction, ces caractéres de ſupériorité ; qui bien loin de ſervir d'occaſion à voſtre licence, vous doivent

tenir dans les bornes d'une exacte fidélité. Quelles ſont ces bornes! en voicy deux : c'eſt que tout ſupérieur quel qu'il ſoit, n'eſtant ſupérieur que ſous Dieu : 1°. Il doit à Dieu la meſme ſoumiſſion qu'il attend de ſes inférieurs. 2°. Il ne doit commander à ſes inférieurs, qu'en les tenant ſoumis à Dieu. Voilà les deux juſtes bornes de l'autorité humaine, ſubordonnée à celle de Dieu.

PREMIEREMENT tout ſupérieur doit à Dieu la meſme ſoumiſſion qu'il attend des autres hommes. Il la luy doit d'abord en toute rigueur de juſtice. En effet ces meſmes droits de puiſſance, que nous ſouſtenons avec tant d'éclat, n'eſtant qu'une participation des droits de Dieu ; il ſeroit bien hors de raiſon, que les employant à retenir nos inférieurs dans le devoir, nous vouluſſions en ſecoüer le poids, lorſqu'il tombe ſur nous-meſmes. Quelle idée de reſpect ne porte pas le nom de pere & de ſeigneur! Nous nous ſervons de ces noms là pour arreſter la licence de ceux qui nous ſont ſoumis : nous reclamons contre eux le ciel & la terre, quand ils manquent à ce reſpect : tout plie devant nous à ces paroles. Eſtrange renverſement, dit Dieu par le prophéte Malachie! Le fils honore ſon pere & l'eſclave ſon ſeigneur : *Filius honorat patrem, & ſervus dominum ſuum.* Je 1.

ſuis l'un & l'autre ; on me reconnoit pour tel. Donc ſi je ſuis pere, où eſt l'honneur que l'on me rend ! & ſi je ſuis ſeigneur, où eſt le reſpect que l'on me porte ! *Si ergo pater ego ſum, ubi*
Malach. 1. 16. *eſt honor meus ! Et ſi dominus ego ſum, ubi eſt timor meus !*

Quand nous ne luy devrions pas cette ſoumiſſion par juſtice, nous la luy devons par reconnoiſſance. Quelle plus grande ingratitude que de refuſer l'obéïſſance à celuy par qui tout vous obéït ! Ce Joſeph ſi fameux par ſa vertu, de quel motif ſe ſervoit-il pour la ſouſtenir, contre la paſſion de la femme de ſon maiſtre !
Gen. 29. 9. Quoy, diſoit-il, mon maiſtre a mis à ma diſcretion tous ſes biens ! il m'a élevé par-deſſus tous ſes domeſtiques ! Et je luy ravirois l'honneur, à luy qui m'a comblé d'honneur ! Je luy ſerois infidelle, à luy qui ſe repoſe de tout ſur ma fidelité ! Je mettrois le déſordre & le ſcandale dans ſa maiſon, à luy qui veut que tout s'y régle par mes ordres.

Quand la reconnoiſſance auroit peu de pouvoir ſur nous, nous devons à Dieu cette ſoumiſſion par noſtre propre intereſt, pour donner à noſtre autorité ſon poids & ſa force. Oüy, diſoit Tertullien à des Empereurs idolaſtres : il eſt de l'intereſt de l'homme d'obéïr à Dieu :
Apol 33. *Intereſt homini cedere Deo.* L'homme uni à

ſon Dieu par une ſubordination fidelle, ne fait avec ſon Dieu qu'un ſeul & meſme Souverain, qu'une ſeule & meſme autorité ; qui a ſur l'inférieur un tout autre aſcendant, que celle de l'homme ſans Dieu. L'homme déſobéïſſant à Dieu invite ſes ſujets à la déſobéïſſance : ſon exemple affoiblit ſes commandemens : ſes mœurs ſont des leçons & des motifs de révolte. Il eſt rare qu'un maiſtre connu dans ſa maiſon pour homme ſans foy, ſans loy, ſans conſidération, ſans régle ; ait des domeſtiques réglez, fidelles & reſpectueux. Tous les membres ſe reſſentent des déréglemens du chef. Il éprouve le premier l'effet de ſa mauvaiſe conduite. Et cela, dit Saint Auguſtin, par un juſte jugement de Dieu. Vous ne luy obéïſſez pas, dit-il, à luy qui eſt voſtre maiſtre ! Vous ſerez mépriſé par voſtre propre ſerviteur ! *Quia non obtemperas domino, torqueris à ſervo.* *In pſ. 146.*

J'ajouſte enfin que quand noſtre propre intéreſt ne nous engageroit pas à la ſujetion envers Dieu ; l'honneur ou plûtoſt la pudeur & la honte nous y oblige. De quel front remontrer à vos inférieurs l'importance de leurs devoirs, portant ſur ce meſme front les marques de voſtre révolte : vous ériger en cenſeur des déréglemens d'autruy, eſtant vous-meſme en butte à la cenſure publique ! Une mere enyvrée

de l'amour du monde, obſedée de l'eſprit de vanité, donnera-t-elle à ſa fille qui la voit, des préceptes de modeſtie ! luy fera-t-elle un monſtre des meſmes choſes, dont elle ſe fait un jeu ! luy défendra-t-elle par autorité, ce qu'elle perſuade par pratique ! Un juge ſur le tribunal à quel mépris s'expoſe-t-il affectant la ſévérité pour cacher ſon libertinage ; infracteur des meſmes loix dont il ſe porte pour vengeur ; protecteur apparent, & corrupteur ſecret de l'innocence ; plus criminel ſouvent que les criminels qu'il punit. *Qui ſedet*, dit Saint Cyprien, *crimina vindicaturus, admittit.* Ayons donc pour les loix, pour l'ordre public & pour Dieu, la meſme ſoumiſſion que nous exigeons des autres ; puiſqu'il eſt l'auteur du pouvoir que nous avons ſur les autres : premier effet de fidélité ; venons au ſecond.

Epiſt. 1.

II. Il ſuit du meſme principe. Vous eſtes ſous un Dieu, qui eſt l'auteur du pouvoir que vous avez ſur les autres. Donc vous ne leur commanderez, qu'en les tenant ſoumis à Dieu : voilà la ſeconde concluſion. Surquoy je vous prie d'écouter la doctrine admirable de Saint Paul. Tout vient de Dieu, dit-il aux Corinthiens : *Omnia ex Deo.* C'eſt Dieu qui eſtoit en Jeſus-Chriſt, & qui en la perſonne de Jeſus-Chriſt ſe réconcilioit le monde. *Deus erat in Chriſto*

2. Cor. 5. 18.

mundum reconcilians ſibi. Ce meſme Dieu qui ſe réconcilioit le monde en parlant par la bouche de ſon Fils, a mis auſſi en nous la parole de réconciliation : *Poſuit in nobis verbum reconciliationis.* Dieu parle par nous & agit par nous, en quelque façon comme il parloit & agiſſoit par ſon Fils. Donc ajouſte l'Apoſtre, le Fils de Dieu n'eſtant plus icy-bas, nous ſommes auprés de vous ſes ambaſſadeurs, comme ſi Dieu vous exhortoit par noſtre bouche : *Pro Chriſto ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.*

Ce que Saint Paul a dit du miniſtére Apoſtolique ; dites-le, Chreſtienne compagnie, de tout miniſtére ſupérieur, dans quelque rang que vous ſoyez. C'eſt Dieu qui eſt en vous, rappellant & réüniſſant à luy toutes les parties du monde : *Mundum reconcilians ſibi.* Vous eſtes les liens dont il ſe ſert pour cette réünion. C'eſt pour vous, peres, que Dieu unit à luy toute cette poſtérité, qui doit naiſtre de voſtre ſang. C'eſt par vous, magiſtrats, qu'il unit à luy cette populace indocile, qui ne voudroit point d'autres loix que ſes propres paſſions. C'eſt par vous, maiſtres, qu'il unit à luy tant de miſérables, que l'indigence porteroit au déſordre & au déſeſpoir. C'eſt par vous, preſtres & paſteurs, qu'il unit à luy tant d'oüailles imbé-

cilles, qui s'écarteroient du troupeau. C'eſt par vous, Princes, qu'il unit à luy tant de peuples, ſi differens d'inclinations & de mœurs : *Mundum reconcilians ſibi.* Pour cela par conſéquent il a mis dans voſtre bouche la parole d'union : non ſeulement la parole de douceur, de tendreſſe & d'affection ; mais auſſi la parole de fermeté, de rigueur, de correction, d'autorité enfin, pour attirer tous les hommes ſous le joug du Dieu tout-puiſſant : *Poſuit in nobis verbum reconciliationis.* Vous eſtes ſes ambaſſadeurs, ſes miniſtres, pour expliquer ſes droits, pour ſouſtenir ſes intereſts, pour intimider ceux qui l'offenſent, pour protéger ceux qui le ſervent, pour déclarer la guerre à ſes ennemis, pour donner la paix à ſes amis, pour eſtendre par tout ſon nom & ſa gloire : *Legatione fungimur.* Quand vous parlez par conſéquent en qualité de ſupérieurs, c'eſt comme ſi Dieu parloit par voſtre bouche ; quand vous prononcez des arreſts, comme ſi Dieu les prononçoit ; quand vous reprenez vos enfans, comme ſi Dieu les reprenoit ; quand vous exhortez vos ſujets à leur devoir, comme ſi Dieu les exhortoit : *Tanquam Deo exhortante per nos.*

Or, Meſſieurs, un ambaſſadeur, un miniſtre, agiſſant en cette qualité, doit-il agir autrement que ſelon les inclinations de ſon maiſtre?

Que ſeroit-ce donc, ſi au lieu des ordres de ſon maiſtre, il ne ſuivoit que ſon caprice & ſes propres paſſions ! ſi au lieu d'appuyer les droits de ſon maiſtre, il ne cherchoit que ſes avantages particuliers ! ſi au lieu de rapporter tout à la gloire de ſon maiſtre, il rapportoit à luy-meſme tout l'honneur & tout l'encens ! ſi au lieu de gagner à ſon maiſtre tous les cœurs, il ne taſchoit qu'à les deſtourner de ſon ſervice ! Enfin ſi pour toutes ces perfidies il ſe ſervoit contre luy des meſmes caractéres d'autorité, qu'il avoit reçûs de luy. Si Moïſe par exemple, envoyé pour apprendre aux Hebreux la loy de Dieu, ſe fût ſervi pour eſtablir l'idolaſtrie, de la meſme puiſſance dont l'Eternel l'avoit armé ! Si Joſué, choiſi de Dieu pour élever Iſraël ſur les ruines des Jébuſéens & des Amalécites, ſe fût ſervi pour eſtendre leur empire, des meſmes armes dont Dieu luy avoit confié le commandement ! Quelle trahiſon ! quelle perfidie ! Or, voilà, Grands de la terre, ce que vous faites tous les jours, quand vous employez le crédit que Dieu vous a donné ſur les foibles, à faire valoir vos droits au préjudice de ceux de Dieu. Quand vous comptez pour rien les déſordres de vos domeſtiques, l'avarice de vos officiers, l'impiété de vos ſujets : pourvû qu'ils ſoient ſouples ſous le joug, & toûjours prompts à vos ordres.

Quand avec une délicateſſe extrême ſur les injures que l'on vous fait, vous joignez l'indifférence & l'inſenſibilité ſur celles que l'on fait à Dieu. Quand vous bornez voſtre vertu à contenter tout le monde, à pacifier les différens, à tenir tout dans l'ordre & dans la tranquillité; laiſſant à des perſonnes ſans poids, ſans force & ſans nom, la correction des mauvaiſes mœurs. Vous eſtes puiſſant, mais ſous Dieu : vous n'eſtes donc puiſſant que pour faire ſervir tout à Dieu.

Par là comprenez le ſens de cette parole de Saint Paul : *Omnis anima poteſtatibus ſublimioribus ſubdita ſit.* Que toute ame vivante, dit-il, ſoit ſujette aux puiſſances plus élevées, ſelon leur rang & leur degré : le peuple aux Grands, les Grands aux Princes, les Princes aux Souverains, & les Souverains à Dieu. Mais que l'autorité de Dieu ſoit toûjours la ſupérieure: de maniére, dit Saint Auguſtin, que s'il ſe trouve un conflit d'autorité; ſi l'homme & Dieu vous font deux commandemens oppoſez; vous ſoyez toûjours preſts de mépriſer la plus baſſe autorité, pour obéïr à la plus haute : *Hîc ſanè contemne poteſtatem, timendo poteſtatem.* Et c'eſt là ce qui rend la pluſpart des péchez des Grands bien plus énormes devant Dieu que ceux du peuple. Le peuple voit au-deſſus de luy tant de

Rom. 13. 1.

Serm. 6. de verb. Dom. cap. 8.

diverſes puiſſances. Il eſt menacé de celle de Dieu ; il eſt menacé de celle des hommes, qu'il voit élevez ſur ſa teſte par degrez. Il ne peut ſouvent obéïr à l'un, ſans déſobéïr à l'autre. Il ne peut prendre parti, ſans ſe faire un ennemi de ſon maiſtre ou de ſon Dieu. Il trouve dans ce combat une maniére d'excuſe. Il peut dire à Dieu : J'eſtois ſéduit, eſtonné, menacé, contraint au péché, par ceux que vous m'aviez donnez pour maiſtres. Si je ne vous ay pas obéï, c'eſt que je ne l'ay pas oſé. Mais vous maiſtres qui commandez, à qui tout obéït, ſous qui tout plie : que pourrez-vous dire à Dieu, ſinon : ſi je ne vous ay pas obéï, c'eſt que je ne l'ay pas voulu !

Vous ne l'avez pas voulu ! deviez-vous avoir une volonté différente de la ſienne ? Jeſus-Chriſt le premier des hommes ne reconnoiſſoit point en luy de volonté dominante, autre que celle de Dieu : Je ne cherche point ma volonté, diſoit-il, mais la volonté de mon pere qui m'a envoyé : *Non quæro voluntatem meam, ſed voluntatem ejus qui miſit me :* Je ne puis rien faire de moy-meſme : *Non poſſum ego à meipſo facere quicquam.* Il eſt pourtant dit de Jeſus-Chriſt, que rien ne ſe faiſoit ſans luy : *Sine ipſo factum eſt nihil :* Régle à obſerver pour les Grands ; que chez eux, dans leurs maiſons, « *Jo.* 5. 30. « *Ibid.* « *Jo.* 1. 13.

dans l'exercice de leurs charges, il ne ſe faſſe rien ſans eux ; *Sine ipſo factum eſt nihil.* Et que cependant faiſant tout, ils ne faſſent rien d'eux-meſmes ; tout par la volonté de Dieu : *Non poſſum ego à meipſo facere quicquam.* Quelle gloire a un Souverain de pouvoir dire ; *Je ne le puis*, dans tout, ce qui bleſſe l'honneur, la juſtice, la bonne foy. Qu'il laiſſe murmurer autour de luy l'avare, l'envieux, l'ambitieux, l'inſatiable. S'il vouloit, diront-ils ; il pourroit d'un ſeul mot me rendre heureux ; il a les biens, les emplois, la fortune dans ſes mains ; il peut tout, il ne tient qu'à luy. Non, dit l'homme ſage : Je ne puis que ce que Dieu veut, ce que l'équité permet, ce que la raiſon demande : *Non eſt meum dare vobis.* Mais tout ce qui eſt ſelon Dieu, vous pouvez l'attendre de mon zéle & de mon autorité ; parce que mon autorité, non ſeulement eſt ſous autruy, mais par autruy & pour autruy. Nous le verrons dans la ſuite.

II. PARTIE.

SI nous n'avions point d'autre dépendance que celle qui nous ſoumet à Dieu ; bien loin d'en reſſentir la confuſion, nous pourrions nous en faire honneur : puiſqu'il n'y a point de ſerviteur qui ne ſe tienne honoré de la grandeur de

de ſon maiſtre. Mais Dieu pour nous tenir dans la ſubordination néceſſaire au bien de l'univers, nous a tous rendus dépendans les uns des autres : égaux, ſupérieurs, inférieurs, nous ſommes tous liez par le lien commun de nos beſoins réciproques. Il s'enſuit de là, que non ſeulement nul ne ſe peut paſſer du ſecours d'autruy ; mais meſme que les plus Grands le peuvent moins que les autres. Ils ſont dans la néceſſité de ſe ſouſtenir par autruy, comme tous les autres hommes, & plus que tous les autres hommes. Deux réfléxions capables d'humilier tout l'orgueïl de l'autorité.

LA premiére nous eſt inſinuée par Jeſus-Chriſt, dans le reproche qu'il fait aux Phariſiens & aux Scribes. Ils ſe prévalent, dit-il, de leur dignité, pour attirer ſur eux les regards des hommes ; ils ne ſont rien que pour eſtre vûs : *Omnia opera ſua faciunt ut videantur ab hominibus.* Ils aiment les premiéres places dans les aſſemblées, dans les feſtins : *Amant primos recubitus in cœnis, in ſynagogis :* Ne faites point comme eux ; ſongez que vous eſtes tous freres ; je dis tous, ſans exception : *Omnes autem vos fratres eſtis.* Aînez & cadets, il eſt vray ; mais tous de meſme nature & ſujets aux meſmes beſoins. Quelque répugnance qu'ayent les Grands

I.

« *Matth. 23. v. 5.*

« *Ibid. v. 9.*

pour cette fraternité, ſi recommandée dans l'Evangile ; il faut malgré eux qu'ils la reconnoiſſent, ou qu'ils ſe croyent d'une autre eſpéce que le reſte du genre humain. Dés qu'ils conviennent qu'ils ſont hommes, & que nous le ſommes comme eux ; ils ne peuvent ſe regarder que comme compoſant avec nous un meſme corps, & faiſant parties d'un meſme tout.

Où nous conduit ce principe ! à tous les détails que fait Saint Paul, pour nous montrer l'impuiſſance qui eſt en nous, de nous paſſer les uns des autres, & de nous retrancher dans » noſtre ſingularité. La teſte, dit Saint Paul, » quelque élévation qu'elle ait ſur les autres parties du corps, ne peut pas dire aux pieds ; Vous » ne m'eſtes point néceſſaires : ni les yeux, tout » brillans qu'ils ſont, dire aux mains ; Je n'ay 1. Cor. 12. 21. » pas beſoin de vous : *Non poteſt oculus dicere* » *manui : Operâ tuâ non indigeo, aut caput* » *pedibus.* Si le pied diſoit : Puiſque je ne ſuis » pas la main, je ne ſuis donc pas du corps ; » ceſſeroit-il pour cela d'eſtre du corps ; *Si di-* » *xerit pes ; quoniam non ſum manus, non ſum* » *de corpore ; non ideò non eſt in corpore.* Dieu a voulu qu'il y euſt pluſieurs membres, & que tous ne fiſſent qu'un corps : *Poſuit Deus membra, unum autem corpus.*

Quand les libertins nous entendent débiter cette doctrine, autoriſée par Jeſus-Chriſt & par Saint Paul ; peut-eſtre la regardent-ils comme un artifice inventé par des gens obſcurs, tels qu'eſtoient tous les Apoſtres : pour ſe conſoler en quelque façon du déſavantage de leur baſſeſſe, en ſe mettant ainſi avec les Grands dans une eſpéce d'égalité.

Mais que peuvent-ils dire & vous auſſi, quand vous entendez cette meſme vérité ſortir de la bouche d'un payen avec la meſme énergie ! Il y a, dit ce payen, une eſtroite union, une eſtroite parenté, entre tous les eſtres raiſonnables. Et pour ne pas laiſſer penſer que cette vérité luy ſoit échappée par hazard : Toutes choſes, dit-il ailleurs, ſont liées entre-elles d'un nœud ſacré. Il n'y a preſque rien qui ſoit eſtranger l'un à l'autre. Il n'y a qu'un monde qui comprend tout, qu'un Dieu qui eſt en tout ; qu'une raiſon, une vérité, une perfection commune à tous les eſtres raiſonnables. « *Marc. Aurel. lib. 3. 4.* « « « « « « « « « *Liv. 7. 10.* « « « « « « « « «

me corps, compoſé de tous les eſtres raiſonnables. Et ce payen, Meſſieurs, n'eſtoit pas un homme obſcur ; un de ces vains philoſophes, accouſtumez à mépriſer l'orgueïl des Grands, par un orgueïl encore plus grand. Ce payen, prédicateur de l'égalité & de l'eſtroite parenté de tous les hommes entre-eux, eſtoit un Empereur Romain, que ſon rang & ſa puiſſance élevoient au-deſſus de tous les hommes. Il voyoit aſſez clair par les yeux de ſa raiſon, pour enſeigner à tout le monde, aux ſiécles préſens & futurs ; que le moindre de tous ſes ſujets, eſtoit ſon parent & ſon frere. Il eſtoit crû des Romains, il en eſtoit meſme admiré : Jeſus-Chriſt & Saint Paul ne le ſont pas de ceux qui ſe diſent Chreſtiens ; & qui ne rougiſſent pas d'eſtre moins humbles, moins dociles aux leçons de la raiſon, que ne l'ont eſté les infidelles.

Je dis aux Grands : vos ſujets & vos domeſtiques ſont vos freres ; & c'eſt Jeſus-Chriſt qui le dit. Oüy, diront-ils, mes freres en Jeſus-Chriſt, par rapport aux devoirs de la charité Chreſtienne. Non ſeulement ; mais encore vos freres, ſelon la nature, & par rapport aux devoirs de l'humanité. C'eſt un Empereur idolaſtre qui ſe le dit à luy-meſme, & qui vous le dit à tous.

Toute philoſophie payenne & Chreſtienne

à part ; il n'y a point de Grand qui ſe conſultant luy-meſme & ſon propre eſtat, ne trouve l'écuëil de ſa fierté dans ſa grandeur meſme & dans ſon propre nom de maiſtre & de Souverain. La ſervitude eſt réciproque entre ſes ſerviteurs & luy ; puiſque la dépendance eſt commune entre-eux & luy. Que ſeroient les ſerviteurs ſans l'appui & la protection de leur maiſtre ! il eſt vray, répond Saint Auguſtin. Pour cela le ſerviteur a beſoin du maiſtre, & c'eſt là ce qui fait la ſervitude du ſerviteur : *Eget ſervus tuus bono tuo, ut paſcas illum.* Mais auſſi que ſeroit le maiſtre ſans le miniſtére du ſerviteur ! & c'eſt là la ſervitude du maiſtre : *Eges & tu bono ſervi tui, ut adjuvet te.* Vous vous croyez fort élevez au-deſſus de vos ſerviteurs, parce qu'ils tirent de vous leur ſubſiſtance & leur vie. Ils ont dequoy vous reprocher que vous tirez d'eux les meſmes ſecours. Abandonnez-les à leur pauvreté, à leur foibleſſe ; ils ſont perdus : mais qu'ils vous abandonnent à voſtre force prétenduë, à voſtre or & à voſtre argent ; qu'ils vous laiſſent faire par vos bras ce que leurs bras font pour vous : que deviendrez-vous vous-meſmes, avec toutes les qualitez qui vous portent à les mépriſer ! *Tract. 8. in ep. Joan.*

S'il y a meſme entre-eux & vous quelque ſorte d'inégalité : je dis pour ſeconde réfléxion, II.

que de cette inégalité l'avantage eſt tout entier du coſté des inférieurs. Ils ont moins beſoin de vous pour ſe maintenir tels qu'ils ſont ; que vous n'avez beſoin d'eux pour vous maintenir tels que vous eſtes. Cela n'eſt-il pas évident par l'étenduë de vos beſoins ! Un ſerviteur n'a beſoin que d'un ſeul maiſtre ; & de combien de ſerviteurs ce ſeul maiſtre a-t-il beſoin ! Un ſerviteur n'a beſoin que de peu de choſes néceſſaires : & combien de ſuperfluitez deviennent-elles néceſſaires à la perſonne du maiſtre, auſſi-bien qu'à ſa qualité ! Je ſçay que c'eſt dans cette affluence de biens exceſſifs & ſuperflus, que les riches mettent leur gloire, & par là qu'ils ſe croyent mieux diſtinguez. C'eſtoit à la vûë de la pompe du palais de Salomon, de la magnificence des habits de ſes officiers, de celle de ſa table & de ſes jardins, des ſoixante mille chevaux de ſes écuries, & des autres prodiges de ſa cour ; que la Reine de Saba ſe paſmoit d'admiration : *Non habebat ultrà ſpiritum :* Mais elle eſtoit Reine & luy Roy ; l'un & l'autre accouſtumez à ne juger de la grandeur que par le faſte & le bruit.

3. *Reg.* 10. 5.

Si Salomon n'euſt eſté grand que par ſes ſuperfluitez ; il euſt eſté vray de dire qu'il n'euſt eſté grand que par ſes gardes, par ſes meubles, par ſon train, par ſes chevaux, par ſes beſoins

par conſéquent. Il euſt eſté moins grand que ce Sage, qui s'écrioit à la vûë de la vie des riches : Combien de choſes dont je n'ay nul beſoin, dont je ne ſens nul déſir ; dont je ne dépends point par conſéquent, dont je ne ſuis point eſclave ! *Quàm multis non egeo !* Or à qui convient-il de vanter ainſi ſa liberté ! n'eſt-ce pas au particulier, à l'inférieur, au pauvre plûtoſt qu'au riche ! Et ſi jamais Salomon s'en eſt pû flatter ; ç'a eſté dans le ſeul moment, où faiſant le détail de ſes biens, de ſes délices, il en reconnoiſſoit l'amertume & la vanité : *Vidi in omnibus vanitatem & afflictionem.* Eccli. 2. 11.

Car non ſeulement l'éclat de la vie des Grands rend leurs beſoins plus eſtendus : mais encore l'importance de leur vie rend leurs beſoins plus importans : les délices meſme de leur vie, rendent leurs beſoins plus amers & plus picquans. On a raiſon de faire honneur aux Roys de leur ſageſſe, à tenir leurs ſujets dans le devoir ; de leur courage à conduire une armée à la victoire. Aprés tout combien d'autres bras & d'autres teſtes que les leurs, ſont néceſſaires au ſuccés de leurs deſſeins ! Quel cœur plus magnanime, & quel génie plus puiſſant que celuy de David ! Invincible à tant de nations que la terreur de ſon nom tenoit ſous le joug : en un ſeul jour délaiſſé de ſes ſujets, trahi par ſon

propre fils & par ſes propres conſeillers : il eſt réduit à quitter ſon palais & ſa ville capitale ; expoſé à l'inſolence du bas peuple & aux imprécations de ſes ſerviteurs. C'eſtoit le meſme David, mais David réduit à luy-meſme. Combien de ſes domeſtiques n'avoient beſoin, pour éviter le péril, que de leur propre obſcurité ! David connu par tout n'a pour ſeureté que la fuite ; il porte ſon péril avec luy par tout où il fuit ; il a beſoin de preſque tous ſes ſujets, pour ſe garantir de ſon fils propre.

A l'importance de ces ſortes de beſoins inſéparables de la condition des Grands, ajoutons la délicateſſe de leur vie, qui les y rend plus ſenſibles & les leur rend plus amers. On loüe dans les héros leur grandeur d'ame à négliger la peine & la douleur, à ſe mettre au-deſſus des revers de la fortune. Mais ces héros ſont rares ; & c'eſt par là qu'ils paſſent pour héros. L'effet ordinaire de l'opulence & de la haute fortune eſt, non pas d'affermir le cœur & de l'endurcir aux beſoins ; mais de le rendre impatient, chagrin ſur les moindres beſoins. A force d'accumuler, de vouloir & déſirer tout, on ſent une vraye indigence de tout ce qui manque aux déſirs. Le peuple, l'artiſan, l'eſclave ne ſentent point cette eſpéce d'eſclavage : Ils ſont plus maiſtres de leurs paſſions, plus modérez dans leurs déſirs,

ils ſe contentent & ſe paſſent de peu, parce qu'ils manquent de tout. Ce que je dis, non pas pour flatter l'orgueïl des ſujets ; mais pour réprimer celuy des maiſtres, & pour leur découvrir les humiliations de leur eſtat; pour leur faire avoüer que leur dépendance eſtant mutuelle, & plus grande encore dans les maiſtres que dans les ſujets ; ils ont une obligation particuliére à ménager, c'eſt trop peu dire, à reſpecter dans leurs ſujets la néceſſité commune ; & cette fraternité que nulle primauté ne peut effacer, non pas meſme dans les Roys. C'eſt à eux que le Saint Eſprit a préciſément recommandé, que leur cœur ne s'élevaſt point d'orgueïl ſur leurs peuples, qui ſont leurs freres : *Nec elevetur cor ejus in ſuperbiam ſuper fratres ſuos.* Deuter. 17. 20. Qu'ils s'élévent par l'autorité du rang & de la majeſté ; ç'en eſt aſſez pour ſe faire obéïr : mais qu'ils ne s'élévent jamais par l'arrogance & la fierté ; c'eſt dequoy ſe rendre odieux, & rebuter l'obéïſſance. En gardant ce temperament, ils verront toute la terre s'empreſſer à les ſervir : *Omnes gentes ſervient ei :* Pſ. 71. v. 11. Les nations leur offrir leurs richeſſes en tribut, avec leurs hommages ; faire des vœux pour leur vie & pour leur proſpérité : *Dabitur ei de auro Arabiæ, totâ die benedicent ei.* Ibid. v. 15. Mais eux de leur coſté rendront à leurs inférieurs les devoirs de l'hu-

Ibid. v. 13. &c. manité & de la ſociété : le nom de pauvre & de ſujet ſera chez eux en honneur : ils épargneront ſa foibleſſe ; ils ſe feront ſes protecteurs, comme Dieu les a faits ſes maiſtres : *Parcet pauperi & inopi, animas pauperum ſalvas faciet, & honorabile nomen eorum coram illo.* C'eſt le temperament de la juſte autorité, dont l'eſprit de Dieu nous fait un modéle en la perſonne de Salomon dans le pſeaume 71. Il faut enfin que les maiſtres ſoient convaincus, non ſeulement qu'ils ne ſubſiſtent que par autruy ; c'eſt un reméde à l'orgueïl : mais encore qu'ils ſont deſtinez pour autruy ; reméde à leur dureté, troiſiéme & derniére partie.

III. PARTIE.

REVENONS aux Scribes de l'Evangile ; ils eſtoient par leur miniſtére & par la réputation de leur ſçavoir, les directeurs de la conduite du peuple. En cette qualité comment uſoient-ils de leur pouvoir ! Ils accabloient les hommes d'une infinité de devoirs, qu'ils leur mettoient ſur les épaules, comme de peſans fardeaux ; ſans vouloir y toucher du doigt pour les aider

Matth. 23. 4. à les porter : *Alligant onera gravia & imponunt in humeros hominum, digito autem ſuo nolunt ea movere :* Contre cette dureté quelle leçon fait Noſtre Seigneur à ſes diſciples !

Entre-vous, leur dit-il, celuy qui ſera le plus grand, ſera le ſerviteur des autres : *Qui major eſt veſtrûm, erit miniſter veſter,* *Ibid. v. 11.*

Entendez-vous, Meſſieurs, cette vérité, toute oppoſée à l'erreur qui vous poſſéde ! Vous vous croyez diſpenſez envers ceux qui vous ſont ſoumis, de ces ſoins laborieux qui d'eux à vous paſſent pour ſervices ; & vous vous en croyez diſpenſez, par le privilége de voſtre fortune & par l'élévation de voſtre rang. Ce que vous alleguez pour vous excuſer, vous accuſe & vous condamne. Eſt-ce à moy, dites-vous, de m'abbaiſſer à ces ſortes de devoirs ! Oüy, c'eſt à vous ; pourquoy ! parce que vous eſtes maiſtre, & riche, & grand en honneur & en crédit. Sçachez que vous n'eſtes tel que pour le ſecours des foibles ; & que Dieu n'a point eu d'autre deſſein que celuy-là, dans la diſtinction qu'il a miſe entre-eux & vous,

Cet Empereur payen dont nous avons déja parlé, diſoit que le premier & principal devoir « de l'homme, eſt de ſervir au bien de la ſociété « des hommes. Et Saint Paul nous recommandant l'obéïſſance & le reſpect que l'on doit aux Souverains : *Poteſtatibus ſublimioribus :* apportoit pour motif, qu'ils ſont eſtablis de Dieu « pour ſervir à noſtre bien : *Dei enim miniſter* « *Rom. 13. v. 4.* *eſt tibi in bonum.* Ils ſe vantent d'eſtre nos

maiſtres & les miniſtres de Dieu : mais ils ſont auſſi nos miniſtres, nos appuis, nos protecteurs, nos paſteurs : nom que ſe donnoient les anciens Roys, & dont David faiſoit gloire. Or tous ces noms d'autorité ne renferment-ils pas l'obligation du ſervice, & l'attention du maiſtre aux beſoins du ſerviteur ? De là Saint Auguſtin conclut, qu'il n'y aura dans le ciel nulle domination entre les Saints, parce qu'il n'y aura nul beſoin parmy les Saints : le ſoin de pourvoir aux beſoins des foibles eſtant le fondement de toute domination : *Ibi neceſſarium non erit officium imperandi, quia neceſſarium non erit officium conſulendi.* Le corps de la ſociété humaine eſt autrement diſpoſé. Comme tous les membres du corps y ont beſoin les uns des autres, auſſi ont-ils beſoin d'un chef qui domine à tous les autres ; mais qui domine à tous, en veillant au bien de tous ; en abbaiſſant ſes ſoins juſqu'aux pieds, juſqu'aux cheveux. *Qui major eſt veſtrûm, erit miniſter veſter.*

De civit. l. 19. 16.

Qu'y a-t-il, Meſſieurs, dans tout cela qui excuſe la dureté de ceux qui ſe diſent chefs, ſans en faire d'autre fonction que celle de ſe faire honneur d'occuper le haut du corps ? Trois effets de dureté. Le premier, eſt d'eſtre ſans mouvement pour bien faire. Le ſecond, eſt de n'eſtre bienfaiſant que pour ſoy. Le troiſiéme,

eſt d'eſtre malfaiſant pour les autres. Examinez-vous ſur ces trois défauts ſi communs, & cependant ſi contraires à l'homme d'honneur.

VOUS n'eſtes ſupérieur que pour autruy : donc vous ne l'eſtes pas pour ne rien faire ; premiére concluſion. Vous doit-on dire, ce que le prophéte Iſaïe diſoit de la part de Dieu à ce fameux Sobna, qui s'eſtoit ingeré dans le miniſtére du temple. *Quid tu hîc, aut quaſi quis hîc.* Que faites-vous là, ou comme qui eſtes-vous là ! C'eſt-à-dire ; la place de qui tenez-vous ! comment la ſouſtenez-vous ! quelle figure y faites-vous ! Je vois en vous en effet quelque figure. Je vous vois l'épée au coſté, c'eſt la figure d'un gentilhomme : le baſton de commandement à la main, c'eſt la figure d'un officier : la pourpre ſur les épaules, c'eſt la figure d'un magiſtrat : la tonſure & l'habit long, c'eſt la figure d'un eccleſiaſtique : un grand train, de grands équipages, c'eſt la figure d'un homme de qualité. Mais un homme de qualité, ou d'Egliſe, ou de guerre, ou de palais, ou de cour ; n'eſt-ce rien plus qu'une figure ! Avez-vous prétendu pour toute fin, vivre là, mourir là, porter un nom ſans le remplir, laiſſer vos titres ſur un tombeau ſans avoir accompli durant la vie les devoirs renfermez ſous ces titres ſpécieux ! c'eſt Iſaïe qui vous fait ce reproche :

1.

Iſa. 22. 16.

Excidiſti tibi hîc ſepulchrum, excidiſti in excelſo memoriale diligenter. Opprobre & confuſion de la maiſon du Seigneur ! J'appelle maiſon du Seigneur toute l'étenduë du monde. On croit bien ſouſtenir ſon rang, quand on ſouſtient ſa figure, quand on entretient une groſſe table, un gros jeu ; quand on déploye autour de ſoy une pompe inutile & ſomptueuſe. Au contraire, dit Iſaïe, c'eſt là l'opprobre & la confuſion de la maiſon du Seigneur : *Erit currus gloriæ tuæ ignominia domûs Domini.* Confuſion, parce que l'honneur & l'éclat d'une maiſon conſiſte principalement dans la ſubordination de ſes parties : dans la ſujettion des plus baſſes, il eſt vray ; mais auſſi dans la vigilance & l'activité des plus hautes. Où en eſt-on, quand les inférieurs ont juſte ſujet de dire à ceux qui ſont au-deſſus d'eux, ce que les Apoſtres de Jeſus-Chriſt luy diſoient par timidité, lorſqu'il dormoit dans la barque au milieu de la tempeſte : Eh quoy ! Seigneur, nous périſſons, & vous n'en eſtes point touché : *Magiſter, non ad te pertinet quia perimus !* Le ſommeil du Sauveur n'eſtoit que pour exciter ſes diſciples à la vigilance & au travail : tandis que les vents & les flots s'élevoient & s'appaiſoient par ſes ordres. Mais quel malheur dans les orages d'une famille, quand celuy qui devroit tout régler par ſa conduite,

Iſa. 22. 18.

Marc. 4. 38.

eſt inſenſible au péril commun, aſſoupi dans l'indolence, enſeveli dant les plaiſirs. Homme nonchalant, dit Saint Baſile, ouvrez les yeux, veillez. Que le monde le croye ſeulement, & le monde ſera tranquille ; la mer & les vents vous craindront : *Oſtende te vigilantem, & pelagus reverebitur.* La ſeule idée que l'on a de la vigilance du maiſtre, eſt un frein pour tous les eſprits turbulens. Il ne veille & n'agit que foiblement, ſouvent inutilement, par les yeux & les mains des autres. C'eſt par ſes yeux qu'il doit voir, & par ſes mains qu'il doit agir. N'eſt-ce pas luy qui reçoit les reſpects & les hommages des hommes ! C'eſt donc luy qui doit les conduire, les défendre & les ſouſtenir. Un magiſtrat, un pere, un officier, ſera-t-il comme ces idoles qui ne ſont ſur l'autel, que pour y recevoir l'encens ; & n'ont des yeux, des mains & des bouches qu'en figure ! *O paſtor & idolum !* s'écrie le prophéte Zacharie. O paſteur ! mais plûtoſt idole ſans mouvement, ſans entrailles, ſans charité. Mille bras auront contribué à fabriquer cette idole, à la placer en vûë & ſur la teſte du public. Des parens auront mis le plus ſolide de leurs biens à luy acheter une charge : on aura travaillé trente ans à ſon éducation & à ſon élévation : toutes les ſollicitations, les brigues, auront eſté employées pour l'avancer.

Baſil. ſeleuc. oratio de ſomno Chriſti.

Zach. 11. 7.

Aprés tant d'efforts on dira ce que Aaron diſoit à Moïſe, aprés la ſtructure du veau d'or : Tant d'or & tant d'argent, tant de matiéres précieuſes ont eſté jettées dans le fourneau : j'ay tout prodigué, j'ay tout jetté ; voilà ce qui en eſt ſorti ; une vaine idole : *Projeci in ignem, & egreſſus eſt hic vitulus.* *Exod. 32. 24.*

II. Si l'homme n'eſt pas en autorité pour ne rien faire ; il ne l'eſt pas non plus pour ne faire bien qu'à luy ſeul ; ſeconde concluſion : *Miniſtrare, non miniſtrari*, dit Noſtre Seigneur » dans l'Evangile. Il eſt au-deſſus des autres pour » les ſervir, non pas pour en eſtre ſervi. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit digne des reſpects & des ſervices du monde : mais ces reſpects & ces ſervices du monde, ne ſont que la compenſation des ſervices qu'il luy rend. Il faut donc qu'il ſerve en effet pour mériter le reſpect & le ſervice : *Miniſtrare, non miniſtrari.* Il faut qu'à l'exemple de Job, ayant plus de lumiére, il ſoit l'œil de celuy qui eſt aveugle ; & qu'ayant plus de force, il ſoit le pied de celuy qui ne peut marcher : *Oculus cæco & pes claudo.* Il faut que ſelon l'avis de Saint Paul, ayant de ſon coſté les douceurs de la fortune, il s'en ſerve pour adoucir les peines des affligez : *Conſolamini puſillanimes* ; qu'ayant le pouvoir, il appuye les foibles : *Suſcipite infirmos :* qu'ayant l'autorité, *Matth. 20. 28.* *Job. 29. 15.* *1. Theſſ. 5. 14.*

il

il chaſtie les turbulens : *Corripite inquietos.* Il faut que ſelon l'ordre de Jeſus-Chriſt eſtant dans l'abondance, il ait faim avec les fameliques, & ſoif avec les altérez : *Eſurivi, ſitivi :* Qu'eſtant vêtu richement, il ſoit pauvre avec les pauvres : & qu'eſtant maiſtre de la liberté, de la vie ; il ſoit pour ainſi dire captif avec les captifs : *Nudus eram, in carcere :* tout cela par la compaſſion & la communication de la charité. Car, dit admirablement Salvien, la différence des ſupérieurs & des inférieurs quelle eſt-elle ! C'eſt que le pauvre & l'inférieur n'a de la peine & du chagrin que pour luy ſeul : au lieu que le riche & le ſupérieur en doit avoir pour tout le monde, à l'exemple de Noſtre Seigneur : *Omnis egeſtuoſus pro ſe tantùm & in ſe eget : Chriſtus in omnium pauperum univerſitate mendicat.* *De provid. lib. 4.*

Si cela eſt vray de l'autorité temporelle, combien plus du gouvernement ſpirituel : qui n'eſtant inſtitué que pour le ſalut des ames, doit eſtre regardé comme un miniſtére céleſte & comme un dépoſt ſacré. Le Fils de Dieu, dit Saint Paul, n'a pas regardé comme une proye, l'honneur qu'il avoit d'eſtre égal à Dieu : *Non rapinam arbitratus eſt eſſe ſe æqualem Deo.* *Phil. 2. 6.* Vous miniſtres du Fils de Dieu, ſi vous n'eſtes pas ſes égaux, du moins vous tenez icy-bas ſa place, & vous nous diſpenſez ſes dons. Vous

ne devez pas, non plus que luy, regarder comme une proye le pouvoir qu'il vous a donné, de repréſenter Dieu parmi nous; ni vous aviſer jamais de le repréſenter autrement, que comme Jeſus-Chriſt l'a repréſenté luy-meſme : par l'éclat de ſa charité, de ſa miſéricorde & de ſa bonté; non pas par l'éclat des richeſſes ni de la pompe. C'eſt aux Roys qu'il a donné cette partie de ſa puiſſance à repréſenter icy-bas. A eux la magnificence & la ſplendeur; à vous la ſimplicité, la douceur, l'attention au ſalut & à la perfection des peuples. Par là, plus que par les richeſſes, Dieu paroiſtra grand en vous. Par là vous ſerez vous-meſmes plus grands, que par l'orgueïl & par le faſte. Si Dieu vous a permis quelque ſorte d'éclat extérieur, pour tenir en reſpect les yeux & les eſprits foibles : s'il a meſme obligé les hommes à vous rendre ce reſpect; à vous payer ce tribut de leurs biens, qui forme vos bénéfices; ce n'eſt qu'en reconnoiſſance de vos ſoins pour leur ſalut. Si donc vous négligez ce ſoin, vous n'avez aucun droit à leurs reſpects ni à leurs largeſſes : & dés-là que vous regardez les bénéfices comme une proye, Dieu les regarde entre vos mains comme un vol; *Non rapinam arbitratus eſt eſſe ſe æqualem Deo.* Eſt-ce pour cela, Dieu éternel, que vous avez laiſſé entrer les richeſſes dans voſtre

Egliſe ! Eſt-ce là ce que vous diſiez à Saint Pierre : *Paſce oves meas ;* pais mes brebis. Eſtoit-ce à dire ; enrichis-toy, engraiſſes-toy, divertis-toy, damnes-toy. Non, ce n'eſtoit pas là ce que vous aviez en vûë ; c'eſtoit le ſalut des ames & le bien de vos enfans que vous leur recommandiez. Si ces mercenaires les abandonnent, ils ont part à la malédiction lancée par voſtre prophéte ſur les paſteurs d'Iſraël, qui ſe couvrant de la laine de leurs troupeaux, & ſe nourriſſant de leur lait, n'avoient pas ſoin de les conduire. *Væ paſtoribus Iſraël.* *Ezech. 34. 2.*

III. QUE ſera-ce donc d'eſtre mal-faiſant, au lieu de leur faire du bien ! troiſiéme effet de dureté. Je conviens que l'autorité donne le pouvoir de punir ; & que la correction, loin d'eſtre un mal, eſt un bien des plus néceſſaires. C'eſt le droit des Grands, il eſt vray : mais rien n'eſt plus commun que d'eſtendre ce droit trop loin ; rien n'eſt plus odieux que de s'en faire un honneur ; & rien plus cruel que de s'y plaire. Quelle gloire eſt-ce pour vous, diſoit David ; quelle triſte & maligne gloire, que celle d'eſtre puiſſant en injuſtice ! *Quid gloriaris in malitiâ, qui potens es in iniquitate !* Quelle gloire d'eſtre aſſez puiſſant, pour ne laiſſer jamais aucune injure impunie : d'eſtre aſſez avant dans la faveur, pour en éloigner quiconque vous a déplu : *Pſal. 51. 1.*

d'avoir aſſez d'intrigues & de détours ; pour faire tomber les plus fins & les plus ſages dans le piége ; aſſez de ſubtilité, pour tourner tout en poiſon ; aſſez d'aſcendant ſur les eſprits, pour donner aux plus noires médiſances le poids de la vérité, pour ruiner ſans reſſource à coups de langue, ceux qui ſouvent n'ont pour tout bien que leur propre réputation ! Car voilà le plaiſir d'une infinité de Grands, de noyer, d'abiſmer, ceux à qui la nature & la fortune ont oſté les moyens de ſe défendre contre eux. Quelle gloire, ô mon Dieu, pour des Chreſtiens, que vous n'avez faits grands que pour eſtre bienfaiſans ! *Quid gloriaris in malitiâ qui potens es in iniquitate !* A combien d'entre-eux pourrois-je dire : Montrez-moy ceux que vous avez protegez, que vous avez ſecourus, que vous avez tirez de la miſére. C'eſtoit là que vous deviez placer voſtre gloire & voſtre grandeur. Je vois cependant, & tout le monde avec moy, ceux que vous avez ruinez, diffamez, décréditez, perdus pour leur fortune & peut-eſtre pour leur ſalut.

Pour leur ſalut, hélas ! Mes Freres, diſoit Saint Paul ; ne détruiſez point l'ouvrage de Dieu ; ne perdez point les ames, pour leſquelles Jeſus-Chriſt eſt mort : *Noli deſtruere opus Dei : noli illum perdere, pro quo Chriſtus mortuus eſt.*

Rom. 14. 30.

Perdez leur fortune s'il le faut ; vous exercerez leur vertu. Mais perdre leur vertu, corrompre leur conſcience ; empoiſonner leur cœur & leur eſprit, y ſemer l'impiété, y jetter le libertinage, attacher leur fortune à des ſervices honteux, exiger de leur facilité des complaiſances criminelles ! Ne comprenez-vous pas que voſtre ſalut commun eſt l'ouvrage de voſtre Dieu : qu'il vous a mis, vous dans l'éclat & eux dans l'obſcurité, pour vous ſauver tous les uns par les autres. Ne renverſez pas cet ouvrage en vous damnant & eux & vous : *Noli deſtruere opus Dei.* Ne comprenez-vous pas que Jeſus-Chriſt eſt mort pour eux & pour vous ! Vous joindrez-vous au démon pour précipiter dans l'enfer, ceux que Jeſus-Chriſt appelle à ſa gloire ! Serez-vous le tentateur de ceux dont il eſt le Sauveur ! *Noli illum perdere pro quo Chriſtus mortuus eſt.* Quel compte rendrez-vous de leur ame & de leur ſalut ! à qui ! à ce meſme Dieu qui vous a mis en main ce pouvoir dont vous abuſez. Ecoutez, Roys ; c'eſt Salomon qui parle ainſi à ſes pareils. *Audite, Reges, præbete aures vos qui continetis multitudines.* Et vous, qui ſans eſtre Roys, avez quelque autorité ſur les hommes ; ouvrez l'oreille, appliquez-vous. *Sap. 6. 2. &c.*

Vous aurez à répondre à Dieu. C'eſt luy qui interrogera vos œuvres & vos penſées : *Interro-*

gabit opera veſtra & cogitationes. Il n'interrogera pas vos flatteurs ni vos courtiſans, non pas meſme voſtre bouche : il interrogera vos œuvres ; & dans vos œuvres, non pas l'apparence ni le dehors ; mais le fond & les intentions : *Opera & cogitationes.* Vous eſtiez par vos dignitez, les adminiſtrateurs de ſa puiſſance, & les protecteurs de ſes loix : *Miniſtri regni illius.* Si vous ne les avez ni gardées ni fait garder : *Nec cuſtoditis legem juſtitiæ.* Si vous avez perverti voſtre miniſtére, en vous rendant miniſtres de vos paſſions, non pas de ſa volonté : *Nec ſecundùm voluntatem Dei ambulaſtis.* Si vous avez feint de le méconnoiſtre & vous eſtes flattez de ne le voir jamais : il ſe fera voir, mais tout d'un coup : il ſe fera connoiſtre, mais d'une maniére effroyable. *Horrendè & citò apparebit vobis.* Il viendra comme juge, & vous traittera comme vous aurez traittez vos ſujets. Il n'aura pour vous que dureté, ſi vous avez commandé avec dureté : *Judicium duriſſimum his qui præſunt, fiet.* S'il y a de l'indulgence, elle ſera pour les petits ; *Exiguo conceditur miſericordia.* Mais pour ceux qui auront mis leur pouvoir à mal-faire ; ils ſentiront le ſien dans la rigueur de leur chaſtiment : *Potentes potenter tormenta patientur.*

1693. Que puis-je changer, Meſſieurs, dans ces

terribles paroles, émanées du Saint Eſprit, prononcées par un ſage Roy. Mais qui peut s'offenſer de me les oüir répéter, en préſence d'un grand Roy, dont les oreilles expoſées tous les jours à la flatterie, n'ont jamais eſté fermées aux véritez de la religion; d'un Roy que les beſoins & l'amour de ſon Eſtat rappellent ſi aiſément au ſoin de la paix, autant de fois que l'envie de ſes ennemis l'engage aux dépenſes & aux efforts inſéparables de la guerre. Elevons nos yeux au ſouverain Maiſtre, & le prions, que celuy qui nous gouverne ſous luy, ſoit bien-toſt en eſtat d'accomplir le plus doux de ſes déſirs; qui eſt de pouvoir bien-toſt déployer ſur ſes ſujets la tendreſſe de ſon cœur; comme il en a fait connoiſtre à toute la terre la grandeur & la généroſité. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDY DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

Sur l'ambition.

Tunc acceſſit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis ſuis, adorans & petens aliquid ab eo.

Alors la mere des enfans de Zébédée vint à Jeſus-Chriſt avec ſes fils, l'adorant comme pour luy demander quelque choſe. Matth. 20. 20.

1697. SIRE. Si nous ſommes ſurpris de la préten-tion ambitieuſe de cette mere, nous devons l'eſtre beaucoup plus de l'audace de ſes deux fils : Ils donnent à leurs déſirs une bien plus grande eſtenduë. Nous voulons, diſent-ils au Fils de Dieu, que vous nous accordiez tout ce
Marc. 10. 35. que nous demanderons : *Volumus ut quicquid petierimus, facias nobis.* Peut-on porter l'avidité

plus loin ! Ils ne s'en tiennent pas là. Jeſus-Chriſt leur ayant demandé pour condition, s'ils pourroient boire ſon calice : au meſme inſtant, ſans héſiter, ſans demander ce que c'eſt que ce calice : Oüy, diſent-ils, nous le pouvons : *Poteſtis bibere calicem ! poſſumus.* Peut-on porter plus loin la préſomption !

Dans ces deux mots qui nous découvrent les diſpoſitions de leurs cœurs : ne remarquez-vous pas, Meſſieurs, les deux excés attachez naturellement à l'ambition ! Une avidité inſatiable : *Volumus.* Une préſomption inſupportable : *Poſſumus.* On veut tout ; on ſe croit capable de tout.

Mais ce qui doit nous inſpirer l'averſion de ces deux déſordres : c'eſt l'injuſtice de cette avidité ; l'aveuglement de cette préſomption. Deux conſidérations qui partageront ce diſcours. L'injuſtice de l'ambitieux dans l'avidité de ſes déſirs : *Volumus.* Ce ſera le premier poinct. L'aveuglement de l'ambitieux dans la préſomption de ſes forces : *Poſſumus.* Ce ſera le ſecond poinct. Sur ces deux véritez, Meſſieurs, vous ne pouvez déſavoüer les maximes de l'Evangile, qu'en démentant voſtre propre expérience, & vos propres ſentimens. Suivez donc vos lumiéres & celles de Jeſus-Chriſt ſur les déſordres de l'ambition ; & luy en demandez la grace par, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

L'INJUSTICE attachée à l'avidité de l'ambitieux paroiſt principalement dans le tort qu'il fait aux particuliers, qui prétendent aux dignitez : dans la violence qu'il fait aux Puiſſances, qui diſtribuent les dignitez : dans l'injure qu'il fait à la providence de Dieu, premier auteur des dignitez. Trois maniéres d'injuſtice, exprimées dans ces odieuſes paroles : *Volumus ut quodcumque petierimus, facias nobis.*

1. SAINT CYRILLE a remarqué que ce qui avoit donné lieu à la demande hardie de ces deux freres, eſtoit la promeſſe que le Sauveur venoit de faire à tous ſes Apoſtres : qu'au temps du reſtabliſſement de ſa gloire, il y auroit pour ceux qui l'auroient ſuivi douze troſnes autour du ſien, ſur leſquels ils jugeroient avec luy les douze tribus d'Iſraël : *Sedebitis & vos ſuper ſedes duodecim.* C'en eſt aſſez pour picquer ces deux indiſcrets d'un déſir outré de préférence : & meſme pour les dégouſter du rang qui leur eſt promis, à moins qu'il ne ſoit rehauſſé par l'éclat de la primauté ; l'un à la droite, & l'autre à la gauche.

Matth. 19.28.

Et c'eſt cette prétention téméraire de primauté qui jette en meſme temps dans l'eſprit des autres diſciples le trouble & l'indignation :

Audientes decem indignati ſunt de duobus fratribus. Ils avoient tous écouté avec reſpect la promeſſe de leur maiſtre ; ils ſe repoſoient tranquillement ſur luy de la diſtribution des rangs ; ils trouvoient dans le nombre des tribunaux & des tribus à juger, chacun leur place & leur employ. Le déſir orgueïlleux de la diſtinction vient à picquer deux cœurs avides ; auſſi-toſt l'envie, le dépit, la haine, l'animoſité, la diſcorde, l'indignation s'allument dans tous les cœurs. En voilà dix de rebutez, par la prétention de deux ſeuls : *Decem indignati ſunt de duobus fratribus.* Matth. 20. 24.

Car qui n'euſt eſté offenſé de voir les plus jeunes ravir aux plus anciens les employs, qui demandent plus d'expérience & plus de maturité ! de voir une mere entreprenante enlever par addreſſe & par importunité des honneurs, auſquels les plus dignes n'oſoient élever leurs yeux ! S'il euſt eſté queſtion de les briguer : André n'avoit-il pas pour luy l'ancienneté de ſes ſervices, & le mérite perſonnel de s'eſtre attaché le premier à la ſuite de Jeſus-Chriſt ! Pierre déja choiſi pour fondement de l'Egliſe, n'avoit-il pas la parole de ſon Maiſtre pour garant de ſa primauté ! Madeleine & Marthe ſa ſœur, ſignalées envers luy par leur hoſpitalité, n'avoient-elles pas un droit ſpécial à ſes libéralitez,

& meſme à ſa reconnoiſſance : & s'il euſt eſté abordable aux ſollicitations, ne pouvoient-elles pas tout eſpérer pour leur frere !

Auſſi eſt-ce là le ſujet du murmure & du ſcandale public : que ceux qui ont les titres les plus évidens pour obtenir les récompenſes, en ſoient fruſtrez par les intrigues de l'ambition ! Que les plus importuns l'emportent ſur les plus modeſtes. Que ceux qui ſont les plus comblez d'honneurs, n'en puiſſent aſſouvir leur ſoif. A la vûë de ces torrens qui entraînent & dévorent tout, que peut faire le vray mérite oublié & dégradé ; que ſe plaindre, ſe dégouſter du ſervice & du travail ; perdre l'activité que donne l'émulation ſouſtenuë par l'eſpérance ; aller cacher dans le repos, & ſouvent dans l'oiſiveté, la vie que l'on avoit dévoüée au bien public;& priver ainſi les Eſtats des fruits de l'eſprit, de la valeur, & de la ſageſſe des plus grands hommes ! Injuſtice de l'ambition dans le tort qu'elle fait aux particuliers, en leur dérobant les honneurs qui leur ſont dûs : mais encore plus dans la violence qu'elle fait aux Puiſſances qui les diſtribuent.

II. APPELLEZ comme il vous plaira l'effort de l'ambitieux pour ſe rendre les Grands favorables : je dis que la pluſpart du temps, c'eſt une extorſion violente, un aſcendant qu'il prend

malgré eux ſur leur volonté. Ceux à qui Dieu commet la diſtribution des honneurs, ſçavent trop l'obligation, l'intereſt meſme qu'ils ont, de joindre toûjours la juſtice à leur libéralité; de ne pas perdre leurs bienfaits, en les jettant dans des gouffres qui ne peuvent eſtre remplis. Et comme le grand plaiſir de la ſouveraineté, c'eſt de faire des heureux; & de contenter, s'il ſe pouvoit, tout le monde : un vray chagrin, c'eſt au contraire de ne faire en donnant que des affamez, des ingrats, des mécontens; qui ne ſe tiennent jamais dignement récompenſez; qu'une grace enhardit toûjours à en demander une autre; qui regardent les dons répandus ailleurs, comme des larcins qu'on leur fait. Non, ce n'eſt point ſur ces gens-là que les mains s'ouvrent avec joye : leur ſuccés eſt l'effet de leur importunité, qui force & qui ébloüit ſouvent la juſtice meſme.

Appliquez-vous à ce que fait cette mere de l'Evangile. En quels termes s'exprime-t-elle? Ordonnez, dit-elle, que mes deux fils ſoient aſſis à vos coſtez : *Dic ut ſedeant hi duo.* C'eſt demander en apparence : mais n'eſt-ce pas commander en effet : *Dic*; en luy diſant : Ordonnez; elle ordonne elle-meſme avec hauteur; elle preſcrit au Sauveur ce qu'il faut qu'il diſe & qu'il faſſe : *Dic, ut ſedeant hi duo.* Ses enfans

à ſon exemple avec la meſme témérité : *Volumus* ; diſent-ils : nous voulons. C'eſt parler en maiſtres & non pas en ſupplians.

Il eſt vray que ce n'eſt pas d'abord avec cette audace déployée, avec ces tons impérieux que l'on force l'autorité de céder à la convoitiſe. On s'y prend avec plus d'addreſſe & plus de ménagement. On commence d'abord par l'adoration ; enſuite vient la priére : *Adorans & petens.* On s'ouvre par la ſoumiſſion, la ſoupleſſe, la complaiſance, une entrée dans les cœurs que l'on prétend engager. S'eſt-on une fois introduit à travers la fumée & l'encens de l'adoration ; on ſeroit alors en eſtat de parler avec confiance, de demander avec hauteur, de tout eſpérer, de tout oſer, & ſouvent de tout obtenir : *Adorans & petens.*

Or, comment ſouſtenir la dignité, la juſtice, l'honneur de la libéralité, contre ces inſinuations captieuſes de l'ambition ! C'eſt de ſe ſouvenir alors de cette importante vérité, dont le Fils de Dieu ſe ſervit pour réprimer l'ambition de ſes deux diſciples. *Non eſt meum dare vobis.* Ce n'eſt pas à moy, leur dit-il, de diſpoſer des dignitez. C'eſt à mon pere, c'eſt à Dieu, qui en eſt le premier auteur, dont je ne ſuis que le miniſtre : *Sed quibus paratum à patre meo.* *Matth.20.24.*

Ah ! dés que les Puiſſances de la terre éléve-

ront ainſi leurs yeux à leur premier Souverain, dans la diſtribution de leurs bienfaits : elles reconnoiſtront auſſi-toſt que l'eſtat de diſtribution arreſté au conſeil de Dieu, n'a rien marqué pour l'ambitieux : que ce n'eſt point a luy que les dignitez ſont deſtinées : qu'il en eſt exclus comme indigne & capable d'en abuſer : que Dieu s'eſt fait une loy de réſiſter aux ſuperbes. David avoit cette attention, ſur ceux qu'il approchoit de ſa perſonne, & qu'il honoroit de ſa familiarité. C'eſt luy-meſme qui ſe rend ce témoignage. Ces hommes importuns, dit-il, dont « les vûës ſont remplies d'orgueïl & le cœur in- « ſatiable, ne trouvent point de place auprés de « moy : *Superbo oculo & inſatiabili corde.* « *Pſ. 100. 5.* Ses yeux alloient chercher entre ſes ſujets, ceux qui n'avoient point d'autre éclat que celuy de leur mérite & de leur fidélité ; pour les tirer de la foule, & les faire aſſeoir auprés de ſon troſne : *Oculi mei ad fideles terræ, ut ſedeant mecum.* C'eſt par là qu'il mettoit ſa juſtice & ſa libéralité à couvert de la violence & des piéges des ambitieux.

Et c'eſt par le meſme motif qu'un de nos anciens Roys, fatigué de leur importunité, eſtablit autrefois par une ſage ordonnance : Que tous ceux qui auroient obtenu de luy quelque don, en ſeroient privez ; à moins que le brevet qui

leur en ſeroit expédié, ne continſt un juſte détail des dons déja reçeûs de ſa libéralité. Ce Prince éclairé ſe perſuada que le ſeul dénombrement ſeroit un reproche aſſez vif pour faire honte à l'ambitieux : que réveillé par cette honte il ſeroit luy-meſme ſon cenſeur ; & que mettant un frein à ſa propre convoitiſe, il épargneroit au Monarque la peine & le chagrin de le flétrir par un refus. Une troiſiéme injuſtice de l'ambitieux encore plus criante, c'eſt qu'il fait injure & inſulte à la providence de Dieu, ſource de tous les honneurs.

Philippe de Valois. 1333.

III. Les hommes ſe vantent mal-à-propos d'eſtre les créateurs de leur fortune, ou les créatures de ceux qui les ont tirez du néant de leur bas eſtat. La fortune, Meſſieurs, n'eſt point l'ouvrage des hommes. C'eſt Dieu ſeul qui en eſt l'autenr : qui lie & entretient le commerce de la vie par la diverſité des eſtats & des conditions ; pour leſquelles il donne à chacun les qualitez néceſſaires ; & dans leſquelles il nous fait inſenſiblement entrer, par un enchaînement ſecret d'occaſions & de conjonctures, qui nous pouſſent préciſément au poſte qui nous convient. Peu ſont deſtinez aux premiers rangs, parce que ces rangs ſont en petit nombre ; au-lieu que les degrez inférieurs ſont preſque infinis ; & tous cependant diſpoſez avec un tel aſſortiment,

aſſortiment, qu'il y en a pour exercer l'induſtrie & l'émulation de tous ceux qui en ſont capables : *Omnis poteſtas à Deo : quæ autem ſunt à Deo, ordinata ſunt.* Rom. 13. 1.

A ces meſures ſi ſages de la providence, quelle inſulte fait l'ambitieux ! Il les rend inutiles ; il les trouble & les confond : ſoit en s'élevant à des rangs qui ne luy ſont pas deſtinez, qui ſont au-deſſus de ſa portée ; ſoit en entaſſant ſur luy ſeul des employs & des dignitez, qui partagées entre pluſieurs, occuperoient leurs talens, & ſuffiroient aux beſoins de tout le monde. Or dans ce renverſement de l'ordre eſtabli de Dieu, quelle ſource de confuſion, de murmures & de malheurs !

Dieu ſe tint obligé de fournir autrefois dans le déſert la nourriture aux enfans d'Iſraël : il répandit la manne du ciel ſur la face de la terre. Il y en avoit pour tous. Allez fidelle Iſraëlite, allez la recuëillir avec diligence & avec ſoin : Dieu vous le permet. Mais meſurez-vous à vos véritables beſoins & à ceux de voſtre famille. Avez-vous entrepris d'enlever pour vous ſeul, ce qui eſt deſtiné à la ſubſiſtance de cent autres : & de ravir à vos égaux le droit qu'ils ont de partager avec vous les dons du ciel ! Ces honneurs que Dieu a ſemez dans l'univers comme des appas pour nous attirer au travail, pour nourrir

en nous l'émulation néceſſaire au maintien de tous les ordres du monde : vous les regardez comme les objets de voſtre orgueïl & de voſtre cupidité ; comme une proye expoſée à la violence du plus fort, aux intrigues du plus fourbe, à l'audace du plus hardi : vous vous figurez qu'il n'y a qu'à prendre, à entaſſer titres ſur titres & honneurs ſur honneurs, les lucratifs & les brillants, les profanes & les ſacrez !

Mais Dieu qui pourvoit à tout, qui doit contenir tous ſes ſujets dans l'union attachée à la ſubordination, peut-il manquer de venger ſa providence outragée par voſtre larcin & par voſtre orgueïl ! ces honneurs accumulez chez vous au-de-là de voſtre mérite, n'y ſeront pas plus à couvert, ne vous rendront pas plus heureux, que la manne amaſſée par les Hébreux, au-de-là de leurs beſoins. Les vers & la corruption s'y mettront comme dans la manne ſu-
Exod. 16. 20. perfluë : *Scatere cæpit vermibus atque computruit.* Ce faiſte orgueïlleux élevé par vos mains hors de régle & de meſure, entraiſnera l'édifice meſme de vos peres, & le fera crouler juſ-
Prov. 15. 25. qu'aux fondemens : *Domum ſuperborum demolietur.* Il vous en a menacé par le Sage, il vous en menace encore par le ſpectacle fréquent de la chute des ambitieux. C'eſt le ſujet de ma ſeconde partie. La premiére vous a montré combien

l'avidité de l'ambitieux eſt injuſte : *Volumus.* La ſeconde vous fera voir combien ſa préſomption eſt aveugle & ſouvent funeſte : *Poſſumus.*

II. PARTIE.

CEux qui livrent leurs cœurs à la convoitiſe des honneurs, qui ont la témérité de s'en eſtimer capables & de dire : *Poſſumus :* doivent ſe perſuader que c'eſt à eux que parloit Noſtre Seigneur, auſſi-bien qu'aux enfans de Zébédée, lorſqu'il diſoit : *Neſcitis quid petatis :* Vous ne ſçavez ce que vous demandez : voſtre préſomption vous rend aveugles, & en vous aveuglant vous rend malheureux.

Quel aveuglement dans la préſomption de cette mere ! Il paroiſt dans chaque parole qu'elle addreſſe au Fils de Dieu. Elle veut que ſes deux fils, tels qu'ils ſont : *Hi duo filii mei:* ſoient aſſis dans ſon royaume à ſa droite & à ſa gauche. Qui ſont-ils ! quelles qualitez & quelles diſpoſitions apportent-ils à ce haut rang ! Ce ſont des peſcheurs, habiles tout au plus à gouverner leur barque & leurs filets : & quel rapport d'une barque à un royaume ! Ce ſont des eſprits durs, ardens & impétueux, ſurnommez pour cela enfans du tonnerre ; & déja repris par Jeſus-Chriſt, d'avoir voulu appeller le feu du ciel pour punir les Samaritains. Pareils gens autour des

Roys ne feroient-ils pas fuïr tout le monde! Au lieu de contenir les ſujets dans le devoir, les voiſins dans le reſpect; n'allumeroient-ils pas par tout le feu de la révolte & de la guerre! Ils ſont deux : *Hi duo :* & tous deux vous les propoſez au Monarque pour confidens : Où jamais a-t-on vû cette qualité partagée ſans dommage & ſans péril ! Il ſuffit qu'ils ſoient deux pour eſtre jaloux ; pour eſtre d'eſprit & de cœur oppoſez & appointez l'un à l'autre ; pour déchirer la cour & pour démembrer l'Eſtat en partageant la faveur ; pour ſacrifier enfin le bien public & l'intereſt meſme du Prince à leur jalouſie. Mais ils ſont freres, dites-vous : ce ſont mes propres enfans : *Hi duo filii mei.* Ils ſont freres, mais ils ſont deux, mais ils ſont tous deux ambitieux. L'ambition connoiſt-elle les liens de la parenté ! C'eſt pour s'élever qu'ils ſont maintenant d'accord, & qu'ils s'aiment comme freres : ils deviendront bien-toſt ennemis pour s'abbaiſſer. Combien de gens ſe ſont liez d'amitié pour le combat ; qui aprés avoir vaincu, ſe ſont égorgez pour les dépoüilles! L'ambition les unit : l'ambition les ſéparera & les perdra. Vous prétendez qu'ils ſoient tranquilles & ſtables dans leur faveur : *Ut ſedeant in regno.* Vous vous figurez donc le troſne & & le tribunal comme des ſiéges paiſibles ; où

l'on n'a qu'à ſe tenir en repos, à vivre dans l'indolence, à recevoir les hommages des ſujets, à commander, à décider, à dire : Je veux & j'entens. Voilà l'idée que le vulgaire a du troſne & du bonheur de ceux qui en peuvent approcher. Mais il ſuffit d'en approcher pour connoiſtre que le repos eſt auſſi éloigné du troſne & de tous les hauts rangs ; que le troſne & les hauts rangs ſont au-deſſus du vulgaire. Aveuglement par conſéquent de cette mere, & de ſes enfans, & de tous ceux qui courent ſur leurs pas aux dignitez. Mais dangereux aveuglement ! Car que s'y propoſent-ils pour fin ! C'eſt ou la fortune, ou la gloire. Or pour l'une & pour l'autre il faut, 1°. des qualitez propres pour ſouſtenir les dignitez ; 2°. des moyens propres pour parvenir aux dignitez. Or il eſt certain que l'ambitieux eſt également aveugle, & ſur ces qualitez, & ſur ces moyens. Double aveuglement qui luy rend ſa préſomption toûjours funeſte.

QU'EST-CE que la vraye fortune ! c'eſt uniquement celle où vous pouvez vous rendre heureux. Or jamais vous n'en viendrez-là, ſi vous ne vous bornez à voſtre meſure : c'eſt-à-dire, ſi vous ne joignez à la connoiſſance des devoirs du rang où vous aſpirez, la connoiſſance de vous-meſme & de vos propres qualitez. Mais cette recherche eſt un ſoin que l'ambitieux I.

eſt incapable de prendre. Il ſe propoſera dans un employ ce qu'il y a d'avantageux, d'agréable & d'éclatant ; il examinera, comme ce riche de l'Evangile, s'il a l'argent néceſſaire pour l'acheter : *Priùs ſedens computat ſumptus* : ſi ſa brigue eſt aſſez forte : ſi le crédit de ſes compétiteurs ne prévaudra point au ſien. Mais a-t-il la ſcience, l'expérience, la valeur, l'application, les autres talens requis ! il ne vient pas meſme à l'eſprit d'en douter ni d'y penſer. S'il luy ſurvient quelque doute, il ſouſtient auſſi-toſt ſa confiance par cette fauſſe perſuaſion : qu'il trouvera dans l'employ des ſecours qu'il ne trouve pas en luy-meſme : que la néceſſité d'y réüſſir fera naiſtre en luy des qualitez qu'il n'a pas ; développera des talens que l'oiſiveté tenoit cachez ; le rendra tout autre qu'il n'eſt, & qu'il ne croit eſtre. *Luc. 14. 28.*

Il n'y a point d'officier picqué de ce ver d'ambition, qui ne préſume aſſez de la force de ſon génie, pour ſe croire en eſtat de conduire les armées, avec plus de ſuccés que ceux qui en ont le commandement : point de particulier prévenu de cette inſolente paſſion, qui ne ſoit preſt à donner des leçons de politique à ceux qui gouvernent l'Eſtat : point d'Eccleſiaſtique enteſté de cette fumée, qui ne ſe trouve auſſi propre à remplir les troſnes ſacrez, que tous

ceux que l'on y éléve. Entrez dans le détail de leur conduite, ou mettez-les dans l'occaſion : ils vous feront plus de pitié par leur inſuffiſance, qu'ils ne vous avoient choquez par leur vanité. J'oſe meſme dire, & vous en conviendrez, Meſſieurs ; que l'ambition, bien loin d'eſtre la paſſion des belles ames, comme on veut ſe le figurer, n'eſt au contraire qu'un défaut de bon ſens & d'habileté, la marque d'un eſprit vain, léger & ſuperficiel : qui ne s'attache qu'à la lueur & à l'apparence des choſes, au ſeul rapport qu'elles ont à ſes intereſts ; ſans en pénétrer le fonds, les difficultez, ni les conſéquences : que l'ambition n'eſt qu'un excés de confiance en ſoy-meſme, en ſa fortune & au hazard : toutes diſpoſitions mal propres à traitter les grandes affaires, & à ſouſtenir les grands employs. C'eſt-là cependant le génie & le caractére de l'ambitieux.

Auſſi voit-on que les plus intelligens, les plus habiles en chaque profeſſion, ſont les plus modeſtes à ſe produire : il n'y a que les eſtourdis à s'empreſſer, & à ſe pouſſer. C'eſt ce que Joathan fit entendre au peuple de Sichem : lors qu'Abimélech, ayant immolé tous ſes freres à ſon ambition, ſe fut fait déclarer Roy. La parabole dont Joathan ſe ſervit pour reprocher à ce peuple ſa folie, eſt ſmguliére ſur ce ſujet, *au ch. 9. du livre des Juges.*

Il y eſt raconté que les arbres voulant ſe choiſir un Roy, s'addreſſerent d'abord à l'olivier, à la vigne & au figuier; & leur dirent: Régnez ſur nous. Quoy, leur répondit l'olivier; vous voulez que je quitte le ſoin d'entretenir mon ſuc: Moy, dit le figuier, que je néglige la douceur de mes fruits: Moy, dit la vigne, que j'abandonne ma liqueur ſi utile aux hommes; pour aller m'embarraſſer de voſtre gouvernement. Et c'eſt par cet attachement aux fonctions de leur propre eſtat que ces arbres renommez, ſe montroient ſages, & dignes du rang qu'on leur offroit. On mérite les honneurs, dés que l'on a la ſageſſe de les fuïr. Que firent les arbres ſur ce refus! ils s'addreſſérent, dit l'Ecriture, au buiſſon ſtérile & picquant: Soyez noſtre Roy, luy dirent-ils: *Impera ſuper nos.* Auſſitoſt ſans conſidérer qu'il eſtoit le plus vil des arbriſſeaux, qu'il n'avoit ni la force, ni la dignité convenable au commandement; plein de confiance & d'orgueïl, joignant meſme la menace aux offres qu'on luy faiſoit: Venez, venez, dit-il, vous mettre à couvert ſous mon ombre: *Venite & ſub umbra mea requieſcite:* autrement le feu ſortira de mes branches & dévorera les cédres du Liban: *Egrediatur ignis, & devoret cedros Libani.* Ce n'eſtoit qu'une parabole. Abimélech en fit bien-toſt ſentir à ceux qui

d'avoient fait Roy, la funeſte vérité, par la ruine de leur ville : & luy-meſme la ſentit par le triſte ſuccés de ſon ambition. Non, vous ne pouvez l'ignorer. Tous ces empreſſez, ces affamez d'employs & de dignitez : buiſſons épineux, ronces picquantes, inutiles arbriſſeaux, qui ne s'élévent que pour nuire ; qui à peine ſortis de terre, & n'ayant pas encore la force de ſe ſouſtenir, ont dés-lors la force de picquer & de déchirer. Cependant, hériſſez qu'ils ſont de qualitez inutiles ou malfaiſantes, ils prétendront ſouſtenir la réputation de leurs employs !

Et qu'eſt-ce qui en fait le déſordre & la confuſion ! n'eſt-ce pas l'indignité de ceux qui s'y élévent ſans mérite ! Ils eſtoient nez pour la robe ; l'ambition les a précipitez dans les écuëils de la cour : ils pouvoient briller dans les armes ; une plus utile ambition les a pouſſez à vouloir briller ſur l'autel : ils avoient dequoy réüſſir dans un eſtat particulier ; l'ambition les a embarquez dans les affaires publiques : ils pouvoient obéïr avec honneur ; l'ambition les a infatuez du déſir de commander. Mille gens eſtoient admirez dans une fortune privée, qui ſe ſont déshonorez au grand jour ; parce que tous leurs défauts eſtoient des défauts publics, & toutes leurs vertus des vertus particuliéres. Ils auroient dû ſe connoiſtre, & l'ambition les

aveugloit : vrays enfans de nos premiers peres, qui, comme dit Saint Auguſtin, ambitionnérent la Divinité, qui eſt au-deſſus de l'homme; & perdirent la félicité, qui eſtoit à la portée de l'homme : *Voluerunt Divinitatem, & perdiderunt felicitatem.* La préſomption de l'ambitieux eſt donc funeſte à ſa gloire & à ſa fortune, en l'aveuglant ſur ſes vrayes qualitez, mais encore en l'aveuglant ſur les vrays moyens d'y réüſſir. Derniére conſidération.

II. Les deſſeins de l'ambitieux eſtant tous hors de meſure, & la pluſpart hors de raiſon; il eſt certain que les voyes d'honneur ne l'y conduiront jamais. Il faut donc que pour réüſſir il ait recours aux moyens honteux & injuſtes : & quand par un effet de la corruption des temps, ces ſortes de moyens le pourroient élever à quelque degré de fortune, y pourroit-il trouver cet honneur & cette gloire, qui eſt l'appas ordinaire de l'ambition ! Qu'Abſalon ſe croye immortel pour avoir détroſné David & s'eſtre élevé en ſa place. Qu'Abimélech s'applaudiſſe du maſſacre de tous ſes freres, & de la royauté acquiſe au prix de leur ſang : on ne s'en ſouviendra que comme de deux monſtres ſanguinaires, en qui l'ambition avoit étouffé la nature & la raiſon. Si l'on ne regardoit que le troſne où ils ſont montez ; on pourroit en eſtre ébloüi :

2. Reg. 15. 13.

Judic. 9. 5.

mais on voit les degrez par leſquels ils y ſont montez, & l'on déteſte leur mémoire.

A ne conſidérer que le faſte & l'appareil, & la pompe des habits, & la dorure des caroſſes, & les bronzes, & les glaces, & cent meubles précieux, qui déguiſent maintenant tant de maiſons particuliéres en riches palais : on diroit que ces gens-là ſont tout rayonnans de gloire. Mais la gloire n'eſt pas là. Elle eſt dans ce que le monde penſe, & ſçait, & dit, de vous & des moyens qui vous ont ſervi pour arriver là. Ce monde qui voit le chemin par où vous avez marché ; qui ſçait d'où vous eſtes venu, quels ont eſté les artiſans de voſtre fortune : que ces artiſans prétendus n'ont pas eſté la ſeule induſtrie, ni le ſeul bonheur ; mais la fourbe, l'uſure, le pillage, la concuſſion ; l'employ des deniers d'autruy, des deniers du Prince & du public, dont vous n'eſtiez que dépoſitaire, & que vous avez fait valoir à voſtre profit ; l'abus que vous avez fait du beſoin preſſant des familles, pour en acquérir les biens & les terres à vil prix ; mille autres reſſorts, que voſtre avarice a mis en œuvre en faveur de voſtre ambition. Ce monde qui voit flétrir ſur vos teſtes inconnuës les noms de tant de grands hommes, qui croyoient que leurs ſervices les avoient mis pour toûjours à couvert de la honte

& de l'oubli. Ce monde qui voit dans les cours des perſonnes avancées au-deſſus de leur vray rang, pour avoir donné des ſoupçons de l'un, pour avoir inſpiré du dégouſt de l'autre, pour avoir outré les fautes de celuy-cy, pour avoir rabbaiſſé les ſervices de celuy-là, pour s'eſtre prévalu des confidences d'un ami, pour avoir engagé cet ennemi dans le piége, pour avoir trahi les ſecrets & les intéreſts d'autruy. Ce monde qui vous voit dans les employs de la guerre, élevé ſans vertu ſur la teſte des plus braves, pour avoir acheté, c'eſt-à-dire dérobé à prix d'argent, les rangs deſtinez pour prix à la valeur & aux ſervices. Ce monde enfin qui, quoyque vous diſiez, eſt le diſpenſateur & l'arbitre de la gloire, & maintenant & dans les ſiécles futurs. Quelle part vous en fera-t-il ſur ces titres honteux de grandeur & d'élévation ! Il vous fera la part que Dieu-meſme aſſigne à l'ambitieux ; c'eſt-à-dire la honte & l'infamie : *Gloria ſtultorum ignominia :* Sa gloire, dit le Seigneur, ſera ſon ignominie. *Prov. 3. 35.*

Je conviens qu'il y a des gens qui ne comptent pour rien la gloire, & qui ſe conſolent aiſément de la honte & du mépris par l'éclat de leur fortune, & par le ſuccés apparent de leur ambition. Mais cette fortune eſt un terme où les moyens criminels ne les conduiront jamais

que trés-difficilement, ne les maintiendront jamais conſtamment, & ne les ſauveront jamais de la crainte & du péril de la chute. Ah! ſi la fortune eſtoit une conqueſte ſi aiſée à l'ambition; comment verrions-nous tant d'ambitieux miſérables, arreſtez dans leur courſe, enſevelis ſous leurs projets, ſurpris dans leurs détours, enlacez dans leurs filets, déshonorez & dégradez par leur propre vanité! Tous ceux que vous voyez ſe plaindre de la fortune, (& en quel nombre ſont-ils!) examinez leur conduite: y trouverez-vous moins d'intrigues, moins de baſſeſſe, moins de confiance aux moyens laſches & honteux; que dans ce peu de gens dont l'ambition heureuſe eſt l'objet de voſtre envie! Il n'eſt donc pas ſi aiſé de parvenir au terme de l'ambition, par les degrez & les moyens injuſtes.

Eſt-il plus aiſé de s'y maintenir, quand on y eſt parvenu! N'y trouverez-vous pas autant d'ennemis que de jaloux; autant de jaloux que de témoins, & que d'yeux attentifs au progrés de voſtre fortune! A ceux qui ſeront derriére vous, vous ſerez un ſujet d'envie; à ceux qui ſeront prés de vous, un ſujet de défiance; à ceux qui ſeront devant vous, un ſujet d'inquiétude; à ceux meſme qui vous auront élevé, un ſujet de reproche & de dégouſt, s'ils ne ſont pas contens de voſtre reconnoiſſance.

Et quand de tous ces coſtez-là, vous ſeriez en ſeureté ; Dieu n'eſt-il pas pour vous à craindre ! Ignorez-vous que ceux qui forment des deſſeins ſans luy, qui ſément, qui recuëillent, & qui baſtiſſent ſans luy ; ſément, recuëillent & baſtiſſent en vain. Or eſt-ce par ſon conſeil que vous avez ſemé ſur les terres de vos freres, & recuëilli de leur ſang ces grands biens que vous renfermez dans vos coffres, & dont l'uſure ſeule & la débauche ont la clef. Eſt-ce par le conſeil de Dieu, que vous avez baſti voſtre maiſon ſur la ruine de tant d'autres ! Ah ! fuſſiez-vous d'or & d'argent, pareil à ce coloſſe de Nabuchodonoſor : c'eſt aſſez que l'orguëil, qui vous a fait ſi brillant, vous ait laiſſé les pieds d'argile & de bouë ; pour vous rendre certain de voſtre ruine & de voſtre aviliſſement. Avez-vous oublié que Dieu ſe fait un plaiſir de démolir les maiſons des ſuperbes, de deſſécher les racines de leur grandeur & d'anéantir leur mémoire ! Toutes ces expreſſions qui vous ſemblent ſi eſtonnantes, ſont celles des prophétes & des oracles ſacrez : *Radices gentium ſuperbarum arefecit & diſperdidit, & ceſſare fecit memoriam eorum à terra. Domum ſuperborum demolietur.* Fuſſiez-vous auſſi haut que les cédres du Liban, les racines de voſtre fortune auſſi profondes ; il ſçaura les arracher. Maintenant vous

Eccli. 10. 18. 20.

Pr. 15. 25.

vous croyez immobile, appuyé de tous coſtez : il faudra des ſiécles ſelon vous pour ébranler voſtre maiſon. Le Seigneur ſe mocque de vous : parce qu'il voit voſtre jour, le jour qu'il a marqué pour voſtre ruine : *Quoniam proſpicit quod veniet dies ejus.* Un jour viendra que l'on dira comme David : Je l'ay vû fier & floriſſant : j'ay fait un tour par le monde : je ſuis revenu ſur mes pas. Il n'eſtoit plus ; non pas meſme le lieu dont il faiſoit ſa demeure & ſon plaiſir. Ce lieu ſera devenu la demeure & le plaiſir d'un autre : il ſera peut-eſtre détruit & en cendre comme luy : Le maiſtre & la maiſon ſeront allez en fumée : *Quemadmodum fumus deficient.* Regardez la fumée & retenez bien ces trois mots de Saint Gregoire le Grand : *Aſcendit, Tumeſcit, Evaneſcit.* La fumée s'éléve de la terre; *Aſcendit.* Elle s'enfle & s'eſtend ; *Tumeſcit.* Elle ſe diſſipe & diſparoiſt; *Evaneſcit.* Tel eſt le progrés de l'ambitieux pareil à celuy de la fumée. Il s'éléve ; le voilà heureux. Il s'enfle ; le voilà ſuperbe. Il diſparoiſt ; le voilà perdu. *Aſcendit, tumeſcit, evaneſcit.*

Pſ. 36. 13.

Ibid. 20.

Si David qui avoit veſcu ſi long-temps & vû tant de révolutions, ſe ſert en tant d'endroits de cette image de l'avenir, pour ſe conſoler de l'élévation des meſchans, & pour rémédier au ſcandale que ſes ſujets en prenoient : s'il leur

annonce la chute des ſuperbes comme un évé-nement certain : s'il n'a point d'autre moyen de juſtifier la providence, qui permet leur élévation pour faire éclater ſa juſtice en les abbaiſſant: oſerons-nous douter de l'éxécution de ſes menaces ! & quel eſt l'ambitieux aſſez téméraire pour ſe flatter qu'elles ne ſont pas pour luy ! David reportant ſa penſée ſur les années de ſon régne & ſur les ſiécles paſſez, s'écrioit avec admiration ſur la ruine des ſuperbes : O comment
Pſ 72. 19. &c. ſont-ils tombez en déſolation ! *Quomodo facti ſunt in deſolationem* ! Avec quelle promptitude & quelle précipitation ont-ils ſuccombé ſous le poids de leur injuſtice ! *Citò, citò perierunt propter iniquitatem ſuam.* Et de-là eſtendant ſon eſprit dans l'avenir, faiſant aux vivans une leçon de l'infortune des morts : ainſi, Seigneur, ajouſtoit-il, vous réduirez à rien l'image, la figure, le fantoſme orgueïlleux & vain de ces ambitieux, que l'on voit paſſer comme un ſonge ! *Velut ſomnium, imaginem ipſorum ad nihilum rediges.*

Quand nous preſchons ces véritez, vous nous écoutez comme des déclamateurs ignorans des choſes du monde : vous nous montrez au doigt des fortunes élevées ſur les plus injuſtes fondemens Ce n'eſt point à moi ni à mes diſcours que vous les devez oppoſer ; je ne fais

que

que vous citer mes oracles. Oppoſez-les à David. C'eſtoit un ſage, un prophéte, un homme de Dieu. Mais outre cela c'eſtoit un Roy, qui ſçavoit le train du monde; & qui avoit devant les yeux les événemens de ſon régne & des régnes précédens. Il s'eſtoit vû meſme obligé de tolérer ſouvent ces idoles de la fortune & de les laiſſer impunis. Car eſt-il au pouvoir des Roys d'arracher dans toutes leurs terres la zizanie qui étouffe le bon grain! Mais ce qu'il ſçavoit ſans en douter, & qu'il nous déclaroit en Roy prophéte; c'eſt que ce qu'il ſouffroit malgré luy, Dieu ne le ſouffriroit pas: que Dieu avoit ſes temps & ſes meſures fixées, pour déraciner les ambitieux: que ce temps eſtoit court: que leur orgueïl n'eſtoit qu'un fantoſme, un ſonge, une fumée: que leur odieuſe grandeur paſſeroit difficilement à leurs enfans: qu'elle auroit peine meſme à ſubſiſter ſur leur teſte. On eſt aveugle à tout cela, quand on le lit dans les livres ſacrez. Liſez-le donc dans le grand livre du monde & dans les hiſtoires des temps. Il n'eſt pas beſoin d'une longue eſtude. En chaque ſiécle, en chaque nation & en chaque condition, que de preuves trouverez-vous de la vanité des projets des hommes, & de l'inutilité de toutes leurs précautions, pour tranſmettre à leur poſtérité le fruit

de leurs crimes, & pour éterniſer l'édifice de leur ambition.

Je m'addreſſe donc à tous ceux qui ſe ſentent bruſler de cette odieuſe paſſion ; comme
4. Reg. 20. 14. le prophéte Iſaïe s'addreſſoit au juſte Ezéchias : & de l'exemple d'un ſaint Roy, je fais un reméde à l'orgueïl de tous les hommes. Ce Roy fameux entre tous les Roys de Juda par ſon zéle & ſa piété ; par les graces de toute eſpéce, qu'il avoit reçûës de Dieu ; s'oublia dans une occaſion, qui auroit dû réveiller ſa reconnoiſſance, & ſignaler ſa fidélité. Des Ambaſſadeurs de Babylone eſtoient venus à ſa cour. Au lieu de rapporter à Dieu la gloire de ſon régne & de le faire connoiſtre à ces eſtrangers pour
2. Paral. 32. 25. appuy de toute ſa confiance : *Elevatum eſt cor ejus.* Au contraire ſon cœur s'éleva : ſa puiſſance luy parut aſſez affermie, pour s'en pouvoir faire impunément un ſujet de vanité. Tous ſes tréſors ; des amas prodigieux d'or & d'argent, de parfums, de pierreries ; un appareil de guerre infini, fut déployé avec faſte aux yeux des Ambaſſadeurs, comme un ſecours plus ſeur que celuy de Dieu contre les Puiſſances ennemies. Il irrita Dieu en un mot : *Elevatum eſt cor ejus, & facta eſt contra eum ira.* Dieu laiſſa-t-il ſon ſerviteur dans les ténébres de cette préſomption ! Non, Meſſieurs, il ſçeut l'en tirer par un re-

méde, amer à la vérité, mais néceſſaire à ſon ſalut, & au ſalut de tous ceux qui préſument de leur fortune. Iſaïe paroiſt & luy dit : Vous avez fait voir à ces eſtrangers dequoy leur faire apprehender voſtre puiſſance. Vous leur avez ouvert non ſeulement toutes les richeſſes de vos tréſors, mais encore tous les ſecrets & tout l'orgueïl de voſtre cœur : *Omnia quæ erant in corde.* Vous voilà content : mais Dieu ne l'eſt pas. En meſme temps il luy déploye : quoy, Meſſieurs, un triſte avenir, des événemens tout contraires à ſes eſpérances. Il luy fait voir tous ſes tréſors diſſipez ; tous ſes deſſeins renverſez par l'impiété, la débauche & la profuſion de ſon fils & de ſes autres deſcendans : eux-meſmes & ſon troſne & ſa ville en proye aux Aſſyriens. *Ibid. v. 32.*

Entrez, hommes ambitieux, entrez dans les meſmes vûës. Pénétrez à travers les illuſions de voſtre orgueïl, juſqu'à ce noir avenir qui vous menace, aprés avoir accablé vos pareils. Attendrez-vous que Dieu vous envoye à chacun, comme à ce Prince, un prophéte pour vous inſtruire des ſuites de l'ambition. Tant d'événemens expoſez depuis cent ans à vos yeux en tant de maiſons, autrefois ſi hautes, ſi fiéres ; & ſi obſcures maintenant : ne ſont-ce pas pour vous autant d'oracles ! Et qui pour-

roit vous garantir du péril du meſme ſort! L'uſage préſent que vous faites en public de voſtre proſpérité, n'apprend-il pas à vos enfans celuy qu'ils en doivent faire, s'ils veulent marcher ſur vos pas! Ignorent-ils vos ſentimens, vos paſſions, ce qui ſe paſſe dans voſtre cœur, le chemin que vous avez pris pour les élever à cette fortune : *Omnia quæ in corde.* Ne ſentent-ils pas qu'ils ſont vos idoles! que vous leur ſacrifiez juſqu'à voſtre ame, & que vous vous damnez pour eux! Ce qui en arrivera, c'eſt qu'ayant reçû de vous les leçons de l'ambition, de la délicateſſe, de la profuſion; les exemples du mépris de la religion, de la raiſon, de l'honneur; ils détruiront en ſe damnant la fortune déméſurée, que vous leur avez élevée en vous damnant. A moins que vous ne vous haſtiez, à l'exemple d'Ezéchias, de mettre voſtre ſalut, pluſtoſt que voſtre fortune, à couvert de l'ire de Dieu; par un prompt, volontaire & ſincére abbaiſſement. Que fit-il! il baiſſa la teſte aux coups de la providence. Il reconnut la juſtice & meſme la bonté de Dieu, dans le ſoin qu'il prenoit de l'humilier. *Bonum verbum Domini, quod locutus eſt,* s'écria-t-il. Béni ſoyez-vous, Seigneur, L'arreſt ſorti de voſtre bouche eſt plus pour moy, que contre moy. S'il eſt dur à mon

Iſa. 39. 8.

orgueïl, il eſt utile à mon ſalut, & le ſalut doit eſtre la ſeule ambition de l'homme. Eſevons donc là tous nos déſirs. Au nom du Pere, du Fils & du Saint Eſprit.

SERMON

POUR LE JEUDY DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

Sur l'Enfer.

Mortuus eſt & dives, & ſepultus eſt in inferno.

Le Riche mourut auſſi, & fut enſeveli dans l'enfer.
En Saint Luc chap. 16.

LE Riche eſt mort, il devoit bien s'y attendre. Il avoit vû mourir Lazare à la porte de ſa maiſon. Cette mort avoit dû l'avertir de la loy commune. Mais les riches ſont accouſtumez à ſe régler ſur d'autres loix, que ſur celles du commun. Mortel autant qu'aucun autre, il ne ſongeoit point à la mort. Le riche cependant eſt mort : *Mortuus eſt & dives.*

Ce n'eſt pas tout : Le riche eſt enſeveli dans l'enfer. Il devoit bien s'y attendre. Il avoit paſſé ſa vie dans les délices. Il falloit qu'il ſouffrit à

ſon tour. C'eſt la loy eſtablie par la juſtice de Dieu. Mais les riches accouſtumez à s'aveugler ſur cette loy, ne ſongent point aux tourmens de l'enfer. Le riche cependant eſt enſeveli dans l'enfer : *Sepultus eſt in inferno.*

Mort & damné, ces véritez du ſalut rempliſſent ſi bien ſon eſprit, qu'il oſe prier Abraham de les faire annoncer à ſes freres ; afin que l'exemple de ſon malheur les engage à l'éviter. Mais Abraham rejette ſa priére, & ne veut point l'écouter. Ce qu'Abraham luy refuſe, l'Egliſe le fait aujourd'huy. Elle nous met devant les yeux le ſpectacle terrible de la mort & du jugement de ce riche réprouvé ; pour nous faire de ſa folie & de ſon ſupplice, une vive leçon de ſageſſe & de ſalut.

O juſte Dieu ! qui n'avez préparé cet abiſme éternel d'horreurs, que pour en détourner les hommes, & les conduire à la vertu par la crainte du moins des chaſtimens du péché : donnez-moy des couleurs, des traits, capables de leur imprimer cette crainte ſalutaire ; en leur faiſant comprendre ce que c'eſt que le déſeſpoir d'un damné, privé de la vûë de Dieu.

Durant la vie Dieu l'a cherché, il a fuï Dieu, aprés la mort il cherche Dieu, & Dieu le fuït. Le retour n'eſt-il pas juſte ! Et de-là deux améres réfléxions qui luy déchireront éternellement le

cœur. La premiére. Il a pû eſtre heureux, & il ne l'a pas voulu eſtre. La ſeconde. Il voudra eſtre heureux, & il ne le pourra jamais eſtre. Il a pû & n'a pas voulu : c'eſt ma premiére partie. Il voudra & ne pourra plus : c'eſt ma ſeconde : Seigneur, éclairez-nous ſur ces deux triſtes véritez : de peur que nous ne tombions dans les ténébres éternelles. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

LE riche & le pauvre, dit Salomon, ſont » expoſez à la rencontre l'un de l'autre ; & le Sei- » gneur eſt le Créateur de tous les deux. *Dives* *Prov. 22.* » *& pauper obviaverunt ſibi, utriuſque operator* *v. 2.* *eſt Dominus.* C'eſt comme s'il diſoit, que ce mélange & cette oppoſition de richeſſe & de pauvreté, n'eſt pas un effet du hazard ; mais un coup de la main de Dieu : qui a voulu par là fournir à chacun les moyens & les occaſions du ſalut : luy en préparant les moyens dans ſa propre condition, & les occaſions dans la condition de ſon frere. Au riche ce moyen de ſalut eſt l'abondance de ſes biens, matiére de ſa charité ; & cette occaſion de ſalut eſt l'indigence du pauvre, objet de ſa charité. Au pauvre ce moyen c'eſt ſon indigence, matiére de ſa patience ; & cette occaſion eſt l'abondance du riche, objet de ſon humilité. *Dives & pauper obviaverunt ſibi,*

TELS eſtoient le riche & Lazare, dont l'Evangile de ce jour nous fait un ſpectacle ſi touchant. Dieu les avoit oppoſez l'un à l'autre, pour les conduire l'un par l'autre à leur ſalut. Lazare fut aſſez fidelle pour répondre à ce deſſein ; le Riche aſſez ingrat pour n'y pas répondre. Et voilà le ſujet de ſon déſeſpoir éternel : qu'il ait pû par là ſe rendre heureux ; & qu'il ne l'ait pas voulu. Qu'il l'ait pû ; c'eſt la juſtification de la conduite de Dieu. Qu'il ne l'ait pas voulu ; c'eſt la condamnation de ſa conduite. Souviens-toy, luy crie Abraham. Que de biens dans ta fortune, & par conſéquent que de moyens de ſalut ! *Recordare, quia recepiſti bona.* Luc. 16. 25.

Premier avantage, il eſtoit riche. *Erat dives.* Il pouvoit donc ſans s'incommoder, pratiquer la charité. Mais comme il y a des riches naturellement épargnans : ſecond avantage, il eſtoit né magnifique ; & ſes habits n'eſtoient que pourpre & que lin : *Induebatur purpurâ & byſſo.* Il n'avoit donc pour dépenſer qu'à ſuivre ſon penchant & ſon humeur. Mais comme il y a des riches magnifiques pour eux-meſmes, & reſſerrez pour autruy : troiſiéme avantage, il aimoit à répandre ſes richeſſes ; on ne voyoit chez luy que compagnies, & que feſtins : *Epulabatur ſplendidè.* Il n'avoit donc

pour rectifier ſa dépenſe, qu'à choiſir un plus juſte objet de ſa profuſion. Mais comme il y a des riches magnifiques & prodigues, à qui la fortune ſe plaiſt de faire de bons & de mauvais jours : quatriéme avantage, il joüiſſoit d'une proſpérité conſtante, & tous ſes jours eſtoient des jours de plaiſir ; *Epulabatur quotidie.* Mais comme il y a des riches conſtamment heureux, à qui le grand nombre d'enfans fournit au moins un prétexte apparent d'avarice & de froideur pour les pauvres : cinquiéme avantage, il ne paroiſt point qu'il euſt ni de femme ni d'enfans ; tous les objets de ſes ſoins ſe réduiſoient à cinq freres. *Habeo quinque fratres.* Enfin comme il y a des riches ſans ſoins & tranquilles, à qui Dieu ne laiſſe pas le temps de ſe repentir : ſixiéme avantage, il reçût encore de Dieu la grace d'étendre ſa vie au-delà de celle de Lazare ; afin que la mort du juſte fut au pécheur un avertiſſement de pénitence & de ſalut : *Factum eſt ut moreretur mendicus. Mortuus eſt autem & dives.*

Rien ne manquoit à ce riche des moyens néceſſaires pour expier ſes pechez par la charité. Que luy manquoit-il donc ? L'occaſion de l'exercer luy manquoit-elle ? Peut-eſtre eſtoit-il de ces gens que leur rang & leur condition tiennent ſi éloignez des pauvres, que

non ſeulement ils ne voyent jamais de leurs yeux, ce que c'eſt que pauvreté ; mais qu'ils ne le peuvent comprendre : environnez de tous coſtez des fantoſmes de leur grandeur, qui ne leur permettent pas de regarder autrement la pauvreté, que comme une moindre opulence, une privation de certaines commoditez ; & jamais telle qu'elle eſt en effet, c'eſt-à-dire comme l'amas de toutes ſortes de miſéres. Pour réformer ſur cela les fauſſes idées du riche, & rendre l'occaſion préſente à ſa charité : Dieu ſembloit luy avoir exprés addreſſé le pauvre ; l'avoir placé à deſſein devant ſa porte & ſous ſes yeux : *Ad januam ejus.*

Quel pauvre au reſte ! quel objet ! *Recordare.* Qu'il t'en ſouvienne : non ſeulement de tes biens, qui devoient eſtre les moyens de ton ſalut, *Quia recepiſti bona in vita tua ;* mais encore des maux de Lazare, qui en eſtoient les occaſions ; *Et Lazarus ſimiliter mala.* C'eſtoit un pauvre réduit à la mendicité publique : *Erat mendicus.* On ne pouvoit donc prétexter l'ignorance de ſes beſoins. Un pauvre eſtendu par terre ſous le poids de ſes infirmitez : *Jacebat.* On ne pouvoit donc l'accuſer de fainéantiſe ni d'averſion du travail. Un pauvre tout couvert & tout pénétré dulcéres : *Ulceribus plenus.* On ne pouvoit donc luy refuſer au moins des

regards de pitié. Un pauvre ſi patient ; qu'il ſe contentoit de témoigner par le ſpectacle de ſa miſére, le déſir qu'il avoit d'eſtre ſecouru, ſans en venir aux murmures ni aux cris : *Cupiebat ſaturari.* On ne pouvoit donc eſtre rebuté par ſon importunité. Un pauvre cependant preſſé d'une telle faim, qu'il ne déſiroit pour tout ſecours que les miettes de la table. *De micis quæ cadebant.* On ne pouvoit donc luy reprocher l'excés de ſon avidité. Un pauvre enfin, qui dans cette extrêmité ne trouvoit point de cœur aſſez humain pour luy accorder ce foible ſecours : *Et nemo illi dabat.* On ne pouvoit donc ſuppoſer que la dureté des uns fut réparée par la charité des autres. Ainſi toutes ces maniéres d'excuſes eſtant retranchées au riche inhumain ; quelle occaſion plus preſſante & plus touchante euſt jamais pû s'offrir à ſa charité !

Rien n'a donc manqué du coſté de Dieu ni moyens, ni occaſions, pour mettre ce riche en pouvoir de ſe rendre heureux. Il l'a pû. Premier ſouvenir ! A tout cela qu'a-t-il oppoſé, ſinon la perverſité de ſa volonté corrompuë ! Il n'a pas voulu. Second ſouvenir auſſi accablant que le premier ! *Recordare.*

II. SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE

nous dépeint dans le cœur de Dieu une avidité pour ainſi dire, une faim ardente du ſalut du riche ; & dans le cœur du riche au contraire, une inſenſibilité opiniaſtre pour ſon ſalut. *Ferrea viſcera crudelis anima nutriebat.* Serm. 121. Il ſembloit qu'il y euſt une maniére de combat entre la miſéricorde de Dieu, qui vouloit ſauver le riche, & l'obſtination du riche, qui s'oppoſoit à ſon ſalut. Il ſembloit que Dieu chaque jour ajouſtât par bonté quelques nouveaux biens à la fortune du riche, & quelques nouveaux maux à la fortune du pauvre : en vûë de la converſion de l'un, de la perfection de l'autre ; & du ſalut de tous les deux. Et cet ingrat fermant ſes yeux & ſon cœur à tant de graces s'y aveugloit pour ne rien voir, & s'y endurciſſoit pour ne rien faire. Pouvoit-il ne pas voir ce triſte objet, qu'il trouvoit preſque à tout moment ſous ſes pas ! ou s'il le voyoit, pouvoit-il n'y pas reconnoiſtre ſon devoir !

Il faiſoit ce que vous faites tous les jours ; heureux du monde, à la vûë des malheureux. Il ſe perſuadoit comme vous, que c'eſt là le deſtin des pauvres, qu'il y a des gens nez pour ſouffrir : qu'en cet eſtat on s'endurcit à la miſére ; on s'y fait une habitude & comme un métier de gémir, de prier, de déployer ſes douleurs, d'en faire en quelque façon parade ; &

qu'enfin la douleur n'eſt pas pour les pauvres ce que vous ſentez qu'elle eſt pour vous. Il ne vouloit pas écouter, non plus que vous, ce que la nature & la loy de Dieu luy crioient contre ces illuſions de l'avarice. Il s'aveugloit à toutes les lumiéres, parce qu'il vouloit s'aveugler.

Mais quoy, Meſſieurs, eſtoit-ce ſans remords ! pouvoit-il n'en pas avoir quand il voyoit les chiens qu'il nourriſſoit pour ſon plaiſir, s'en faire un d'eſſuyer de leur langue les playes de ce malheureux ; & luy enſeigner à luy-meſme les devoirs de l'humanité ! *Mitiores canes tui te ſæviente linguas ad obſequium producunt.* Il eſtoit ſi profondément endurci, que tout cela ne faiſoit plus aucune impreſſion ſur ſon cœur. Un cœur dur d'une dureté ordinaire, euſt reſſenti du moins l'importunité de cet objet ; & s'en fut épargné la vûë en le faiſant éloigner des environs de ſa maiſon. Mais l'inſenſibilité du riche eſtoit parvenuë au poinct, de le rendre indifférent & tranquille à cette vûë ; & bien loin d'en concevoir de la pitié, il n'en concevoit pas meſme de l'horreur ni du dégouſt. Il s'eſtoit formé en un mot un cœur de fer contre les efforts de la grace : *Ferrea viſcera crudelis anima nutriebat.*

Ibid.

Ibid.

Ah ! maintenant qu'il eſt damné, tout cela, Chreſtiens Auditeurs, ſe répréſente à ſa mé-

moire. Il s'en ſouvient : *Recordare.* Qu'il a pû ſe rendre heureux ; c'eſt ce qui juſtifie Dieu. Qu'il n'a pas voulu ſe rendre heureux ; c'eſt ce qui le rend digne de ſon ſupplice. Mais ce qui porte ces deux ſouvenirs au dernier excés du déſeſpoir, ce ſont les quatre réfléxions ſuivantes. Faites-les maintenant ſérieuſement & utilement avec moy ; pour ne les pas faire inutilement & éternellement avec luy.

La premiére. C'eſt que ce plan de fortune aiſée, opulente, eſtoit tracé exprés de la main de Dieu, pour le conduire à ſon ſalut. L'inſenſé ! parce qu'il voyoit que tous les biens venoient fondre chez luy ; que le monde le reſpectoit, le recherchoit, ſe faiſoit honneur de luy plaire : il s'eſtoit mis dans l'eſprit, qu'il eſtoit non ſeulement ſa propre fin ; mais encore la fin de tout ce grand monde, qui s'empreſſoit autour de luy : que tout ce qu'il avoit en ſa puiſſance, eſtoit à luy & pour luy. Car c'eſt là l'erreur des Grands & des riches. Il eſt détrompé maintenant. Il voit qu'il eſtoit luy-meſme pour autruy : qu'il n'avoit des biens que pour en faire part aux pauvres ; & ſon crédit que pour appuyer les foibles ; & ſon autorité que pour protéger ſes ſujets : que dans tous ces biens là rien n'eſtoit proprement à luy, que le droit de s'en ſervir pour ſon ſalut, préférablement au

ſalut de tous les autres. Quel ſoin a-t-il pris de ſon ſalut ! Il l'a pû faire ; il ne l'a pas voulu faire. Premier ver qui luy rongera le cœur.

Une ſeconde réfléxion ; ce ſalut eſtant attaché par la providence à l'exercice de la charité, à combien peu de frais a-t-il pû faire ſon bonheur éternel, en faiſant le bonheur temporel du pauvre ! on ne l'obligeoit point à ſe priver des honneurs & des divertiſſemens convenables à ſon âge & à ſon eſtat ; non plus qu'à ſe retrancher les dépenſes néceſſaires. On n'exigeoit de luy que les ſuperfluitez de ſes biens & de ſon eſtat : non pas les plats qui couvroient ſa table, mais les miettes qui en tomboient. On s'en tenoit content, rempli au-deſſus de ſes ſouhaits : *Cupiebat ſaturari de micis quæ cadebant.* Hé ! riches, ne le comprendrez-vous jamais : combien il vous couſteroit peu, pour rendre un monde entier de miſérables, heureux au-delà de ſes déſirs ! Trouverez-vous toûjours plus de plaiſir à vous attirer l'envie & les imprécations des peuples ; qu'à mériter les bénédictions qui ſuivent la charité ! N'entrerez-vous jamais dans la facilité de cet expédient de Saint Chryſoſtome, qui eſt, que ſi chaque famille aiſée ſe propoſoit de fournir à quelque pauvre famille un ſecours proportionné à ſes biens ; il n'y auroit ni pauvreté, ni mendicité ſur la terre ! A tout cela

cela vous eſtes ſourds maintenant, tous ces tempéramens vous paroiſſent impraticables. Vous en connoiſtrez dans l'enfer la facilité. Vous l'aurez pû ; vous ne l'aurez pas voulu. Second ver qui vous déchirera comme le riche.

Troiſiéme réfléxion. Ces biens qu'il a refuſez au ſoulagement du pauvre, en quoy les a-t-il employez ! En habits, en jeux, en équipages, en meubles, en feſtins, en chiens. Il portoit inutilement ſur ſon corps ce qui euſt ſuffi à veſtir cent pauvres. Il diſſipoit au jeu ce qui euſt enrichi cent maiſons. Il jettoit à des chiens ce qui euſt fait vivre vingt familles. Il entaſſoit ſur ſa table ce qui euſt nourri tout un hoſpital. Il prodiguoit tout à des gens qui n'aimoient de luy que ſa bonne chere, qui ne ſongeoient qu'à le piller, qui ſurpaſſoient par leur avidité ſa profuſion la plus déréglée, qui ſe railloient peut-eſtre de ſa libéralité ; qui enfin ne comptoient pour rien ſon honneur ni ſon ſalut, pourvû qu'ils trouvaſſent leur plaiſir & leur intéreſt dans ſes déſordres. Car voilà de quelles gens les riches ſont entourez. J'en prends à témoin ceux qui m'écoutent. Quel fruit a-t-il donc tiré de ces grands biens qu'il ne vouloit pas perdre, diſoit-il, en les jettant au hazard en vaines aumoſnes ! Eſtoit-ce donc les conſerver que de les ſemer en de ſi indignes mains, d'en faire

un ſi honteux abus ! Où ſont-ils, & qu'en reſte-t-il ! il n'en reſte que le péché, la damnation de l'ame & le déſeſpoir du ſalut. Il l'a pû faire, il ne l'a pas voulu. Troiſiéme ver du damné.

Quatriéme réfléxion. Ce ſalut qu'il n'a pas fait au milieu de tant de commoditez ; Lazare l'a fait au milieu des difficultez attachées à la pauvreté. Dépit qui ſeul renfermera l'amertume de tous les autres. Ah ! tu n'a pas ſçû travailler à ton ſalut, avec tant de fonds & de revenus : & ce pauvre y a travaillé ſans le ſecours d'aucun bien. Tu n'en as pas eu le loiſir dans les embarras que t'attiroient tes richeſſes : & ce pauvre a trouvé ce loiſir dans les ſoins épineux que luy attiroit ſa pauvreté. Tu n'as pas réſiſté aux charmes des voluptez aſſociées à l'abondance : & ce pauvre a réſiſté aux chagrins inſéparables de l'indigence & de l'infirmité. Tu as oublié Dieu, lorſqu'il te combloit de biens ; & ce pauvre l'a ſervi, lorſqu'il l'accabloit de miſéres. Tu t'es fait ennemi d'un Dieu qui te traittoit en enfant & en favori ; & ce pauvre s'eſt fait ami d'un Dieu qui le traittoit en eſclave. Il s'eſt ſauvé en un mot : tu t'es damné. Tu pouvois te rendre éternellement heureux ; tu as mieux aimé n'eſtre que trente ans, vingt ans, c'eſt-à-dire un moment heureux ; pour eſtre éternellement malheureux : *Recordare,* Ver immortel ! ver qui ne ceſſera jamais !

ver qui dévorera ſans fin la conſcience ! Et celle du mauvais riche ; & la voſtre, pécheur, pécheur endurci qui m'écoutez, qui marchez ſur les pas du riche ; dans les voyes de la volupté, de l'impureté, de l'impiété, de la dureté envers les pauvres : ſans conſidérer le terme & la fin. La voilà, la voilà la fin : la voilà la ſienne & la voſtre.

Eſt-il donc vray ! mais pluſtoſt eſt-il poſſible, que vous puiſſiez maintenant vous rendre heureux, & que vous ne le vouliez pas ! Vous qui ne faites rien que pour eſtre heureux ; qui cherchez voſtre bonheur, voſtre repos, voſtre plaiſir dans toutes vos actions, & meſme dans tous vos crimes. Ah ! vous ne l'y trouvez pas ; vous ne l'y trouverez pas ; vous ne le trouverez jamais, ſi vous le cherchez hors de Dieu. Vous ne trouverez par tout ailleurs que peines & chagrins dans la vie, que ſupplices & déſeſpoir dans l'éternité. Finiſſons ce poinct par un avis important tiré des principes de Saint Auguſtin.

Nous avons, Meſſieurs, une double vie & une double naiſſance ; l'une pour la terre, l'autre pour l'éternité. D'abord nous naiſſons pour le temps, pour paſſer icy-bas quelques années dans l'eſtat qui nous eſt marqué. Mais à la fin de cette courſe paſſagére, nous en recommençons une autre qui eſt ſans fin : nous naiſſons alors à l'éternité. Dites-moy, mes chers Au-

diteurs ! ſi tout eſtoit réduit à la premiére de ces deux naiſſances, qui n'eſt que pour la vie du temps ; & qu'il fut en noſtre pouvoir de nous la choiſir à noſtre gré, de nous tracer en naiſſant noſtre route & noſtre condition ſur la terre : auquel de ces deux hommes aimerions-nous mieux reſſembler ! à ce riche ou à ce Lazare ! à laquelle de ces deux conditions attacherions-nous noſtre choix ! ſans doute à la plus commode, à la plus délicieuſe ; à celle où nous trouverions noſtre bonheur : puiſqu'enfin nous voulons eſtre heureux, & qu'alors tout noſtre bonheur ſeroit réduit à celuy que l'on gouſte ſur la terre.

Quel eſt donc noſtre aveuglement ! Dieu n'a pas laiſſé à noſtre choix noſtre premiére naiſſance pour la terre & pour le temps. C'eſt luy qui nous en a fait le choix. Nous trouvons en naiſſant noſtre fortune & noſtre ſort, tel qu'il luy a plû de nous le former pour le bon ordre du monde. Il nous convient de prendre ce qu'il nous donne ; & de nous en tenir à ce qu'il nous a fixé. Mais ce meſme Dieu, qui s'eſt rendu maiſtre abſolu de noſtre naiſſance temporelle, nous a fait maiſtres avec luy de noſtre naiſſance éternelle. Il nous a mis entre les mains le choix de noſtre fortune & de noſtre vie pour l'éternité. Comment donc n'appli-

quons-nous pas tous nos ſoins à faire ce choix à noſtre avantage, c'eſt-à-dire, à nous rendre éternellement heureux.

Il n'eſt pas en ma liberté de me faire icy-bas tel que le riche, ou Lazare. Il ne dépend pas de moy d'y eſtre avec le riche dans l'abondance, ou d'y eſtre avec Lazare dans la pauvreté. Mais il dépend de moy, dit Saint Auguſtin, d'eſtre avec l'un dans les flammes de l'enfer, ou dans la gloire du ciel avec l'autre. On n'a « pas, dit-il, les honneurs ni les richeſſes quand « on veut ; mais ce ſalut plus précieux que les « honneurs & les richeſſes, eſt attaché à noſtre vo- « lonté. *Honores & divitias non continuò, ſi* « *In Pſ. 102. n. 6.* *volueris, habebis ; hoc & pretioſius eſt, & ſequitur voluntatem.* Ne vouloir donc point ce ſalut, que l'on peut obtenir ſi on le veut ; n'eſt-ce pas véritablement mériter d'eſtre damné ?

Le ſoin de la providence eſt encore plus merveilleux : en ce que de ce meſme eſtat involontaire & forcé, qu'elle nous deſtine ſur la terre ; elle fait le moyen le plus ſeur de noſtre ſalut éternel. Enſorte que nous ne pouvons eſtre heureux dans l'autre vie, qu'en faiſant noſtre bonheur de noſtre eſtat préſent en celle-cy. Non, Lazare n'eſt dans le ciel, que pour avoir fait ſon bonheur des miſéres de ſa fortune. Et le riche n'eſt dans l'enfer, que pour avoir fait

ſon malheur de l'opulence, qui devoit eſtre l'inſtrument de ſon ſalut. Donc, s'écrie Saint Auguſtin, malheur à la folie des hommes!

Serm. 344. de contemptu mundi. nº. 5. » *Væ generi humano.* Malheur à la folie des hommes, qui, pour vivre icy doucement, perdent » le vray moyen de vivre éternellement! *Ut concedatur illis paulùm vivere, perdunt unde poſſunt ſemper vivere.* Ils peuvent eſtre toûjours heureux, & ne veulent pas eſtre heureux: en cela ſemblables au mauvais riche. Un temps viendra qu'ils ſe reſſembleront encore par un ſecond trait: c'eſt qu'ils voudront eſtre heureux, & qu'ils ne le pourront plus eſtre. Sujet de mon ſecond poinct.

II. PARTIE.

I. LE damné dans l'enfer veut eſtre heureux. Deux choſes nous le perſuadent. Premiérement, il eſt parfaitement éclairé ſur ſon vray bien. Secondement, il eſt parfaitement ſenſible à la privation de ce vray bien, & aux malheurs qu'elle cauſe. Sa parfaite pénétration, ſa parfaite ſenſibilité: deux principes de ſa miſére.

Quand on nous parle maintenant des perfections de l'Eſtre ſouverain, nous les croyons par la foy; mais nous ne les voyons pas, & nous ne les ſentons pas. Ce ne ſera proprement que dans l'autre vie, que le pécheur ſe pourra dire

à luy-meſme à ſa confuſion : *Scito & vide, quia malum & amarum eſt, dereliquiſſe te Dominum Deum tuum.* Sçache, voy, ſens enfin, quel « mal c'eſt en ſoy, & quelle amertume c'eſt pour « toy, d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu : « *Scito & vide.* *Jerem. 2. 19.*

Le riche n'en avoit rien vû durant ſa vie. Comment l'auroit-il vû ! ſes yeux eſtoient attachez & meſme enchaiſnez à la terre. Ah ! maintenant ; *Elevans oculos ſuos vidit à longè.* Maintenant élevant ſes yeux, il voit de loin ; mais il voit cependant, il connoiſt autant qu'il le faut pour ſon tourment, cet Eſtre abſolu, ſouverain, glorieux, indépendant, principe de tout, fin de tout, ſource de l'Eſtre & du bonheur de tout ce qui eſt & peut eſtre heureux. Il porte là les yeux de ſon eſprit, il les éléve : *Elevans oculos ſuos.* Il n'a plus rien qui les occupe icy-bas. Tous ces petits biens, ces faux biens qui par leur attrait trompeur le conſoloient de l'abſence & de l'éloignement de Diéu ; la pourpre, la ſoye, les feſtins : tout eſt paſſé, tout eſt détruit. Il éléve donc ſes yeux au-deſſus de ces biens frivoles : *Elevans oculos ſuos.* Il n'a plus meſme ce corps terreſtre qui attiroit tous ſes ſoins. Il eſt pourri, rongé de vers. Il éléve donc les yeux au deſſus des plaiſirs du corps : *Elevans oculos ſuos.* Il n'a plus meſme autour de luy ce *Luc. 16. 23.*

monde impoſteur, qui le flattoit & l'entretenoit dans ſes déſordres. Ce monde a fuï, s'eſt évanoüi. Il éléve donc ſes yeux au-deſſus des illuſions du monde, à la recherche du ſeul bien qui luy convienne & qui luy reſte; qui eſt Dieu, ſon principe & ſa fin : *Elevans oculos ſuos.*

Il eſt difficile, Meſſieurs, dans l'eſtat où nous vivons, de nous bien mettre dans l'eſprit, ce que c'eſt que Dieu conſidéré comme noſtre fin; juſqu'où va l'impreſſion de cette fin ſur une ame ſéparée du corps; quelle eſt l'impetuoſité de cette ame ſéparée à s'élancer vers ſa fin; quelle eſt enfin la douleur qu'elle reſſent, quand elle n'y peut atteindre. On taſche de nous en tracer quelques images légéres, dans la roideur du mouvement d'une pierre vers ſon centre & d'une fléche vers ſon but : foibles comparaiſons qui rempliſſent mal noſtre idée. Cherchons quelque choſe de plus vif. Et pour cela comprenez bien ce qui ſuit.

Sentez-vous, mes chers Auditeurs, le fond d'amour propre qui eſt en nous ! On s'aime ſoy-meſme; on veut ſon bien, quel qu'il ſoit, viſible, inviſible : on cherche ſon repos, ſa paix, ſon avantage, ſon plaiſir : on réduit tout à ſoy : on ſe regarde ſeul au milieu du monde : on ne penſe, on ne parle, on n'agit qu'en cette vûë; pour ſoy-meſme & pour ſon bonheur;

pour ſe rendre heureux & content. C'eſt une ſoif, une faim qui eſt en nous, que le Créateur y a miſe exprés pour nous attirer à luy, en qui ſeul nous pouvons trouver ce bonheur que nous cherchons. Sentez-vous cette inclination en vous-meſmes ! Elle eſt en vous, elle eſt en moy : elle y eſt dés la naiſſance, elle y ſera juſqu'à la mort. Alors, au moment de la mort, nous joindrons à cet amour naturel de noſtre bonheur & de nous-meſmes, cette claire connoiſſance que nous n'aurons point encore eûë, & que nous aurons alors dans le ſuprême degré ; que nous ne pouvons eſtre heureux que par la poſſeſſion de Dieu. Je me tiens heureux maintenant hors de la poſſeſſion de Dieu, pourquoy ! parce que j'ay des affaires qui m'occupent, un corps que je chéris, des plaiſirs qui m'endorment, un monde qui m'entraiſne, & qui m'ébloüit. Où ſeront ces amuſemens ! où ſera ce monde à ma mort ! Dans ce dépoüillement de tout bien, meſme apparent, il n'y aura plus que Dieu ſeul, qui puiſſe me rendre heureux : puiſque dans tout le monde il n'y aura plus à mon égard d'autre bien que Dieu ; tout à mon égard ſera renfermé dans Dieu ; tout ſera réduit à Dieu. Je porteray donc là tous mes déſirs ; tous mes mouvemens, tous mes efforts, tous mes empreſſemens iront vers Dieu.

Comme je ne pourray me dépoüiller de l'amour naturel de moy-meſme, je ne pourray par conſéquent me dépoüiller de l'inclination naturelle qui m'emporte vers mon ſeul bien, c'eſt-à-dire vers mon Dieu.

Concevez ce que c'eſt que cet amour de nous-meſmes & de noſtre propre bien, qui fait que dans le péril d'un naufrage, on ſe jette avec fureur ſur une planche pourrie; & qu'alors on préfére ce foible appui à toutes les richeſſes du vaiſſeau: parce que ce foible appui eſt le ſeul ſecours qui reſte aprés le naufrage, & la ſeule reſſource de la vie que nous aimons. Concevez ce que c'eſt que cet amour de nous-meſmes & de noſtre propre bien, qui fait que dans les ardeurs de la ſoif on donneroit tout pour un verre d'eau: que dans les fureurs de la faim on ſe jette ſans choix ſur tout ce qui peut avoir l'apparence d'aliment; juſqu'à dévorer ſes enfans, juſqu'à s'arracher mutuellement la vie, par déſir de ſauver ſa propre vie. Or, Meſſieurs, c'eſt ce meſme amour de moy-meſme & de mon bien perſonnel, qui à la mort me fera mépriſer, déteſter toutes les créatures imaginables, en comparaiſon de ce Dieu qui alors ſera mon ſeul aliment, mon ſeul appui, mon ſeul bien.

C'eſt pour cela que l'eſtat des bienheureux dans le ciel eſt comparé par les prophétes à un feſtin

continuel qui raſſaſiera ſans dégouſt les ames fidelles ; & que l'eſtat des damnez dans l'enfer eſt exprimé par l'impatience & la férocité des animaux les plus voraces, quand ils ſont preſſez de la faim : *In ira conſummationis*, dit le prophéte. Ah ! dans la conſommation de l'ire de Dieu : *Famem patientur ut canes :* Ils ſouffriront la rage de la faim comme des beſtes. Il verra, dit ailleurs le meſme prophéte, il verra ce pécheur, il ouvrira les yeux enfin : *Peccator videbit.* Il connoiſtra le beſoin preſſant, néceſſaire, irréparable, de ſe réünir à Dieu ; joint à l'impuiſſance abſoluë de s'y réünir. De-là toutes les convulſions des animaux affamez, le grincement des dents, le dépit, le frémiſſement, le deſſéchement, la rage : *Videbit & iraſcetur, dentibus ſuis fremet & tabeſcet.* Tout cela, parce que les déſirs qu'il formoit pour ſon bonheur, ſeront éternellement fruſtrez, & n'auront jamais d'autre effet que de déchirer ſon ame : *Deſiderium peccatorum peribit.* *Pſ. 58. 15.*

II. Mais ce n'eſt pas aſſez pour le damné de connoiſtre éternellement la perte qu'il a faite en perdant Dieu ſon vray bien. Cette connoiſſance n'eſt proprement que la moitié de ſon enfer. En ſecond lieu il ſentira trés-vivement les maux attachez à cette perte ; & cette ſenſibilité ſera la conſommation de ſon enfer. Quels

ſont ces maux ! appliquez-vous à les conſidérer.

Premiérement. C'eſt qu'eſtant ſéparé de Dieu, qui eſt la ſource de tout bien : par conſéquent nul bien ne ſubſiſtera plus, n'entrera plus, ne ſera plus en nulle façon dans la volonté, dans l'eſprit, dans la mémoire, dans le corps, dans toute la perſonne du damné. Le ſeul bien qui luy reſtera ſera l'eſtre : il ſera toûjours, il vivra toûjours. Mais ce bien, d'eſtre & de vivre toûjours, au lieu d'eſtre un bien pour luy, ſera le fondement de tous ſes maux ; parce qu'eſtre & vivre toûjours, ne ſera rien à ſon égard que ſouffrir toûjours. A l'exception de ce lien fatal qui l'attachera toûjours à Dieu, comme à ſon conſervateur ; tous les autres liens heureux & doux qui l'attachoient auparavant avec Dieu, ſeront irréparablement rompus. Il ne tiendra plus à Dieu comme à ſon protecteur, à ſon conſolateur, à ſon Sauveur. Il ne ſentira plus aucune influence de ſa bonté ni de ſa miſéricorde : *Voca nomen ejus, abſque miſericordiâ.* Sans miſéricorde : ce ſera le nom du damné, qui ne recevra plus aucune grace de Dieu ; ce ſera le nom meſme de Dieu, qui ne luy fera plus aucune grace. Toutes ſes autres perfections ſeront à l'égard du damné, comme ſi elles n'eſtoient pas. Or, Meſſieurs, tout le bien naturel & ſurnaturel qui eſt en nous, n'eſtant que

Oſée 1. 6.

l'effet des influences de ces perfections de Dieu : conſéquemment il n'y aura plus dans la perſonne du damné rien qui puiſſe eſtre appellé bien : non ſeulement nul bien ſurnaturel tel que la grace, la vertu, les bons ſentimens, les ſaintes penſées ; mais nul bien meſme naturel, ni force, ni beauté, ni ſanté, ni tranquillité, ni patience, ni conſtance, ni joye, ni eſpérance, ni amour ; aucune douce paſſion ; non pas meſme aucun des défauts qui pourroient adoucir le ſentiment de ſon malheur, tel que l'aſſoupiſſement, la ſtupidité, l'indolence. Il y auroit pour luy dans ces ſortes de foibleſſes quelque apparence de bien, quelque eſpéce de ſoulagement. Il en ſera privé. Sa vivacité, ſon attention, ſa ſenſibilité ſur ſon malheureux eſtat ſera continuelle : *Evigilabunt in opprobrium, ut videant ſemper.* Dan. 12. 2.

Secondement. C'eſt qu'eſtant ſéparé de Dieu, comme de la ſource de tout ſon bien, il ſera cependant toûjours attaché à Dieu comme à la ſource de tous ſes maux. Dieu dans le ciel, diſent les péres, eſt la ſouveraine béatitude : il faut que dans l'enfer il ſoit le ſouverain tourment. Avec cette différence cependant, remarquée par Saint Auguſtin : qu'à l'égard des bienheureux, c'eſt de luy-meſme & du fond de ſa bonté que Dieu produit leur bonheur ; au lieu

qu'à l'égard des damnez, c'eſt leur propre iniquité qui cauſe & produit leur miſére : Dieu ne
In Pſ. 5. n. 10. fait que les y livrer. *Non malum ſuum eis infert, ſed malis eorum eos dimittit.* Il ne fait que les chaſſer par un juſte jugement dans l'abyſme
Ibid. qu'ils ſe ſont creuſé. *In id quod elegerunt expellens eos.*

Il eſt vray que le feu de cet abyſme éternel eſt allumé, dit Iſaïe, par le ſouffle qui ſort de la bouche du Seigneur, comme un torrent de
Iſa. 30. 33. ſouffle ardent : *Flatus Domini ſicut torrens ſulphuris ſuccendens eam.* Mais cet abyſme eſtoit caché dans les entrailles de la terre : il n'eſtoit que pour ceux qui ſeroient aſſez inſenſez & aſſez déſeſpérez pour l'ouvrir. C'eſt ce que le pécheur
Pſal. 7. 16. a fait, dit David : *Lacum aperuit & effodit eum.* Il a paſſé toute ſa vie dans ce déplorable travail, à creuſer luy-meſme ſon enfer. Eſtes-vous ſurpris que Dieu l'y laiſſe tomber : & que là, privé pour jamais de ce Dieu, centre de tous biens & ſource de tout bonheur, il ne porte ce Dieu dans ſon eſprit, dans ſa conſcience, dans ſon cœur ; ſa puiſſance, ſa bonté, ſa grandeur, ſon éternité, comme un poids intolérable dont il ſe ſent accablé.

Ce que Saint Paul a dit de Dieu, que dans
1. Cor. 15. 28. le ciel il ſera tout en tous, *Omnia in omnibus ;* c'eſt-à-dire qu'en tous & chacun des Saints il

ſera tout ce qu'ils pourront aimer, déſirer, poſſéder avec plaiſir : on le peut dire à l'égard de l'enfer, que Dieu dans l'idée & le ſentiment des damnez ſera tout ce qu'ils pourront haïr, fuïr, craindre & ſouffrir. *Omnia in omnibus.* Toutes les graces, tous les biens, qu'ils auront autrefois reçûs de ſa libéralité, leur deviendront dans l'enfer autant de différens ſupplices. Ils déteſteront cette liberté qui leur avoit eſté donnée pour eſtre le principe de leur mérite ; & dont ils auront abuſé pour ſe rendre plus criminels. Ils déteſteront cette raiſon qui devoit eſtre leur flambeau pour diſcerner le bien d'avec le mal ; & qu'ils auront étouffée pour ſe jetter aveuglément dans le mal. Ils déteſteront le caractére de leur bapteſme & du ſang de leur Sauveur, dont les impreſſions reſteront éternellement dans leur ame, ſans autre effet que d'irriter contre-eux la fureur de leurs bourreaux. Car pour troiſiéme & dernier comble de miſéres.

III. Ce meſme Dieu, ſéparé des réprouvez en qualité de bienfacteur, uni à eux en qualité de vengeur ; ſera en meſme temps uni à toutes les créatures en qualité d'unique & derniére fin. Et toutes les créatures unies alors avec Dieu, ou de volonté ſi elles ſont intelligentes ; ou par néceſſité ſi elles ne le ſont pas, concoureront uniformement avec luy, pour aimer tout ce

qu'il aimera ; conſéquemment pour haïr tout ce qu'il haïra, pour punir tout ce qu'il punira, pour rendre éternellement malheureux tout ce qu'il voudra rendre malheureux.

Ainſi l'Ecriture nous dépeint tous les élémens en mouvement pour contribuer au malheur des réprouvez : l'air converti en tourbillons de fumée ; l'eau en torrens & en étangs glacez ; la terre les reſſerrant dans ſon centre & les accablant de ſon poids ; le feu redoublant ſa vivacité pour agir meſme ſur leurs ames : les eſprits maudits de Dieu s'empreſſans de leur ſervir de bourreaux : les eſprits bienheureux applaudiſſans à Dieu de ſa vengeance : les ſeuls damnez réduits entre-eux, non pas à s'entre-ſecourir, mais à s'entre-déchirer : tous entaſſez au milieu de l'univers, environnez de toutes les créatures ; ſans qu'aucune des créatures s'intereſſe à leur repos.

Dans cet abyſme d'horreurs, que de preſſans déſirs d'avoir au moins un moment de repos, une ombre de ſoulagement, une légére eſpérance de mort & d'anéantiſſement, au moins aprés pluſieurs ſiécles. O grand Dieu l'auteur de mon eſtre, l'objet de tout mon bonheur ! vous m'aviez fait pour eſtre heureux par vous ; vous eſtiez ma fin, ma vraye fin, ma ſeule fin : Je vous ay perdu : plus de fin pour moy, qu'un

tourment

tourment ſans fin : *Periit, periit finis meus & ſpes mea à Domino.* O mon Créateur, ô mon Pere! c'eſt voſtre ouvrage que vous briſez de vos mains, que vous jettez en proye aux flammes. *Pater, pater Abraham.* O ſource de biens, de plaiſirs, qui vous répandez ſi abondamment ſur toutes vos créatures, qui rempliſſez les cœurs fidelles des torrens éternels d'une ſainte volupté! Tant de biens pour les autres : hé quoy! pas une goutte, une ſeule goutte pour moy. *Jerem. Thren. 3. 18.* *Luc. 16. 24.*

II. VAINS déſirs. Et c'eſt-là le comble du déſeſpoir; de vouloir eſtre heureux, c'eſt ce que je viens de montrer; & de ne pouvoir plus eſtre heureux, c'eſt ce qui me reſte à traitter en peu de mots. Vains déſirs d'un bonheur qu'il a mépriſé toute ſa vie, & meſme au moment de la mort. Ah! ce ſont les déſirs, les cris d'un avare, d'un impudique, d'un impie, d'un impénitent. Ils ſeront tous ſans effet : tous ſes déſirs périront : *Deſiderium peccatorum peribit.* *Pſ. 111. 10.*

Helas! Seigneur, que ne peut-il périr luy-meſme avec ſes déſirs! il ne mérite point, il eſt vray, vos couronnes, vos récompenſes, qui vous ont couſté voſtre ſang : il n'eſt pas juſte qu'il en gouſte les fruits aprés l'avoir foulé aux pieds par tant de profanations & tant

de révoltes. Mais que vous couteroit-il de le condamner à n'eſtre plus ; de le réduire au meſme eſtat où il eſtoit avant que d'eſtre ! Accordez-luy de n'eſtre plus. La mort, la mort, Seigneur ; la mort de ſon ame, aprés celle de ſon corps. Son corps eſt allé en cendre, a paſſé dans le corps des vers : que ſon ame aille en fumée. Un ſouffle de voſtre bouche a ſuffi autrefois pour la tirer du néant : qu'un ſecond ſouffle l'y replonge, & qu'elle n'en ſorte jamais : *Spiritus vadens & non rediens.* *Pſ. 77. 39.*

Non, mes Freres. Car pour eſpérer quelque effet de ce déſir ; il faudroit qu'il ſe pût faire entre Dieu & le damné quelque ſorte d'union de volontez : ce qui eſt abſolument impoſſible. *In his omnibus ;* répondoit Abraham *Luc. 16. 29.* » aux priéres du mauvais riche ; En toutes choſes, diſoit-il, il y a pour jamais entre vous & » nous un chaos ; c'eſt-à-dire un obſtacle, une » diſtance, une barriere invincible : *In his omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum eſt.* Un chaos immenſe par ſon eſtenduë, immobile par ſa fermeté, qui n'eſt autre choſe que l'eſtat immuable & de Dieu & du damné. Pour rapprocher ces deux ennemis & faire que leurs volontez ſe réuniſſent, il faudroit ou que la perverſité de la volonté du damné pût ſe redreſſer ſous la droiture de la volonté

de Dieu; ou que la droiture de la volonté de Dieu pût plier ſous la perverſité de la volonté du damné. Ce qui n'arrivera jamais : parce que la droiture de Dieu eſt immuable; il ne pourra jamais ceſſer de haïr & de pourſuivre le péché : & parce que la perverſité & l'iniquité du damné eſt auſſi de ſon coſté immuable; il ne pourra jamais ceſſer d'aimer le péché. Le changement de la volonté ne convient qu'à la vie préſente; qui eſt la voye, le chemin où l'on marche, où l'on eſt en mouvement : la vie future eſt le terme où l'on tend, où l'on s'arreſte, où l'on ceſſe d'eſtre en mouvement. Or le damné eſt dans le terme: il ne changera donc jamais : il ſera donc dans toute l'éternité tel qu'il eſtoit au dernier moment de ſa vie. Or en ce dernier moment il eſtoit pécheur, obſtiné dans ſon péché, digne par conſéquent alors des ſupplices de l'enfer; il ſera donc dans toute l'éternité pécheur obſtiné, malgré ſes ſupplices, & digne par conſéquent de ſes ſupplices dans toute l'éternité. C'eſt donc une vérité, qu'il voudra toûjours eſtre heureux, & qu'il ne pourra jamais l'eſtre.

Pécheur obſtiné qui m'écoutez, Comprenez-vous que cet eſtat vous regarde! Comprenez-vous que vous n'en eſtes éloigné, qu'autant que vous l'eſtes de la mort! Comprenez,

vous qu'il ne faut qu'un moment pour vous livrer à la mort ! qu'un moment par conſéquent pour vous jetter dans ce gouffre de miſéres ! Ah ! dit Saint Auguſtin, quand on vous parle de la mort, de cette mort qui paſſe en un moment ; vous tremblez : & l'effet de voſtre crainte eſt que vous faites tout pour l'éviter. Cependant il faut qu'elle vienne, elle aura ſon jour toſt ou tard & malgré vous. *Times mortem ad momentum, quæ veniet & ſi nolis.* Et quand on vous parle de cette mort éternelle ; de cet enfer qui ne paſſera jamais ; vous ne tremblez pas, vous ne ſongez pas à vous en défendre : il dépend de vous cependant de l'éviter ou d'y tomber. *Time pœnas in æternum, quæ non venient, ſi nolueris.* Comment accordez-vous cet excés d'indifférence pour le plus grand de ces deux périls, avec cet excés de précaution ſur le moindre de ces deux périls !

Serm. 279. de Paulo Apoſt. n. 9.

C'eſt que le péril de la mort m'eſt connu, dites-vous, & certain par mes propres yeux : au lieu que le péril de l'enfer ne m'eſt certain que par la foy. Mais n'eſt-ce pas aſſez pour vous allarmer, que le péril vous ſoit certain par la foy ! Le ſeul doute & le ſeul ſoupçon d'un péril imaginaire, dont on vous aura menacé, ſuffira pour vous mettre ſur vos gardes, & vous tenir en crainte & en reſpect : & la

certitude de l'enfer appuyée du témoignage de la foy ne fait nulle impreſſion ſur voſtre ame. La foy n'eſt-elle rien chez vous ! L'avez-vous perduë ! Vous l'aviez dans vos tendres années, lorſque l'innocence de vos mœurs vous éloignoit du péril de l'enfer : maintenant que vous eſtes devenu méchant, avare, impudique, & par-là digne de l'enfer ; vous prétendez qu'il n'y a plus d'enfer. N'y en a-t-il donc plus depuis que vous l'avez mérité ! Voſtre libertinage & voſtre intéreſt perſonnel ont-ils détruit là-deſſus la foy publique, la foy de toutes les nations, la foy meſme des payens jointe à celle de l'Evangile, en un mot voſtre propre foy ! Tout cela dit qu'il y a un enfer pour les impies. Qu'avez-vous de plus fort que tout cela, pour vous perſuader qu'il n'y en a point ! Que voulez-vous de plus fort que tout cela pour vous perſuader qu'il y en a un !

Vous voudriez voir quelqu'un qui en fut revenu exprés, pour vous confirmer dans voſtre foy. C'eſt-là préciſément le ſouhait du mauvais riche. Envoyez, diſoit-il, Pere Abraham, envoyez Lazare à mes freres, pour leur atteſter la vérité : *Mittas eum ut teſtetur illis.* Ils feront pénitence alors ; ils croiront l'enfer à la vûë d'un tel miracle. *Siquis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.* Et moy je vous *Luc 16. 28.*

réponds, pécheurs, ce qu'Abraham répondoit au mauvais riche. Ils ont Moïſe & les Prophetes & l'Evangile de Jeſus-Chriſt. S'ils ne croyent point à l'Evangile, ils ne croiront point aux viſions. *Si Prophetas non audiunt, neque ſiquis ex mortuis reſurrexerit, credent.* Ibid.

Car cette viſion d'un damné revenu de l'enfer exprés pour vous le preſcher, qu'auroit-elle de plus fort pour vaincre voſtre obſtination, que les viſions & les miracles annoncez par l'Evangile! Il eſt vray, vous auriez vû de vos yeux un damné. Mais attaché comme vous l'eſtes à vos habitudes criminelles, & par-là devenu dur à la foy, pourriez-vous en croire vos propres yeux! ne prendriez-vous pas la viſion pour une illuſion, pour l'effet d'une imagination troublée! Et quand vous en reconnoiſtriez la vérité, cette viſion qui ſeroit certaine pour vous, le ſeroit-elle pour vos pareils! Les autres libertins s'en rapporteroient-ils à vous! Voſtre témoignage & meſme voſtre ſerment rendroit-il voſtre prétenduë viſion plus croyable à leur égard, que ne le ſont les viſions atteſtées par l'Ecriture! auriez-vous parmi eux un autre crédit & un autre nom que celuy d'un viſionnaire & d'un fou! Dieu qui auroit eu la complaiſance de faire ce miracle exprés pour vous convertir, pourroit-il refuſer

d'en faire autant pour la converſion des autres! N'auroient-ils pas autant droit d'en exiger un pareil de ſa bonté ! Les miracles & les viſions deviendroient donc ainſi les reſſorts communs du gouvernement de ſa providence, & la foy ne ſeroit plus l'ame & le fondement de la religion.

Mais enfin cette foy de l'enfer & du paradis, vous l'avez trouvée conſtamment eſtablie dans l'univers, quand vous y eſtes entré : quelle viſion, quel miracle avez-vous vû de vos yeux, pour vous y faire renoncer ! C'eſtoit-là cependant que vous deviez en attendre un, qui vous déterminaſt à ne pas croire ce que vous aviez toûjours crû & ce que tout le monde croit. Il falloit un miracle au moins pour vous autoriſer à démentir la foy univerſelle & publique. Cependant ſans viſion, ſans miracle & meſme ſans l'appuy d'aucune raiſon vous traittez d'inſenſez les Sages de tous les temps ſur la créance de l'enfer : parce que s'il y a un enfer, les remords de voſtre mauvaiſe vie vous font ſentir qu'il eſt pour vous. C'eſt donc uniquement le déſordre de voſtre vie qui vous fait conteſter la vérité de l'enfer. Eſt-ce une raiſon pour ne le pas croire, & pour vous tranquilliſer ſur voſtre incrédulité !

Mais ſuppoſons que Dieu vous accorde un miracle, & qu'alors ſur le rapport de vos

yeux vous vous rendiez à la foy : dequoy vous ſervira-t-elle, à moins que vous n'y joigniez l'obéïſſance à la loy ! que vous ne ſortiez du libertinage où vos paſſions vous ont plongé ! que vous n'embraſſiez la pénitence, & ne forciez voſtre naturel pervers à l'eſtude de la vertu ! Sans cela vous vous damnerez avec la foy d'un enfer, tout auſſi ſeurement que ſans la foy. Laiſſez donc-là, mon cher Auditeur, les miracles & les viſions : n'en demandez plus à Dieu pour vous déterminer à croire. A la loy, Songez à la loy, ſortez du péché, quittez le monde, renoncez à vos faux amis. Suivez la loy de la raiſon, rien ne vous empeſchera plus d'obéïr à la religion. Vous commencerez avec le ſecours de la grace à vivre en Chreſtien, dés que vous vivrez en homme. Enfin vous croirez l'enfer, dés que vous vous mettrez en eſtat de l'éviter, & que vous vous verrez hors d'eſtat de le mériter. Tenez-vous donc pour dit, ce qu'Abraham diſoit au riche damné : Que ſi la loy ne ſuffit pas pour corriger nos mauvaiſes mœurs & pour appuyer noſtre foy, toutes les viſions y ſont inutiles : *Si Prophetas non audiunt, neque ſiquis ex mortuis reſurrexerit, credent.* Croyons, mes Freres, croyons, craignons & nous corrigeons. Ainſi ſoit-il.

Fautes à corriger.

Page 28. *ligne* 17. ta ſeule, *Liſez* la ſeule.
P. 80. *l.* 20. le rebuter, *L.* la rebuter.
P. 95. *l.* 2. mais je, *L.* mais ſi je.
P. 102. *l. derniere*, par, *L.* pour.
P. 153. *l.* 24. m'adoreras, *L.* n'adoreras.
P. 214. *l.* 10. tous autres, *L.* tout autres.
P. 218. *l.* 11. recevoir, *L.* concevoir.
P. 322. *l.* 13. devient, *L.* devinſt.
La meſme, l. 18. les, *L.* le.
P. 326. *l.* 7. d'authorité, *L.* d'auſtérité.
P. 402. *l.* 21. prétendant, *L.* prétendoit.
P. 415. *l.* 7. que ne peut-il ? *L.* que ne peut-il pas.
P. 423. *l.* 20. pour vous, *L.* par vous.
P. 471. *l.* 14. *Effacez*, bien-toſt.
P. 478. *l.* 14. ſeroit, *L.* ſe croit.
P. 483. l. *derniere*, pareils, *L.* pareilles.
P. 526. *l.* 24. cemme, *L.* que comme.

Biblioteca Pública de Valladolid

71882302 BPA 713

SERMONS
DU P
DELARUE

CARES
TOM I

BPA
713